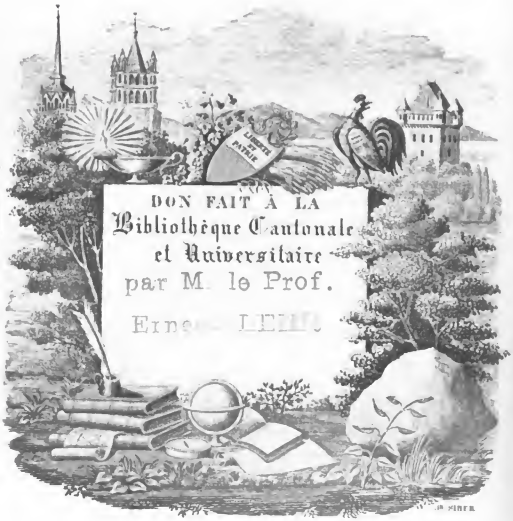
Histoire pittoresque et anecdotique des anciens ...

Thibiage M. de

Digitized by Google

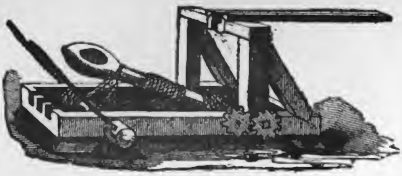
Digitized by Google



Digitized by Google

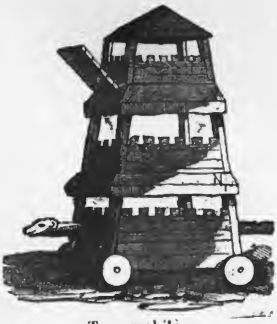
Digitized by Google

Digitized by Google



Catapulte.

Vue générale d'un Château sur une éminence.



Tour mobile.

Digitized by Google

HISTOIRE PITTORESQUE

ET

ANECDOTIQUE

DES ANCIENS CHATEAUX

DEMEURES FÉODALES, FORTERESSES, CITADELLES, etc.

AVEC LES TRADITIONS, LEGENDES OU CHRONIQUES

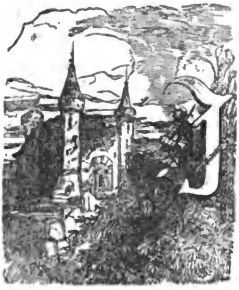
QUI S'Y RATTACHENT

Et le récit des Faits et Gestes des Possesseurs de ces Manoirs.

PAR

M. DE THIBIAGE,

Archiviste et ancien élève de l'École de Chartres.



R
1335

PARIS,

B. RENAULT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1846.

8 MAI 1906

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE

DES

ANCIENS CHATEAUX.

A lire certains historiens et quelques chroniqueurs modernes, on pourrait croire que dès les premiers siècles de notre ère, l'Europe fut couverte de châteaux ayant tours, murailles et fossés, ponts-levis, herses et machicoulis. Il n'en est rien pourtant, et la construction des plus anciens châteaux dont il reste vestige ne remonte pas au delà du IXe siècle. Sans doute, il y avait en Europe des châteaux avant cette époque, mais ils n'étaient pas nombreux et ressemblaient fort peu à ces forteresses du moyen-âge dont il nous reste tant de ruines. Aux premiers siècles de la monarchie, les châteaux n'étaient autre chose que des forteresses placées sous l'autorité du chef de l'Etat et n'ayant d'autre destination que de garantir le pays contre une invasion étrangère.

Mais bientôt ces forteresses se multiplièrent, à mesure que le système féodal s'établissait et se consolidait. D'abord, les grands vassaux en construisirent, sous le prétexte de maintenir, pour le roi, l'intégrité du territoire; mais tous ou presque tous avaient une arrière-pensée d'indépendance qui ne devait pas tarder à se montrer ouvertement. Après ces grands vassaux, vinrent les seigneurs de deuxième et troisième ordre, relevant des suzerains et ayant à se défendre des exigences de ces derniers en même temps qu'il leur fallait contenir les paysans que leur tyrannie réduisait trop souvent au désespoir. Alors on vit s'élever de toutes parts de hautes murailles; chaque châtelain eut ses hommes d'armes et sa bannière; l'autorité royale fut méprisée, et les guerres privées ensanglantèrent l'Europe. Les souverains sentirent alors l'énormité de la faute qu'ils avaient faite en laissant bâtir ces forteresses; ils tentèrent d'arrêter les progrès du mal; mais il était trop tard; les seigneurs se liguèrent, traitèrent d'égal à égal avec la couronne et achevèrent d'abaisser la puissance royale.

Il serait injuste pourtant de ne regarder à ce sujet que le mau-

Digitized by Google

vais côté des choses : bien qu'en général l'aspect de ces lourdes tours, de ces hautes murailles éveille des souvenirs de guerre et de barbarie, bien qu'on ne puisse marcher sur ces ruines si pittoresques, sans se sentir assailli de pensées de meurtres, de tortures, de chaînes, de cachots, il faut bien reconnaître que l'imagination a souvent la plus grande part dans l'évocation de ces fantômes ; il n'était pas rare, à cette époque, que les châteaux servissent de refuges à la vertu la plus austère ; l'hospitalité y était pratiquée avec magnificence ; les chevaliers errants et leurs dames y étaient reçus en frères ; les pélerins y trouvaient un asile, et le pauvre qui s'y présentait ne se retirait pas les mains vides.

Les premiers châteaux furent grossièrement construits ; les murailles, plus ou moins épaisses, étaient bâties en pierres peu ou point taillées, liées entre elles par un ciment dont le secret, longtemps perdu, a été retrouvé de nos jours, et qui, en séchant, devient aussi dur et même plus dur que les pierres qu'il servait à réunir. Quant à la forme de l'édifice, elle variait et dépendait du terrain sur lequel on l'élevait : le bord d'une rivière, le sommet d'un rocher étaient les positions préférées pour ces constructions. On s'occupait d'abord des ouvrages avancés qui, une fois terminés, mettaient les travailleurs à l'abri de toute agression. Le premier de ces ouvrages était la barbacane, espèce de poste avancé situé en avant de la porte du château, qu'il était destiné à couvrir et à défendre ; venait ensuite le fossé, plus ou moins large, plus ou moins profond, à sec ou rempli d'eau, suivant les localités. Après le fossé, sur lequel on jetait plus tard un pont-levis, on élevait une première muraille dans laquelle était ménagé un passage voûté entre deux grosses tours ; d'autres tours semblables flanquaient la muraille qui se terminait par un parapet crénelé. Une porte solide fermait l'entrée voûtée dont nous venons de parler ; elle était précédée d'une herse qu'il suffisait de laisser tomber pour en défendre l'approche. Sur les tours étaient placées des sentinelles, et au dessus de la voûte formant le passage était pratiqué le logement pour le portier, lequel, à raison de l'importance de ses fonctions, était largement rétribué.

Dans les châteaux de médiocre importance, cette muraille était la seule qui abritât la place ; mais les châteaux-forts proprement dits avaient une seconde enceinte non moins forte que la première, et entre les deux murailles étaient placés les magasins d'armes et les casernes ; c'était là aussi que l'on creusait les puits qui devaient fournir de l'eau à la garnison.

Au milieu du château s'élevait la citadelle que l'on appelait le donjon, et qui consistaient ordinairement dans une grosse tour entourée d'une muraille et d'un fossé. C'était là que logeait le gouverneur ; toutes les pièces composant son logement et ceux des principaux

Digitized by Google

officiers étaient voûtées ; le jour n'y pénétrait que par d'étroites meurtrières pratiquées dans les murs, qui étaient souvent d'une épaisseur prodigieuse. Tel était le château de Bedfort en Angleterre dont Henri III fit le siége, et dont la garnison ne se rendit qu'après avoir soutenu quatre assauts consécutifs. « Au premier, dit un historien, on enleva la barbacane ; au second, le mur extérieur ; le troisième fut dirigé contre le mur intérieur : les mineurs renversèrent une partie de la vieille tour, et après avoir couru de grands dangers, pénétrèrent dans l'enceinte par une crevasse. Au quatrième assaut, les mineurs parvinrent à mettre le feu à la tour principale d'où la fumée sortit bientôt en abondance, et qui bientôt commença à s'écrouler. Alors l'ennemi se rendit. »

Ce système de fortification dura jusqu'à l'époque de l'invention de la poudre, qui opéra une révolution complète dans l'art de la guerre. Alors les châteaux perdirent presque toute leur importance comme forteresses ; les fortifications furent encore conservées pendant longtemps, car elles pouvaient encore mettre la place à l'abri d'un coup de main. Le despotisme féodal ne se trouvant plus en sûreté derrière ces murailles incapables de résister à l'artillerie nouvelle, les seigneurs songèrent à se dédommager par un accroissement de luxe et de bien-être qu'ils avaient jusque là sacrifié à leur orgueil et à leur soif de domination ; les corps de logis eurent des fenêtres ; l'air et la lumière y pénétrèrent en même temps que la civilisation, et de nombreux ornements d'architecture vinrent adoucir la lugubre physionomie de ces lourds édifices. Beaucoup de ces châteaux se maintinrent pourtant dans leur état primitif, jusque vers la fin du dix-septième siècle, leurs propriétaires les laissant subsister comme des monuments de leur puissance passée ; mais ils avaient cessé d'être redoutables aux peuples et aux rois. En Angleterre, un grand nombre furent détruits par ordre du parlement ; plusieurs furent abandonnés et tombèrent en ruines ; par suite de l'abolition du système féodal. En France cette destruction se fit lentement, mais sans violence et par la seule force de la civilisation. Ils subsistèrent plus longtemps en Allemagne ; aussi est-ce le pays où l'on trouve le plus de ces ruines de vieux manoirs dont il ne reste plus en France que quelques vestiges.

Il est regrettable toutefois, au point de vue de l'art, que la destruction de ces édifices ait été si rapide et si complète. Le château de Vincennes était le seul, aux environs de Paris, il y a trente ans, qui, malgré les changements qui y avaient été faits successivement, pût donner une idée à peu près complète de ces forteresses qui couvraient l'Europe au moyen-âge ; aujourd'hui sa physionomie a presque entièrement disparu, et de toutes ces vieilles murailles,

Digitized by Google

témoins de tant et de si grands événements, il ne restera bientôt que le souvenir.

Au reste, l'histoire des châteaux n'est autre chose, en quelque sorte, que l'histoire de la féodalité qui, dès le commencement du xe siècle, était entièrement organisée en France. Les charges et les propriétés données aux grands, à titre de bénéfices, étaient devenues héréditaires, et, dès ce moment, l'aristocratie avait pu soutenir des luttes contre la royauté déjà ébranlée. Sous les derniers princes de la dynastie carlovingienne, cette indépendance des grands s'était affermie pour longtemps contre l'autorité souveraine. La France se trouvait alors divisée entre sept grands vassaux. C'étaient le comte de Flandre, grand vassal de la Germanie pour une portion de ses états, et de la France pour l'autre; le comte de Vermandois, aux possessions duquel succédèrent plus tard les comtes de Champagne; le comte de Paris et d'Orléans; le duc de Bourgogne; le duc de Normandie; le duc d'Aquitaine; le comte de Toulouse. On les appela les pairs de Hugues Capet. Il y avait en outre un duc de Bretagne, un duc de Gascogne; les comtes de Béarn, de Foix, de Cominges, dont le pouvoir égalait celui des grands vassaux placés en première ligne des seigneurs féodaux.

Les rois, en reconnaissant comme légale l'hérédité des charges militaires, avaient définitivement constitué la féodalité. Les grands officiers qui en étaient investis se regardèrent dès lors comme propriétaires absolus du pays qu'ils administraient, et ne relevèrent plus du roi que par un simple serment d'usage et de fidélité. Bientôt ils établirent à leur tour une hiérarchie féodale, en distribuant eux-mêmes des terres et des domaines à des vassaux, qui s'engagèrent envers eux par un contrat d'inféodation. Ces vassaux continuèrent l'échelle féodale en imitant leurs suzerains, et donnant des bénéfices d'un ordre inférieur aux mêmes conditions que les hauts seigneurs. Toutes les terres du royaume furent ainsi vassales l'une de l'autre, mais relevèrent de celui dont le domaine avait le titre de royaume, et qui s'appelait roi de France.

Le seigneur, par contrat d'inféodation, devait protection au vassal. Le vassal, de son côté, s'engageait envers lui à un service militaire qui devait durer un nombre de jours déterminé. Ce lien féodal n'était pas indissoluble; le vassal pouvait toujours abjurer son hommage en restituant son fief.

C'est ainsi que les grands vassaux s'attribuèrent par degrés toutes les prérogatives royales, telles que le droit de guerre privée, le pouvoir législatif et judiciaire, le droit de battre monnaie et de nommer aux charges vacantes dans l'Eglise et ailleurs; et ce fut pour se maintenir dans ces usurpations, et repousser au besoin la force par la force qu'ils élevèrent tant de murailles et de bastions.

Digitized by Google

Moyens employés dans l'attaque et la défense des anciens châteaux avant l'invention de la poudre.

Dans l'antiquité, les moyens de réduire une place forte étaient fort restreints; bloquer une forteresse ou en escalader les murailles, c'était à quoi se bornait à peu près, dans les temps les plus reculés, cet art de la destruction des places, qui a fait depuis de si terribles progrès. On investissait le château ou par un mur de maçonnerie ou par un profond retranchement bien palissadé, pour empêcher que les assiégés ne fissent des sorties, et qu'ils ne reçussent aucun secours d'hommes et de vivres; puis on attendait tranquillement de la famine ce que l'art et la force étaient encore impuissants à opérer; d'où il arrivait que le siége d'une place forte durait quelquefois dix ans, vingt ans, et même davantage. Ainsi le siége de Troie dura dix ans, et ce ne fut qu'après vingt-neuf ans que Psammeticus, roi d'Egypte, qui avait commencé une guerre contre le roi d'Assyrie, au sujet des limites des deux empires, par le siége d'Azot, se rendit maître de cette place. C'est le plus long siége dont il soit parlé dans l'histoire ancienne. On en finissait plus promptement par l'escalade, qui consistait à appliquer contre les murs un grand nombre d'échelles pour y faire monter plusieurs files de soldats.

Mais l'escalade devint bientôt inutile et impraticable, lorsque les murailles et les tours dont elles étaient flanquées eurent été assez élevées pour que les échelles ne pussent plus y atteindre. Il fallut donc trouver un nouveau moyen d'arriver jusqu'à la hauteur des remparts; et c'est alors que prirent naissance d'énormes tours de bois roulantes que l'on approchait des murs, et qui mettaient les assiégeants de niveau avec leurs ennemis. Placés au sommet de ces tours, qui formait une espèce de plate-forme, des soldats nettoyaient les remparts à coups de traits et de flèches, et surtout par le secours des balistes et des catapultes. Ensuite, de l'un des étages de la tour, un pont-levis s'abaissait sur les murs de la ville assiégée, et les vainqueurs entraient dans la place.

Ces tours ambulatoires, construites d'un assemblage de poutres et de forts madriers, ressemblaient assez à une maison. Pour les garantir contre le danger du feu lancé par les assiégés, on les couvrait de peaux crues ou de pièces d'étoffes faites de poils. La ville était en grand danger si l'on pouvait approcher une de ces tours jusqu'au rempart. Elle avait plusieurs escaliers pour monter d'un étage à l'autre. Il y avait au bas un bélier pour battre en brèche, et, sur l'étage du milieu, un pont-levis composé de deux poutres, avec ses garde-fous garnis d'un tissu d'osier, qui s'abattait promp-

Digitized by Google

tement sur les murs de la ville lorsqu'on en était à portée. Sur les étages supérieurs, des soldats armés de longues épées et des gens de traits ne cessaient pas de harceler les assiégés. Quand les choses en étaient là, ceux-ci ne tenaient plus longtemps, dominés qu'ils se voyaient par un rempart plus élevé que le mur dans lequel ils avaient mis toute leur confiance.

La baliste, qui jouait un rôle du haut de ces tours et en rase campagne, était destinée à lancer des traits et des flèches d'un poids extraordinaire; elle chassait aussi des balles, des boulets de plomb et des pierres d'une pesanteur énorme. Il y en avait de différentes grandeurs, et qui, par cette raison, produisaient plus ou moins d'effet. Les unes, qui servaient pour les batailles, pourraient être appelées des pièces de campagne; les autres étaient employées dans le siége, et c'était l'usage le plus ordinaire qu'on en faisait. Les balistes ressemblaient beaucoup à nos arbalètes, mais jamais celles-ci n'ont approché des résultats que les anciens historiens rapportent des premières, et qui nous paraissent presque incroyables. Végèce, le plus célèbre des auteurs qui ont écrit en latin sur l'art militaire, dit que la baliste poussait des traits avec tant de rapidité et de violence, qu'ils brisaient tout ce qu'ils touchaient. Athénée raconte qu'Agésistrate en fabriqua une d'un peu plus de deux pieds seulement de longueur, qui jetait des traits jusqu'à la distance de près de cinq cents pas.

Il n'est pas facile de marquer au juste la différence de la baliste et de la catapulte, quant à l'usage; car, sous le rapport de la structure, les figures que l'on représente de ces deux machines font comprendre d'un coup d'œil tout ce qui les distinguait l'une de l'autre. Il paraît cependant que le propre de la baliste était de lancer des dards et des javelots d'une grosseur extraordinaire, et quelquefois plusieurs du même coup, dans une gargousse; tandis que la catapulte lançait des traits beaucoup plus longs et des pierres tout ensemble et en très grand nombre. Cette machine envoyait au loin des poids de plus de 12,000 livres, et produisait des ravages effroyables. Elle était encore employée en France dans les XIIe et XIIIe siècles. Un passage de Froissart fait voir de quelle force surprenante elle était douée. Il nous apprend qu'au siége de Thyn-l'Evêque, dans les Pays-Bas, le duc Jean de Normandie fit venir de Douai et de Cambrai des espèces de catapultes, lesquelles jetaient jour et nuit dans la place d'énormes pierres qui écrasaient, abattaient les combles des tours et des maisons, tellement que les assiégés n'osaient plus demeurer que dans les caves et dans les celliers. Elles y lançaient aussi des chevaux morts et autres charognes infectes qui furent de la plus grande incommodité pour la place; rien n'était plus capable d'y mettre la peste, ou du moins d'occuper une partie de la garnison pour enterrer ces cadavres et prévenir

Digitized by Google

ainsi l'infection dont on était menacé : c'est tout au plus si nos mortiers monstres d'aujourd'hui seraient plus redoutables. L'histoire de Gengis et de Timur nous fournit aussi une infinité d'exemples de la force et de la puissance de ces sortes de machines. Les catapultes dont ces conquérants se servaient, chassaient des meules de moulin, des masses énormes, et renversaient tout ce qu'elles atteignaient avec un horrible fracas. Ces machines paraissent avoir subsisté jusqu'à la découverte de la poudre : le canon, qui les détruisait facilement, ne tarda pas à les faire disparaître.

Le bélier, lorsqu'il eut été inventé, abrégea beaucoup la durée des siéges chez les anciens. Il se composait d'une poutre d'un seul morceau de bois de chêne, assez semblable à un mât de navire, d'une longueur et d'une grosseur extraordinaire, dont le bout était armé d'une tête de fer ou d'airain proportionnée au reste, et représentant la figure d'un bélier. Ce qui fit donner à cette terrible machine le nom et la figure de cet animal, c'est qu'elle heurtait les murailles comme le bélier fait de sa tête tout ce qu'il rencontre. Elle était suspendue et balancée en équilibre avec une chaîne ou d'énormes câbles qui la soutenaient en l'air, dans une espèce d'échafaudage en charpente que l'on faisait avancer sur le comblement du fossé, à une certaine distance du mur, par le moyen de rouleaux ou de plusieurs roues. C'était de toutes les machines de guerre la plus pernicieuse, et celle qui causait le plus de mal aux assiégés, puisqu'elle pratiquait la brèche par laquelle les ennemis entraient ordinairement dans la place.

On faisait jouer le bélier dans une de ces tours mobiles dont nous avons parlé tout à l'heure, ou sous une galerie appelée tortue, parce qu'elle servait de couverture et de défense très forte et très puissante contre les feux, les dards, les javelots et les masses pesantes que les assiégés jetaient de haut de leurs murailles. Cette machine, qui servait également pour le comblement du fossé e pour la sape, était composée d'une grosse charpente très solide ayant douze pieds de hauteur et vingt-cinq sur chaque face de son carré. Elle était recouverte d'une espèce de matelas piqué, consistant en peaux fraîchement écorchées et préparées avec différentes drogues contre l'incendie, de manière qu'au total, les soldats s'y trouvaient en sûreté, de même que la tortue l'est dans son écaille.

Digitized by Google

CHATEAUX DE CAERPHILLY, DE BRIDGENORTH.

TOURS PENCHÉES.

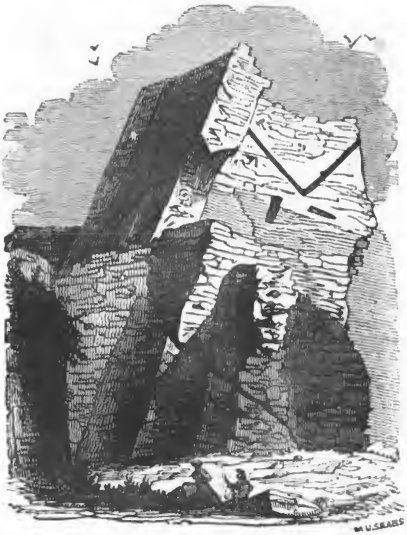
Le château de Caerphilly dans le Glamorganshire, en Angleterre, fut construit en 1221, sur l'emplacement d'un autre château qui avait été rasé par les Gallois, dans une de leurs tentatives pour secouer le joug des Normands. Ce château, vers la fin du XIIIe siècle, était un des plus beaux et des plus étendus de la Grande-Bretagne; ses dépendances et ses fortifications couvrent près de onze arpents; il est dans une plaine peu spacieuse, bornée par des collines, à neuf milles de Cardiff. Ses ruines sont imposantes, et la salle de réception mérite d'être vue. La forme élégante de ses fenêtres gothiques, ses piliers et la hardiesse de la voûte répandent du charme sur cette architecture régulière et sévère.

Edouard II, ce roi si malheureux comme homme et comme prince, y fut assiégé en 1326, avec ses favoris les Spencer, par les troupes de la reine. La résistance fut longue et opiniâtre; un des moyens employés pour la vaincre, fut d'établir au pied même de la tour une fournaise d'où un métal bouillant était lancé sur les assiégés; ceux-ci profitèrent d'un succès momentané pour retirer ce métal en fusion, et soit par ignorance ou à dessein, ils jetèrent de l'eau dessus, l'explosion fut si violente que la tour, arrachée de ses fondements, prit la position qu'elle a toujours conservée.

De toutes les tours penchées qui existent, celle de Caerphilly est la plus remarquable; elle est élevée de soixante-dix pieds, et elle ressort de onze pieds de la perpendiculaire. La singularité de sa position frappe surtout d'étonnement lorsqu'on la regarde de l'étang près duquel elle est placée. On tremble à la vue de cette énorme masse de pierres qui semble menacer d'écraser tout ce qui l'environne, et qui pourtant garde cette position depuis plus de cinq cents ans.

Le château de Bridgenorth, dans le Shropshire possède aussi une tour penchée; mais son inclinaison, produite par quelque commotion violente, est beaucoup moins considérable que celle de la tour de Caerphilly. Il se trouve encore une tour semblable au château de Corfe, dans le Dorsetshire; l'Italie en possède plusieurs; et tous ces monuments, qui semblent n'être retenus que par la force du ciment, gardent une position singulière depuis plusieurs siècles.

Digitized by Google



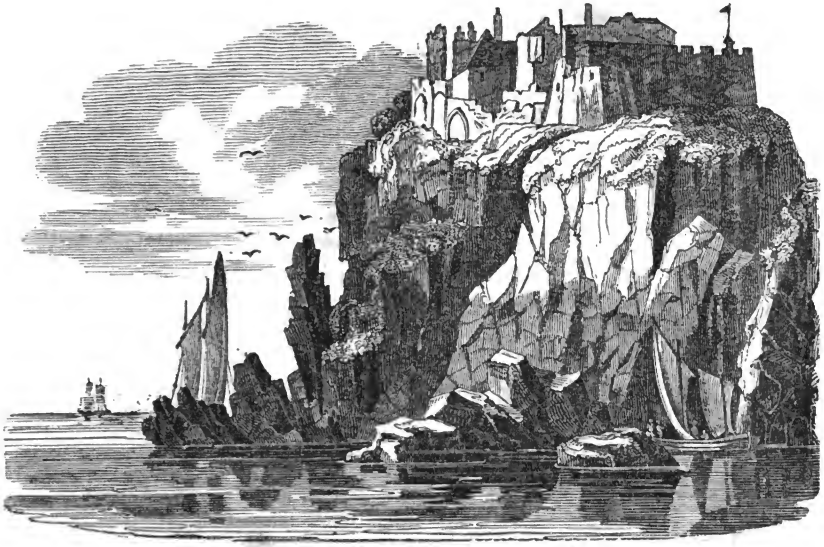
Château de Bridgenorth.

Château de Caerphilly.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Vue du Château de Montorgueil.

Digitized by Google

LE CHATEAU DE MONT-ORGUEIL,

DANS L'ÎLE DE JERSEY.

Le château de Mont-Orgueil, à Jersey, est bâti sur un rocher qui s'élève au milieu de la mer. On ignore à quelle époque il fut construit; mais il est incontestablement d'une haute antiquité, et l'opinion de quelques historiens, qui l'attribuent à Jules-César, paraît assez fondée. Ce qui est plus certain, c'est que son nom de Mont-Orgueil lui fut donné par le duc de Clarence, frère de Henri V, qui en fut le gouverneur. Bâti de pierres informes, sans régularité dans les proportions, ce monument n'est remarquable que par sa position et les événements historiques qu'il rappelle. Quant à sa force, elle a pu être considérable autrefois, avant l'invention de la poudre; mais de nos jours, cette force est très constestable.

Parmi les ruines dont quelques parties sont encombrées, on remarque deux chapelles qui sont aujourd'hui tellement ensevelies dans les décombres, que l'on ne peut pénétrer dans l'intérieur qu'en passant par une des ouvertures pratiquées au toit, ce qui ne se fait pas sans péril. L'escalier et la galerie, au moyen desquels ces chapelles communiquaient, sont entièrement détruits. L'intérieur de ces monuments religieux est assez bien conservé; mais il est peu remarquable, et ne mérite guère la peine que l'on se donne et les risques que l'on court pour y pénétrer : les colonnes en sont courtes et coniques, les arches sont aiguës; on sent que l'art est étranger à ces mesquines constructions, dépourvues de tout ornement architectural.

Une partie des murs, des tours et des escaliers de ce château, est taillée dans le roc, qui, vers le milieu de la forteresse, s'élève à une hauteur considérable. Après avoir passé la première porte, pourvue de tous les moyens de défense du temps, on traverse un étroit passage pratiqué entre le mur extérieur et le roc, et on arrive à une seconde porte, au delà de laquelle est une cour, et en face un bastion d'une antique construction. A gauche est encore une autre porte conduisant au centre du château; au dessus sont les armes d'Edouard VI, le lion et le dragon rouge, avec la date 1553. Près de là, on voit une chambre obscure, et à droite une petite galerie à laquelle on monte par huit marches. Elle est entourée de bancs de briques, c'est dans ce lieu qu'on jugeait les criminels; lorsqu'ils étaient condamnés, on les enfermait dans cette prison obscure dont la proximité semblait être calculée; et probablement pour

Digitized by Google

qu'il n'y eût aucune lenteur dans l'exécution des arrêts de la justice, il y avait au dessus de la porte une solive dont on montre encore les deux extrémités, et qui servait à l'exécution de la sentence.

L'importance de cette forteresse était telle autrefois dans l'opinion des Anglais, qu'aucun Français n'y pouvait entrer sans avoir les yeux bandés. La plus formidable attaque qu'elle eut à soutenir fut celle que lui livrèrent le célèbre connétable Duguesclin, le duc de Bourbon, et la fleur de la chevalerie française. Quelques pans de murailles furent abattus sans injurier le corps de la place, et une flotte étant venue au secours de l'île, les Français furent obligés de se retirer, et l'expédition n'eut aucun résultat.

En 1648, Charles Ier, de funèbre mémoire, envoya son fils, le prince Charles, dans l'ouest de l'Angleterre; mais ce prince fit d'inutiles efforts pour s'y maintenir. Contraint de se retirer, il se réfugia à Jersey, avec l'historien Clarendon et quelques conseillers privés qui ne l'avaient pas abandonné; ils s'établirent dans le château de Mont-Orgueil. Deux mois après, le prince partit pour la France. Clarendon resta seul à Jersey avec son ami Carteret, qu'il a immortalisé par l'honorable mention qu'il en a faite dans son histoire. Ils y passèrent trois ans, que Clarendon employa à écrire. Deux siècles se sont écoulés depuis cette époque, et la maison dans laquelle l'historien éleva ce monument impérissable est encore appelée maison du chancelier. Ces illustres amis étaient encore à Jersey, lorsque, au mois d'octobre 1651, le parlement envoya une flotte contre Jersey sous le commandement de Blake. Le château de Mont-Orgueil ne conserva pas dans cette circonstance son ancienne réputation; il était mal approvisionné et ne fit pas une longue résistance. Sir Georges Carteret s'enferma dans le fort Elisabeth, et s'y défendit avec tant d'habileté et de courage, que Blake se trouva heureux de conclure avec lui un traité par lequel les royalistes avaient la permission de quitter le château avec armes et bagages, et de se faire transporter en France.

Le château de Mont-Orgueil servit aussi très souvent de prison d'Etat, et parmi les personnages importants qui y furent enfermés, on cite le célèbre Prynne, écrivain satirique, qui expia cruellement le tort d'avoir trop d'esprit.

A raison de sa position, cette forteresse est encore aujourd'hui d'une grande importance; mais les hommes de l'art ne la croient pas capable de résister longtemps à une attaque sérieuse et bien dirigée.

Digitized by Google

Digitized by Google

Douvres.

Digitized by Google

LE CHATEAU DE DOUVRES.

L'admirable situation de la ville de Douvres au milieu d'une riche vallée abritée par un demi-cercle de montagnes, les bois dont elle est entourée, son immense baie, la beauté et la fraîcheur du paysage qui l'environne, en font une des cités les plus remarquables de l'Angleterre.

Au temps de Jules-César, les habitants de Douvres et de ses environs, malgré la civilisation peu avancée du pays, montrèrent un sentiment patriotique fort rare alors; ils coururent aux armes, se réunirent, marchèrent avec résolution contre le vainqueur des Gaules, et les succès qu'ils obtinrent ralentirent la rapidité de l'agression. Toutefois, les Romains se rendirent maîtres du pays, et Jules-César, ce grand constructeur de forteresses, voulant assurer la liberté des communications entre l'Angleterre et le continent, fit élever le château de Douvres dont les restes sont encore debout.

Douvres a conservé jusqu'à nos jours son importance primitive; cette ville est toujours un des cinq principaux ports de l'Angleterre; c'est toujours de là qu'en cas de guerre avec la France, partent les expéditions les plus redoutables; et il serait impossible de trouver sur la côte un point plus propice à l'armement d'une flotte. C'est à Douvres qu'en 1189 s'embarqua Richard Ier, surnommé Cœur-de-Lion, pour entreprendre la conquête de la Terre-Sainte. Plus tard, Jean-sans-Terre rassemblait toutes ses forces à Douvres, pour s'opposer au débarquement de Philippe-Auguste. En 1216, Louis, dauphin de France, fils de Philippe-Auguste, auquel il succéda plus tard sous le nom de Louis VIII, débarqua, à la tête d'une armée formidable, sur les côtes de l'Angleterre, s'empara de plusieurs places fortes et pénétra jusque dans la ville de Douvres; mais le château résista aux attaques des Français, qui se virent forcés d'en lever le siége. Il en fut de même sous le règne d'Edouard Ier, époque à laquelle les Français se rendirent de nouveau maîtres de la ville, en incendièrent plusieurs quartiers, et furent néanmoins forcés de se retirer, après avoir éprouvé des pertes considérables sous les murs du château.

On cite entre autres événements historiques qui font de Douvres une cité célèbre, l'entrevue de l'empereur Charles V et du roi Henri VIII, qui s'y rencontrèrent en 1520, et les adieux qu'y fit le prince régent, depuis Georges IV, au roi Louis XVIII, quittant l'Angleterre, en 1814, pour remonter, après vingt-cinq ans d'exil, sur le trône de ses ancêtres. La réponse que lui adressa Louis XVIII,

Digitized by Google

est digne d'attention : « C'est aux conseils de votre altesse, à » ce glorieux pays et à la confiance de ses habitants, que j'at- » tribuerai toujours, après la divine Providence, le rétablissement » de notre maison sur le trône de ses ancêtres, etc. » Pour un prince à qui on accordait de l'esprit et du tact, c'était manquer de l'un et de l'autre dans cette circonstance; c'était blesser le peuple, en lui rappelant qu'il recevait un roi de la main de ses ennemis.

Douvres est bien bâtie. Du sommet des montagnes qui l'entourent, on aperçoit les côtes de France. Mais ce qui attire particulièrement l'attention, c'est la citadelle, bâtie sur l'emplacement de l'ancien château, au sommet du Shakspeare, rocher qui n'a pas moins de cinquante pieds d'élévation au dessus du niveau de la mer, et au milieu duquel est taillé, en forme de spirale, un double escalier en forme de puits et par lequel le château communique avec la ville.

Cette forteresse fut emportée par surprise sous le règne de Charles Ier, par un chef de partisans nommé Drake, qui, à la tête de douze hommes déterminés, escalada le rocher, pénétra dans la place, et y répandit une si grande terreur, que la garnison, croyant avoir toute une armée sur les bras, se soumit sans résistance. Aujourd'hui que la citadelle est armée de manière à résister à la flotte la plus formidable, un pareil événement serait impossible, et en cas de guerre, les habitants de Douvres, protégés par les canons du château, n'auraient rien à redouter des efforts de l'ennemi.

Digitized by Google

LA TOUR DE LONDRES.

La tour de Londres, qu'un incendie a détruite presque complétement il y a quelques années, était sans contredit le monument historique le plus important de l'Angleterre. La partie la plus ancienne de cet édifice a été, selon les apparences, bâtie par Jules-César. La tour Blanche, ou le donjon, élevée par le cardinal de Rochester, dont il ne reste plus que des ruines, ne date que de la fin du XIe siècle. Soixante ans plus tard, en 1140, le roi Etienne y fixa sa résidence pendant les troubles qui désolaient ses états. A la fin du XIIe siècle, Longchamp, évêque d'Ely, que Richard Cœur-de-Lion en avait nommé gouverneur, l'environna de fortifications formidables pour ce temps. Plus tard, ces travaux furent augmentés par le roi Jean, qui y tint sa cour pendant les dernières années de son règne, après lequel les barons révoltés s'en emparèrent et la remirent à Louis de France, qu'ils avaient appelé; elle fut rendue à Henri III en 1217. Ce fut lui qui construisit la chapelle, la grande salle et la chambre du conseil. Ralph Flambard, évêque de Durham, ministre et confident de William Rufus, sous Henri Ier, est le premier prisonnier dont parle l'histoire. Le célèbre Hubert de Burgh, comte de Kent, y fut tour à tour gouverneur et captif sous Henri III, vers 1252. Griffin, fils de Llewelin, prince de Galles, se tua en cherchant à s'échapper avec son fils et d'autres ôtages en 1244. Henri III y chercha plusieurs fois un asile pendant les troubles, et ajouta autant qu'il le put à ses moyens de défense. Edouard Ier acheva les travaux entrepris par son père; depuis lors, rien d'important n'a été fait sous ce rapport. Six cents juifs s'y trouvèrent enfermés à la fois pour crime de fausse monnaie, et le fameux William Wallace y passa quelques jours, en 1303, avant de terminer sa vie de héros par le supplice d'un criminel. Elle changea souvent de maîtres sous le règne si agité du malheureux Edouard II, et l'invasion de la France par Edouard III la rendit encore le séjour d'illustres personnages; les comtes d'Eu et de Tancarville y furent amenés avec trois cents bourgeois de Caen. Bientôt la bataille de Nevill's Cross, gagnée par la reine en l'absence du vainqueur de Crécy, leur donna pour compagnons de captivité David Bruce, et les lords de Fife et de Monteith, auxquels vinrent se joindre, au bout de quelques mois, Charles de Blois et le brave Jean de Vienne, gouverneur de Calais, avec douze des principaux citoyens de cette ville. Jean et son fils y furent sévèrement gardés en 1359.

Richard II, assiégé deux fois dans la tour de Londres par ses

Digitized by Google

propres sujets, ayant abandonné à la fois le trône et cette sombre demeure, elle devint la résidence de son successeur, Henri de Bolingbrok, qui y mourut empoisonné.

Pour faire l'histoire de la tour de Londres, il faudrait écrire celle des troubles civils de l'Angleterre ; cet édifice ayant servi tour à tour, et souvent à la fois de résidence royale, de forteresse et de prison d'Etat. Il serait aussi trop long de rappeler les noms de tous les personnages célèbres qui furent emprisonnés ou qui trouvèrent la mort dans sa redoutable enceinte ; nous n'en citerons que quelques uns des plus célèbres. Tels sont James, prince d'Écosse, arrêté au moment où il allait s'embarquer pour la France ; les ducs d'Orléans et de Bourbon, qui y furent enfermés sous le règne de Henri VI ; le duc de Clarence qui, après avoir été jugé et condamné, en 1478, y fut noyé dans un tonneau de vin de Malvoisie ; Edouard Plantagenet, fils de ce dernier, qui y fut décapité. Ce fut encore dans la tour de Londres que, sous Henri VIII, sir Thomas More et Fischer furent emprisonnés, en 1534, et exécutés l'année suivante. La reine Anne de Boulen y subit, en 1536, la fatale conséquence des caprices barbares de son mari, et chaque année on y vit arriver de nouvelles victimes. Les lords Thomas Howard, Darcey, Montague et le marquis d'Exeter, accusés de trahison, y finirent leur vie sur l'échafaud. Cromwell, comte d'Essex, sage et fidèle conseiller du roi, y fut exécuté, en 1540, parce qu'il avait été le principal auteur de son mariage avec Anne de Clèves qui lui était devenue odieuse. Bientôt après, la même hache frappa sa quatrième femme, Catherine Howard et son amie lady Rochford.

Ces lieux, qui semblaient consacrés au malheur, furent, par un singulier contraste, témoins d'un genre de mort bien différent : Arthur Plantagenet, fils naturel d'Edouard IV, mourut de joie en apprenant que son innocence était reconnue. Les malheurs de Jeanne Grey et de son jeune époux, lord Guilford Dudley, tous deux victimes de l'ambition du duc leur père, qui entraîna dans sa ruine sa famille et ses amis, et les persécutions que fit souffrir la reine Marie à ceux qui ne partageaient pas ses opinions religieuses, forment les traits principaux de ce règne. La tour servit aussi d'asile à la princesse Elisabeth, et lorsque, suivant l'exemple de ses prédécesseurs, elle la quitta pour la cérémonie de son couronnement, aucun souverain peut-être ne recueillit dans une telle occasion les vœux d'un intérêt plus sincère. Il faut convenir cependant que, malgré la prospérité d'un règne dont l'Angleterre ressent encore les heureux effets, on ne vit jamais à la tour un plus grand nombre de prisonniers de tous rangs et de toutes conditions. On trouve dans un rapport présenté à ce sujet au conseil privé, en 1561, six évêques, un abbé de Westminster, deux comtes, lady Catherine Grey et douze autres individus. Howard, duc de Norfolk, arrêté en 1369, fut

Digitized by Google

exécuté trois ans après pour ses menées en faveur de Marie Stuart, ainsi que son fils, le comte d'Arundel, et le comte de Northumberland, pour crime de trahison; ce dernier, voulant empêcher la reine de confisquer ses biens, n'attendit pas le bill et se tua.

Viennent ensuite sir Walter Raleig, les comtes d'Essex, de Southampton et de Rutland.

Sous le règne de Charles Ier, sous la république établie par Cromwel, et pendant le règne de Charles II, la tour de Londres fut le théâtre d'événements non moins sinistres. La dernière exécution faite dans cette forteresse est celle de lord Lorat, qui y fut décapité en 1747.

La description suivante, que nous empruntons à un historien moderne, peut donner une idée complète de l'étendue et de l'importance de ce monument avant l'incendie qui le détruisit en 1842.

Le terrain occupé par l'édifice, les bâtiments extérieurs et un espace de quelque étendue, forment un district particulier appelé les franchises de la tour. Sa juridiction, ses priviléges sont indépendants de la cité de Londres; mais ses limites et la nature de ses droits ont été une source continuelle de discussions interminables peut-être, car la question ne paraît pas encore éclaircie. Un constable, dont les fonctions sont aussi anciennes que la tour elle-même, commande la place : il jouit de priviléges et d'émoluments considérables, récompenses de services importants, ou arrachés par l'ambition des gouverneurs à la faiblesse des rois au milieu des troubles.

Il existe une liste authentique de cent dix-huit constables, depuis Geoffrey de Mandeville, le premier de tous en 1066, jusqu'au duc de Wellington qui l'est à présent. On trouve parmi eux des seigneurs du plus haut rang. Une nombreuse garnison occupe toujours cette forteresse, et ses fortifications ont été réparées à la fin du dernier siècle, lorsqu'une terreur peu fondée fit redouter des agitations intérieures; toutes les précautions furent prises pour rendre inutiles les tentatives que l'esprit remuant de ce temps put faire pressentir. Plus de douze acres sont renfermés dans les murailles extérieures; le fossé qui les entoure a trois cent trente yards (demi-toise) de circuit et de trente à cinquante de largeur en différents endroits; il présente en général l'aspect d'un pentagone irrégulier : une spacieuse plate-forme ou quai le sépare de la Tamise. Du côté du midi, se trouvent les canons qui annoncent les réjouissances publiques. La principale entrée consiste en une porte de pierre défendue aux deux extrémités par de fortes tours. Il y avait autrefois en avant du pont quelques travaux formant ce qu'on nomme en langage d'ingénieur une barbacane; elle est remplacée par la ménagerie. Cependant, une cour entourée de murs précède encore le pont.

Digitized by Google

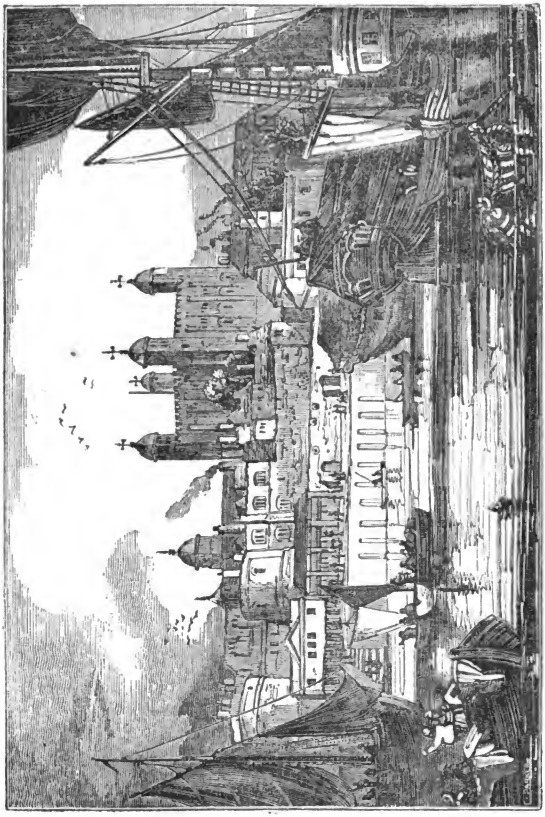
Dans le milieu de la façade du midi est la tour de Saint-Thomas, appelée la Porte des Traîtres, à cause d'un passage voûté qui communique avec la rivière en passant sous le quai, et par lequel on amenait les prisonniers; il est assez bien conservé et offre un échantillon de l'architecture du temps de Henri III; on y a placé une machine hydraulique pour le service de la garnison.

La tour Blanche est un bâtiment quadrangulaire de cent soixante pieds de long sur quatre-vingt-dix de large et quatre-vingt-quatre de haut : placé au centre de l'édifice il en forme la portion la plus remarquable. Des tours carrées qui s'élèvent en tourelles fort au-dessus du toit sont aux angles nord et sud-ouest; celle qui est à l'angle nord-est est circulaire, et contient le principal escalier; le côté opposé se termine en un grand demi-cercle qui forme le bout de la chapelle. Il y a aussi dans cet angle une tour pour correspondre aux trois autres, et ce sont ces quatre sommets qui donnent aux vues de la citadelle un caractère si particulier. Son nom lui vient de l'usage où l'on était de la blanchir de temps en temps, ce qui est prouvé par un document très curieux de l'année 1241, écrit en latin, et qui renferme des réglements sur les réparations de cette tour. Elle se compose de trois étages; mais les ravages du temps et des changements successifs ont presque fait disparaître toute trace de l'architecture primitive. Les murs ont quinze pieds d'épaisseur à leur base et douze aux deux étages supérieurs; chacun des étages est divisé en trois appartements; trois souterrains voûtés servent de magasin pour le salpêtre, et n'ont rien de remarquable. Le plus petit appartement du rez-de-chaussée est voûté; il est très simple, mais curieux par son antiquité. Une porte dérobée conduit à une cellule obscure de dix pieds de long sur huit de large; elle est creusée dans l'épaisseur du mur. On assure que ces chambres ont été occupées par sir Walter Raleigh, et qu'il y composa son histoire du monde. Il n'y a pas de doute qu'elles n'aient servi de prison. On distingue encore sur l'un des côtés de la porte secrète des inscriptions tracées par trois personnes arrêtées comme complices de la révolte de sir Thomas Wyatt en 1553. De vastes arsenaux sont placés dans quatre pièces du rez-de-chaussée et du premier étage; deux contiennent tout ce qui est nécessaire pour armer cinquante mille hommes. On y conserve une collection d'armures de différents siècles, et d'autres curiosités du même genre.

La chapelle royale, dédiée à Saint-Jean l'évangéliste, est au premier étage; une de ses ailes est saillante sur l'épaisseur du mur et s'étend du nord au sud, entourée par le demi-cercle dont nous avons parlé, et qui est séparé de la nef par douze piliers massifs soutenant les arches; au-dessus est une autre arcade tout unie et qui se trouve de niveau au second étage du reste de

Digitized by Google

Digitized by Google



Vue de la Tour de Londres.

Digitized by Google

la tour. La chapelle a été enduite de plâtre en entier, ce qui cache le premier travail, mais on l'a examiné avec soin, et on a enlevé le plâtre en divers endroits. Ce travail est solide, bien exécuté, et ce monument offre dans son ensemble un beau reste d'architecture normande. On ignore à quelle époque précise le chapelain, établi par Henri III, a cessé ses fonctions; mais il est certain que sous Charles II une partie des archives était, comme aujourd'hui, déposée dans ce lieu. Deux appartements du second étage méritent d'être remarqués; le plus grand se nomme la chambre du conseil; on suppose que le conseil y tenait ses séances quand le roi habitait la tour. Les poutres massives d'un immense plafond, soutenues par une double rangée de poteaux, le jour qui ne pénètre qu'à travers les arches ouvertes d'une étroite galerie, et les ogives fermées qui la séparent de l'autre pièce, tout respire un vernis d'antiquité bien en rapport avec le reste de l'édifice. La plus grande tourelle a servi d'observatoire avant la construction de celui de Greenwich, et elle en porte le nom. Il est assez singulier qu'il ne se trouve dans ce vaste bâtiment nulle trace de cheminée ni de puits. Dans l'angle nord-ouest de la cour intérieure et de celle d'honneur, est située la chapelle de Saint-Pierre-aux-Liens, qui fut construite sous Édouard Ier, sur les débris d'une très ancienne chapelle.

Il y avait autrefois, derrière cette chapelle, un petit ermitage souvent mentionné dans les mémoires du temps de Henri III; l'ermite recevait un penny par jour de la munificence royale.

Un grand bâtiment situé au nord dans l'intérieur de la cour d'honneur renferme le train d'artillerie et le petit arsenal. Au côté sud de la tour Blanche se trouvent rassemblées les armures des rois et chevaliers anglais, parmi lesquelles on distingue celles de Henri VIII, de Charles Ier, du comte d'Essex, etc. L'arsenal de la reine Elisabeth est un bâtiment en face de la tour Blanche. On voit encore les restes de treize tours qui servaient à défendre la cour intérieure. Voici les noms des principales : la tour de la Cloche, la tour de Beauchamp, la tour de Devereux, la tour de l'Archer, la tour des Joyaux où est renfermé le trésor de la couronne, et enfin la tour Sanglante où l'on suppose, d'après une vague tradition, qu'eut lieu le meurtre des jeunes princes Edouard V et le duc d'York. »

Aujourd'hui, ainsi que nous l'avons dit plus haut, il ne reste de cet antique édifice que des débris et des cendres; encore un peu de temps, et il n'en restera que le souvenir.

2
BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
Digitized by Google

LA QUINQUENGROGNE.

Avant de parler de la Quinquengrogne, jetons un coup d'œil sur Bourbon-l'Archambault, où elle est située. L'histoire de cette ville du Bourbonnais est inconnue avant le VIIIe siècle. Prise par Pépin, qui l'assiégea en 759, elle n'était alors qu'une place du Berry, dépendant de l'Aquitaine. Pépin, dit-on, en fit présent, ainsi que de son territoire, à l'un de ses parents, dont la postérité obscure en jouit sans éclat au IXe siècle. Mais au Xe on trouve des preuves qui constatent l'existence des seigneurs de la race de Pépin. On voit leur puissance s'accroître et briller sous un nom qui devait être si illustre.

Bourbon-l'Archambault, malgré son origine, serait aujourd'hui dépourvu d'intérêt, sans ses eaux minérales. De son immense château, il ne reste que des ruines. Ce manoir antique, situé sur des rochers, était entouré des trois côtés par des précipices creusés par la rivière de Bruges, qui forme là un étang remarquable par la beauté de ses eaux et la construction de la chaussée. Cette situation était formidable au temps où l'artillerie n'était pas inventée. A l'époque de Pépin ce n'était qu'une forteresse ; les Archambault en firent un château habitable où se succédèrent des personnages d'origine royale.

On aperçoit encore les débris de ce château qui sont sur une hauteur.

Vingt-quatre grosses tours en défendaient l'enceinte : il en reste encore trois debout.

L'une d'elles énorme et qui occupe l'angle méridional de cette masse confuse de constructions de toutes les époques, est assise sur des rochers hérissés : elle domine la ville aux toits entassés et noirs.

C'est la *Quinquengrogne.*

L'accent de ce mot signifie une lutte, une colère, autant au moins le mécontentement et le murmure.

En effet, quand le duc Louis I fit creuser les larges fondements de cette tour, les bourgeois, jaloux et méfiants, ou comprenant par cette construction une entreprise dangereuse pour leur sûreté ou leur liberté, se mutinèrent.

Aussitôt le duc braqua ses couleuvrines sur le rempart et s'écria : « *On la bâtira qui qu'en grogne.* »

Digitized by Google

Tant que les ouvriers remuèrent la pierre, placèrent le ciment, les vieux routiers tinrent la mèche allumée. Les bourgeois furent obligés de céder, et la colère de leur seigneur baptisa la nouvelle et formidable tour : *Qui qu'en grogne, tel est mon plaisir.*

Ces mots servirent de devise aux premiers Joies et ducs de Bourbon.

Cette conduite de Louis I, duc de Bourbon, révèle un caractère prononcé. Aussi était-il vaillant homme d'armes, fol amateur de carrousels, de joûtes, de tournois. Mais il était grand dépensier et de grandes sommes de deniers étaient loin de suffire à ses plaisirs.

Il pressurait ses vassaux et s'attirait leur haine.

Il lui fallait donc une bonne tour crénelée pour les empêcher de *grogner*. La Quinquengrogne battait la ville.

Un homme comme Louis ne pouvait qu'être utile à la puissance royale, aussi servit-il la royauté avec énergie et dévoûment. Nous sommes sous le règne de Philippe-le-Bel, qui en récompense des services du duc, lui donna l'importante place de grand-chambrier de France, l'une des quatre premières de la couronne, dignité qui depuis fut héréditaire dans la maison de Bourbon, jusqu'à la défection du connétable, sous François I. Eh bien, les revenus de cette haute dignité étaient lestement dépensés. Les prodigalités du grand-chambellan allèrent si loin, que sa mère, pour acquitter ses dettes, fut obligée d'engager plusieurs châtellenies du Bourbonnais, comme celle de Montluçon, Chantelles et Verneuil.

Dans l'élan de l'esprit chevaleresque et religieux qui enfantait alors les croisades, le duc Louis ne perdit pas de vue le Bourbonnais, sa grande seigneurie, et en 1315 il conçut le projet d'y fonder un chapitre.

On peut citer à la gloire de Louis de Bourbon d'avoir défendu seul et avec fermeté la loi salique, d'avoir été admis dans les conseils de Philippe-le-Long, et d'avoir traité des affaires très importantes de l'Etat, ce qui lui valut une grande réputation d'habileté et de sagesse.

C'étaient le duc de Bourgogne, les comtes de Valois et de la Marche qui voulaient exclure du trône Philippe-le-Long, quand Louis de Bourbon défendit la loi salique et triompha de la ligue des puissants seigneurs.

L'influence de Louis à la cour devait nécessairement donner une nouvelle importance à ses domaines. Le Bourbonnais devint donc de simple baronnie un duché-pairie par les lettres d'institution de Charles-le-Bel. Ce roi relève avec emphase non seulement les grandes qualités et les services de Louis, mais l'étendue et les

Digitized by Google

richesses du Bourbonnais et l'avantage de posséder l'imprenable château de Bourbon-l'Archambault.

La célèbre Quinquengrogne sert aujourd'hui de prison et d'horloge à la ville qu'elle domine. C'est, disons-nous, le reste d'un manoir terrible.

Maintenant quelques lignes sur le connétable de Bourbon dont nous avons annoncé la défection.

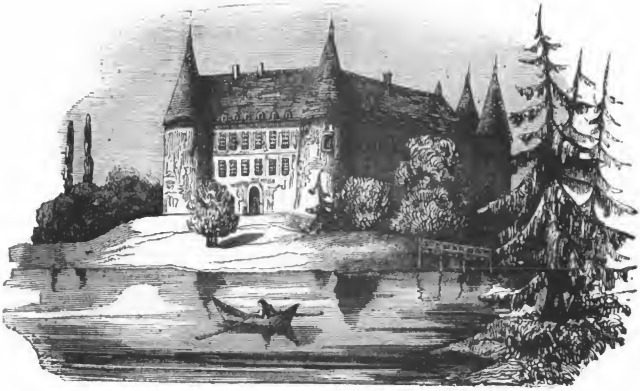
Dès ses jeunes années, le connétable de Bourbon s'était fait remarquer par sa valeur, à une époque féconde en guerriers illustres. Rien ne manquait à sa gloire, lorsqu'une injustice du roi l'enleva à la France et à ses devoirs et mit la maison de Bourbon dans une défaveur qui se prolongea jusqu'aux derniers jours du règne de Louis III.

Le connétable fut dépouillé de ses biens par suite d'un procès suscité par la mère de François I. Ce procès occasionna la retraite désastreuse du connétable qui s'était distingué, en plusieurs occasions, par un courage indomptable, surtout à la bataille de Marignan, où il reçut, à vingt-six ans et des mains de François I, l'épée de sa dignité. La mère du roi ayant gagné, dans le litige, les domaines du connétable lui furent ravis. Celui-ci, trop fier de se voir dépossédé injustement (car le procès n'avait eu lieu que parce que le connétable avait méprisé l'amour de la reine-mère), quitta la France et alla offrir ses services à Charles-Quint. Il contribua beaucoup au gain de la bataille si fatale de Pavie. Mal récompensé par Charles-Quint, qui lui avait fait les plus brillantes promesses, il se fit chef de partisans et conduisit ses troupes au siége de Rome, en leur promettant le pillage de cette capitale. Il y fut tué en montant à l'assaut en 1527. Il n'avait que trente-huit ans et ne laissa pas de postérité.

Digitized by Google

Digitized by Google

La Quiquengrogne.



Château Saint-Fargeau.

Digitized by Google

LE CHATEAU DE SAINT-FARGEAU.

Ce qui fait la célébrité de cet antique château, situé sur la place principale de la vieille et jolie ville de Saint-Fargeau, arrondissement de Joigny, vaste manoir bâti, vers 980, par Héribert, évêque d'Auxerre, c'est qu'après avoir appartenu à ce prélat et à ses héritiers, il passa dans l'apanage de grandes maisons comme les familles des barons de Toucy, de Thibaut de Bar, de Jacques Cœur, argentier de Charles VII, de Jean de Chabannes, de Réné d'Anjou, de François de Bourbon, duc de Montpensier, en faveur duquel cette résidence fut érigée, par François I, en duché-pairie.

Mais le principal personnage auquel ce château peut se glorifier d'avoir donné asile, c'est la fameuse Anne-Marie-Louise, duchesse de Montpensier, si connue sous le nom de Mademoiselle et comme fille de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII et époux de l'unique fille de François de Bourbon.

Mademoiselle de Montpensier est réputée pour la quantité de mariages qu'elle souhaita et dont on lui fit la proposition.

Toute jeune, elle se nourrissait de l'idée d'épouser Louis XIV. Après lui, tous les hommes de guerre, tous les grands noms furent désignés pour la princesse. Parler du cardinal-infant, du comte de Soissons, du roi d'Espagne, du prince de Galles et du duc de Savoie, c'est assurément désigner des hommes de haute lignée.

Pourquoi ne considéra-t-on pas les nombreux desseins de la princesse comme de vagues caprices? C'est que mademoiselle de Montpensier n'était pas de ces femmes qu'entraîne et touche une passion vulgaire. Romaine par caractère, elle se révéla dans les orages de la Fronde. Envoyée à Orléans par les frondeurs, elle s'y montra en amazone pour maintenir cette ville dans son parti. On la vit ensuite, au combat du faubourg Saint-Antoine, faire tirer le canon de la Bastille sur les troupes du roi, pour empêcher la ruine de l'armée du prince de Condé.

Cette princesse, en un mot, était une de ces âmes passionnées et fières, qui se jettent avec ardeur dans le tumulte des mouvements populaires, pour planer sur eux, parce que le tumulte est l'élément naturel des imaginations vives et des cœurs hauts. Elle développa donc un caractère éminemment antique dans le parti de la Fronde, dont elle gouverna les résolutions incertaines et les âmes timorées. Pendant cet orage qu'on n'a pas bien apprécié et que certains écrivains sans profondeur et sans larges vues ont traité de ridicule parade, parce qu'ils n'ont considéré que la surface des choses, ma-

Digitized by Google

demoiselle de Montpensier fut l'âme du peuple, la reine des halles, dominant à la fois l'échevinage et le parlement.

Il ne faut pas, pour quelques traits de faiblesse imputés à la princesse, éprise du duc de Lauzun qu'elle aima dans sa vieillesse, lui ravir la gloire de son caractère.

Louis XIV, rentré dans Paris, l'exila dans sa terre de Saint-Fargeau. Cette retraite forcée fut un enfer pour elle. Le mouvement, qui était la loi de son esprit, ne la laissa pas tranquille : elle porta son activité vers l'étude. Elle se mit à lire et à écrire ; elle fit même imprimer les fruits de ses pensées. Elle composa les mémoires que nous avons d'elle, ouvrage plein de ses souvenirs, et où elle prend occasion de retracer les caractères des personnages de son temps avec une couleur naturelle et vraie. Elle n'oublia pas les détails de ces misérables intrigues où sa franchise naturelle et l'élévation de son âme énergique, de son caractère ouvert, la rendirent la dupe de l'astuce et de la politique machiavélique de Mazarin.

Au château de Saint-Fargeau, elle réunit une cour choisie, quoique peu nombreuse, qui accueillit Legrais, auteur des Nouvelles françaises, imaginées pour cette société distinguée. Cette demeure princière fut augmentée et changée dans les appartements intérieurs par Mademoiselle. Elle préférait à ses autres châteaux cette résidence qu'elle donna par legs au duc de Lauzun, son époux en mariage secret.

Quoique construit en briques, le château de Saint-Fargeau s'est très bien conservé ; il a l'appareil d'une maison royale par son étendue, par la division de ses nombreuses salles, par son parc immense, par une vaste pièce d'eau et de magnifiques jardins. Son entrée, qui donne sur la place principale de la ville, produit un superbe effet.

C'est une relique de féodalité par ses petites tourelles, par son large pavillon du centre, par sa salle d'armes avec ses râteliers, où les barons pendaient leurs énormes rapières et autres ornements qui se sentent de la chevalerie.

Le château dont il s'agit, vendu par le duc de Lauzun à la famille des Lepelletier, qui a fourni un conventionnel, régicide décidé, renferme, dans sa chapelle, le tombeau de ce dernier, assassiné par un garde du roi, le 20 janvier 1793. Cette mort devint le signal de sanglantes immolations. Les obsèques de Lepelletier, faites avec éclat, furent suivies de son transport au Panthéon, sur un grand char sépulcral ; mais la révolution, qui l'avait porté en triomphe, revint bientôt sur son décret, et celui qui avait été élevé, en 1793, fut foulé aux pieds deux ans après, car le cadavre du conventionnel fut retiré comme indigne du Panthéon, et il fut rendu à sa famille, qui l'a placé où il est encore.

Digitized by Google

LE CHATEAU DE NANTES.

La ville de Nantes, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, était déjà, au commencement du xe siècle, une cité importante; mais elle n'avait pour fortifications que quelques ouvrages incapables de la mettre à l'abri d'une invasion, lorsque, en 930, Alain-le-Grand, duc de Bretagne, dont cette ville était la résidence, y fit construire un château-fort sur l'emplacement où se trouve aujourd'hui la citadelle. Le duc espérait, grâce à cette forteresse, pouvoir résister aux Normands dont les barques avaient déjà paru plus d'une fois au pied des murailles de la ville, baignées par la Loire; mais les constructions étaient à peine terminées que les Normands apparurent de nouveau, prirent la ville qu'ils détruisirent de fond en comble. Le château, après s'être vigoureusement défendu, fut aussi obligé de se rendre, et il eut le même sort que la ville.

Dix ans s'écoulèrent pendant lesquels les Normands se maintinrent sur les ruines de la ville et du château de Nantes; mais ils furent enfin chassés par le duc Alain-Barbe-Torte, qui voulant, après la victoire, aller rendre grâce à Dieu dans la grande église, fut obligé de s'ouvrir la route à travers les ronces et les épines, avec son épée encore rouge du sang de l'ennemi, tant l'œuvre de destruction était complète. Ce duc fit reconstruire le château, qui reçut le nom de Tour de Sainte-Hermine, et il y établit sa résidence. En 952, Alain-Barbe-Torte étant mort, les Normands reparurent, mais déjà la ville s'était relevée; les fortifications du château étaient devenues formidables, et les barbares, après avoir fait des pertes considérables sous ses murailles, furent contraints de se retirer.

A partir de cette époque, la ville se fortifia de plus en plus, l'enceinte de la tour Sainte-Hermine fut agrandie; ses murailles s'épaissirent et furent flanquées de tours. Le duc Conan, vers le milieu du xie siècle, fit encore élever de nouvelles constructions, qui, dans le siècle suivant, furent considérablement augmentées. Au xiiie siècle, le duc Guy de Thouars y ajouta encore. Enfin, pendant l'occupation de la France par les Anglais, au temps de Charles VI et Charles VII, et pendant les guerres civiles du xvie siècle, la forteresse de Nantes subit tous les changements nécessités par les nouvelles découvertes de la révolution qui s'était opérée dans l'art de la guerre. Mais les diverses parties de ces constructions manquaient d'homogénéité lorsque, en 1588, après le meurtre

Digitized by Google

du duc de Guise aux états de Blois, le duc de Mœrcœur ayant résolu de partager la fortune de la Ligue, vint s'établir dans le château de Nantes, auquel il fit faire de tels agrandissements, des changements si nombreux et si importants, que l'on peut à bon droit le considérer comme le fondateur de la citadelle telle qu'elle est aujourd'hui. Il y fit construire deux bastions, l'un du côté de la ville, l'autre sur la Loire, un rempart, des demi-lunes, des tours et un fossé communiquant avec la Loire.

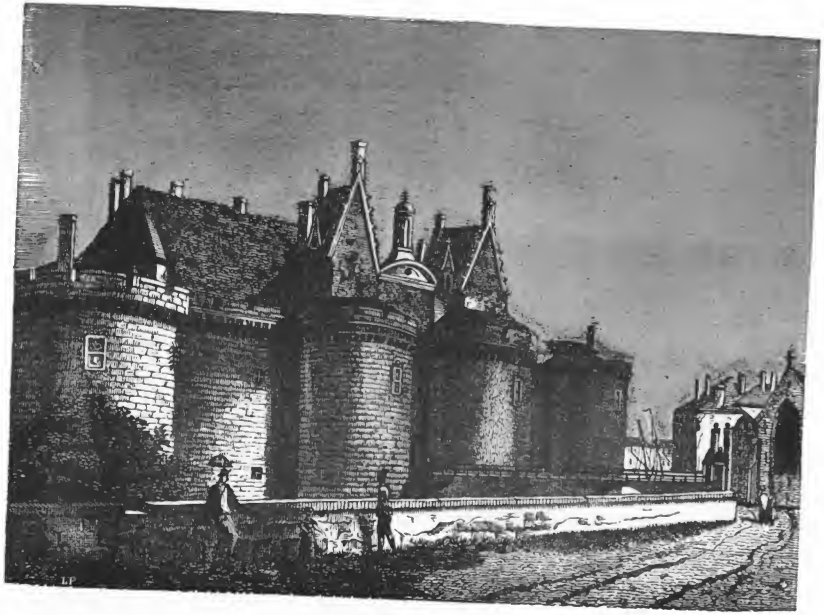
Tous ces ouvrages, qui existent encore, ont pourtant encore subi d'importantes modifications. Le cardinal de Richelieu, qui ne négligeait aucune occasion de déployer son génie et ses connaissances militaires, fit remuer les pierres du château de Nantes, et ses armes frappées sur les murs de la chapelle rivalisèrent avec la croix de Lorraine appliquée aux flancs des remparts. Enfin, un incendie qui consuma une partie du château, en 1670, marque la date des constructions récentes, dont le caractère moderne contraste avec les différents styles que présentent les vieilles faces de l'édifice.

La tour de Sainte-Hermine ainsi transformée, est aujourd'hui une forteresse importante pour sa force militaire, et un monument des plus curieux sous le rapport architectural; mais son principal intérêt est dans les traditions qui se rattachent à ses antiques murailles, et dans le souvenir des événements historiques dont il a été le théâtre. Palais des ducs de Bretagne et des comtes de Nantes avant la réunion de la province à la couronne de France, séjour des gouverneurs, demeure des rois pendant leurs voyages, forteresse de la ville contre les ennemis étrangers, prison d'État, refuge des agents du pouvoir, lorsque l'émeute bretonne, jadis si prompte, si ardente et si opiniâtre, agitait la cité, le château de Nantes, à ces titres divers, a vu jouer dans son enceinte ces scènes dramatiques de tout ordre et de toute nature, que nouent et dénouent les intrigues et les passions des cours, les calculs de l'ambition et de la politique, les vicissitudes de la guerre, les actes de justice ou d'injustice, et les soulèvements du courroux populaire.

Dans ses vastes salles se donnèrent ces fêtes et ces banquets splendides, où les ducs de Bretagne, formidables vassaux de la couronne de France, comptèrent des rois d'Angleterre, de France, de Sicile, parmi leurs convives, et où, après eux, les rois de France, leurs héritiers, vinrent tous, de Louis XII à Louis XVI, s'asseoir en maîtres, et ranimer par leurs pompes royales la mémoire éteinte de la magnificence ducale. Quoique les murailles aient eu de nombreuses attaques à repousser depuis le temps où les flots de la Loire, dont elles sont encore baignées, jetèrent à leur pied les barques normandes, cependant, elles n'ont guère été témoins que de faits d'armes vulgaires. Mais, au château de Nantes appartient

Digitized by Google

Digitized by Google



Château de Nantes.

Digitized by Google

l'histoire dramatique de Pierre Landois, ce fils de tailleur, que la faveur du faible duc François II (xve siècle) avait fait maître de la vie et de la bourse des Bretons.

Les prisons du château avaient vu se consumer dans la faim et la misère le chancelier Chauvin, dont la fierté et la vertu indépendantes avaient offensé l'insolent favori. Le prince d'Orange, le maréchal de Rieux, Louis de Rohan et d'autres seigneurs bretons, voulant venger à la fois sa mémoire et leurs injures personnelles, s'introduisirent dans la citadelle, et pénétrèrent jusqu'à l'appartement du duc, pour lui demander la tête de son ministre. Mais Landois s'étant échappé, et étant descendu dans la ville, réussit à soulever le peuple au nom du duc, dont il disait les jours menacés; les conjurés furent obligés de fuir et d'ajourner l'exécution de leurs projets. L'heure favorable leur sembla venue lorsque de nouveaux attentats de Landois eurent rendu l'indignation générale. Toute la population de Nantes, ameutée par les seigneurs et appuyée par l'armée, vint frapper, furieuse, aux portes du château, et sommer le duc d'abandonner son favori à la vindicte publique. En vain la foule avait-elle brisé les barrières et s'était-elle répandue dans les cours, en vain le comte de Foix disait-il à François : « Monseigneur, je vous jure que j'aimerais mieux être prince d'un million de sangliers que de tel peuple que vos Bretons; il n'y a pas à balancer, il faut livrer votre ministre. » Le duc résista jusqu'au moment où les insurgés s'avancèrent vers ses appartements. Alors il retira Landois d'une armoire, où il l'avait caché et enfermé, et le confia à son chancelier, en le rendant responsable, sur sa vie, de tout grief qui pourrait advenir. Quelques jours après, néanmoins, le ministre coupable était condamné et exécuté, à la grande joie du peuple.

L'édit de Nantes est aussi une des illustrations de la citadelle de cette ville. Henri IV le signa en 1598, dans la salle où les ducs de Bretagne recevaient les hommages de leurs vassaux, où les rois de France tenaient leur cour, et où tout à l'heure encore le duc de Mercœur trônait au nom de la Ligue. « Ventre-saint-gris ! les ducs de Bretagne n'étaient pas de petits compagnons ! » s'était écrié le roi, après avoir admiré la ville, le château et ses fortifications. Les derniers événements politiques ont encore ajouté une page à l'histoire du château de Nantes : le nom de la duchesse de Berry clôt la liste des illustres prisonniers qu'ont enfermés ses murailles.

Digitized by Google

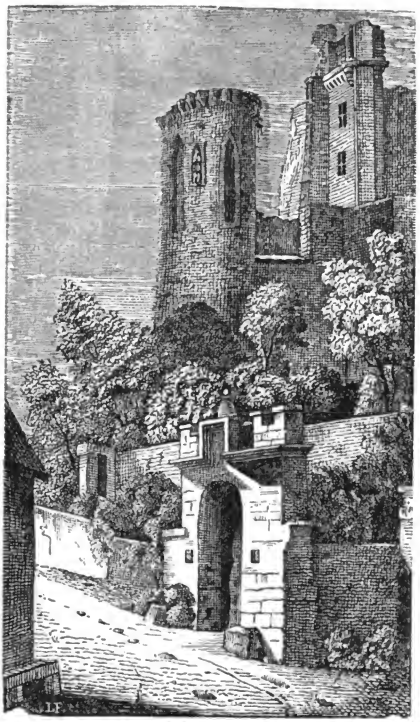
LE CHATEAU DE PIERREFOND.

Situé à l'extrémité orientale de la forêt de Compiègne, le château de Pierrefond fut bâti lors des premières invasions des Normands, en vue d'arrêter les déprédations de ces barbares. Bâtie et scellée aux flancs d'un rocher escarpé, cette forteresse, après avoir longtemps résisté aux invasions successives qui désolaient la France et Paris lui-même, devint à son tour un monument d'oppression et de tyrannie. Enfermés dans ces puissantes murailles, flanquées d'énormes tours, entourées de profonds fossés, les seigneurs de Pierrefond devinrent redoutables à leurs voisins; et bientôt leur puissance, appuyée sur la force, ne connut plus de bornes. D'abord ils s'emparèrent à force ouverte de tous les domaines avoisinants, et leurs vassaux devinrent si nombreux, qu'ils purent braver la puissance royale et traiter avec elle d'égal à égal. C'étaient en rois que du xe au xiie siècle parlaient et agissaient les seigneurs de Pierrefond, dont plus de vingt villes, bourgs ou villages reconnaissaient la souveraineté, laquelle s'étendait sans cesse et par tous les moyens. Un seigneur avait-il à se défendre contre un ennemi plus fort que lui, il invoquait la protection de Pierrefond qui lui était accordée, à la condition qu'il reconnaîtrait la suzeraineté de cette maison. L'ennemi qui l'avait menacé était bientôt écrasé, et ses domaines venaient grossir ceux du puissant protecteur. Il n'était pas un château, un monastère à plus de dix lieues à la ronde qui, à l'apparence du moindre danger, ne s'empressât de se placer sous la protection de ces redoutables châtelains, et qui ne fît volontairement, dans ces circontances, l'abandon de quelques parties de terres, dont les seigneurs de Pierrefond enrichissaient leurs plus vaillants hommes d'armes.

Tous les moyens étaient bons à ces seigneurs pour agrandir leurs domaines, et il suffisait que, dans une querelle, leur nom fût invoqué pour qu'ils intervinssent aussitôt et missent les parties belligérantes d'accord en s'emparant de leurs biens. Voici un exemple de leur manière de procéder dans ces circonstances, rapporté par un chroniqueur dont nous rajeunissons le style, afin d'être intelligible pour tous.

En 940, sous le règne de Louis IV, le baron de Roulnoy en Parisis, revenant de l'Allemagne, où il avait passé une année entière, trouva la baronne sa femme sur le point de devenir mère.

Digitized by Google



Pierre-Fonds.

Digitized by Google

Digitized by Google

Aux questions et aux menaces de son mari elle ne put ou ne voulut répondre que ces mots : « Qu'il soit fait selon que vous ordonnerez; mais je ne puis avouer vous avoir offensé, le fait étant faux. Il faut qu'il y ait en ceci quelque diablerie ou sorcellerie. »

Le baron jura qu'il aurait raison du diable ou du sorcier, s'il pouvoir les découvrir, et pour y parvenir, il ordonna que tous ses serviteurs ainsi que ceux de la baronne, hommes et femmes, seraient fouettés tous les jours sous les yeux de la châtelaine, jusqu'à ce que un où plusieurs d'entre eux eussent avoué la part qu'ils avaient dû nécessairement prendre à cette diablerie, ou jusqu'à ce que tous eussent expiré sous le fouet.

Des mesures furent prises immédiatement pour l'exécution de cette barbare sentence, et deux heures après, quatre des plus anciens serviteurs du baron étaient attachés nus à quatre pieux plantés à cet effet dans une des salles basses du château. Le signal du supplice allait être donné, lorsqu'un jeune écuyer qui avait probablement de puissants motifs pour prendre la défense de la baronne, s'approcha du mari offensé et dit à haute voix : « Sire de Roulnoy, je déclare ta femme innocente et te proclame traître et félon. Je soutiendrai mon dire casque en tête et lance au poing. Sur ce, que Dieu et le sire de Pierrefond me soient en aide. »

Et pendant que le baron, stupéfait, hésitait sur le parti auquel il devait s'arrêter, le jeune écuyer s'élançait sur un excellent cheval qui l'attendait dans la cour, sortait du château et s'en éloignait à toute bride. Le sire de Roulnoy redoutant l'intervention du seigneur de Pierrefond, fit surseoir à l'exécution qu'il avait ordonnée, et, après avoir enfermé sa femme dans une tour, il se dirigea lui-même vers la forteresse de son redoutable voisin; mais ce dernier refusa de l'entendre avant qu'il se fût déclaré son vassal. Le baron indigné retourna chez lui et se prépara à la guerre; car il ne doutait pas que son ennemi ne vînt bientôt l'attaquer. Deux jours après, en effet, le seigneur de Pierrefond paraissait sous les murs de Roulnoy, à la tête de deux mille hommes; le château de Roulnoy fut emporté; le baron fut pris, attaché nu à la queue de deux vigoureux chevaux auxquels on fit faire trois fois le tour du château en les chassant à coups de fouet dont le plus grand nombre tombait sur le corps du patient qui bientôt ne fut plus qu'un cadavre sanglant et méconnaissable. Pendant ce temps, le jeune écuyer délivrait de sa prison la baronne qu'il épousait dès le lendemain après avoir prêté foi et hommage au seigneur de Pierrefond dont il recevait comme fief les domaines du vaincu.

On comprend qu'avec de tels procédés ces terribles châtelains devaient étendre rapidement leur autorité; aussi vers le milieu du XIIe siècle, cette autorité était devenue toute royale; ce fut alors qu'ils créèrent des pairs choisis parmi leurs plus nobles vas-

Digitized by Google

saux, qu'ils instituèrent des églises collégiales, donnèrent des chartes aux villes et bourgs de leur dépendance, nommèrent des juges et battirent monnaie.

Mais le temps était proche où ce pouvoir usurpé devait être brisé par la main victorieuse d'un grand prince. Déjà, lors de son avénement au trône, Philippe-Auguste s'était ému de cette insolente rivalité; mais entraîné dans de longues guerres, il remit à un autre temps le soin de rappeler dans le devoir ses grands vassaux; la perte de l'armée française, presque entièrement détruite pendant la troisième croisade, fit encore ajourner ce projet; mais vint plus tard la victoire de Bouvines, qui releva la puissance royale et lui permit de revendiquer tous ses droits. Philippe fait pendant cette terrible journée des prodiges de valeur : renversé à terre, foulé aux pieds des chevaux, il parvient à se dégager, ralie les plus vaillants chevaliers et redouble d'efforts; enfin l'armée ennemie est mise en déroute, et l'empereur Othon est forcé de prendre la fuite, laissant l'aigle impériale aux mains des Français. Philippe rentre à Paris aux acclamations du peuple, et son premier soin est de relever les communes dont les milices avaient rivalisé de courage avec les chevaliers. Fort de ce nouvel appui il rappelle au devoir et à la soumission les vassaux qui s'en étaient écartés, et porte ainsi les premiers coups à la féodalité. Les seigneurs de Pierrefond tentèrent vainement de résister au roi victorieux; ce dernier s'empare de leur château, en fait abattre les murailles, combler les fossés, et le donne aux religieux des environs, en leur imposant la condition de n'en pas relever les ruines.

Plus d'un siècle et demi s'était écoulé depuis cet acte de vigueur, le château de Pierrefond n'était plus qu'une modeste ferme exploitée par des religieux, lorsque, en 1390, Louis, duc d'Orléans et de Valois, fit construire, non loin des vestiges de l'ancienne forteresse, un nouveau château de Pierrefond. C'est avec une sorte d'enthousiasme que les contemporains décrivent cette magnifique demeure, et aujourd'hui même il suffit d'en visiter les ruines pour se convaincre que les éloges qu'ils en ont faits n'ont rien d'exagéré.

Ce nouveau château que Monstrolet appelle « un chatel moult bel et puissamment édifié, moult fort défensable, bien garni et rempli de toutes choses appartenantes à la guerre, » couvrait une surface de mille six cent quatre-vingts toises carrées. Ses tours, hautes de cent huit pieds, et ses solides murailles étaient scellées dans le roc vif, et les pierres des angles étaient unies les unes aux autres par des crampons de fer.

Quoique tout fût calculé pour la force, cependant l'architecte n'avait pas rejeté toute élégance de ses plans, comme le font voir les restes de la chapelle. Cette chapelle, placée sous l'invocation de

Digitized by Google

saint Jacques, occupait la partie basse d'une tour centrale qui, consacrée tout entière au service de l'église, contenait dans sa partie supérieure un chapitre et une sacristie. La structure de cette chapelle était d'autant plus curieuse qu'elle retraçait exactement celle de la chapelle de l'ancien château, dite de Saint-Mesme, martyr de Paphlagonie, que les premiers seigneurs de Pierrefond avait choisi pour leur patron.

Ce second château qui, ainsi que le premier, avait été construit pour servir de forteresse, ne manqua pas à sa destination, et les guerres successives qui suivirent sa fondation ne s'écoulèrent pas sans que quelque épisode de chacune d'elles n'eût eu les murailles de Pierrefond pour théâtre. Assiégé par les Bourguignons, lorsque les sanglantes rivalités entre les ducs d'Orléans et de Bourgogne eurent commencé, le château leur fut livré par trahison (1405). Sommé de le rendre au duc d'Orléans, rentré en faveur auprès de Charles VI, le comte de Saint-Paul, qui en avait été gouverneur, et qui s'y trouvait bien, ne s'y décida qu'à la dernière extrémité. Avant d'en sortir, il prépara un incendie qui ne devait éclater que quelque temps après et comme par l'effet du hasard. Le château fut promptement enveloppé de flammes, mais sa masse était à l'épreuve de leur action. Le feu ne fit que calciner la surface des murailles sans pouvoir les pénétrer et les détruire. Rétabli de ce désastre, que les écrivains de l'époque déplorent comme une calamité publique, le château de Pierrefond, manquant de vivres, fut pris par les Anglais au commencement de la lutte que Charles VII soutint contre les étrangers; mais repris bientôt par les troupes royales, il ne cessa plus de porter la bannière française jusqu'à la fin de la guerre.

Si voisine de la capitale et si importante comme position militaire, la forteresse de Pierrefond, que Louis XII avait fait réparer, ne pouvait manquer d'être un des champs de bataille de la Ligue. Tenue au nom des ligueurs par le fils d'un maréchal-ferrant, Rieux, à qui ses exploits de soldat de fortune méritèrent l'honneur d'être nommé dans la satire Ménippée, la forteresse résista aux troupes d'Henri IV, sous les ordres du duc d'Epernon et du maréchal de Biron, et fut achetée et non enlevée de force après la mort de Rieux. Recommençant sur une moindre échelle les premiers seigneurs de Pierrefond, un capitaine de Villeneuve, qui gouvernait le château au moment de la petite guerre des mécontents, se mit à battre la campagne à la manière des anciennes compagnies franches, enlevant les coches et les convois, pillant les chaumières et rançonnant les voyageurs. Il fallut un siége en règle dirigé par un prince du sang, Charles de Valois, pour obliger le capitaine Villeneuve à se rendre. C'étaient de fâcheux antécédents pour le château de Pierrefond; aussi Louis XIII ordonna-

Digitized by Google

t-il qu'il serait démantelé (1617). L'œuvre de destruction, ordinairement aisée et prompte, ne put cette fois s'accomplir que difficilement, qu'incomplétement. On ne put en abattre que quelques parties: on parvint à en dégrader d'autres; mais le fer et le feu furent impuissants pour détruire ces hautes murailles, dont les pierres, unies par un ciment indestructible, sont en outre attachées les unes aux autres par d'énormes crampons de fer. Il fallut renoncer à mutiler les principaux ouvrages taillés dans le roc; les tours formidables restèrent debout; et aujourd'hui, le château de Pierrefond domine encore les plaines environnantes de ses ruines majestueuses.

LE CHATEAU DE NANTOUILLET.

Dans les environs de Meaux et près de Juilly, se trouve le village de Nantouillet, célèbre uniquement parce qu'il plut au cardinal Duprat d'y fonder un magnifique château. Ce prélat, chancelier de France sous François I, à part quelques qualités, n'a pas édifié l'Eglise par de grandes vertus. Contrairement aux lois évangéliques, il employa tous les moyens pour s'enrichir, et amassa de grands trésors, quant au siècle où il vivait. Rien ne pouvait satisfaire son avarice insatiable et scandaleuse. Son avidité allait si loin que François I fut obligé d'y mettre un frein. Il demandait toujours, et le roi répondait sans cesse par ces mots de Virgile :

Sat prata bibêre.

Demi-vers que nous traduirons librement en ces termes :

Tu en as assez.

Duprat n'était pas moins ambitieux qu'avare. Ne conçut-il pas, à la mort de Clément VII, le dessein de monter sur le Saint-Siége. Pour y parvenir, il offrit 400,000 écus à François I, qui lui objectait les frais que nécessiterait un tel projet. Le roi ne manqua pas de les aller faire prendre ; mais il les remit à l'épargne.

François I, voulant partager les dépouilles du cardinal défunt, fit un emprunt forcé de 100,000 écus à ses héritiers.

On rencontre encore au château de Nantouillet un caveau où

Digitized by Google

Duprat avait amassé des sommes considérables que le roi consacra aux besoins de l'Etat.

Voici au surplus une notice sur la vie du cardinal avare.

Antoine Duprat naquit à Issoire, en Auvergne, le 17 janvier 1463, d'une famille noble, et qui, sans être illustre, n'était pas tout-à-fait obscure. Il s'attacha de bonne heure au barreau, et, après avoir passé par tous les grades de la magistrature, il fut nommé, en 1507, premier président au parlement de Paris. Créature du comte d'Angoulême, il reçut une brillante récompense de son politique et absolu dévoûment, lorsque ce prince monta sur le trône, à la mort de Louis XII. Duprat fut nommé chancelier quelques jours après, à la place d'Etienne Poncher. Cette injuste disgrâce d'un magistrat intègre et capable commença contre son successeur l'animosité publique, qui, toujours croissante, le poursuivit sans relâche pendant sa longue administration; mais il ne s'en mit jamais fort en peine, car, dès les premiers mois de son élévation, il ne craignit pas de soulever contre lui la France entière, par la manière dont il termina les vieilles querelles qui divisaient Rome et la cour.

La pragmatique-sanction, établie par Charles VII en 1438, et détestée par le Saint-Siége à l'égal de l'hérésie, avait été maintenue dans son intégrité, en dépit des violentes agressions dirigées contre elle par tous les papes. Lorsque François I vint en Italie, en 1515, Léon X, dans une entrevue qu'il eut à Bologne avec ce prince, renouvela ces persévérantes attaques. Les matières religieuses étaient bien froides et bien arides pour le jeune et brillant vainqueur de Marignan; aussi se déchargea-t-il de tout souci à cet égard sur son chancelier, qui l'avait suivi. Duprat, devenu veuf, était entré depuis longtemps dans les ordres. Prêtre et favori d'un roi, il devait être ambitieux; il devait chercher à capter les bonnes grâces du pape, souverain chef des dignitaires ecclésiastiques. A cet effet, la pragmatique-sanction fut abrogée et remplacée par le concordat qui, dans ses dispositions nouvelles, lésait les intérêts de l'Eglise de France, mais ajoutait aux revenus du Saint-Siége et à la prérogative du roi. Le chancelier servait ainsi le pape et son maître, dont il avait beaucoup à attendre, et sacrifiait la France, qui ne pouvait rien pour lui.

Le mécontentement fut général. Le clergé, le parlement, l'université, s'appuyant sur la nation, s'opposèrent de tout leur pouvoir à la ratification du traité, et allèrent jusqu'à contester au roi le droit d'abroger, par sa seule volonté, une loi rendue jadis par les premiers de l'Etat. Duprat, se riant des clameurs, brisant violemment les résistances, s'affranchissant des formes légales, répondit à tout par le bon plaisir du roi. Enfin, après une année de résistance, le parlement enregistra le concordat le 22 mars

Digitized by Google

1517. Le chancelier semblait annoncer ainsi que, tant qu'il l'aurait en main, le pouvoir s'exercerait indépendamment de la justice.

Charles-Quint et François préparaient la guerre longtemps avant de la déclarer, et chacun cherchait avidement l'alliance de Henri VIII. Aussi, en 1520, lors de la fameuse entrevue du camp du Drap-d'Or, Duprat épuisa toutes les ressources diplomatiques pour séduire le cardinal Wolsey, si puissant sur son maître ; mais il avait affaire à plus fourbe partie, et il n'obtint rien du ministre anglais. On n'intrigua plus, on se battit à grands frais. Par la vente des offices, l'établissement de rentes sur l'Hôtel-de-Ville de Paris, par des contributions frappées sur le clergé, et par d'autres impôts illégalement ordonnés et perçus, Duprat alimenta la guerre et les prodigalités de la cour. Pourvu que son maître eût de l'argent, et qu'il lui en restât quelque peu à lui-même, il n'importait guère à l'intrépide chancelier que la nation eût sujet de crier et de se plaindre.

Pendant la captivité du roi, à la suite de la funeste bataille de Pavie, l'autorité de Duprat s'exerça plus pleine et plus libre que jamais. La régente, Louise de Savoie, ne servait en quelque sorte qu'à légaliser les impérieuses volontés de son ministre. Un surcroît de pouvoir entre les mains d'un homme tel que le chancelier n'était qu'une facilité de plus pour pratiquer l'oppression et l'injustice. Aussi la haine publique fit-elle explosion. La reine et son favori furent hautement accusés des malheurs de la France, et c'était avec raison, car ils les avaient préparés, en causant la défection du connétable de Bourbon, par l'injuste procès qu'ils lui suscitèrent, la reine pour venger ses amours dédaignées, Duprat pour avoir des dépouilles à s'approprier. Répondant au cri de la nation, le parlement instruisit contre le premier ministre : c'était mal prendre son temps, car alors Louise et Duprat conduisaient avec habileté et succès, au moins les affaires extérieures, puisqu'ils parvenaient à changer les dispositions de l'Europe, et à les rendre favorables à la France. François, remis en liberté, ratifia tous les actes de son chancelier, et annula toutes les procédures dirigées contre lui par le parlement, sous prétexte qu'elles étaient faites par gens privés et sans juridiction ; cependant le parlement fut trouvé compétent, quelques années après, à poursuivre et juger le chancelier Poyet, également accusé de malversations !

Duprat, qui s'était déjà fait nommer à l'archevêché de Sens, obtint le chapeau en 1527, et le pape, en 1530, le choisit pour légat *à latere*. Tolérant jusqu'alors, ou plutôt méprisant les contestations religieuses, le nouveau légat crut devoir au saint Père et à ses fonctions sacrées de sévir contre les calvinistes. La mort, précédée de tortures, fut prononcée contre eux dans un concile

Digitized by Google

Digitized by Google

Château de Nantouillet.

Digitized by Google

qu'il présida. Il mourut à l'âge de soixante-douze ans, en son château de Nantouillet, dans les affreuses douleurs d'une maladie pédiculaire.

Essentiellement positif, sans moralité, sans conscience, sans respect pour les lois et les droits, pour la justice, l'honneur et la probité, Duprat ne recula jamais devant un moyen, quelque odieux qu'il pût être, pourvu qu'il fût efficace. Audacieux et violent, il allait, arrachant au peuple et aux classes privilégiées leur pouvoir et leur argent, pour enfler le trésor et étendre la prérogative de son maître. Il sépara constamment le roi de France, et servit toujours l'un aux dépens de l'autre, parce que c'était en même temps servir ses propres intérets. Le chevaleresque François ne pouvait aimer ni estimer un pareil homme; mais il le protégea comme un instrument utile. « Duprat, en se chargeant de » la haine publique, empêchait qu'elle n'arrivât jusqu'au roi; on » imputait au chancelier les levées extraordinaires, les mesures » violentes et illégales; et le prince, qui en recueillait le fruit, » n'en était pas moins aimé. » Duprat a, en quelque sorte, fondé une école de despotisme et d'arbitraire, et il est également odieux pour le mal qu'il a fait et pour le mal qu'il a enseigné à faire. Il établissait de funestes antécédents, trop commodes pour que ses successeurs n'en fissent pas leur profit.

Le château de Nantouillet est aujourd'hui converti en ferme, et dans le plus grand état de délabrement. On remarque pourtant encore un bel escalier à jour, une vaste cheminée, ornée de trèfles, et un charmant perron. Parmi les sculptures, domine partout la salamandre de François Ier. Les peintres, les amateurs des monuments de la renaissance, trouveront dans diverses parties de ce château des détails du plus grand intérêt.

Digitized by Google

LE CHATEAU DE LOCHES.

Si l'on en croit la tradition, avant que ce château si fameux ne prît des dimensions gigantesques, il y avait, dès les premiers siècles de notre ère, sur son emplacement, quelques fortifications romaines. Puis il y fut élevé une chapelle, dans les premières années du ve siècle. Ce qu'on peut admettre comme certain, c'est qu'il y avait déjà, au même lieu, sous le règne de Childebert Ier et vers le vi^e siècle, une forteresse et une église qui furent ruinées, deux siècles après, par Pépin et Carloman.

Une discussion de date n'aboutirait à rien; ne donnons aux vieilles murailles du château qui nous occupe qu'une durée de huit cents ans.

Trois cents ans s'étaient écoulés, et depuis longtemps déjà les ronces s'étendaient sur les ruines de la forteresse, lorsque les comtes d'Anjou songèrent à relever ces vieilles murailles. Ces seigneurs donnèrent à l'enceinte du château une étendue tellement considérable qu'ils purent faire construire au centre une église dans laquelle ils déposèrent les reliques qu'ils avaient rapportées de la Terre-Sainte, au retour de la première croisade, et que plus tard, il s'éleva, dans cette enceinte, des maisons qui formèrent des rues, des places, et lui donnèrent l'aspect d'une ville fortifiée. Ces accroissements devinrent surtout considérables sous Charles VII, Louis XI et Louis XII, successeurs des comtes d'Anjou qui ajoutèrent à la splendeur du château de Loches en même temps qu'ils en augmentaient la force par des ouvrages nouveaux capables de résister à l'artillerie. Ce château qui domine du sommet, d'un plateau de rochers, les verdoyantes prairies arrosées par l'Indre, était alors considéré comme un ange gardien dont les ailes s'étendaient sur les villes jumelles de Loches et de Beaulieu.

Ce monument féodal, négligé à partir du xvie siècle, comme maison de plaisance, et perdant toute son importance militaire, ainsi que la plupart des autres places centrales du royaume, depuis que les frontières ont été reculées au midi jusqu'aux Pyrénées, et à l'ouest jusqu'à la mer, fut abandonné peu à peu aux ravages du temps et à l'avidité des spéculateurs.

Maintenant il est en état de complète dévastation : il a le sort des monuments de Rome et d'Athènes qui, méconnaissables sous

Digitized by Google

l'entassement de leurs débris ou dans leur décomposition, gardent cependant quelques-unes de leurs parties massives, comme signe d'une grandeur déchue et comme pour avertir l'historien que là gissent les témoins muet et pourtant éloquents des grandes vicissitudes qu'ils ont mission de raconter au monde.

Au milieu des ruines du château de Loches, et parmi celles de ses parties qui sont le mieux conservées, on remarque particulièrement la tour carrée. Flanquée de tourelles et entourée de fossés, cette vieille tour élève encore hardiment, à une hauteur d'environ cent vingt pieds, ses tristes murailles, bâties de manière à présenter une différence de plusieurs pieds entre l'épaisseur de leur base massive et celle de leur sommet.

Ayant appartenu successivement aux rois de la première race, aux ducs d'Aquitaine et aux comtes d'Anjou, la forteresse de Loches fut, sous chacun de ses maîtres, le théâtre de ces événements de guerre que le désordre féodal multipliait en France. Comprise dans les confiscations exercées par Philippe-Auguste sur le roi d'Angleterre, Jean-sans-Terre, au commencement du XIIIe siècle, elle fut rattachée à la couronne de France ; mais il fallut la soumettre par la force des armes pour y arborer les lis. Un serf, fils de serfs français, du nom de Girard, devenu capitaine de par sa bonne épée, et qui tenait le château au nom de la veuve du roi Richard-Cœur-de-Lion (à laquelle le château avait été donné), refusa de le rendre, et le défendit longtemps avec un courage opiniâtre contre les troupes du roi de France.

Charles VII donna à Agnès Sorel le château de Loches, le comté de Penthièvre en Bretagne, les seigneuries de La Roche-Servière et d'Issoudun en Berri, et le château de Beauté, situé sur les bords de la Marne, d'où elle prit le nom de Dame de Beauté. Et dans le même temps la famille de Jeanne la pucelle, qui avait sauvé la France et rendu au roi sa couronne, recevait pour toute récompense l'exemption de la taille?

Le dauphin (depuis Louis XI), jaloux sans doute du crédit d'Agnès sur l'esprit du roi, étendait jusqu'à elle la haine qu'il portait à son père. Le corps d'Agnès Sorel avait été déposé au milieu du chœur de l'église collégiale du château de Loches, qu'elle avait enrichie de ses bienfaits. Les chanoines de cette ville, pour faire leur cour à Louis XI, joignant l'hypocrisie à l'ingratitude, supplièrent ce prince de faire enlever de leur église ce tombeau qui était à leurs yeux un objet de scandale. « J'y consens, répondit le malicieux Louis XI ; mais il faut rendre auparavant ce que vous avez reçu d'Agnès. »

Ce beau monument est maintenant au rez-de-chaussée, disposé en chapelle, d'une petite tourelle qu'Agnès elle-même a fait bâtir.

Autres sont les souvenirs que le sombre Louis XI a laissés dans la

Digitized by Google

forteresse de Loches. Les cachots, les cages de fer, les chaînes dont on chargeait les victimes, sont les monuments qu'a laissés ce monarque, et qu'on voit avec horreur. Il est étonnant que le père Daniel indique à peine le supplice de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, descendant reconnu de Clovis. Les circonstances et l'appareil de sa mort, le partage de ses dépouilles, les cachots où ses jeunes enfants furent enfermés jusqu'à la mort de Louis XI, sont de tristes et intéressants objets de curiosité.

Ainsi, successivement forteresse, palais de plaisance et prison d'Etat, le château de Loches est resté jusqu'à nous affecté en partie à ce dernier usage. La Tour carrée est encore une prison, mais elle a été désarmée de ses oubliettes et de ses cages ; il est vrai que ses habitants ne sont ni des ducs ni des cardinaux.

Indépendamment de ces titres de célébrité créés par l'histoire, la chronique populaire s'est aussi mise en frais pour ajouter à la réputation du château de Loches. Longtemps les cicérones de l'endroit montrèrent aux visiteurs, comme les plus précieux trésors de leur collection, d'énormes ossements humains, dont ils racontaient ainsi l'origine : « Un jour, un capitaine nommé Pont-Briant, errant à travers les salles souterraines, trouva, dans l'une d'elles, un géant habillé et armé à l'antique ; il était assis sur une pierre, ayant sa tête appuyée sur les deux mains, comme s'il eût dormi. Mais, dès qu'on voulut le tirer hors du souterrain, tout tomba en poussière et s'évanouit, excepté quelques os gigantesques. Auprès du géant était un petit coffre rempli de linge fort beau, mais qui tomba aussi en poussière dès qu'on y toucha. »

Digitized by Google

Loche.

Château de Gisors.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE CHATEAU DE GISORS (Eure).

Sur le penchant d'une colline, au bas de laquelle serpentent les eaux pures et limpides de la rivière d'Epte, s'élève en amphithéâtre une riante et charmante cité, Gisors, ville au doux climat, aux mœurs patriarcales, à la jeunesse ardente, où l'on pourrait se croire à une distance immense de la capitale, bien qu'elle n'en soit éloignée que de dix-huit lieues.

Gisors, matériellement parlant, est surtout remarquable par les admirables ruines de son immense château, dont les contours majestueux dominent la cité et l'enveloppent comme d'une auréole de gloire.

Ce fut en l'an 1000, sous le règne du roi Robert, que furent jetées les fondations du château de Gisors qui, cent ans après, fut considérablement agrandi et fortifié par Guillaume-le-Roux.

L'histoire de ce château compte parmi ses événements la réception que Henri Ier, roi d'Angleterre y fit en 1119, du pape Caliste II. Ce souverain pontife venait pour pacifier deux rois chrétiens et pour obtenir de Henri qu'il rendît à son frère Robert le duché de Normandie, ravi injustement à Robert avec sa liberté.

Plus tard le château de Gisors succomba sous les armes de Philippe-Auguste. A deux lieues de ce monument et dans le village de Courcelles, le roi faillit terminer sa glorieuse carrière. Entouré d'ennemis, il parvint, à l'aide de son épée, à se frayer une route, et se jeta sur Gisors de toute la vitesse de son cheval. Ses gardes se précipitèrent à sa suite dans un tel désordre que le pont de bois qui traversait l'Epte s'écroula sous le poids de ces cavaliers chargés de lourdes armures. Au moment où le roi achevait de le franchir, son cheval le tira à la nage de ce nouveau péril et le rendit au rivage, sain, sauf et toujours invaincu.

Dans ce danger, il avait imploré la Vierge, dont l'image était placée sur la porte de la ville, et en mémoire de sa délivrance, il fit dorer cette porte dans toute sa hauteur; d'où vint à cette entrée le nom de porte Dorée. Aujourd'hui cette porte n'existe plus; mais le pont, reconstruit en pierres, porte encore le nom de Pont-Doré, et l'image de la vierge, religieusement conservée, est toujours un objet de vénération.

Le château de Gisors étend ses ruines sur une éminence donnant du côté de Rouen. C'étaient autrefois deux enceintes avec un don-

Digitized by Google

jon placé au milieu de la seconde. Une halle remplace aujourd'hui, dans la première enceinte, les logements de la garnison. Elle était flanquée de tours dont plusieurs subsistent encore. On pénétrait dans la forteresse par deux portes munies de grosses tours, de herses, de ponts-levis. La seconde enceinte était bâtie sur le sommet de la colline, et n'avait qu'une entrée. Le donjon central de forme octogone était très élevé.

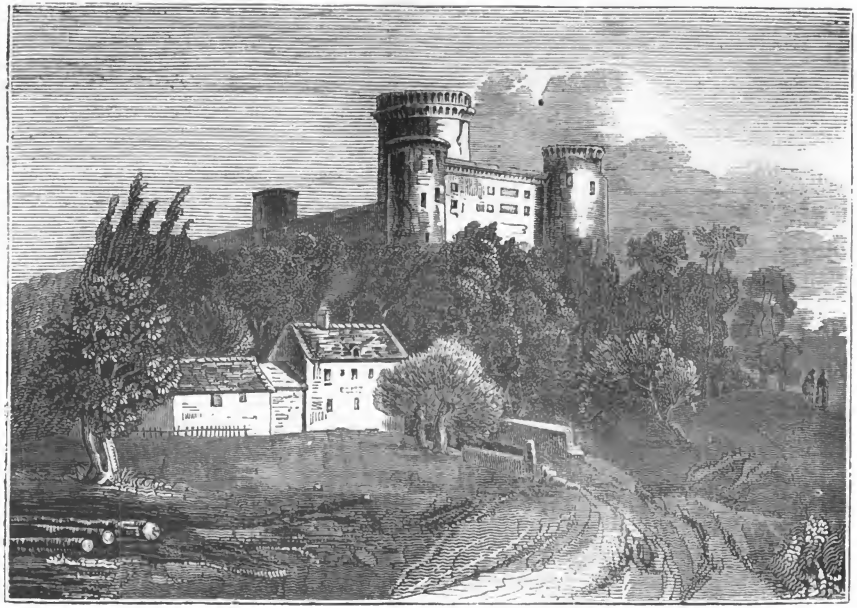
Il serait difficile de se faire une juste idée de la majesté, du grandiose de ces ruines, de ces immenses fossés dont les talus sont aujourd'hui transformés en une sorte de forêt, et qui, du sommet de la ville, s'étendent jusqu'au bord de la rivière d'Epte. Les murs de la forteresse dominent la ville de telle sorte qu'en 1825 un fragment de ces antiques murailles s'étant détaché, roula jusque dans les jardins des maisons de l'intérieur, après avoir renversé plusieurs constructions qui se trouvaient sur son passage.

Les ruines du château offrent, comme une rare curiosité, une tour de cent pieds de hauteur. Cette tour s'appelle la tour du Prisonnier ; elle renferme une salle ronde voûtée de dix-neuf pieds de diamètre, sans parler de l'épaisseur de ses murs. Dans une autre salle semblable, l'on a rangé quelques archives de Gisors. Au dessous de cette salle, il s'en trouve une troisième souterraine à trois ouvertures obliques qui donnent dans les fossés. Un prisonnier d'Etat inconnu fut enfermé dans cette dernière salle, entre les règnes de Louis XII et de Henri III. On reconnaît encore dans le mur les entailles qui servirent à la tentative d'évasion du prisonnier qui, dit-on, tomba sur le rocher et fut reporté mourant dans son cachot. On lui attribue cette inscription :

O mater Dei, memento mei, Povlam.

De charmantes promenades entourent ce château et le rendent poétique par leurs arbres séculaires.

Digitized by Google



Ruines du Château de Couey.

Digitized by Google

LE CHATEAU DE COUCY EN PICARDIE.

Les murailles et les tourelles de ce château datent de 1052. La grosse tour du milieu, haute de cent soixante-seize pieds, est un des plus beaux débris du moyen-âge.

Au dessus de la porte principale, on voit encore un chevalier armé de toutes pièces, visière baissée, qui s'élance vaillamment contre un lion furieux. Près de l'entrée se trouve un bloc de pierre soutenu par trois lions. « Icelui monument, dit un auteur de chroniques, fut bâti et dessiné en mémoire du grand et incomparable courage d'Enguerrand le troisième, lequel, averti par ses gens qu'un lion féroce et indomptable parcourait la campagne, mangeant et dévorant blés, froment, femmes et petits enfants, alla droit à lui, et le pourfendit d'un bon coup de sa longue rapière. »

Aussi tous les ans, les bourgs voisins, délivrés de cette bête de grande force et hardiesse, députaient un manant, en habit de fête, qui, faisant claquer son fouet à trois reprises à l'entrée du pont-levis, venait offrir au seigneur certaine corbeille remplie de pains d'épices et autres gourmandises, en souvenir de la délivrance opérée par la bonne épée d'Enguerrand, histoire qui a tout l'air d'être de la même famille que la gargouille de Rouen, la bête du Géraudan et autres monstres dont on ne trouve plus traces que dans les légendes.

Si l'on visite les campagnes qui avoisinent le château, on entend ces récits merveilleux. Le descendant du pauvre serf vous contera, dans sa langue naïve et pittoresque, les faits et gestes des sires châtelains, leurs duels, leur vaillantise, leur guerre sainte, pour la gloire de Jérusalem. Chose singulière! ces pauvres gens prononcent respectueusement le nom de barons impitoyables qui pressurèrent sans pitié leurs pères, manants faibles et sans défense! Il faut que la renommée militaire atténue singulièrement les griefs, pour laisser passer ainsi sans reproche une puissance tyrannique. Telle était celle des Coucy, rudes et vaillants paladins, régnant sur d'immenses domaines, qu'ils étaient redoutables à tout voisin, ami ou ennemi. Louis-le-Gros succomba lui-même devant eux dans sa lutte contre la féodalité. Ils se montrèrent indomptables. Tous ont fait quelque action éclatante, bonne ou mauvaise. Le plus célèbre est Raoul de Coucy, fils d'Enguerrand, qui partit, en 1191, pour la Terre-Sainte, et qui périt au siége d'Acre.

Digitized by Google

Raoul, avant que de rendre le dernier soupir, chargea son écuyer de porter, après sa mort, son cœur à la dame de Fayel, qu'il aimait. L'écuyer, arrivé en France, se mit en devoir d'exécuter les dernières volontés de son maître; mais il fut surpris par l'époux. Celui-ci prit le cœur et le fit manger à sa femme, qui, instruite trop tard de son malheur, jura de ne plus prendre de nourriture, et se laissa mourir de faim.

Cette aventure a fourni à de Belloy le sujet d'une tragédie, intitulée : *Gabrielle de Vergy*, nom que l'historien Froissart donne à cette femme.

Le dernier des Coucy périt vaillamment à Nicopolis, journée funeste à la chevalerie chrétienne, décimée qu'elle fut par les Turcs sous Bajazet. Comme tous les grands fiefs, le château de Coucy retourna aux mains des rois de France, et devint une résidence royale. A la suite des troubles de la Fronde, Mazarin fit démanteler les remparts. Depuis Mazarin, les ruines se sont considérablement accrues; le tremblement de terre qui se fit sentir en France en 1692, fendit du haut en bas la grande tour dont les murs sont pourtant d'une épaisseur de vingt-un pieds; les autres tourelles subsistent encore dans leur entier, mais les voûtes, qui formaient trois étages, se sont écroulées pour la plupart. De sorte que ce château célèbre, qui était, il n'y a pas deux siècles, une des merveilles de la France et peut-être une des plus fortes places du royaume, n'est plus de nos jours qu'un triste monument de la magnificence de ses anciens seigneurs.

Digitized by Google

LE CHATEAU DE BRIE-COMTE-ROBERT.

Brie-Comte-Robert, à six lieues de Paris, est une petite ville qui ne différerait en rien de nos bourgs, si elle n'avait dans ses murs des débris féodaux, et dans ses annales de grands souvenirs historiques.

La famille des Robert, comtes de Dreux, lui donna le nom qu'elle porte et auquel on a réuni celui du pays où elle est située. L'un de ces comtes, frère du roi Louis VII, reçut en don la terre de Brie, et le fils de ce dernier y bâtit un château qu'il appela de son nom.

Ce château forme une enceinte carrée, protégée à chaque angle par une tour ronde et dont la porte est défendue par une tour carrée de cent pieds d'élévation. Les murailles sont en outre flanquées d'autres tours qui maintenant tombent en ruines de toutes parts, mais dont l'aspect peut encore donner une juste idée de la force de cette place au temps où l'artillerie était inconnue.

Si, au temps de la féodalité les châteaux-forts servaient d'abri aux chaumières et protégeaient les malheureux passants contre les vexations de ces nobles pillards qui parcouraient, bannière en tête, les grands chemins, détroussaient les voyageurs et rançonnaient les manants; il arrivait aussi que ces forteresses attiraient de grandes calamités sur le pays où elles étaient situées. Les guerres privées de seigneur à seigneur étaient une cause incessante de ruine et de désolation, et le siége d'un de ces manoirs était toujours précédé de la destruction et de la dévastation des villages qui l'environnaient. La ville de Brie-Comte-Robert eut surtout à souffrir des querelles sans cesse renaissantes des maisons de Dreux, de Bretagne et d'Evreux, qui dominèrent tour à tour sur ce pays.

En 1192, les Juifs de Brie-Comte-Robert, qui étaient fort nombreux, accusèrent un chrétien de vol et d'homicide sur un de leur coreligionnaires, et voulurent s'emparer de lui pour se faire justice. Le chrétien se réfugia dans le château; mais la comtesse Agnès, qui occupait alors cette forteresse, l'en fit chasser et ordonna qu'il fût livré à ses accusateurs : les Juifs s'emparèrent donc de ce malheureux, et par une horrible et sacrilége dérision ils lui firent endurer tous les tourments de la passion du Christ.

Digitized by Google

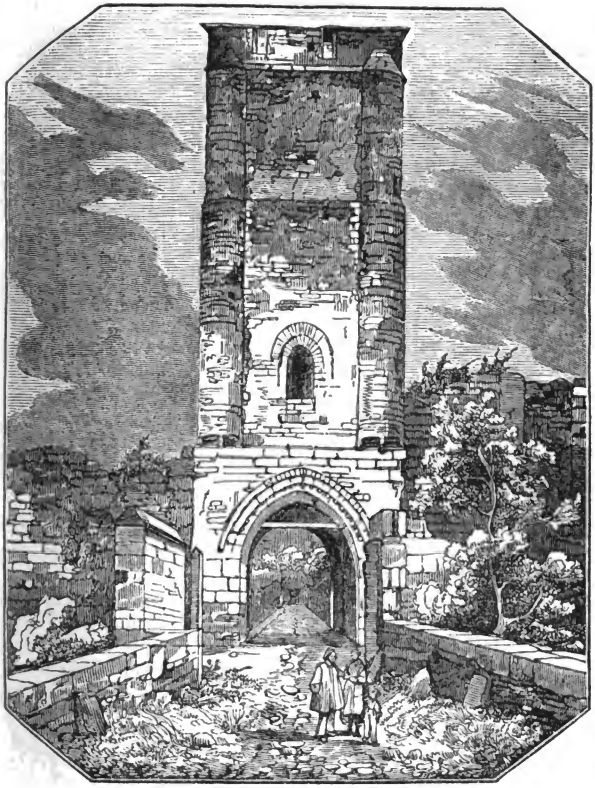
Cette atrocité fut signalée à Philippe-Auguste, qui se transporta incontinent à Brie-Comte-Robert, fit saisir les Juifs du lieu dont plus de cent furent livrés aux flammes. Le roi, voulut aussi que l'on fît le procès à la comtesse qui n'osa refuser d'ouvrir les portes de son château sur l'ordre du monarque, et qui expia par une détention perpétuelle l'acte de cruauté dont elle s'était rendue coupable.

Il paraît certain que l'évêque de Paris avait droit de souveraineté sur cette seigneurie. Cela résulte d'une scène qui se passa à l'occasion du mariage de Charles-le-Bel avec Jeanne d'Evreux, qui apportait en dot à son mari la terre de Brie-Comte-Robert. Cette possession l'obligeait à fléchir devant le prélat. Jeanne, ne voulant pas se soumettre à cette humiliation, envoya à sa place un seigneur chez l'évêque, qui refusa cette substitution, et demanda que la reine vînt en personne lui rendre ses devoirs de vassale. La reine résista, et le roi intervint; mais le prélat fut inflexible, et menaça Charles et Jeanne des foudres de l'Eglise. Il fallut se soumettre.

Ce fut au château de Brie-Comte-Robert que le roi Philippe de Valois épousa Blanche de Navarre. Le roi avait cinquante-six ans et la reine dix-huit. Celle-ci était destinée au fils de Philippe; mais le monarque, éperdument amoureux, fit la folie de se marier. Un an après il n'était plus.

La ville et le château eurent beaucoup à souffrir de guerres religieuses du xve siècle, et cette forteresse, au temps de la Fronde, était encore assez importante pour que les parties belligérantes s'en disputassent la possession. Enfin, lorsque éclata la révolution de 1789, château servit de prison au baron de Bezenval, et lorsque la chute de la Bastille eut annoncé la régénération de la France, les habitants de Brie-Comte-Robert placèrent de l'artillerie sur les murailles du château, pour repousser les hordes de brigands dont Mirabeau, du haut de la tribune, annonçait l'invasiou prochaine, et l'on vit, au sommet de ces murs gothiques, flotter le drapeau tricolore qui apparaissait sur ces ruines comme une fleur sur un tombeau.

Digitized by Google



Vue de la Tour de Brie.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE DONJON DE VINCENNES.

Comme, déjà en 1557, et sous le règne de Philippe de Valois, ce château tombait en ruines, ce prince le fit raser et jeta les fondements du nouveau château que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de donjon de Vincennes. La mort le surprit au milieu des premières constructions qu'il avait ordonnées. Jean, son fils, éleva le donjon jusqu'au troisième étage, et il fut définitivement achevé par Charles, régent du royaume, et fils de Jean, alors prisonnier en Angleterre.

Le donjon de Vincennes fut une résidence royale, ou maison de plaisance des rois, jusqu'au règne de Louis XI. A cette époque, il commença à devenir une prison d'Etat.

Le château de Vincennes, tel qu'il était sous Charles V, présentait une étendue considérable, dont la forme est encore un parallélogramme régulier; il était entouré de fossés et de murailles flanquées de neuf tours. On les nommait ainsi : la tour du village, la tour de Paris, la tour du Réservoir, la tour de Calvin, la tour du Gouvernement, la tour de la Surintendance, la tour de la Reine-mère, la tour de la Cour-d'honneur et la tour du Roi. Les neuf tours du château servaient à loger les princes et les personnages de la suite du roi. Le donjon était la résidence exclusive du roi et de la reine.

Le donjon de Vincennes s'élève dans la partie du parallélogramme opposée à l'ouest; il est défendu par un pont-levis et par des fossés particuliers d'environ quarante pieds de profondeur, et dont le revêtement est en pierre. Les fossés du donjon sont fortifiés par une galerie ouverte, bordée de meurtrières. La galerie est flanquée de quatre tours qui font saillie sur le fossé.

Pour pénétrer dans l'enceinte où s'élève le donjon, on rencontre deux ponts-levis : l'un construit pour les gens à pied, l'autre pour les voitures, et après avoir franchi trois portes épaisses, d'une fermeture très compliquée, on se trouve dans une cour au milieu de laquelle le donjon fut construit.

Le donjon est de forme carrée; quatre tours sont posées aux angles du sommet de l'édifice; il est haut de cinq étages. Trois portes massives sont bruyamment ouvertes les unes sur les autres, et franchissant les degrés d'un escalier en volute, on pénètre successivement dans la salle de chaque étage. Toutes ces salles sont

Digitized by Google

les mêmes : c'est toujours une grande pièce carrée et voûtée, avec un énorme pilier au milieu et une vaste cheminée dans le fond. Aux quatre angles de chaque salle, on construisit quatre cabinets, qui devinrent les cachots de la prison d'Etat. Les cachots ont treize pieds carrés, et sont fermés par des portes doubles de fer garnies de deux serrures et de trois verroux.

Une cheminée a été ménagée dans une encoignure de muraille ; les voûtes sont élevées de trente pieds environ, les murs épais de seize, et chaque fenêtre est obscurcie par les entraves et les complications de trois grilles superposées.

La grande salle, située au rez-de-chaussée du donjon, s'appelait la Chambre de la Question. En 1790, on voyait encore des siéges de pierre et des anneaux de fer scellés dans la muraille ; c'est à l'aide de ces anneaux que le tortureur attachait le cou et les jambes du patient.

La grande salle de l'étage supérieur porte le nom de Salle du Conseil ; c'est là en effet que les rois assemblaient leur conseil, lorsqu'ils vinrent résider à Vincennes.

Le comble du donjon présente une terrasse cintrée ; une guérite de pierre est hardiment posée sur un des bords de la terrasse. De là on jouit d'une vue admirable. Les prisonniers favorisés montaient quelquefois sur cette terrasse.

Le donjon de Vincennes fut le théâtre de bien des drames lugubres.

En l'année 1417, et sous le règne de Charles VI, la reine Isabelle de Bavière tenait sa cour à Vincennes. On n'entendait plus parler que de festins, bals et solennités de vénerie. Les jeunes gentilshommes y chassaient le daïm et le chevreuil, et le soir, aux lumières des salles, les nobles dames poursuivaient les cœurs de leurs regards provocateurs. On s'aimait sans gêne, sans retenue, sans mystère, sans pudeur... La dague et la débauche étaient de mode en l'année 1417. La reine avait un amant; le roi le savait, et le roi n'en dormait ni moins ni mieux, pour se conformer à la mode de l'an 1417.

Un certain jour pourtant, l'amoureux de la reine, jeune et fringant damoiseau, chevauchait au grand galop de son cheval sur la route de Paris à Vincennes; le chevalier Louis Bourbon, car c'était son nom, vint à passer près de la voiture royale qui revenait à Paris, et doublant l'allure de son cheval à grands coups d'éperons, il fut assez osé pour passer sans s'arrêter et pour ne pas saluer le roi, dont la figure exprima un mécontentement sinistre.

Le soir, vers minuit, un homme, à l'aide d'une longue courroie, traînait un sac de cuir noir à travers le bois de Vincennes; aux vives lueurs de trois flambeaux que portaient trois autres varlets, on lisait distinctement ces mots, écrits en lettres blanches sur

Digitized by Google

le sac : Laissez passer la justice du roi! Arrivés sur les bords de la Seine, les quatre hommes jetèrent le sac dans l'eau : il contenait le cadavre du galant de la reine... C'était le roi Charles VI qui ne voulait plus suivre la mode de l'année 1417.

En 1472, le donjon de Vincennes n'était plus maison de plaisance royale, il était définitivement et royalement prison d'État.

Le prince de Condé fut transféré de la Bastille au donjon de Vincennes, sous la garde du baron Persan, le 15 septembre 1617.

Pendant les troubles de la Fronde, le duc de Beaufort était l'un des hommes politiques les plus populaires. Jeté en avant par les opposants du moment, son influence seule excita la populace, et pour une influence pareille, le noble duc fut surnommé le Roi des Halles. Mais il fut appréhendé au corps et incarcéré au donjon de Vincennes. Il paraît que le Roi des Halles s'ennuyait fort de trôner en prison ; car, dès les premiers jours de sa captivité, il songea à s'évader; aussi, soit largesse, soit sympathie, une intelligence secrète existait entre lui et un porte-clés, nommé Vaugrimant. Vaugrimant vit au dehors les amis du duc de Beaufort, et bientôt tout fut préparé.

Le 31 mai 1650, jour de la Pentecôte, La Ramée, gouverneur de Vincennes, se promenait paisiblement dans la salle du premier étage, lorsque Beaufort et son laquais le saisissent par derrière et se jettent sur lui; en quelques minutes, le gouverneur est lié et bâillonné à ne pouvoir faire un mouvement ni proférer une parole.

Pendant ce temps, Vaugrimant avait fixé, au sommet de la muraille de la galerie extérieure, une corde pendante dans le fossé; trois hommes attendaient le duc sur l'autre bord, et devaient le hisser par une autre corde; cinquante hommes à cheval, apostés plus loin, attendaient l'instant de favoriser son évasion.

Beaufort et son laquais laissent le gouverneur consterné, et courent précipitamment vers la muraille; le laquais descend le premier dans le fossé, et il est heureusement hissé sur l'autre bord.

Beaufort saisit la corde à son tour, il se laisse couler; mais soit frayeur, soit que la corde fût trop courte, il tombe lourdement, et s'évanouit dans le fossé. L'anxiété fut grande parmi ceux qui le voyaient et l'attendaient : ils appellent le duc; ils se penchent pour mieux voir, et leur consternation redoublait en le voyant immobile. Cependant, au bout de deux ou trois minutes, Beaufort ouvre les yeux, la pensée lui revient, il comprend la nécessité de mettre le temps à profit; il rassemble ses forces, saisit la corde que lui tendaient ses affidés, la noue autour de son corps; il est enfin enlevé souffrant et meurtri par sa chute. On le transporte rapidement vers ses amis, on le place à cheval; et lorsque le mouve-

Digitized by Google

ment et la parole furent rendus au gouverneur, Beaufort galopait en liberté bien loin du donjon de Vincennes.

Trois personnages d'importance et de renom étant tombés dans la disgrâce du cardinal Mazarin, furent un jour conduits au donjon de Vincennes : c'étaient le prince de Condé, le prince de Conti et le duc de Longueville. Tristes, captifs et privés de nouvelles, ils découvrirent un ingénieux moyen de correspondance. Montreuil, le secrétaire du prince de Conti, fit faire un écu creux, et dont les deux côtés se fermaient à vis comme le dessus et le dessous d'une tabatière. Deux ou trois fois par semaine, Montreuil avait soin de mêler cet écu à l'argent que l'on envoyait aux illustres prisonniers, et chaque fois le mystérieux écu contenait un billet.

Les princes furent transférés au Havre, et, quelque temps après, ils revinrent à Vincennes. Leur geôlier, Bar, était un homme dur, farouche et si soupçonneux qu'il voulut forcer l'aumônier à leur dire la messe en français, de peur que quelque avertissement ne leur fût donné dans la langue latine, qu'il ne comprenait pas. Condé, pour charmer les ennuis de sa captivité, cultivait des fleurs. Il fut mis en liberté, ainsi que ses deux compagnons, le 13 janvier 1651.

Le cardinal de Retz fut détenu à Vincennes, et Fouquet y resta quelques mois avant d'être transféré à la Bastille. Une dévote outrée, la folle madame Guyon fut conduite à Vincennes en 1695, Arrivée au donjon, elle passait les jours et les nuits à versifier des idées incompréhensibles à force d'être mystiques. Dans une extase, elle épousa Jésus-Christ; et depuis, dans ses prières, elle ne mêla jamais plus les noms des saints. Et lorsqu'on lui demanda pourquoi elle ne priait pas les saints, madame Guyon répondait gravement : « Je suis l'épouse de Jésus-Christ, et la maîtresse de la maison ne doit pas s'adresser aux domestiques. »

Dans la suite, madame Guyon fut transférée à la Bastille.

Un jour de l'année 1749, ce fut grande rumeur au donjon de Vincennes. Dans un des cachots du second étage, trois robustes gardiens contenaient un homme dont les traits égarés révélaient le plus violent désespoir; on l'avait assis sur une chaise, et il fallait des efforts pour le contraindre à rester immobile; la cravate du prisonnier était remontée jusqu'à sa bouche comme un bâillon; sa chemise, déchirée, laissait sa poitrine à nu, et ses deux pieds étaient posés sur un chapeau qu'ils foulaient convulsivement. Ce prisonnier était Diderot, dont le défaut de mouvement et la solitude à laquelle il était condamné depuis un mois, avaient dérangé le cerveau. Sur l'avis du médecin, on lui permet de prendre l'air dans le jardin du donjon, de voir ses amis.

Diderot était déjà mal noté auprès du lieutenant de police, à cause de la publication de ses Pensées philosophiques, ouvrage

Digitized by Google

qui fut condamné au feu par arrêt du parlement de Paris, du 7 juillet 1746. En 1749, il donna sa Lettre sur des Aveugles, à l'usage de ceux qui voient, et ce nouvel ouvrage, qui renferme des doctrines matérialistes, fut la cause de sa détention à Vincennes.

Le lendemain du jour où Diderot fut visité par le docteur, un de ses amis, averti à Paris, fut introduit dans le donjon : c'était Jean-Jacques Rousseau : les deux philosopnes se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre.

La visite de Jean-Jacques produisit l'effet prévu par le docteur; Diderot fut plus calme, la raison lui revint; on lui donna tout ce qu'il fallait pour écrire, et il se mit au travail.

Pendant la détention de Diderot, Jean-Jacques Rousseau lui fit de fréquentes visites; mais leur amitié, fort étroite depuis 1742, fut violemment rompue vers 1758, et ils devinrent d'irréconciliables ennemis.

Le comte de Mirabeau, jeune libertin avant de devenir prodigieux orateur, le comte de Mirabeau avait successivement été détenu à l'île de Rhé, au château d'If et au fort de Joux; il fut conduit au donjon de Vincennes en 1777, et voici à quelle occasion. Pendant sa détention au fort de Joux, Mirabeau, devenu l'ami du gouverneur, obtint que la ville de Pontarlier serait sa prison. Le jeune comte, sans cesse préoccupé d'amour et d'aventures galantes, y séduisit une jeune et jolie femme, Sophie de Ruffey, que sa famille avait eu l'imprudence de marier à un exprésidence sexagénaire, le marquis de Monnier. Aussitôt, Mirabeau se vit en butte aux persécutions de la famille de sa maîtresse, à l'acharnement de la famille du marquis de Monnier et à la colère paternelle dont il avait déjà essuyé les atteintes.

Sur une lettre de M. de Malesherbes, le comte de Mirabeau quitta la France et se réfugia en Hollande, avec Sophie de Ruffey. Le parlement de Besançon le déclara coupable de rapt et le fit décapiter en effigie.

Mirabeau allait passer en Amérique, lorsque son extradition ayant été obtenue, il fut saisi ainsi que Sophie de Ruffey, par un agent de la police française, envoyé tout exprès à Amsterdam.

La détention de Mirabeau dura depuis 1777 jusqu'en 1780; c'est à Vincennes qu'il écrivit sa traduction de Tibulle, son ouvrage contre les lettres de cachet, et ses Lettres à Sophie.

En 1784, et sous le ministère de M. de Breteuil, l'état-major du donjon de Vincennes fut supprimé, les prisonniers transférés à la Bastille, et le donjon cessa d'être une prison d'Etat.

En 1791, les prisons de Paris étant pleines, on songea à remettre le donjon de Vincennes en état de recevoir des détenus. Cette résolution de la municipalité causa une grande rumeur, et

Digitized by Google

le 28 février, le peuple s'étant porté à Vincennes avait déjà commencé la démolition de la plate-forte et des parapets du donjon, lorsque plusieurs détachements de la garde nationale, commandés par le général Lafayette, parvinrent à dissiper le rassemblement.

Le 8 mars suivant, et pour éviter tout prétexte de tumulte, l'assemblée nationale ordonna la cessation des travaux à exécuter au donjon de Vincennes.

Vincennes servit de prison aux prostituées depuis le 8 mars 1791 jusqu'en 1794, qu'elles furent transférées à l'hôpital Saint-Lazare, dans le faubourg Saint-Denis.

Conduit à Vincennes dans la nuit du 20 au 21 mars 1804, le jeune duc d'Enghien, reconnu coupable d'avoir conspiré contre la France, tomba fusillé dans le fossé du château qui n'était pas encore redevenu prison d'Etat.

Le duc d'Enghien ne clôt pas la liste des prisonniers célèbres qu'ont retenus les murailles de Vincennes, et le donjon a encore reçu, en 1830, quatre des ministres (MM. de Polignac, de Peyronnet, de Guernon et Chantelauze) signataires des ordonnances qui ont provoqué la dernière révolution.

Quoique le château de Vincennes, considéré comme place de guerre, renferme toute son histoire dans un intervalle d'à peine vingt années, il n'en a pas moins pris place avec honneur dans les annales militaires de la France.

Il avait déjà été disposé depuis longtemps en magasin d'armes, lorsque Napoléon, prévoyant l'invasion de la France à la fin de 1813, le fit fortifier, et en donna le commandement au général Dauménil. Ce général, d'une renommée populaire sous le nom de Jambe de bois (il avait perdu une jambe à la bataille de Wagram), se montra digne de la confiance de l'empereur. En 1814 et 1815, malgré les promesses, malgré les menaces, il conserva sa forteresse, et les étrangers ne mirent pas le pied dans le château de Vincennes. « Je leur rendrai le château, disait-il avec gaîté, quand ils me rendront ma jambe. » Blücher lui écrivit pour lui offrir un million. Il refusa en ajoutant qu'il gardait la lettre pour servir de dot à ses enfants.

Le château de Vincennes est cité comme l'une des forteresses les plus vastes et les plus régulières du moyen-âge.

D'immenses travaux de fortification, en voie d'exécution, achèveront de le transformer en une place de guerre du premier ordre.

Digitized by Google

Vincennes.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE CHATEAU DE PORNIC.

A onze lieues de Nantes on voit la petite ville maritime de Pornic, bâtie en amphithéâtre sur un côteau élevé de près de quatre-vingts pieds au dessus du niveau de la mer. Elle se divise en haute et basse ville. Quelques-unes des rues sont de véritables escaliers. Plusieurs maisons ressemblent aux grottes creusées sur les rives de la Loire, aux environs de Tours. Ces maisons ont leurs jardins au dessus des toits. Tout Pornic jouit d'un air vif et très sain, et les habitants semblent y jouir de l'aisance et de tous les agréments d'une vie bourgeoise. Pornic a été brûlée, pendant la révolution, par l'armée vendéenne, puis rebâtie avec embellissements.

Sur un des côteaux qui forment le port de Pornic, on voit les ruines restaurées d'un ancien château, qui appartenait jadis aux ducs de Bretagne, et dans lequel ils entretenaient garnison depuis Pierre Mauclerc. Ce Pierre Mauclerc, tige des derniers ducs de Bretagne, est regardé comme le prince le plus spirituel et le plus habile de son temps, mais ayant plus de penchant vers le mal que vers le bien; et dans ce qu'il eut de bon, il se glissa toujours quelque vice pour en effacer le mérite; inquiet et turbulent, il eut presque toujours les armes à la main, et les employa tour à tour contre les ennemis de l'Etat, contre ses sujets, contre son roi, et contre les infidèles.

Le château de Pornic, abandonné depuis 1792, était dans un état complet de dégradation, car la guerre civile avait achevé la destruction de ce qui avait échappé au temps, il ne restait plus que quelques masures, asiles des reptiles et des oiseaux de proie, lorsqu'en 1824 un habitant de Nantes forma le projet de soustraire au vandalisme les restes de cet antique monument, qui était encore remarquable par son heureuse situation, et par les ruines d'une tour désignée sur les nouvelles cartes comme l'un des points les plus essentiels pour les marins qui fréquentent la baie de Bourgneuf. Depuis on y a fait quelques constructions dans le genre italien, en alliant autant que possible le goût moderne avec les débris de cet ancien édifice qui doit dater du commencement du XIIe siècle; c'était l'une des nombreuses possessions de Gilles de Laval, seigneur de Retz, trop fameux sous le nom de maréchal de Retz.

Dirons-nous la vie de ce maréchal de Retz? Né vers l'an 1396, il perdit son père à l'âge de vingt ans, et servit d'abord le duc de Bretagne, son souverain. Etant passé sous le gonfalon fleurdelisé

Digitized by Google

du roi de France, Charles VII, il emporta d'assaut le château de Lude, dont il tua le commandant. En 1429, il fut un des principaux capitaines qui aidèrent Jeanne d'Arc à faire entrer des vivres dans Orléans; il était, ainsi que son frère René, sire de Laval, l'un des chefs de l'armée qui accompagna le roi à Reims pour y être sacré, et à cette occasion il fut nommé maréchal de France. En l'élevant si jeune à cette dignité, peu prodiguée alors, on ne considérait pas moins l'éclat de ses services que celui de sa naissance : il est certain qu'il était décoré de ce titre au sacre de Charles VII, et que ce fut lui qui apporta la sainte ampoule de l'abbaye de Saint-Remi à l'église métropolitaine. Ici paraît finir la carrière honorable du maréchal de Retz; il ne nous reste plus que la tâche pénible d'offrir le tableau de ses extravagances, de ses vices et des crimes monstrueux qui ont plus contribué que ses exploits à sa malheureuse célébrité. Héritier à vingt ans d'un patrimoine considérable, il était devenu l'un des plus riches seigneurs du royaume, en 1432, par la mort de Jean de Craon, son aïeul. On évaluait sa fortune à 300,000 livres de rente qui feraient plus d'un million aujourd'hui, sans compter les profits de ses droits seigneuriaux, les émoluments de ses charges et un mobilier de cent mille écus d'or; mais il en eut bientôt dissipé la plus grande partie par ses prodigalités, son faste et ses débauches. Il vendit à Charles V, duc de Bretagne, plusieurs de ses propriétés, parmi lesquelles on distingue le château de Pornic. Il ne tarda pas à s'adonner à la magie, promettant tout au diable, même son âme. Ce fut à cette époque qu'il commença à immoler des enfants, pour employer leur sang et leur cœur dans ses charmes diaboliques; ses gens attiraient dans ses châteaux, par quelques friandises, les jeunes garçons du voisinage, et on ne les revoyait plus sortir. Le scandale fut si public et les réclamations si nombreuses, que Gilles de Laval fut déféré à la justice. Arrêté au mois de septembre 1440, il fut renfermé avec deux de ses complices dans le château de Nantes. On frémit d'horreur en lisant les détails obscènes et atroces de cet épouvantable procès, dont l'instruction dura un mois; le nombre de ses victimes paraîtra incalculable, si l'on considère que les massacres eurent lieu presque sans relâche dans plusieurs de ses domaines, et qu'ils durèrent huit ans, selon ses propres aveux. Pour dérober les traces de ses cruautés, il faisait précipiter les cadavres dans les fosses d'aisance quand il était en voyage; mais, dans ses châteaux, il les brûlait et en jetait les cendres au vent. Convaincu de tant de forfaits, le maréchal de Retz fut condamné à être pendu et étranglé avec ses deux complices. L'exécution eut lieu à Nantes, le 25 octobre 1440, dans la prairie de Biesse, remplacée par une rue qui porte aujourd'hui ce nom, à l'entrée du pont de la Madeleine.

Le château de Pornic était alors aux mains des ducs de Bretagne.

Digitized by Google

A côté de ce vieil édifice, on voit une croix de pierre, plantée dans une position oblique; cette croix, on ne sait par quel motif, se nomme la croix des huguenots. L'entrée du port de la petite ville de Pornic a environ 200 toises de largeur, et se prolonge sur une longueur de 600 toises entre deux côteaux hérissés de rochers, jusqu'à la ville qui en forme le fond, et dont la situation en amphithéâtre offre un aspect pittoresque. Une écluse, construite au fond du port, retient l'eau de la rivière de Haute-Perche, ainsi que celle qu'y introduisent les marées, et permet de remonter ce canal à environ deux lieues dans les terres. Ce port est fréquenté par quarante à cinquante frêles barques de dix-huit à vingt tonneaux, qui font journellement la navigation de la petite baie de Bourgneuf, pour aller chercher des engrais dans l'île de Noirmoutier et autres points de la côte du département de la Vendée, où elles portent en échange du bois provenant de l'exploitation des forêts du pays de Retz. A la pleine mer, le coup d'œil est gracieux, et lorsqu'elle baisse, elle laisse à découvert une plage ferme et sablonneuse qu'on peut traverser en tous sens. Pornic est une ville très fréquentée dans la belle saison pour ses bains de mer : on les prend à la lame sur une vaste grève ou dans des grottes que le temps a creusées au pied des rochers, et dans lesquelles l'eau se renouvelle à chaque marée. Ces grottes sont d'autant mieux disposées pour prendre les bains de mer, qu'elles offrent un abri constant contre les vents du sud et de l'ouest qui règnent souvent et battent en plein la côte. Dans la saison des eaux, on trouve à Paimbœuf, qui n'est éloignée de Pornic que de quatre lieues, une voiture publique qui fait ce trajet en deux heures ; de sorte qu'au moyen de bateaux à vapeur, qui parcourent la distance de Nantes à Paimbœuf dans le même laps de temps, on peut se rendre dans quatre heures de la capitale du département à Pornic, d'une manière agréable et sans fatigues.

De la plate-forme du château de Pornic, l'œil plane sur la baie de Bourneuf et l'embouchure de la Loire ; on découvre Beauvoir, Noirmoutier, la tour de Batz, Escoublac et ses dunes, enfin le plateau du Four, d'où s'élève majestueusement le phare du Croisic. On sait qu'une partie de la côte du département de la Loire-Inférieure est couverte de dunes; celles d'Escoublac sont les plus remarquables.

Digitized by Google

LE CHATEAU D'ANGOULÊME.

Angoulême, de fondation romaine, selon la tradition populaire des Angoumois, ville qui passa de la domination des Romains à celle des Visigoths avant d'appartenir à la couronne de Clovis, et qui est placée dans une superbe situation, possédait un vieux château dont il ne reste plus que quelques tours. Ce château, situé au milieu de la ville, la dominait par sa position élevée. Anciennement, ce monument était appelé *le Château de la reine*, pour avoir appartenu à Isabelle Taillefer, comtesse d'Angoulême, femme, en premières noces, de Jean-sans-Peur, roi d'Angleterre, si célèbre dans l'histoire sous le nom de Comtesse-Reine.

La maison de Taillefer était ainsi désignée depuis Guillaume Ier, comte d'Angoulême, lequel, dans une bataille contre les Normands, fendit d'un grand coup de rapière leur chef Storis, malgré la cuirasse dont il était couvert. Sa postérité a conservé le nom de Taillefer (*sector ferry*). La grosse tour ronde est la partie la plus ancienne du château. On en pourrait reculer la construction, avec quelques autres bâtiments de peu d'importance, jusque vers le milieu du XIIe siècle. Au rez-de-chaussée de cette tour se trouvait la grande salle commencée par la veuve de Hugues III, mort en 1282. On y aperçoit quelques traces des armoiries de cette famille. Au second étage est une autre salle, construite par le comte Jean, aïeul de François Ier, et décorée du blason de la maison d'Orléans-Angoulême et de ses nobles alliances. Les créneaux en accolades de cette vieille tour paraissent être postérieurs à l'époque du comte Jean, bien qu'ils soient à demi écroulés.

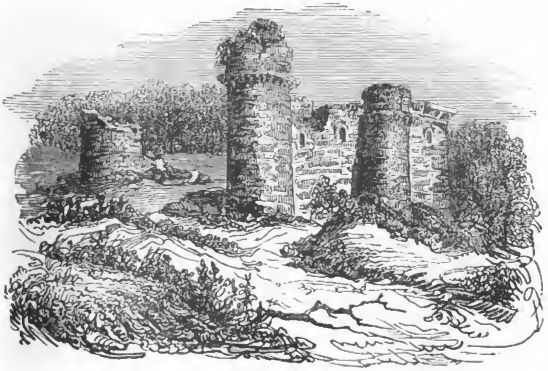
La grande tour, en forme de polygone, où l'on voit aujourd'hui un télégraphe, a été bâtie par Hugues IV, qui mourut en 1303. Les créneaux sont en ogives. Le reste du château ne remonte pas au delà du XVe siècle, et la partie de l'ouest est même beaucoup plus moderne.

L'histoire de ce château se confond en grande partie avec celle du duché et du comté d'Angoulême. Le premier comte de Périgord et d'Angoulême est Vulgrin Ier (866). Le plus illustre est Guillaume Taillefer, sous qui le comté devint arrière-fief de la couronne et fief du duché d'Aquitaine. Le dernier comte est Vulgrin III, mort en 1181. Sa fille Mathilde porta le comté à Hugues IX, sire de Lusignan et comte de la Marche. Le comté d'Angoulême fut réuni

Digitized by Google

Château de Pornic.

Château d'Angoulême.



Château de Créqui.

Digitized by Google

Digitized by Google

à la couronne en 1308, donné à Philippe d'Evreux en 1328, confisqué sur Charles-le-Mauvais en 1351, et attribué en même temps au connétable Charles d'Espagne. Il fut ensuite cédé aux Anglais en souveraineté en 1260, puis repris en partie en 1372 et années suivantes. Il devint l'apanage de Louis, duc d'Orléans, fils de Charles V, et passa au fils puîné de ce prince, qui fut la tige des seconds Valois. François Ier, issu de cette branche, porta d'abord le titre de comte d'Angoulême. Devenu roi, il fit du comté un duché qu'il donna à sa mère. A la mort de celle-ci, ce duché fut réuni à la couronne, puis détaché pour l'apanage de princes naturels dans le XVIIe siècle. Depuis cette époque, ce titre de duc d'Angoulême n'a plus été qu'un pur titre. La plupart des personnages que nous venons de citer ont habité le château d'Angoulême.

Digitized by Google

CHATEAU DE CRÉQUI.

Les monuments des vieux âges s'écroulent, tombent en ruines. Ce sont des cadavres étendus sur le sol, qui se décomposent. Chaque année il se détache une pierre des donjons des châteaux qui ont échappé à la tourmente révolutionnaire. Le territoire de France était couvert pendant toute la période du moyen-âge de vieux manoirs féodaux. Ils semblaient, avec leur pose solennelle, avec leurs ailes robustes, avec leurs murs larges, cimentés vigoureusement, élevés par l'architecture gothique aux formes massives, affronter les dents incisives du temps. Le temps qui ronge, dévore les blocs de pierre, efface de la surface de la terre ces compactes châteaux, il emporte dans ses ravages ce qui paraissait durer éternellement. L'historien n'a plus qu'un instant pour constater à la hâte l'existence des fragments qui restent non debout mais penchés comme un arbre déraciné par l'ouragan. C'est faire acte de patriotisme que de recueillir les débris des siècles passés.

Non loin de Montreuil en Artois, on distingue les ruines du château de Créqui, antique résidence des seigneurs de ce nom. Elles consistent en quatre tours délabrées et en quelques pans de murailles qui bientôt vont disparaître et laisseront la place du château vide, comme si la demeure seigneuriale n'eût jamais existé.

L'ancienne maison de Créqui remonte au IXe siècle et s'est divisée en un grand nombre de branches qui ont fourni une foule de personnages distingués, de vaillants guerriers.

Sur le sommet des tours du manoir de Créqui, le sire châtelain hissait son glorieux gonfalon, illustre dès le XIIe siècle, et sur lequel était gravé en grossiers caractères, le cri de guerre de sa famille : A CRÉQUI. CRÉQUI LE GRAND BARON NUL NE SI FROTTE.

Et c'était la vérité. Qui allait se frotter près de ces preux était bien sûr de ne pas revenir intact. Tous les pères de Créqui, en effet, bardés de fer, frappaient d'estoc et de taille ; nul ennemi n'ignorait leur ardeur et les belles prouesses héréditaires de cette vieille race digne du trône. Aussi furent-ils appelés à toute institution chevaleresque ; aussi s'avancèrent-ils les premiers sur les champs de bataille.

La branche aînée, dite des sires de Créqui, se fondit, en 1543, avec la maison de Blanchefort, d'où sont sortis les ducs de Créqui et les princes de Poix. Parmi les membres les plus illustres de cette famille, nous citerons Jacques et Charles de Créqui.

Digitized by Google

Jacques de Créqui est connu sous le nom de maréchal de Guyonne. Il commanda l'armée de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, contre les Liégeois révoltés. Cinq ans après, et en 1413, il fut nommé lieutenant-général en Guyenne. Il s'opposa d'abord aux efforts des Anglais; mais il fut fait prisonnier à Bordeaux. S'étant échappé des mains de l'ennemi, il assista à la bataille d'Azincourt, en 1415, où il fut pris de nouveau et mis à mort.

Charles de Créqui, prince de Poix, gouverneur du Dauphiné, pair et maréchal de France, défit les troupes d'Espagne au combat du Tésin, en 1636, et fut tué au siége de Brême, en 1638.

Un de ses fils, François de Bonne de Créqui, duc de Lesdiguières, fut aussi maréchal de France. Il servit avec gloire sous Louis XIV dans les campagnes de Flandre, d'Alsace et de Lorraine, de 1667 à 1678, et prit Luxembourg en 1684. Il mourut, dit Voltaire, avec la réputation d'un homme qui devait remplacer le maréchal de Turenne. Le duc de Saint-Simon place Créqui au nombre des familiers de Louis XIV, et trace son portrait en peu de mots : « Homme dont la vie était toute occupée de bonne chère, de plaisirs et du plus gros jeu. » Son fils fut le dernier seigneur de ce nom. Il ne laissa pas de postérité. Toute sa vie s'écoula dans le manoir de Créqui, au milieu d'une société brillante qui animait cette vieille demeure féodale, aujourd'hui si triste et si délaissée.

Madame de Sévigné était enthousiaste de ce seigneur; elle admirait ses grâces, son esprit et sa bonne mine. Lorsqu'il paraissait à Versailles, toutes les dames de la cour se l'arrachaient, tant le beau chevalier avait d'aimables manières. Il fut prôné à ce point, que duchesses et marquises savaient par cœur le couplet qui suit, dont nous devons le souvenir à madame de Sévigné :

Si j'avais la vivacité
Qui fait briller Coulanges,
Si j'avais aussi la beauté
Qui fit régner Fontanges,
Ou si j'étais comme Conti,
Des grâces le modèle,
Tout cela serait pour Créqui,
Dut-il m'être infidèle.

L'histoire fait mention aussi d'un marquis de Créqui, lieutenant-général. Ce fut l'époux de la fameuse marquise de Créqui, qui vécut près d'un siècle. Les salons de la noble dame furent très longtemps le rendez-vous de la bonne société; c'est ce qui a donné l'idée de publier, il y a dix ans, des mémoires sous ce titre : *Souvenirs de madame de Créqui;* mémoires intéressants sans doute, mais sans authenticité.

Digitized by Google

LE CHATEAU D'ÉCOUEN.

Ce fut une grande, noble et généreuse idée que celle d'élever, aux frais de la patrie, les filles de ceux qui avaient versé leur sang pour elle. Ce projet, que Napoléon avait déjà conçu depuis longtemps, il le réalisa à la fin de 1805, après cette glorieuse bataille d'Austerlitz qui lui fit éprouver, plus vivement que jamais, le besoin de récompenser l'héroïsme de ceux qui combattaient pour la France et pour lui. Les institutions créées à cette époque prirent le nom de Maisons-Impériales-Napoléon, mais ce ne fut que le décret du 29 mars 1809 qui en régla l'organisation définitive.

Deux institutions furent fondées successivement, l'une à Saint-Denis, et l'autre à Ecouen. Chacune de ces deux maisons devait recevoir trois cents élèves. Sur ce nombre cent jeunes personnes étaient reçues gratuitement, deux cents payaient une demi-pension de 500 francs. Elles devaient être filles ou sœurs de membres de la Légion-d'Honneur. Par une faveur spéciale, deux cents demoiselles, filles, nièces, sœurs ou cousines germaines de membres de l'ordre, et qui n'avaient pas obtenu l'entrée gratuite ou à 500 francs, purent y être admises en payant une pension de 1,000 francs.

Les règlements de ces institutions furent en grande partie l'ouvrage d'une femme d'un talent supérieur, madame Campan.

Quand l'orage révolutionnaire eut cessé, madame Campan, qui se trouvait sans fortune, éleva un pensionnat à Saint-Germain : le succès passa ses espérances. Son établissement jouit d'une vogue plus qu'européenne : l'Amérique et l'Inde y envoyèrent des élèves. Toutes les grandeurs nouvelles le protégèrent. Bonaparte le visita, et y plaça Caroline, sa jeune sœur, depuis reine de Naples, ainsi que Stéphanie de Beauharnais, sa fille adoptive, depuis grande duchesse de Bade. L'élément de la critique ne manqua pas même à cette vogue extraordinaire : le théâtre reproduisit, sous un point de vue satirique, l'éducation donnée aux élèves de madame Campan. Néanmoins, lorsque la maison d'Ecouen fut fondée, madame Campan en reçut la direction et la surintendance, concurremment avec le comte Lacépède.

On avait d'abord proposé le château de Chambord, mais le manque de salubrité, l'éloignement, et d'un autre côté le bon air et la proximité du château d'Ecouen, firent pencher en faveur de ce dernier séjour.

Ce château fut érigé, au xve siècle, à la place d'une forteresse

Digitized by Google

Vue du Château d'Écouen.

Digitized by Google

Digitized by Google

très ancienne qui, de temps immémorial, appartenait à la famille de Montmorency. Au XVIe siècle, Anne de Montmorency le fit considérablement embellir par le meilleur élève du célèbre Pierre Lescot, l'architecte Bullant, qui le décora de sa propre main de sculptures et d'ornements pleins de goût et de délicatesse. Ce château forme un carré parfait de trente-deux toises de côté, composé de quatre corps de logis qui laissent au centre une vaste cour, dont le pavé à compartiments passait autrefois pour un chef-d'œuvre. Aux angles du château sont quatre pavillons plus élevés, et tout l'édifice est entouré d'un fossé sec. La façade du côté de Paris présente un avant-corps décoré d'ordres ionique et dorique avec un attique surmonté d'une campanille. Dans un cintre se voyait autrefois une statue équestre du connétable Anne de Montmorency, l'épée à la main. L'intérieur de la cour présente deux autres avant-corps d'une grande richesse d'architecture. Celui de droite est formé des ordres dorique et ionique superposés; celui de gauche, plus simple, mais aussi plus noble, se compose de quatre grandes colonnes corinthiennes, cannelées, élevées sur un stylobate et supportant un entablement, dont la frise est enrichie de trophées d'armes de la plus belle exécution. Ce château fut habité par plusieurs rois de France. François Ier y vint souvent, et c'est d'Ecouen qu'est daté le fameux édit du mois de juin 1559, par lequel Henri II punit de mort les luthériens. Sous Louis XIII, le château fut confisqué sur le malheureux duc de Montmorency, qui périt sur l'échafaud, victime de la haine de Richelieu, le 30 octobre 1632. L'année suivante, il fut donné à la duchesse d'Angoulême, puis il passa dans la maison de Condé, qui en resta propriétaire jusqu'à la révolution. Le prince de Condé ayant émigré, Ecouen devint propriété nationale; les objets précieux, soit sous le rapport de l'art, soit sous celui de la matière, que ce château renfermait, furent dispersés dans les divers musées.

Lors des premières guerres de la Vendée, le château d'Ecouen servit un instant de dépôt pour les prisonniers principaux faits dans les provinces insurgées.

Créée par l'empire, soutenue par le triomphe des armes, la maison d'Ecouen partagea toutes les vicissitudes de Napoléon. Lorsqu'il tomba, sa fondation s'écroula avec lui.

Nos revers militaires amenèrent, à la suite de la campagne de France, l'armée de la coalition dans les plaines de Paris.

Entre Paris et cette armée, formée de cinq ou six armées, Ecouen et ses trois cents pensionnaires se trouvaient sous la sauvegarde des Prussiens, des Russes et des Cosaques qui arrivaient. Frappant l'attention par sa situation élevée au milieu de la route, dominant la campagne comme une position militaire, le château d'Ecouen allait immanquablement être fouillé et occupé

Digitized by Google

par l'avant-garde de l'armée. Quelle riche revanche à prendre sur les filles de ces soldats, de ces séduisants capitaines, dont les galanteries avaient autant causé de ravages que les armes en Italie, en Allemagne, en Espagne!

Et pas de moyens de fuite! Ecouen est en plaine. Quatre lieues découvertes d'Ecouen à Paris. La chaussée est déserte, les boulets seuls la traversent. Risquer trois cents jeunes filles sur cette chaussée, pour les faire couper en deux par les boulets; et pour aller, où? Paris s'est barricadé de porte en porte. Rien ne pénètre dans Paris.

Ce fut une terrible situation, un moment de délire, une douleur dont aucune mère n'a l'idée, les mères qui ont tant de douleur, pour la pauvre et faible directrice de la maison d'Ecouen, de voir tant d'enfants se pressant autour d'elle dans une vague épouvante, et lui demandant de les sauver; enfants dont elle répondait devant la nation, devant Dieu et devant leurs mères, ce qui est plus que Dieu; enfants qu'elle avait juré de rendre à leurs mères, blanches comme leur trousseau, vertueuses comme elle les avait reçues; enfants qu'elle chérissait par les soins qu'elle leur avait prodigués, par la gloire qu'elles avaient répandue sur sa longue carrière d'honneur, et par les caresses qu'elle leur donnait le soir quand elles étaient toutes alignées dans leur lit de lin; le matin quand elles revenaient de la prière, le front blanc et pur de l'eau fraiche où elles s'étaient baignées.

Toutes pleuraient, et elle pleurait avec toutes. On alla dans la chapelle, et l'on pria. Peu savaient le danger qu'elles couraient. Elles s'agenouillèrent dans la chapelle, dont les vitraux s'ébranlaient au bruit du canon. La mystérieuse terreur des sacrifices antiques planait sur cette scène. Les chants des pensionnaires s'arrêtaient de temps en temps pour laisser entendre la canonnade continue de l'artillerie dans la campagne. Toutes ces têtes gracieuses s'abaissaient alors, les yeux se fermaient, les mains se joignaient à d'autres mains; pendant une heure entière, cette oraison, cet adieu déchirant de l'innocence, monta vers le ciel sur les ardentes colonnes de la fumée des combats.

Puis, quand Dieu fut chargé de cette immense responsabilité, trop forte pour une pauvre mère, la directrice d'Ecouen dit à toutes ses filles, dont les pères et les frères mouraient au même instant, de venir l'embrasser pour la dernière fois.

Et comme on entendait déjà le bruit des roues de fer de l'artillerie criant sur les pavés de la grande route, elle et ses élèves montèrent sur la terrasse qui domine l'horizon. L'horizon marchait; un horizon d'hommes!

Là, madame Campan fit appeler les quatre soldats et le caporal que le general Hullin lui avait envoyés pour la défendre contre

Digitized by Google

cent mille hommes, les trois pompiers et les deux gardes-chasse attachés au service de la maison; et jugeant avec raison que cette apparence de résistance, toute faible qu'elle fût, pouvait la compromettre auprès des ennemis, elle les congédia, pleine d'attendrissement pour le dernier dévoûment dont ces gens voulaient se rendre dignes. Elle fut sourde à leur protestation de mourir en défendant l'établissement. Ils furent obligés de partir. Pas un homme ne resta. Seulement elle envoya par l'un d'eux, au général russe Saken, une lettre où elle mettait sous sa protection de vainqueur, d'homme et de chrétien, l'établissement d'Ecouen et l'honneur de cinq à six cents familles. Quel sort pouvait avoir cette lettre!

Aucun devoir ne restait plus à remplir.

Alors madame Campan, après avoir fait placer toutes ses pensionnaires sur la terrasse, ordonna qu'on ouvrît toutes les portes, et alla se placer sur les marches de l'entrée, afin de mourir la première.

Jusqu'au soir de la grande bataille, les filles d'Ecouen, dont les pères étaient morts ou mouraient dans les fossés de la route, attendirent.

A la nuit, quatre soldats russes firent retentir leur talon de fer sur les marches du perron. Un frisson parcourut la maison.

Ils se présentèrent devant madame Campan.

Saken avait reçu la lettre.

L'un des soldats russes était décoré de la Légion-d'Honneur.

Digitized by Google

LE CHATEAU DE PAU.

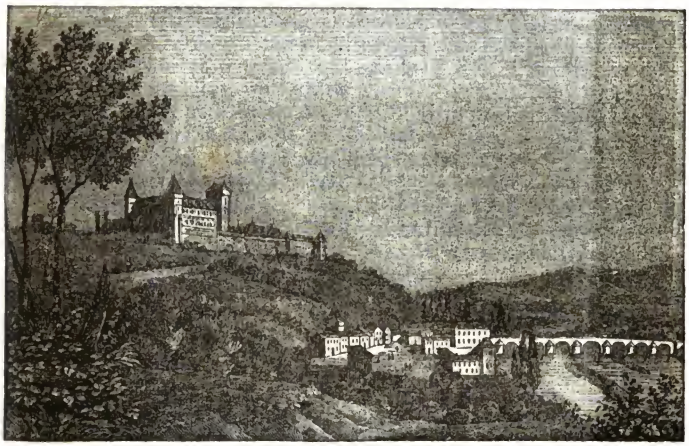
Le château des d'Albret, dont l'origine va se perdre dans l'indécision des chroniques, fait aujourd'hui l'orgueil et l'ornement de la ville. Resté debout sur ses glacis, il se montre presque intact dans sa belle vétusté. Sa tour principale, carrée, spacieuse, s'élève à côté des ruines de l'ancienne porte d'honneur dans l'angle de la partie du bâtiment, qui conserve avec ses talus, ses meurtrières, ses galeries crénelées et ses poternes, toute sa physionomie primitive de château-fort; une seconde tour sans créneaux, sans nulle ouverture apparente, se montre tristement à l'angle opposé; ses voûtes étaient autrefois les complices discrètes des exécutions de haute justice féodale. Henri d'Albret et Antoine de Bourbon, en réédifiant les autres pavillons, en abâtardirent le caractère, et l'on n'y reconnaît plus que la résidence d'un duc et pair du XVIe siècle. Mais sur les façades de la cour intérieure, des ornements pleins de fraîcheur, des croisées élégantes et richement ciselées, et de nombreux médaillons dus à Marguerite de Navarre, témoignent de son bon goût en même temps que les quelques ogives, les figures bizarres et les mille caprices expressifs que le genre gothique est venu répandre jusque dans cette enceinte, font ressouvenir que c'était encore l'époque la plus brillante de ce système d'architecture. La pensée artiste de la reine de Navarre a également présidé aux heureux embellissements du grand escalier qui conduit par la salle d'armes dans la chambre où naquit le bon Henri.

Le vieil et naïf historien du Béarnais, Hardouin de Péréfixe, exprime le regret de ne pouvoir dire positivement en quel lieu fut conçu le fils d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret; en revanche, il affirme que la première fois que la mère s'aperçut de sa grossesse et sentit remuer son enfant, ce fut au camp de Picardie, où elle se trouvait avec son mari, gouverneur de cette province. « Certes, ajoute-t-il, il était bien juste que celui dont » la Providence divine avait destiné de faire un prince extra- » ordinaire marquât les premiers mouvements de sa vie dans un » camp, au bruit des trompettes et du canon, comme un vrai » enfant de Mars. »

Henri d'Albret, père de Jeanne, vivait encore, et dès qu'il connut l'état de sa fille, il la rappela près lui. « Avant cela, dit » encore Péréfixe, le roi Henri d'Albret avait fait son testament,

Digitized by Google

64



Vue de Pau.

Digitized by Google

Digitized by Google

» que la princesse sa fille avait grande envie de voir, parce qu'on » lui avait rapporté qu'il était fait, à son désavantage, en faveur » d'une dame que le bonhomme avait aimée. Elle n'osait lui en » parler; mais, étant averti de son désir, il lui promit qu'il le lui » mettrait entre les mains, lorsqu'elle lui aurait montré ce qu'elle » portait dans ses flancs, mais à condition que dans l'enfantement » elle lui chanterait une chanson, « afin, lui dit-il, que tu ne me » fasses pas un enfant pleureur et rechigné. » La princesse lui pro- » mit, et eut tant de courage, que, malgré les grandes douleurs » qu'elle souffrait, elle lui tint parole, et en chanta une en son lan- » gage béarnais, aussitôt qu'elle l'entendit entrer dans sa chambre. » L'on remarqua que l'enfant, contre l'ordre commun de la nature, » vint au monde sans pleurer ni crier : aussi, certes, ne fallait-il » pas qu'un prince, qui devait être la joie de toute la France, na- » quit parmi des cris et des gémissements. Sitôt qu'il fut né, le grand- » père l'emporta dans le pan de sa robe en sa chambre, et donna » son testament, qui était dans une boîte d'or, à sa fille, en lui » disant : « Ma fille, voilà qui est à vous, et ceci est à moi. » Quand » il tint l'enfant, il frotta ses petites lèvres d'une gousse d'ail, et » lui fit sucer une goutte de vin dans sa coupe d'or, afin de lui » rendre le tempérament plus mâle et plus vigoureux. La nature avait pourvu de reste à ce que la recette produisit de l'effet : la recette n'en demeura pas moins célèbre, et dernièrement, quand la famille dégénérée de notre Henri crut nécessaire de se préparer pour soutien un grand homme, nous la vîmes recourir à l'usage de la gousse d'ail et du vin de Jurançon.

Digitized by Google

LE CHATEAU D'ANET.

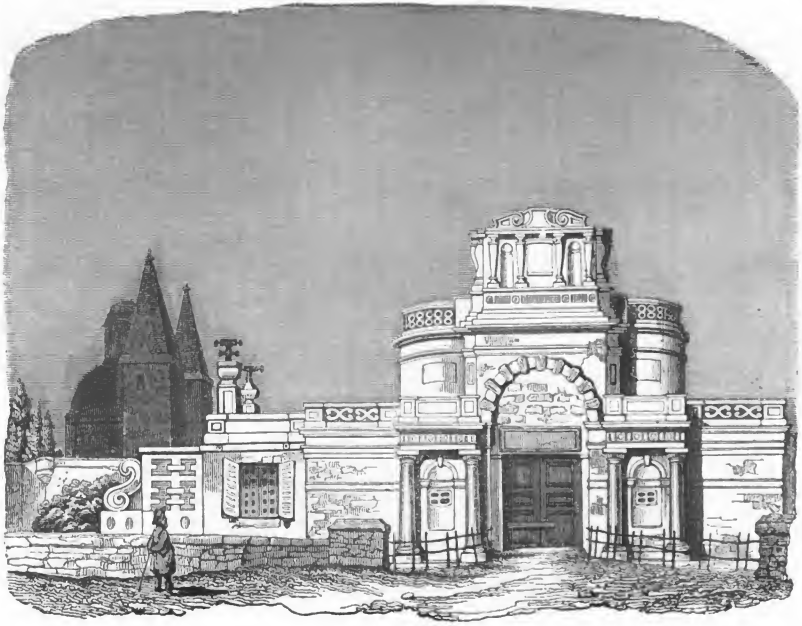
De vastes ruines s'étendent au fond d'un beau vallon qu'arrosent les eaux réunies de l'Eure et de la Vesgne, à l'extrémité de la forêt de Dreux, tout auprès du bourg d'Anet. La terre d'Anet avait fait partie des domaines que les princes de la maison de Navarre possédaient en France; son vieux château était même désigné sous le nom de Palais des rois de Navarre. Après que les Etats des rois de Navarre eurent fait retour à la couronne de France, le roi Charles VII donna la châtellenie d'Anet à Pierre de Brézé, sénéchal de Normandie, en récompense de ses services. Le fils de ce seigneur de Brézé épousa Diane de Poitiers, et lui laissa en mourant le domaine d'Anet, où elle fixa son séjour.

A cette époque, le duc d'Orléans, depuis Henri II, âgé de treize ans, se prit d'un vif amour pour cette veuve, qui avait alors plus de deux fois son âge. Quand il fut devenu dauphin, Diane, sa maîtresse, se trouva en concurrence avec la duchesse d'Etampes, maîtresse du roi. La duchesse, plus jeune de dix ans, prétendait être née le jour du mariage de Diane : elle et ses partisans ne l'appelaient que la vieille ridée. Mais la passion du dauphin ne faisait que s'accroître; la beauté de Catherine de Médicis, qu'il vint à épouser, ne l'affaiblit même pas.

Henri II monta sur le trône (1547), et dès lors il ne manqua plus à Diane que le titre de reine. Elle débuta par faire exiler la duchesse d'Etampes; bientôt elle changea tout dans le conseil, dans le ministère et dans le parlement. Créée en 1548 duchesse de Valentinois, elle obtint la concession d'un droit que François I n'avait octroyé qu'à sa mère, et dont elle consacra le produit aux embellissements du château d'Anet, que les poètes célébrèrent sous le nom de Dianet.

Le vieux castel des rois de Navarre n'était plus en rapport avec la brillante fortune de la toute-puissante favorite du roi de France : il fut abattu, et sur ses débris s'éleva le château d'Anet, longtemps cité parmi les plus somptueux palais de la France. Henri II demanda les plans du château à l'architecte alors le plus en vogue, à Philibert Delorme, dont le nom est attaché avec tant de gloire au palais des Tuileries. Philibert Delorme ne trompa point les magnifiques intentions du roi, et son œuvre prit place au nombre des plus beaux monuments de la renaissance. Henri II, qui faisait

Digitized by Google



Château d'Anet.

Digitized by Google

Digitized by Google

parade de ses sentiments pour la favorite, voulut que son chiffre royal constatât l'origine du château ; des H et des D entrelacés et surmontés de couronnes furent appliqués, de toutes parts, sur les cheminées, sur les panneaux des fenêtres, sur les parois des murs. Le goût prétentieux et recherché de l'époque multiplia aussi dans les ornements de l'architecture l'allégorique symbole de la duchesse ; le croissant mythologique rappela partout le nom de Diane. La manie des allusions emblématiques alla plus loin encore : on voulut que chacun sût tout d'abord, dès les premiers regards jetés sur le palais, qu'ils pénétraient dans les domaines de la divinité chasseresse de la fable. Au dessus d'un portique élégant qui formait la principale entrée du château, fut placée une grande figure en bronze représentant Diane. Tout autour d'elle se groupaient, comme des insignes caractéristiques, des chiens, des sangliers, également faits de bronze. Outre ces inventions quelque peu pédantesque, l'imagination féconde de l'artiste s'était encore révélée dans un travail assez curieux : une horloge avait été disposée dans l'attique ; un cerf de bronze et une meute de chiens de même métal, distribués à sa suite, décoraient le cadran ; cerf et chiens restaient en repos pendant le cours des heures ; mais, au moment où les aiguilles allaient achever leur révolution horaire, le cerf se mettait en mouvement, la meute s'élançait à sa poursuite, et la chasse durait jusqu'à ce que le cerf, de ses pieds de devant, eût frappé les heures sur le timbre de l'horloge.

Diane de Poitiers aimait beaucoup le séjour d'Anet ; elle avait dépensé des sommes considérables pour l'orner et l'embellir ; elle en avait fait une demeure toute royale.

Blessé par la lance de Montgommery, Henri II touchait à sa dernière heure. Catherine de Médicis fit signifier à la duchesse de Valentinois l'ordre de se retirer, et de rendre les pierreries de la couronne. « Le roi est-il mort? » demanda Diane; et comme on lui répondit qu'il vivait, mais qu'il ne passerait pas la journée : « Je n'ai donc pas encore de maître, répliqua-t-elle; que mes » ennemis sachent que je ne les crains point; quand ce prince ne » sera plus, je serai trop occupée de la douleur de sa perte, pour » que je puisse être sensible aux chagrins qu'on voudra me » donner. »

Dans son veuvage royal, Diane se retira au château d'Anet, où elle mourut, âgée de soixante-six ans. Une opinion vulgaire supposait que la magie n'était pas restée étrangère à la prolongation de son empire sur le cœur du roi. Toute la magie de Diane consista dans le charme de l'esprit, des talents et des grâces. Suivant Brantôme, la nature l'avait douée d'un rare privilége : elle n'avait jamais été malade. Dans les plus grands froids de l'hiver, elle se lavait le visage avec de l'eau de puits, et n'usait d'aucun autre cosmétique.

Digitized by Google

Eveillée tous les jours à six heures, elle montait à cheval, faisait une ou deux lieues, et venait se remettre au lit, où elle lisait jusqu'à midi : singulière alliance d'activité et de paresse! Brantôme, qui vit Diane peu de temps avant sa mort, assure qu'elle n'avait pas encore cessé d'être belle.

La splendeur du château d'Anet ne s'éclipsa pas à la mort de Diane de Poitiers; sa célébrité ne fit que s'accroître. Apporté en dot par une des filles de la favorite à la maison de Mercœur-Lorraine, Anet, érigé de châtellenie en principauté (vers la fin du XVIe siècle), fut ensuite possédé par l'illustre famille de Vendôme, du sang de Henri IV. Alors la cour reprit la route longtemps oubliée du château, et le bruit des pas retentit de nouveau dans le palais de la duchesse de Valentinois. Les princes de Vendôme y firent exécuter de grands travaux d'embellissement. Devenu la propriété et le séjour de la turbulente duchesse du Maine, le château d'Anet, succursale de Sceaux, fut encore mis en grand relief comme lieu de fêtes brillantes, de plaisirs, d'intrigues politiques. Un autre genre de célébrité lui était enfin réservé : passé aux mains du charitable duc de Penthièvre, il devint l'asile de la bienfaisance; et si les grands seigneurs ne se souvinrent plus du château d'Anet, les pauvres durent apprendre à le connaître. Tels étaient les titres historiques du château d'Anet, précieux aussi comme monument d'une époque chère aux arts, lorsque éclata la révolution, dont les châteaux eurent tant à souffrir. Aujourd'hui le palais de Diane de Poitiers est morcelé, ruiné; le seul fragment qui ait assez heureusement conservé sa forme est le portique. Quoique dépouillé de ses ornements de bronze et de marbre, ce débris suffit cependant pour donner une haute idée de la magnificence architecturale de l'ensemble de l'édifice.

Digitized by Google

CHATEAU DE BAYARD.

Sur la rive gauche de l'Isère, à dix lieues de Grenoble, s'élève l'antique château de Bayard ; il est placé sur un mamelon isolé qui domine la vallée. Les restes de ce vaste manoir témoignent de son ancienne importance. Dans une position formidable, la cour était fermée et défendue, comme celle de tous les châteaux-forts, par des murailles crénelées; la porte, en arcade, était flanquée de deux tours rondes ; l'une servait de chapelle, l'autre de colombier. L'histoire du château de Bayard se résume dans son nom, et ce nom est celui du preux chevalier sans peur et sans reproche.

Type parfait de courage, de dévoûment, de loyauté, modèle classique de toutes les vertus chevaleresques, dont seul il a offert la réunion entièrement pure d'alliage, Bayard est le plus populaire des héros de notre histoire : le surnom de Chevalier sans peur et sans reproche n'est pas plus connu que chacun des faits dont se compose sa noble vie.

Né en 1476, au château de Bayard, dès l'âge de treize ans, le jeune rejeton de l'ancienne maison du Terrail s'était voué à la carrière des armes. Bientôt il prélude à des tournois à des joûtes plus sérieuses. Il suit Charles VIII en Italie ; à Fornoue il a deux chevaux tués sous lui, et enlève une enseigne qu'il présente au roi. Sous le règne de Louis XII, sa fortune militaire prend l'essor le plus brillant. Il triomphe, dans un combat singulier, de l'Espagnol Soto-Mayor, et renouvelle le fameux trait d'Horatius Coclès, en défendant le pont de Garigliano seul contre toute une armée. Il détermine le succès d'Agnadel. Blessé grièvement à l'assaut de Bressia, il sauve, par sa seule présence, la vie et l'honneur des hôtes qui lui donnent asile, et refuse l'or que cette famille reconnaissante lui offre pour sa rançon, le partageant entre deux jeunes beautés dont il avait protégé la vertu. Il combat à Ravenne, et Gaston de Foix ne périt que pour avoir négligé ses avis. Blessé de nouveau à la retraite de Pavie, il court de véritables dangers. « Mon regret, disait-il, n'est pas de mourir, mais de mourir dans » un lit comme une femme. » Rendu à la vie, il s'honore, comme Scipion, par un trait de continence admirable. A Guinegate, il n'épargne aucun effort pour soutenir l'honneur des armes françaises.

François Ier monte sur le trône : Bayard lui donne la victoire à Marignan, et le roi l'en récompense, en voulant se faire armer chevalier par sa main glorieuse. A Mézières, Bayard sauve la France.

Digitized by Google

Après l'affaire de Rebec, où il est battu par la faute de Bonnivet, ce dernier lui remet le commandement : « Il est bien tard, répond » Bayard ; mais n'importe, mon âme est à Dieu, et ma vie est à » l'Etat; je vous promets de sauver l'armée aux dépens de mes » jours. » Le 30 avril, une pierre lancée d'une arquebuse à croc vint le frapper au côté droit, et lui rompit l'échine du dos. « Jésus, » mon Dieu, je suis mort ! » s'écria Bayard. On court à lui pour le tirer de la mêlée : « Non, dit-il : près de mourir, je me garderai » bien de tourner le dos à l'ennemi pour la première fois. » D'une voix mourante, il ordonne la charge, et se fait placer au pied d'un arbre : « Mettez-moi, dit-il, de manière que mon visage regarde » l'ennemi. » A défaut de croix, il baise celle de son épée ; il se confesse à son écuyer, et puis il dit au connétable de Bourbon, qui s'attendrissait à sa vue : « Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, » mais vous, qui combattez contre votre roi et votre patrie. »

Ainsi périt Bayard, à l'âge de quarante-huit ans. François Ier fit son oraison funèbre à Pavie : « Ah ! chevalier Bayard, s'écria-t-il » en se voyant aux mains des Impériaux, que vous me faites grande » faute ! Je ne serais pas ici ! »

Ses restes furent revendiqués par son pays natal, et déposés dans une église des Minimes, à un quart de lieue de Grenoble, après avoir reçu des honneurs funèbres qu'on n'avait jamais rendus qu'aux princes du sang royal; mais le temps renversa cette église, et ses cendres furent regardées longtemps comme perdues. Dans les premiers jours de 1815, un paysan labourant autour des ruines qui encombraient son champ, découvrit le précieux tombeau. Il fut transporté avec pompe dans une chapelle de l'église St-André ; c'est là que les dépouilles du glorieux chevalier sont conservées, en face même de sa statue.

Le château de Bayard, huché sur une éminence, brave la tempête et la violence des vents du midi; mais chaque jour une pierre s'écroule de ses murailles délabrées; ses tours percées en meurtrières, ses escaliers en colimaçons, tout tombe de vétusté. Cependant, la masse est encore imposante ; les murs ont plus de dix-huit pieds d'épaisseur ; les écuries, soutenues par des colonnes de granit, existent au rez-de-chaussée; en face de la façade principale s'étendent trois terrasses élevées l'une sur l'autre et appuyées sur un glacis revêtu de gazon. Des étages de l'édifice il ne reste que le premier; on y voit le cabinet de Bayard et la chambre où il naquit.

Digitized by Google

Tour de Nesle.

Digitized by Google

LA TOUR DE NESLE.

La date précise de sa fondation est restée inconnue; on a des raisons cependant pour la fixer au XIIIe siècle. Philippe-Auguste, au moment d'aller en Palestine, voulut, par prévoyance, entourer Paris de remparts. Commencés en 1190, ils ne furent achevés que vingt ans après.

Outre le grand nombre de tours qui fortifiaient cette enceinte, il y en avait une à chaque rive, à l'entrée de la Seine dans Paris et à sa sortie. A l'entrée, la tour de Billy, sur la rive droite, et la Tournelle sur la rive gauche. A la sortie, à droite, la tour qui fait le coin, ou tour de Bois, et à gauche, la tour de Nesle d'où partait le mur d'enceinte.

Hors de l'enceinte de la ville, qui s'appuyait à l'hôtel de Nesle, étaient le grand et le petit Pré-aux-Clers. C'étaient de vastes prairies où les élèves de l'Université allaient exercer leur turbulence; elles étaient situées entre l'esplanade des Invalides et le bourg Saint-Germain, et embrassaient l'espace occupé maintenant par les rues de l'Université, de Verneuil, Jacob, du Colombier, des Petits-Augustins, etc.

Adossé à l'enceinte de Paris, se trouvait l'hôtel de Nesle, qui était situé sur une grande partie de l'emplacement que couvrent maintenant les rues de Nevers, d'Anjou, Guénégaud, et le palais de l'Institut, etc.

Cet hôtel présentait une façade de onze grandes arcades avec un enclos planté d'arbres, et dont l'extrémité, du côté des quais, était proche de l'église des Augustins, bâtie en 1368, sur le terrain occupé aujourd'hui par le marché de la Vallée.

Sa cour spacieuse et ses jardins s'étendaient à peu près sur la rue Mazarine et le quai Conti ou de la Monnaie, autrefois quai de Nesle, du nom de l'hôtel qui en occupait toute la longueur.

La porte et la tour de Nesle ne faisaient point partie de l'hôtel qui leur avait donné son nom, à cause de sa proximité; elles l'avaient précédé, et faisaient partie de l'enceinte de Philippe-Auguste. La tour, de forme ronde et fort grosse, haute d'environ 120 pieds, avançait dans la Seine, sur une petite pointe de terre; elle était accouplée à une tour moins épaisse, mais plus élevée, et qui contenait l'escalier à vis; ses fondements sur pilotis étaient au-dessous du niveau de la Seine. Un pan de mur avec des créneaux se réunissait à la porte, espèce de bastille, flanquée de deux tours rondes et garnie d'un pont-levis; un court espace de murs la séparait encore des bâtiments de l'hôtel.

Digitized by Google

Amauri de Nesle, propriétaire de l'hôtel de Nesle, le vendit, en 1308, à Philippe-le-Bel, la somme de 5,000 livres, somme considérable pour le temps, mais qu'il est difficile d'évaluer aujourd'hui, faute de documents de comparaison.

En 1319, Philippe-le-Long le donna à Jeanne de Bourgogne, sa femme, qui y résida, et, par son testament, en 1325, en ordonna la vente pour fonder le collége de Bourgogne.

Cette vente eut lieu, en1330, au profit de Philippe de Valois, pour 10,000 livres, preuve que l'hôtel avait augmenté de valeur.

Le roi y séjourna plusieurs années; mais ayant été fait prisonnier par les Anglais à la bataille de Poitiers, pendant sa captivité, Charles, roi de Navarre, trouvant l'hôtel de Nesle propice à ses desseins ambitieux, y fixa sa résidence. Comme il importait au dauphin de s'assurer son amitié, il lui conféra la propriété de ce séjour, à charge seulement de réunion à sa couronne s'il venait à mourir sans enfants mâles. Peu de temps après, le dauphin, irrité des trames ourdies contre lui par Charles, lui reprit l'hôtel de Nesle, qu'il ne lui avait guère cédé que par calcul politique, et le donna au duc de Berri, son frère, en 1380.

Jean, duc de Berri, se plut à embellir sa nouvelle propriété, et l'agrandit tellement que nous devons consacrer des détails spéciaux à cette période, qui fut celle de sa splendeur. — Jusqu'à cette époque l'hôtel présentait la forme d'un immense triangle dont le sommet regardait le midi, l'un des côtés était formé par l'enceinte de la ville, et l'autre par la ligne principale des bâtiments partant de la ligne du couvent des Grands-Augustins et allant atteindre la muraille presque perpendiculairement.

Des corps de logis irréguliers, isolés les uns des autres et parallèles à la Seine, furent transformés par le duc de Berri en chapelles et réunis ensemble par des constructions où se trouvaient de vastes salles et une bibliothèque.

Cette nouvelle ligne de bâtiments fut jointe à l'ancienne par un bouquet de tourelles à toits pointus, et dans les espaces intérieurs régnaient des jardins plantés d'arbres, comme dans les cloîtres. Une construction voisine de la tour fut spécialement élevée pour un jeu de paume, où l'on arrivait par les galeries de l'hôtel.

Outre ces améliorations importantes, le duc de Berri acheta une partie d'un collége et d'un jardin voisins, pour agrandir et orner les alentours de son hôtel.

Les embellissements intérieurs répondirent à la magnificence du dehors. Les chapelles furent ornées de vitraux peints aux couleurs diamantées, de boiseries aux sculptures représentant des scènes pieuses, d'autels couverts de dorures et de riches ornements, de magnifiques reliquaires aussi remarquables par le tra-

Digitized by Google

vail que par la matière; car le duc était grand amateur de pierres fines, de bijoux, et surtout de reliques de saints. Les appartements, vastes et bien disposés, étaient ornés de draperies et de vitraux peints qui ne laissaient pénétrer qu'une lumière douce et colorée. Les meubles étaient grands, riches, tous couverts de belles sculptures. Des lits, assez vastes pour contenir douze personnes, étaient tellement couverts de draperies et de bronzes d'or et d'argent, incrustés de pierres précieuses, qu'ils ressemblaient à des trônes; d'énormes dressoirs à quatre échelons, chargés de vaisselle émaillée d'or et d'argent et de pierres fines; des siéges à marchepieds plus ou moins élevés, selon la qualité des personnes qui devaient les occuper; des salles pour toutes les destinations; dans celle des armes, les murs étaient couverts d'épées longues et à deux tranchants, de courts poignards à lames torses, appelés miséricordes, de masses et de haches d'armes, de lances, de flèches, d'arbalètes, casques, cuissards et autres pièces des armures du temps, la plupart couvertes d'or et d'argent, parfaitement damasquinées, et rapportées des champs de bataille.

L'opulent propriétaire, non moins grand que le roi son frère, prodiguait les dépenses pour traiter avec pompe les nombreux hôtes de sa demeure, où les jours et les nuits se succédaient dans les jeux, les festins et les fêtes. Une immense domesticité contribuait par le luxe de ses livrées à l'éclat des réjouissances. Les pauvres n'étaient pas oubliés dans ce séjour de grandeur, et le culte y était relevé par l'assistance d'une foule de chapelains, de confesseurs et d'aumôniers. La comptabilité était aux mains de trésoriers, de contrôleurs et d'employés divers. Pour les nécessités de la vie et le confortable, on avait réuni médecins, chirurgiens, écuyers, hérauts, huissiers, échansons, musiciens, maîtres d'hôtels, sommeliers, pages, varlets et une infinité d'autres serviteurs. Si l'on ajoute les archers, les hommes d'armes et les chevaliers qui formaient la garde de l'hôtel, on concevra son immense population, surtout aux jours solennels, et les excessives dépenses d'une maison ainsi montée.

La mort subite du comte d'Evreux au milieu d'un repas n'avait point interrompu les plaisirs journaliers du duc de Berri; il fallut les progrès de l'âge et les désordres de la guerre civile pour les restreindre. Les seigneurs, les bourgeois et les paysans luttaient entre eux, et le vieux duc ressentit le contre-coup de ces discordes, malgré ses efforts pour en préserver sa somptueuse existence. Sa délicieuse demeure ne sut pas même le protéger contre les corporations populaires, et c'est avec peine s'il put obtenir d'y finir ses jours, à l'âge de soixante-seize ans, le 15 juin 1416. — Néanmoins ses funérailles furent magnifiques comme sa vie l'avait été. La noblesse, la bourgeoisie et le peuple s'y pressaient,

Digitized by Google

mêlés à ses innombrables domestiques en grands habits de deuil, et à une masse de pauvres qui reçurent, d'après la volonté du dèfunt, une somme de 12,000 écus d'or. Une autre disposition du testament, qu'il avait fait huit jours avant sa mort, n'était pas moins honorable pour sa mémoire; elle portait ordre de restituer aux enfants de Jean de Montagu ses joyaux confisqués au profit du duc de Berri lors de son exécution, car alors les grands ne rougissaient pas de s'enrichir des dépouilles des condamnés aux dépens de leurs héritiers légitimes.

Avec le duc de Berri finit la période florissante de l'hôtel de Nesle.

Le 24 mai 1446, Charles VII donna cette propriété à François Ier, duc de Bretagne; mais comme ce duc mourut sans enfants mâles, elle revint après lui à la couronne. Un siècle après, Henri II la vendit à différents particuliers, qui élevèrent sur son emplacement plusieurs constructions.

Quant à la tour et à la porte de Nesle, elles subsistèrent beaucoup plus longtemps, mais elles ne furent le théâtre d'aucun événement historique digne de remarque. On rapporte seulement que, lorsque Henri IV vint mettre le siége devant Paris, en 1589, Sully, le duc d'Aumont et quelques gentilhommes de son armée, chargés d'attaquer la ville du côté du faubourg Saint-Germain, entrèrent par la porte de Nesle au nombre de quinze ou de vingt, et pénétrèrent jusqu'au Pont-Neuf; mais que là toute leur bravoure échoua contre la plus vive des résistances, et qu'accablés par le nombre, ils furent repoussés, obligés de faire retraite et d'abandonner pied à pied le terrain qu'ils avaient conquis.

Enfin, en 1659, Louis XIV vendit les terres vagues de l'ancien fossé de la tour de Nesle; et c'est sur ce terrain que fut élevé, en 1661, le collége Mazarin, aujourd'hui le palais de l'Institut.

Nous terminerons l'histoire de cet hôtel, de ce palais ou de cette forteresse, comme on voudra l'appeler, par la tragique et bizarre légende dont il a été le théâtre selon les traditions populaires. D'accord avec l'histoire, elles accusent plusieurs reines de France de s'être livrées, au XIVe siècle, dans la tour de Nesle, aux crimes les plus atroces. La clameur populaire a signalé Jeanne de Navarre, épouse de Philippe-le-Bel, Blanche, Jeanne et Marguerite de Bourgogne, enfin Isabeau de Bavière, comme coupables de ces monstrueux excès. Trois fils de Philippe-le-Bel étaient mariés : Louis, l'aîné, à Marguerite; Philippe, le second, à Blanche; Charles, le plus jeune, à Jeanne, princesses appartenant à diverses branches de la maison de Bourgogne. Ces trois princesses étaient belles, spirituelles, mais galantes jusqu'à la dissolution. La forme du vêtement qu'elles avaient introduit de leur temps était telle qu'elle trahissait tous leurs charmes, laissant à découvert le sein, la jambe

Digitized by Google

et même le côté. Cette mode indécente ayant été blâmée par un poète, Jean de Meung, surnommé Clopinel, parce qu'il était boîteux, et qui osa donner sur les habitudes des dames de la cour certains détails peu propres à faire présumer qu'elles fussent chastes et réservées, les trois belles-sœurs le firent appeler, se munirent de verges, et s'enfermèrent avec lui dans une chambre où elles le contraignirent à se déshabiller. Quand il fut dans un état de nudité complète, Marguerite donna l'ordre aux prudes de sa cour de le fustiger. Clopinel, dans cette occurence, eut recours à son esprit; il se mit à genoux, et supplia celle de ces dames qui se croyait la plus offensée par ses écrits de frapper la première. Pas une de ces beautés outragées ne voulut commencer, et le poète en fut quitte pour la peur.

Les trois Bourguignonnes ne tardèrent pas à être accusées d'adultère, et deux d'entre elles furent convaincues de ce crime.

Suivant Brantôme, Jeanne de Bourgogne, épouse de Philippe-le-Long, se livrant à ses honteux penchants, souillait à la fois et son titre de reine et son titre d'épouse. « Elle se tenoit à l'hostel de « Nesle, à Paris, laquelle faisoit le guet aux passans, et ceux qui lui « revenaient et agréaient le plus, de quelque sorte de gens que ce « fussent, les faisoit appeler et venir à soy, et, après en avoir obtenu « ce qu'elle en vouloit, les faisoit précipiter du haut de la tour qui « paroît encore, en bas en l'eau, et les faisoit noyer. Je ne veux « pas dire que cela soit vrai, ajoute-t-il; mais le vulgaire, au moins « la plupart de Paris, l'affirme, et n'y a si commun, qu'en lui « monstrant la tour seulement et en l'interrogeant, que de lui-« même ne le die. »

On voit que Brantôme n'ose répondre de l'authenticité de son récit, et, pour l'honneur de l'humanité, l'on voudrait arracher de l'histoire cette page sanglante. Néanmoins, les auteurs s'accordent sur ce fait épouvantable; mais ils sont indécis sur le nom de la reine qui s'est rendue coupable de si grands crimes. Nous avons nommé Jeanne de Bourgogne, parce que c'est elle que désignent les écrivains les plus versés dans la connaissance de l'histoire de ce temps. Un poète nommé Villon, qui vivait avant Brantôme, semble confirmer la chronique la plus accréditée, lorsqu'il dit qu'une reine ordonna que Buridan, célèbre écolier de Paris, fût mis dans un sac, et jeté dans la Seine.

Semblablement où est la royne,
Qui commanda que Buridan
Fust jeté dans un sac en Seine.

Or Jeanne de Bourgogne, épouse de Philippe-le-Long, vivait du temps de ce Buridan, et, pendant les huit années de son veuvage, elle habita presque continuellement l'hôtel de Nesle.

Digitized by Google

LA BASTILLE.

Vers le commencement du règne de Charles V, les Anglais inondaient la France. Leur présence sur le territoire inspirait des craintes continuelles; on résolut de prolonger les murs de Paris, afin de comprendre les faubourgs dans une enceinte de fortifications.

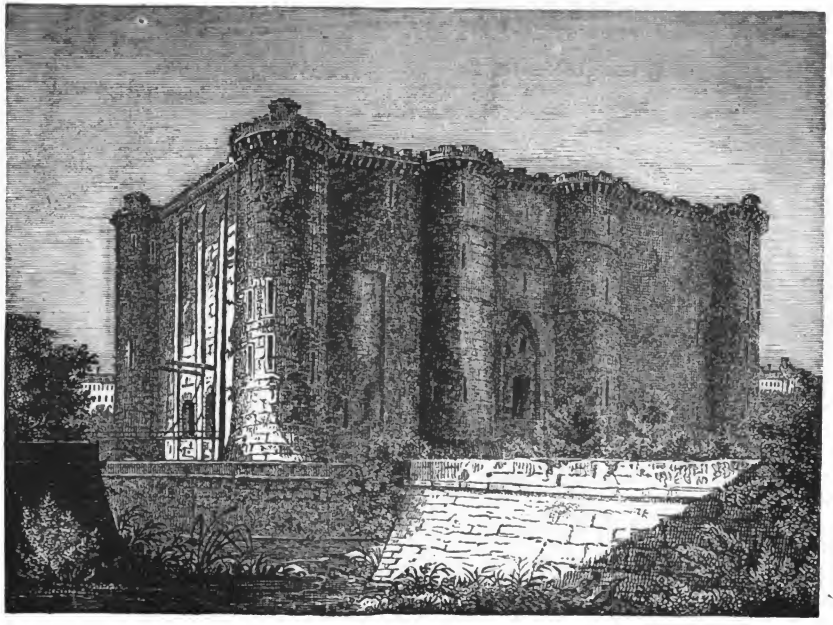
La première pierre en fut posée sous Charles V, mais on ne pensait pas alors à en faire un corps d'édifice. Il ne s'agissait que de deux tours qui flanquaient la porte Saint-Antoine. Quelques années après, on bâtit deux nouvelles tours, et les autres furent élevées sous Charles VI. Ce monument devint ainsi une suite de tours disposées en parallélogramme et jointes par des murs élevés surmontés de créneaux. Les bâtiments de l'intérieur étaient divisés en deux cours. C'est dans les tours qu'on logeait les prisonniers. Les murailles avaient 12 pieds d'épaisseur à la base et 6 pieds au sommet. Des doubles portes de chêne, de 3 pouces d'épaisseur, en défendaient l'entrée. Un escalier tournant conduisait aux chambres de la tour et descendait jusqu'aux cachots humides et infects, dont le séjour était toujours funeste aux misérables qui y étaient ensevelis. Trois chambres étaient superposées au cachot du rez-de-chaussée; l'intérieur était terminé, vers sa partie supérieure, par une quatrième chambre appelée calotte.

On distinguait plusieurs ordres de chambres à la Bastille; les plus horribles étaient les cachots du pied des tours et celles appelées cages ou cachots de fer; venaient ensuite les calottes, prisons obscures, étroites, brûlantes en été et glaciales en hiver. Les chambres hautes situées entre la calotte et le cachot du rez-de-chaussée étaient presque toutes octogones; la lumière y pénétrait tourmentée par une triple grille scellée à chaque croisée. Presque toutes les chambres, excepté les cachots, avaient des poêles et des cheminées barrées de fer; elles étaient numérotées.

Le château de la Bastille, longtemps après sa fondation, fut entouré d'un fossé de vingt pieds de profondeur, où il n'y avait de l'eau qu'à l'époque des pluies abondantes et des crues de la Seine.

Le château était gardé avec une extrême sévérité. La nuit, les sergents faisaient des rondes tous les quarts d'heure. A chaque heure, un coup de cloche sonné par le factionnaire de l'intérieur avertissait les officiers qu'il veillait à sa consigne. Les ponts une fois levés ne s'ouvraient que sur un ordre du roi. Le lieutenant de police, les ministres avaient droit aux honneurs militaires.

Digitized by Google



La Bastille.

Digitized by Google

Digitized by Google

La garde présentait les armes, la grande porte s'ouvrait pour leur donner passage; un maréchal de France y entrait seul avec son épée.

Tout prisonnier amené à la Bastille était minutieusement fouillé. Les gens de qualité étaient quelquefois dispensés de cette formalité rigoureuse. Ainsi dépouillé, le prisonnier était jeté dans une chambre; trois portes se refermaient lourdement sur lui, six verroux étaient tirés, trois clés tournaient dans trois serrures, et nul bruit du monde n'arrivait désormais à son oreille; il ne savait s'il devait vivre et mourir dans cette effroyable captivité.

La mort même des prisonniers était souvent un mystère; on les faisait inhumer à la paroisse Saint-Paul, sous un nom supposé.

Lorsqu'un prisonnier sortait de la Bastille, on lui faisait jurer un silence absolu sur tout ce qui s'était passé au dedans.

Le serment était toujours bien gardé; car le misérable, accablé par ses souvenirs, craignait, à la moindre indiscrétion, l'apparition subite de l'exempt captureur muni d'une lettre de cachet: une parole inconsidérée eût été payée d'un nouveau martyre.

Une fois par jour chaque prisonnier venait respirer dans la cour du château, étroit espace enfermé entre quatre murs de plus de cent pieds de haut. Sur l'une des murailles, la grosse horloge, dont le cadran était soutenu par deux figures enchaînées, sonnait l'heure aux malheureux pour qui le temps n'était plus qu'une lamentable souffrance; au dessous, une inscription en lettres d'or, sur marbre noir, leur apprenait que l'horloge avait été placée là par ordre de M. Raymond Gualbert de Sartines.

Telle était la vie au fond de la Bastille. L'homme enlevé à sa famille accomplissait lentement son mystérieux supplice, souvent sans en savoir la cause, toujours sans en présumer la fin.

Deux puissants personnages furent conduits à la Bastille et n'en sortirent que pour monter sur l'échafaud; c'étaient Louis de Luxembourg, comte de Saint-Paul, décapité en Grève, le 19 décembre 1475, et Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, exécuté sur la place des Halles au mois d'août 1477; tous les deux accusés de conspiration contre Louis XI. Le roi avait ordonné que la décollation de Jacques d'Armagnac aurait lieu non point sur l'échafaud de pierre en permance au milieu des Halles, mais sur un échafaud de bois. Les enfants du patient furent placés au dessous, afin que le sang de leur père vînt couler sur leurs têtes à travers les fissures des planches; c'est avec ce despotisme que Louis XI commença la ruine de la féodalité.

Le 15 juin 1602, un bateau descendant rapidement la Seine de Fontainebleau à Paris, avait pris terre sous les murs de l'Arsenal. Plusieurs archers en étaient sortis, conduisant un personnage

Digitized by Google

qui devait appartenir à la haute noblesse, si l'on en jugeait par la richesse de son costume et la fierté de son visage. Le prisonnier, serré de près par ses gardes, traversa les jardins de l'Arsenal, fut introduit à la Bastille, et jeté dans l'ancien cachot du comte de Saint-Paul. Par lettres-patentes du roi, son procès fut attribué au parlement; l'instruction en fut confiée au premier président Achille de Harlay, assisté de Nicolas Pothier, second président, d'Etienne Fleury et de Philibert Thurin, rapporteurs.

Ce prisonnier s'appelait Charles de Gontaut, duc de Biron, pair, maréchal et amiral de France. On l'accusait d'avoir entretenu des intrigues avec les étrangers; le maréchal était gouverneur de Bourgogne; il devait, par un traité secret, épouser la troisième fille du duc de Savoie, à la condition que le roi d'Espagne lui transporterait tous ses droits sur le duché de Bourgogne.

La procédure fut commencée et rapidement instruite. Dans tous ses interrogatoires le maréchal avait manifesté une violence excessive, et proféré des paroles outrageantes pour le roi, pour les témoins et pour ses juges. Il attendait l'issue de l'accusation portée, contre lui, lorsque, le 15 juillet 1602, vers dix heures du matin, M. de Bellièvre, chancellier de France, accompagné d'un greffier du parlement, pénétra dans son cachot. Biron était déclaré atteint et convaincu du crime de haute trahison, comme tel condamné à avoir la tête tranchée en place de Grève; mais par considération pour sa famille, le roi lui faisait remise de la publicité du supplice, et ordonnait qu'il aurait lieu dans la cour de la Bastille; en conséquence, un échafaud avait été dressé tout exprès dès le matin.

Bien des fois Biron interrompit la lecture de la sentence, et peu s'en fallut qu'il ne frappât au visage le greffier, dont la frayeur n'était pas rassurée par la présence d'une garde nombreuse. Le maréchal était rouge de fureur; des paroles brèves et saccadées s'échappaient de ses lèvres; il poursuivit de ses injures le chancelier et le greffier lorsqu'ils sortirent du cachot, puis il continua à se promener à grands pas, exhalant sans cesse la rage qui dévorait son âme.

Une heure s'était à peine écoulée depuis la sortie des gens de justice, lorsqu'un homme entra : c'était le bourreau.

—Monseigneur, l'heure se passe, et il faut aller...

—Déjà! fit le maréchal. Oh! le roi est ingrat, et si je tenais entre mes mains tous les membres de son parlement maudit je les étranglerais sans miséricorde.

Puis il criait sans cesse : « Voilà la récompense de mes services! Le parlement est vendu au roi, et le roi trafique de sa conscience. » Cependant, il avait suivi l'exécuteur et ses gardes, et lorsqu'il eut fait sept ou huit pas, il se trouva sur l'échafaud, qu'on avait dressé au niveau de la croisée de sa chambre, après avoir

Digitized by Google

enlevé les barres de fer scellées dans le mur. Quatre-vingts ou cent personnes étaient au pied ; lorsque le maréchal parut, un frémissement agita la foule.

Que font là tant de marauds et tant de gueux? cria-t-il d'une voix horrible.

L'exécuteur lui présentait un mouchoir rouge : il le prit, se banda les yeux, s'agenouillat; le bourreau fit un pas en arrière... En une seconde le maréchal s'était relevé, il avait arraché son bandeau, saisi le bras qui tenait la hache ; il se mit à crier encore : « N'y a-t-il donc point de pitié pour moi ? » La hache tremblait dans la main droite de l'exécuteur, car Biron lui étreignait convulsivement le bras ; puis son énergie sembla l'abandonner, son visage se couvrit d'une pâleur livide, il attacha son bandeau, s'agenouilla, inclina la tête sur le billot ; le bourreau leva sa hache. « Non, non, s'écria Biron avec un accent terrible, non, je veux voir le ciel encore ! » Il fixait le ciel de ses yeux égarés, puis les reportait vers l'exécuteur avec une sorte d'expression féroce. Le bourreau eut peur, la foule frémissait ; car cet homme n'était pas lié, et il subissait les élans d'une frénésie affreuse. Il y eut un moment d'incertitude et de silence ; moment pendant lequel éclatait ce dernier effort d'un condamné qui se rattache à la vie. Enfin, le maréchal, épuisé, pâle, le visage inondé d'une sueur froide, se laissa tomber sur les deux genoux ; son front toucha le bois du billot. Le bourreau fit un mouvement rapide des deux bras ; le maréchal se relevait encore, lorsque sa tête et trois doigts de sa main roulèrent à la fois sur l'échafaud.

A neuf heures du soir il fut inhumé dans l'église Saint-Paul.

Pendant le règne de Louis XIX, plusieurs noms illustres furent inscrit sur le registre d'entrée de la bastille. Le 7 septembre 1661, le sur intendant Fouquet y fut enfermé.

Vers la fin de l'année 1671, des bruits sinistres parcouraient Paris. On parlait à chaque coin de rue de personnages ténébreux experts en matière de sorcellerie, et qui avaient appris d'un Italien l'art funeste de composer des poisons.

Marguerite d'Aubray, épouse du sire Gobelin, marquis de Brinvilliers, fut accusée de ces crimes, et conduite à la Bastille le 27 janvier 1672.

La marquise de Brinvilliers, selon les bruits de l'époque, entretenait une intrigue amoureuse avec M. Godin de Sainte-Croix, capitaine de cavalerie, empoisonneur comme elle. Bien des fois elle avait tenté d'empoisonner son mari pour épouser son amant ; mais Sainte-Croix, peu soucieux d'une possession éternelle de sa maîtresse, faisait prendre des contrepoisons au marquis de Brinvilliers chaque fois qu'il était empoisonné ; il succomba pourtant. Atteinte et convaincue d'empoisonnement sur les personnes de son

Digitized by Google

père et de son mari, Marguerite fut condamnée à être brûlée, après avoir eu la tête tranchée, en Grève, le 17 juillet 1676.

Ce procès fut suivi de plusieurs autres semblables, parmi lesquels on distingue particulièrement celui de la femme Deshaies (plus connue sous le nom de La Voisin), Filastre Vigoureux, et de trois prêtres qui furent brûlés vifs en place de Grève. Ces accusations furent jugées par un tribunal institué exprès pour les empoisonnements, et qu'on nomma la Chambre ardente.

L'affaire du jansénisme, peu après la minorité du roi Louis XIV et la révocation de l'édit de Nantes, en octobre 1685, avait peuplé la Bastille d'une grande quantité de victimes; plusieurs d'entre elles moururent dans leur cachot après de longues détentions. La plume se refuse à tracer toutes les horreurs, toutes les souffrances accumulées au fond de cette prison d'Etat par le despotisme et l'intolérance religieuse; c'est une nomenclature si affreuse, qu'elle épouvante, si longue, qu'elle décourage.

Le 18 septembre 1698, M. Saint-Mars conduisit des îles Sainte-Marguerite à la Bastille un prisonnier connu sous la dénomination de l'Homme au masque de fer. Ce héros d'un mystère politique, sur lequel tout le monde a écrit depuis Voltaire, mourut subitement le 19 novembre 1703, et fut enterré le lendemain à l'église Saint-Paul. Le bruit courut que c'était un grand personnage; mais à cette époque aucune personne un peu considérable ne manquait en Europe : les uns dirent que c'était le duc de Montmouth; mais on sait qu'il périt sur l'échafaud : les autres, que c'était le duc de Beaufort, qui est mort au siége de Candie. Voltaire a osé affirmer que le prisonnier mystérieux n'était autre qu'un frère jumeau de Louis XIV dont la naissance avait été tenue secrète par l'avis du cardinal de Richelieu. Toutes ces merveilleuses conjectures viennent de s'évanouir, et il paraît hors de doute aujourd'hui que l'homme au masque de fer était le comte Méthioli, secrétaire d'Etat de Charles III, duc de Mantoue. Ce diplomate avait trahi les intérêts de la France, à prix d'argent, dans une négociation secrète au sujet de la forteresse de Casal. Louis XIV, qui se vit joué, résolut de se venger; il fit attirer l'Italien sur le territoire de France, et ordonna de le jeter dans un cachot pour le reste de ses jours. Cette violation du droit des gens, dans la personne d'un diplomate, pouvait allumer de longues guerres; de là cette résolution de la tenir secrète, et toutes ces précautions pour ne laisser communiquer le prisonnier avec qui que ce soit. Cette découverte, faite récemment dans les archives secrètes des affaires étrangères, renverse toutes les fables ingénieuses qu'on avait faites, et tous ces vaisseaux de haut-bord, qu'on se plaisait à voir à l'horizon, ne se sont plus trouvés de près que des bâtons flottants.

Digitized by Google

Pendant la régence, la Bastille changea presque de destination. La politique et la religion avaient été détrônées par la débauche ; et l'on incarcérait impitoyablement quiconque avait osé bégayer la critique la plus légère contre le désordre des mœurs de la cour. Voltaire y fut enfermé deux fois.

Bien souvent aussi, la captivité fut à cette époque le dénoûment obligé d'une intrigue amoureuse, et plus d'un gentilhomme expia ainsi ses bonnes fortunes ou ses infidélités. Il était difficile de se risquer sur le terrain glissant de la rouerie sans froisser parfois les scrupules conjugaux de quelque grand personnage, ou la jalousie théâtrale de quelque noble dame qui voulait perdre l'habitude de changer d'amants; et alors, maris et maîtresses entraient en colère, exempts et gens de police se mettaient en campagne, la vengeance était à l'affût : et quelque talon rouge, surpris à l'improviste, s'en allait versifier pendant six mois sous les verroux de la Bastille.

Les rivalités et les duels se terminaient aussi par une lettre de cachet.

Tout le monde connaît l'histoire de MM. d'Alligre et Latude, qui s'évadèrent miraculeusement de la Bastille, pendant la nuit du 25 au 26 février 1756.

Le 6 mai 1766, une voiture fermée et entourée d'une nombreuse escorte sortit de la Bastille ; elle ne s'arrêta que sur le quai des Morfondus, au pied des tours de la Conciergerie.

Un vieillard en descendit ; c'était Thomas-Arthur de Lally, lieutenant-général des armées du roi. Malgré plusieurs victoires remportées sur les Anglais, M. de Lally était accusé d'avoir compromis et perdu, par une mauvaise administration, presque tous les établissements français dans les Indes. Indigné d'une accusation pareille et peu soucieux de l'avenir, le malheureux se constitua volontairement prisonnier, et entra à la Bastille le 1er novembre 1762.

Après avoir mis pied à terre, M. de Lally, entouré de gardes, traversa la cour étroite qui donnait sur le quai ; il descendit les six marches qui conduisaient dans le sombre vestibule de la Conciergerie ; là, deux guichetiers lui firent signe de la main ; il les suivit dans le corridor voûté en ogives qui était à gauche de l'entrée, et il fut introduit dans un cachot donnant sur un préau, où de hautes murailles ne laissaient apercevoir qu'un coin du ciel. La porte était restée ouverte ; quelques minutes après, le greffier de la prison vint lui lire un arrêt de mort rendu par le parlement. « Mais qu'ai-je donc fait? » s'écria M. de Lally avec une voix où il y avait déjà plus de résignation que de désespoir, et son œil se fixa vers la porte, sur le seuil de laquelle l'aumônier de la prison se tenait immobile. Le prêtre conduisit le condamné dans la cha-

Digitized by Google

pelle, et il l'exhortait à recevoir les dernières consolations de la religion.

— De grâce, monsieur, laissez-moi seul un instant! et M. de Lally alla s'asseoir vers une extrémité de la chapelle, le coude appuyé sur son genou, le front penché sur sa main, dans l'attitude d'un homme qui réfléchit.

Quelques minutes après, deux personnages dissimulés par l'obscurité s'étaient précipités vers le condamné, et ils avaient saisi son bras droit qu'ils tenaient en l'air; ce bras était armé d'un compas aigu, un filet de sang coulait sur la partie gauche de sa poitrine : déjà M. de Lally s'était frappé.

L'ordre arriva aussitôt de hâter l'exécution. On prit le patient, on lui serra les mains avec des cordes, on lui mit un bâillon qui lui entrait dans la bouche comme le mors d'un cheval, on le hissa sur un tombereau. Tout se fit brusquement, rapidement, car le sang coulait toujours sur la poitrine de M. de Lally, et il fallait bien que le peuple eût son spectacle, la justice son cours, le bourreau sa gratification.

Arrivé en Grève, monté sur l'échafaud, le vieillard laissa errer de tristes regards sur la foule qui bourdonnait à ses pieds. Le bâillon qui l'étouffait l'empêcha de proférer une parole. Il se mit à genoux, tendit le cou : un premier coup de hache enleva le crâne... C'était une maladresse du fils du bourreau, jeune homme sans expérience encore; son père le repoussa d'un regard, saisit la hache à deux mains, et ce qui restait de cette tête bâillonnée roula sur les planches de l'échafaud.

On inhuma le supplicié, dont la moitié de la tête portait encore un bâillon, et, le soir, le fils du bourreau fut rudement réprimandé par son père.

M. de La Chalotais, procureur général au parlement de Bretagne, fut enfermé à la Bastille, en l'année 1766, à l'occasion de troubles qui s'étaient élevés dans sa province. Voltaire raconte, dans sa Correspondance, que M. de La Chalotais a écrit ses Mémoires avec un cure-dents et un peu de suie délayée dans de l'eau.

Tout le monde sait qu'en 89 la Bastille fut attaquée et prise par le peuple de Paris. M. de Launay, le gouverneur, fut saisi, promené dans Paris, assassiné, puis décapité. Les portes des prisons furent brisées; mais on ne trouva que sept prisonniers, qui furent portés en triomphe par la ville. Quelque temps après, la démolition fut résolue, et les pierres servirent à la construction du pont de la Concorde.

Plusieurs squelettes enchaînés furent trouvés pendant les démolitions de la Bastille et pieusement inhumés dans le cimetière de Saint-Paul.

Digitized by Google

Digitized by Google

Vue du Château Bayard.

De Château Saint-Germain.

Digitized by Google

LE CHATEAU DE SAINT-GERMAIN

L'existence du vieux château de Saint-Germain, dont nous donnons ici la gravure, ne remonte pas au delà de l'année 1325. C'est vers cette époque que François Ier, auquel on devait déjà l'édification des maisons royales de Fontainebleau et de Chambord, entreprit de reconstruire le château de Saint-Germain, qui depuis est demeuré tel à peu près que nous le voyons aujourd'hui. Nous ne nous occuperons point, par conséquent, de l'espèce de château-fort qui, sous les rois précédents, avait existé à la place de celui-ci; nous dirons seulement que cette position, unique par son avantage, ayant de tout temps attiré l'attention des maîtres de la contrée, il est fait mention, dès le IIe siècle, dans les chroniques, d'un château royal de Saint-Germain.

Plusieurs auteurs ont pompeusement raconté et les noces de François Ier avec madame Claude, lesquelles furent célébrées au château de Saint-Germain, et le goût prononcé de ce prince pour cette habitation royale.

Ce fut pour Diane de Poitiers, que la beauté du paysage et la pureté de l'air de Saint-Germain avaient séduite, que François Ier tira le château de ses ruines. Par une bizarrerie que la galanterie de l'époque peut seule faire comprendre, il fit donner à cette construction la forme d'un D gothique. Pour qu'il ne manquât rien aux agréments de cette résidence, François Ier y joignit un parc de quatre cent seize arpents, enclos de murs, et dans lequel on enferma des cerfs, des daims, des sangliers, amenés en grand nombre de la forêt de Fontainebleau.

Plusieurs rois de France affectionnèrent le séjour de Saint-Germain; c'est sous le règne de Henri IV que l'on vit s'élever, à côté de l'ancien château, une seconde habitation royale, qui prit le nom de Château-Neuf. Jacques II est le dernier qui ait habité cette résidence royale, et avec ces hôtes couronnés toute son importance a cessé. Les deux édifices ont souffert de cet abandon. Le Château-Neuf avait déjà cessé d'exister avant 93, et, si l'ancien a résisté aux ravages du temps et des révolutions, on le doit à l'étonnante solidité de sa construction, qui seule a arrêté la main des niveleurs. Il est, comme on l'a dit, d'une forme pentagone irrégulière et entouré de fossés profonds, que l'on traverse au moyen de deux ponts-levis. Sa hauteur moyenne est de quatre-vingt-dix pieds à partir de sa base dans le fossé.

Cet ancien palais, tout plein de souvenirs historiques, est aujourd'hui devenu une maison de correction militaire. C'est ce que

Digitized by Google

vous annoncent ces grilles, ces verrous, ces murs qui s'ajoutent à la profondeur des fossés. Pénétrons donc dans cette maison de rachat; nous ne verrons que des corps jeunes et robustes, apprenant à faire un emploi intelligent de leurs forces, des cœurs qui s'émeuvent à tous les nobles sentiments, et qui travaillent à se réhabiliter assez pour être encore dignes de porter l'uniforme.

Cette institution a été appliquée, pour la première fois, à l'armée, par ordonnance royale du 3 décembre 1832. Les essais en furent faits dans les bâtiments de l'ancien collége Montaigu, situés entre le collége Sainte-Barbe et la place du Panthéon; mais ce local devint bientôt trop étroit pour le nombre des détenus; il fallut faire un nouveau choix, et, au mois d'avril 1836, le pénitencier militaire fut transféré à Saint-Germain. Les vastes appartements, les galeries, avaient été distribués en rangées de cellules ordinaires, où chaque prisonnier se retire le soir; les celliers avaient fait place à des cellules ténébreuses, où sont renfermés ceux qui ne se soumettent pas à l'ordre de la maison. L'immense hauteur des salles d'armes, des salles de gala, avait été coupée en plusieurs étages d'ateliers, et le château royal pouvait recevoir cinq cents prisonniers.

Cette création est surtout remarquable en ce point, que le condamné militaire est seulement suspendu de son service, mais ne cesse pas de faire partie de l'armée, et reste soumis au code particulier qui la régit; parmi ses heureux résultats nous citerons le suivant : Il y a quelque temps, seize hommes avaient atteint le terme de leur expiation ou obtenu remise du reste de leur peine; au lieu de quitter le château pour tomber dans les hideuses séductions qui déjà les attendaient, on les a vus, revêtus de l'uniforme des corps divers auquels ils appartenaient avant leur faute, sortir en rangs, sous le commandement d'un sous-officier, traverser au pas et en bon ordre cette ville que leurs devanciers avaient plus d'une fois troublée des excès de leur joie et se diriger sur Versailles, où ils ont trouvé dans la discipline militaire l'appui dont ils avaient besoin contre eux-mêmes. Loin de se plaindre de cette précaution, ils ont chargé le sous-officier qui les accompagnait de leurs remercîments pour le commandant.

Digitized by Google

LE CHATEAU D'AMBOISE.

« A l'orient de Tours, dit un vieux chroniqueur, est la ville et château d'Amboise, sur la rivière de Loire, ville autant gracieuse en séjour qu'en toutes sortes d'aménités. »

Bâti par Jules César, détruit deux fois par les Normands, le château d'Amboise fut relevé de nouveau par les premiers comtes d'Anjou, Suplice, Hugues et Ingelger. Les descendants de ce dernier embellirent et augmentèrent successivement le manoir paternel, qui, passant en propriété, en 1341, à Philippe de Valois, devint alors une résidence royale. Louis XI et Charles VIII habitèrent souvent le château d'Amboise; mais ce fut sous le dernier de ces princes, que ce séjour acquit un nouveau degré de splendeur.

Bâti sur une masse élevée de rochers, au confluent de la Loire et de l'Amasse (département d'Indre-et-Loire), le château qui se dessine au bout d'un pont, dont une mention faite par Grégoire de Tours atteste l'antiquité, a ses approches défendues d'un côté par la rivière, et de l'autre, vers la campagne, par un large et profond fossé ouvert dans le roc. Ses murailles crénelées et soutenues par des contre-forts massif carrés, ses tours rondes et ses toîts arrondis, et s'élançant dans les airs en pointes aiguës, forment un ensemble gothique d'en effet pittoresque. Diverses parties de l'édifice méritent une attention particulière. La chapelle, remarquable dans la richesse de ses ornements et dans la délicatesse exquise de ses détails, rappelle, par son style quelque peu italien, que le jeune roi qui la fonda était tout préoccupé de cette Italie, à travers laquelle la victoire l'avait emporté si rapidement. Le morceau capital du monument est une puissante tour ronde, haute de quatre-vingt-quatre pieds. Dans sa cavité, monte lentement en spirale un escalier sans degrés, ou plutôt une rampe dont la pente est si douce et le plan si graduellement incliné, qu'une voiture la peut gravir jusqu'à la plate-forme, du sommet de laquelle l'œil charmé s'abaisse sur les rives tant vantées de la Loire. Cette rampe est pratiquée sous une voûte d'assez belles proportions, qui appuie ses arceaux sur des têtes humaines réunies en groupes. Indépendamment de la chapelle et de la tour, le château posséda encore pendant longtemps une autre merveille, sur laquelle le cicérone appelait surtout l'admiration des visiteurs. C'é-

Digitized by Google

tait un immense bois de cerf, accompagné d'une tête, d'un cou et de côtes non moins gigantestes. Chacun, à leur aspect, se récriait de surprise, lorsqu'en 1700 le roi d'Espagne, Philippe V, s'étant avisé de les examiner avec une attention plus minutieuse, reconnut qu'ils étaient l'œuvre d'un artiste habile sans doute, mais non point de la nature.

D'importants évènements dont il fut le théâtre ont donné au château d'Amboise une grande illustration historique. Louis XI y fonda, le 1er août 1469, un ordre de chevalerie : il le plaça sous l'invocation et le patronage de l'archange saint Michel, qu'il révérait avec une dévotion toute particulière, « parce qu'il fut, disait-il dans l'acte d'institution, le premier chevalier qui, pour la querelle de Dieu, victorieusement batailla contre le dragon, ancien ennemi de la nature humaine, et le trébucha du ciel, et qui, son lieu et oratoire, appelé le mont Saint-Michel, a toujours sûrement gardé, préservé, défendu et empêché d'être pris, subjugué, ni mis ès mains des anciens ennemis de notre royaume. » Ces paroles et la devise de l'ordre : *Immensi tremor Oceani* (terreur de l'immense Océan) consacraient une ancienne tradition populaire, suivant laquelle toutes les fois que les Anglais avaient tenté de s'approcher du mont Saint-Michel, on avait vu l'archange former les orages dans les airs et déchaîner la tempête sur les mers. L'ordre de Saint-Michel, d'abord tenu en haute estime, fut ensuite prodigué sans mesure, surtout par Catherine de Médicis, tellement qu'il perdit tout son éclat et toute sa considération, et que, sous les fils de Henri II, on ne l'appelait plus que le *collier à toutes bêtes*.

Les travaux qu'il fit exécuter au château d'Amboise ne sont pas les seuls souvenirs qu'y ait laissés Charles VIII. Sa vie, qu'il y passa en partie, y avait commencé (1470) : elle y devait finir. Voulant aller voir jouer de plus près une partie de paume, à laquelle il assistait d'une fenêtre, il descendit dans les fossés, et se heurta si violemment la tête contre une porte basse, qu'il mourut quelques heures après (1497). On montre encore la porte fatale qui causa l'accident.

En 1560, sous le règne si court de François II, un évènement politique, qui reçut depuis le nom de conjuration d'Amboise, vint ajouter à la célébrité de cette résidence royale. Le chef apparent de cette conjuration, dont le prince de Condé, malgré ses désaveux constants, passa pour être le chef réel, se nommait La Renaudie, et jouissait de la réputation d'un brave capitaine. Belleforest le cite comme l'un des hommes les plus éloquents du royaume. Un procès qu'il eut à soutenir relativement à la possession d'un bénéfice, et dans le cours duquel il commit un faux, compromit son honneur et sa vie. Le duc de Guise ayant favorisé

Digitized by Google

son évasion, La Renaudie s'enfuit à Genève, où il embrassa le calvinisme. Ensuite il parcourut l'Allemagne et les Pays-Bas, pour établir des rapports entre les notabilités du parti protestant. Mais voyant qu'au zèle religieux il fallait joindre des motifs d'intérêt et d'ambition pour imprimer un mouvement actif à leur cause, il voulut rentrer en France, et le duc de Guise lui en rouvrit l'accès en lui procurant des lettres de révision.

Au lieu de songer à son procès, La Renaudie ne s'occupa que d'abattre la puissance des Guises, persécuteurs du calvinisme. Quand il crut pouvoir compter sur le dévouement et la discrétion d'un certain nombre d'hommes influents, il leur développa un plan de conspiration, qu'ils adoptèrent. Une consultation rédigée à Genève décida que, sans blesser sa conscience, ni manquer à la majesté royale, il était loisible de recourir à la force pour soustraire le roi à la domination des Guises. Les conjurés se réunirent à Nantes le 1er février 1560 : La Renaudie les harangua dans un discours que de Thou nous a conservé : puis il vint à Paris, avec l'autorisation de lever cinq cents cavaliers et quinze cents fantassins. Il logea chez un avocat nommé Avenelles, auquel il se confia, et qui le trahit par timidité.

La cour, avertie du complot, quitte Blois, ville sans défense, pour se rendre à Amboise. Les conjurés s'y rendent aussi par détachements, afin d'exciter moins de soupçons; mais, à mesure qu'ils arrivent, on s'empare de leur personne; le duc de Nemours les fait jeter dans les prisons de la ville, ou pendre aux créneaux du château, selon qu'il en attend ou non de nouvelles lumières. Instruit de ce désastre, La Renaudie se dispose à attaquer Amboise et à l'enlever de vive force. Il traversait la forêt de Château-Renaud, lorsqu'il est rencontré par le jeune Pardaillan, son cousin, qui court sur lui le pistolet à la main. La Renaudie saute à bas de son cheval, et renverse le jeune homme de deux coups d'épée; mais un page de Pardaillan l'étend mort, d'un coup d'arquebuse, sur le corps de son maître. Le cadavre de La Renaudie, rapporté à Amboise, fut attaché à une potence, avec cette inscription : *La Renaudie, dit Laforêt, chef des rebelles.*

Digitized by Google

LE CHATEAU DE CLISSON.

Les guerres de la Vendée, si désastreuses pour les peuples de la Bretagne, furent surtout fatales à la ville de Clisson. Ses habitants, dont le nombre s'élevait à trois mille, sont réduits à douze cents ; ses couvents, ses églises ont disparu, et de son château si formidable il ne reste plus que quelques débris. En sortant de la ville, on y entre par une porte à demi démolie, attenant aux murailles élevées par Olivier Ier de Clisson, et qui présentent encore un aspect imposant. Cette porte est accompagnée d'une autre plus petite. Toutes les deux avaient autrefois un pont-levis. Partout, à mesure qu'on avance, les vestiges d'une horrible dévastation se joignent à ceux de la vétusté. Dans la première cour, à gauche, sont des caveaux humides dans lesquels on peut descendre ; ces souterrains, qui ne recevaient le jour qu'à travers d'épaisses grilles, étaient les prisons du château.

De la première cour on entre dans un bastion où se trouvent deux ormes, dont la vieillesse atteste si bien la vétusté de ces ruines. Après avoir franchi dix portes, dont plusieurs sont défendues par des ponts-levis et des herses pratiquées dans des murailles de dix pieds d'épaisseur, on parvient à la dernière cour. C'est là qu'étaient les habitations de ces guerriers, qui faisaient une prison de leur demeure, et qui ne se croyaient en sûreté que lorsqu'ils étaient inaccessibles.

Le milieu de la cour était marqué par un puits, témoin des cruautés les plus atroces de nos dernières guerres civiles. Ce puits est comblé aujourd'hui... Un arbre funéraire planté dans son enceinte proclame l'oubli pour le meurtrier, la pitié pour la victime.

Ici, mille sensations confuses vous assiègent. On considère ces fortifications assises sur le granit, pour rivaliser de durée avec lui. Des chambres ont été pratiquées dans leur intérieur, et on dirait une habitation destinée à des géants. Si quelque chose peut donner une idée de ces constructions colossales, c'est le foyer de la cuisine, partagé en deux cheminées, d'une longueur de dix-huit pieds sur neuf de profondeur.

Aujourd'hui, le soleil pénètre dans ces murs qui ne recevaient le jour que par d'étroites ouvertures ; le vent siffle dans ces salles désertes, où retentissait le bruit des armes ; le lierre rampe sur ces créneaux brisés, où flottaient les nobles bannières. Ces tours, qui

Digitized by Google

avaient résisté tant de fois aux attaques de l'homme, n'ont pu soutenir les assauts du temps. Vers le milieu du XVIIe siècle, la moitié du donjon s'est écroulée.

Les fenêtres partagées par une croix de pierre, la forme des créneaux, des machicoulis, le plan même de l'édifice, tout annonce cette architecture moresque née dans des climats plus doux, et qui paraît comme étrangère sous notre ciel humide.

Cette forteresse, en effet, fut construite par Oliver Ier de Clisson, à son retour des croisades; mais, bâtie sur un rocher, en face du confluent de deux rivières, sa position était trop avantageuse pour qu'on puisse supposer que quelque édifice ne s'était pas déjà élevé sur l'emplacement qu'elle occupe. Elle remplaça, dit-on, un ancien castel, qui lui-même avait succédé à des fortifications romaines détruites par les Normands.

C'est à ce monument que se rattachent les souvenirs les plus illustres des annales bretonnes. C'est là que naquit Olivier de Clisson, cet ennemi irréconciliable des Anglais, ce rival de Montfort, ce frère d'armes de Duguesclin, qu'il fut jugé digne de remplacer.

Olivier Clisson n'était âgé que de douze ans, lorsque son père eut la tête tranchée à Paris, par ordre de Philippe de Valois. Elevé en Angleterre, il revint dans sa patrie dès qu'il put porter les armes, et prit part aux querelles des comtes de Montfort et de Blois. La bataille d'Aurai termina le débat à l'avantage du premier (1364). Clisson, qui avait contribué à la victoire, ne fut pas content de la manière dont on paya ses services. Charles V l'appela à sa cour, le combla de bienfaits. Devenu le frère d'armes de Duguesclin, il l'aida puissamment à débarrasser le royaume du fléau des *grandes compagnies* (1370). Au lit de mort, Charles V désigna Clisson comme seul capable de porter l'épée de connétable pendant la minorité de Charles VI (1380). C'est lui qui commandait l'avant-garde de l'armée française à la bataille de Rosbecq, si fatale aux Flamands (1382). La nuit du 13 au 14 juin 1593, il fut attaqué dans la rue Culture-Sainte-Catherine, et laissé pour mort par une vingtaine d'assassins, ayant à leur tête Pierre de Craon, qui voulait se venger du connétable. Le caractère inflexible de Clisson le perdit à l'époque où la démence de Charles VI plaça ce monarque sous la tutelle de ses oncles. Accusé de maléfices et condamné à une amende de cent mille marcs d'argent, il se retira dans son château de Josselin en Bretagne, où il mourut. La cupidité, l'avarice ternirent les grandes qualités de Clisson : son héritage s'élevait à un million sept cent mille francs, somme prodigieuse quand on calcule la valeur de l'argent au XVe siècle. C'est en vain que Saint-Foix a essayé de réhabiliter sa mémoire : la voix des contemporains l'accuse avec trop de force pour qu'il soit possible de croire que la source de sa fortune ait été entièrement pure.

Digitized by Google

Lorsque les guerres de la Ligue commencèrent à désoler la France, Henri de Bourbon, roi de Navarre, assiégea ce château en 1588. Ne pouvant le prendre, il se rejeta sur Beauvais, dont il s'empara. A la mort de Henri III, le duc de Mercœur, qui était le chef de la Ligue en Bretagne, et qui prétendait se rendre maître du duché, sur lequel il faisait valoir les droits de la maison de Blois, dont il avait épousé l'héritière, ne voulut plus reconnaître le successeur de ce prince. Les états de Bretagne se déclarèrent du parti contraire, et la plupart des places fortes de Bretagne furent fermées au prince rebelle. Il assiégea vainement le château de Clisson.

Depuis cette guerre, cet édifice était resté dans un abandon total. Déjà ses vieilles murailles, délaissées pendant deux siècles, commençaient à tomber en ruines, lorsque la guerre de la Vendée a achévé de le rendre inhabitable. A cette époque, il servit de place d'armes à l'armée de Mayenne.

Les ruines du château de Clisson appartiennent maintenant à un amateur d'antiquités qui les garde pour l'amour de l'art. Malheusement la vie de l'homme est courte, et les spéculateurs sans entrailles sont nombreux.

LE CHATEAU DE LUYNES.

Le château de Luynes, situé sur un rocher, près de la petite ville de ce nom, fut bâti, selon les apparences, vers le commencement du XIVe siècle. Ses tourelles avec leurs fenêtres percées en meurtrières, leurs escaliers en colimaçon appartiennent à cette époque, aussi bien que ses remparts en ruines et sa grande tour presque entièrement écroulée.

Ce château est une ancienne dépendance de la terre de Maillé, érigée par Louis XIII en duché-pairie, au mois d'août 1619, en faveur de Charles d'Albert, connétable de Luynes, son favori.

Charles d'Albert, qui n'avait pour toutes chances de fortune qu'un physique aimable et la volonté de parvenir, avait été nommé page de la chambre par Henri IV, son parrain, puis attaché, avec l'emploi d'*amuseur*, à la personne du dauphin (Louis XIII). Il s'était rendu agréable au prince par le talent avec lequel il dressait des pies-grièches à chasser des moineaux, et bientôt il avait étendu et

Digitized by Google

Vue du Château de Clisson.

Château de Luynes.

Digitized by Google

Digitized by Google

consolidé son crédit, en entrant dans les idées religieuses du jeune roi, et en s'associant à ses exercices de dévotion. Louis XIII, qui n'avait besoin que de jouer, de prier, d'aimer et d'être dominé, laissa prendre rapidement, à son compagnon de jeux et de prières, un ascendant tel que le maréchal d'Ancre et la reine-mère s'en alarmèrent.

Pour étouffer, en l'assouvissant, l'ambition à laquelle Charles d'Albert pouvait se laisser aller dans sa position, et en même temps pour se l'attacher, Concini lui confia le gouvernement d'Amboise. Mais cette faveur ne fit que stimuler la cupidité du favori; les craintes de Concini, en lui donnant la mesure de son pouvoir, lui inspirèrent le désir et l'audace d'en user, et son ambition alla, du premier coup, jusqu'à convoiter la place du maréchal. Il fit du roi son complice, en lui suggérant l'envie de régner par lui-même et de sortir de tutelle; car il était nécessaire, pour l'exécution de ses projets, d'atteindre du même coup le ministre et la régente. Le ministre fut assassiné, la régente exilée à Blois, et Louis XIII, qui inaugurait ainsi convenablement son règne, s'écria : « *Maintenant je suis roi !* » parce qu'il changeait de tuteur, et que son favori allait gouverner au lieu de sa mère.

Une cupidité et une ambition sans bornes sont les traits caractéristiques de Charles d'Albert : places, honneurs, emplois, dignités, l'épée de connétable, les sceaux de l'État, terres, argent, il convoitait tout et prenait tout pour lui et pour les siens, *qui arrivaient d'Avignon à la cour par batelées,* disait Louis XIII, *sans qu'il y en eût un seul habillé de soie !* C'était d'ailleurs un homme médiocre, sans idées et sans capacité militaire ou administrative, et qui ne montra de talents que dans la défense de sa fortune, qu'attaquaient tant de compétiteurs jaloux et puissants. Il lui fallait, il est vrai, d'autant plus d'habileté et d'efforts pour se maintenir, que le roi, à la fin, l'aimait moins encore qu'il n'aima depuis Richelieu, et qu'il ne jugeait point la conservation de son ministre utile à la chose publique.

Le désordre et l'anarchie, qui désolaient le royaume à la mort de Concini, redoublèrent d'intensité sous le gouvernement du duc de Luynes. La guerre civile s'organisa fortement, parce que les mécontents purent placer à leur tête la reine-mère, que le duc d'Epernon avait enlevée du château de Blois. « Depuis la fameuse « ligue du bien public, dit un historien, on n'avait point vu en « France de plus formidable parti. » Louis XIII et Marie de Médicis se combattirent et négocièrent de puissance à puissance. Le dernier traité, ménagé par Richelieu, et conclu à Brissac (16 août 1620), allait sans doute être rompu, comme ceux qui l'avaient précédé, lorsque la mort du duc de Luynes, en laissant le roi sans

Digitized by Google

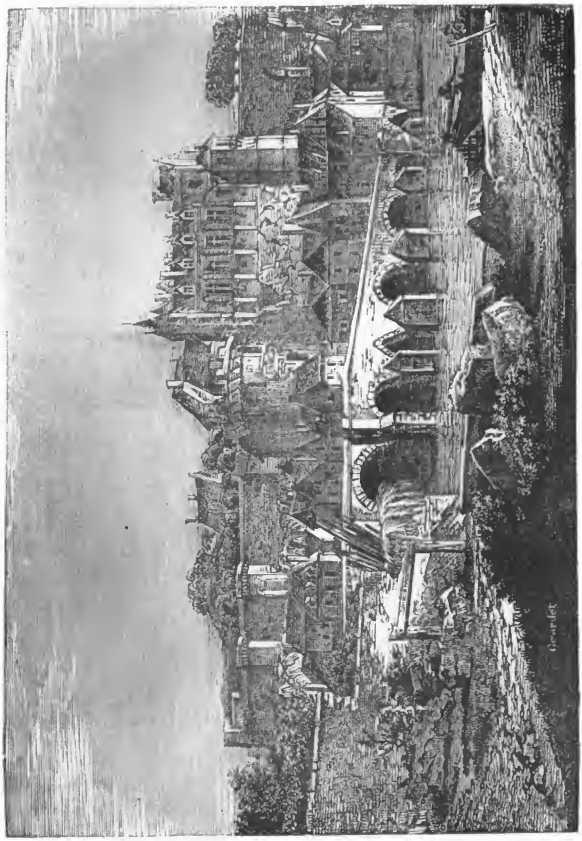
tuteur, l'engagea à rendre à sa mère l'autorité pour laquelle elle guerroyait depuis trois ans.

A peine cette guerre civile s'éteignait-elle que de Luynes en alluma une autre plus dangereuse encore, pour déflorer son épée de connétable et pour tenir Louis XIII en haleine. Excité par ces motifs et aussi par l'intolérance de ses opinions religieuses (ce fut ce ministre du fils de Henri IV qui permit aux jésuites de rouvrir leurs collèges à Paris), il revint sur les cessions d'églises et les concessions faites aux protestants sous le règne précédent. L'esprit de sédition fermentait alors dans toute la France, et lorsque de vains prétextes suffisaient pour soulever des provinces, des causes légitimes ne pouvaient manquer de produire une conflagration générale. Tout le midi de la France prit les armes, et Louis XIII se mit en campagne, sans s'arrêter aux remontrances du vieux Duplessis-Mornay, qui donna à de Luynes cette belle leçon : « Faire la guerre « à ses sujets, c'est témoigner de la faiblesse. L'autorité consiste « dans l'obéissance paisible du peuple ; elle s'établit par la justice « et par la prudence de celui qui gouverne. La force des armes ne « se doit employer que contre un ennemi étranger. Le feu roi au- « rait bien renvoyé à l'école des premiers éléments de la politique « ces nouveaux ministres d'État, qui, semblables aux médecins « ignorants, n'auraient point eu d'autres remèdes à proposer que « le fer et le feu, et qui seraient venus lui conseiller de se couper « un bras malade avec celui qui est en bon état. » De Luynes, qui avait ses éperons à gagner, laissa parler le sage conseiller d'Henri IV, et conduisit l'armée royale contre les protestants. Mais il déshonora son épée de connétable en échouant devant les villes fortes et en ravageant les villes ouvertes. Il était devenu si odieux et si déconsidéré, le roi était si las de lui, qu'il mourut à temps pour échapper à une disgrâce. Ce qui prouve toute la barbarie et tout le désordre du temps, c'est qu'à peine le connétable eut-il succombé à la fièvre que lui avait donnée le chagrin de ses revers, que ses équipages furent pillés, et que les domestiques le laissèrent nu, comme à l'époque où il partageait un manteau avec ses deux frères.

LE CHATEAU DE BLOIS.

Ce monument n'a aucun caractère d'architecture particulier ; tous les styles s'y trouvent réunis et en quelque sorte confondus ; et il est aisé de voir qu'il y eut de longs intervalles entre les con-

Digitized by Google



Vue de Blois.

Digitized by Google

structions de ses diverses parties. Son origine est pourtant fort ancienne; mais, depuis près de deux siècles, les constructions primitives ont disparu. Déjà il n'en restait qu'une tour au commencement du XIVe siècle, lorsque les princes de la maison de Champagne firent bâtir un nouveau château sur les ruines du premier. Louis XII, n'étant encore que duc d'Orléans, vint ensuite habiter ce palais, et y fit ajouter des constructions importantes.

L'aile du château située à l'orient fut bâtie à deux époques différentes. La partie la plus ancienne renferme la salle où se tinrent les états, sous Henri III, en 1576 et en 1588. Le reste de l'édifice fut achevé sous le règne de ce dernier prince. Tout le côté septentrional est du règne de François Ier. De grands souvenirs historiques se rattachent à cette partie du château de Blois : Henri II, Charles IX, Henri III y résidèrent, et ce fut là que le duc de Guise tomba sous les coups des assassins à la solde du roi.

Henri III, effrayé de l'audace de la Ligue, avait fait défendre au duc de Guise d'approcher de Paris. Celui-ci, dédaignant les ordres du prince, fait son entrée dans la capitale. Henri envoie contre lui les gardes suisses; mais les bourgeois de Paris prennent parti pour le duc; ils élèvent des barricades, assiègent le Louvre. Obligé de fuir, le roi se rend à Rouen, et de là au château de Blois, où il convoque les états, en même temps que, à la suite d'une feinte réconciliation, il y faisait appeler le duc de Guise.

Les états s'ouvrirent à Blois le 16 octobre 1588. Le clergé avait cent trente-quatre députés, la noblesse cent quatre-vingt, ainsi que le tiers-état. En qualité de grand-maître de la maison du roi, le duc de Guise fit les honneurs de la première séance. « Les dé-
« putés étaient entrés, dit un contemporain, et la porte fermée; le
« duc de Guise assis en sa chaise, habillé d'un habit de satin
« blanc, la cape retroussée à la Bigearre, perçant de ses yeux toute
« l'épaisseur de l'assemblée, pour reconnaître et distinguer ses ser-
« viteurs, et d'un seul élancement de sa vue les fortifier en l'espé-
« rance de l'avancement de ses desseins, de sa fortune et de sa
« grandeur, et leur dire, sans parler : Je vous vois, se leva, et, après
« avoir fait une révérence, suivi de deux cents gentilshommes et
« capitaines des gardes, alla quérir le roi, lequel entra, plein de
« majesté, portant son grand ordre au col. »

Le discours du roi était empreint de modération : cependant les ligueurs s'en offensèrent, et l'obligèrent à rétracter quelques expressions. La ratification de l'*édit d'union* et sa conversion en loi de l'État fut la décision la plus importante que prit l'assemblée. L'immense intérêt politique des circonstances dominait toute discussion, et rendait les députés indifférents à toute autre matière, tandis que l'importance même de la question qui était à résoudre, quoiqu'on ne l'avouât pas, faisait hésiter chacun avant de l'aborder. Deux

Digitized by Google

mois s'étaient écoulés en petites hostilités, qui toutes auraient révélé, si la chose eût encore été à faire, le mauvais vouloir du duc de Guise ; ainsi, en même temps qu'il forçait le roi de s'engager à mener vigoureusement la guerre contre les huguenots, il le mettait dans l'impossibilité de tenir son engagement, en l'obligeant à souscrire à une considérable réduction des impôts, déjà insuffisants. La pensée principale du duc, au moment où il fut frappé de mort, et le premier point qu'il voulait emporter, était de se faire nommer connétable par les états.

Si les sourdes manœuvres du roi, si les petites mutations dans la domesticité de la cour, n'avaient point éveillé la sollicitude du duc, ses amis s'en étaient inquiétés, et ils lui recommandaient la prudence et la circonspection. Mais de Guise, sans songer que le désespoir des faibles les pousse quelquefois à des partis violents et extrêmes, rassurait ses partisans, et se rassurait lui-même par le souvenir de toutes les occasions favorables qu'avait manquées son ennemi. « *Ils n'oseraient !* » disait-il, parce qu'ils n'avaient pas encore osé, et il persévérait dans sa sécurité avec un aveuglement capable de donner gain de cause aux fatalistes, malgré les avis les plus formels et les plus précis qui lui étaient donnés sur l'attentat que le roi méditait contre lui.

L'assassinat du duc de Guise fut proposé, discuté et voté dans le conseil du roi ; les formes de l'exécution furent également mises en délibération, les exécuteurs furent choisis, apostés ; enfin toute l'opération fut préparée et conduite avec une longue méditation, un patient raffinement de précautions et de détails, un étrange sang-froid. « Le 22 décembre, dit Anquetil, le roi fit avertir le duc que, voulant avoir la journée libre, il tiendrait le lendemain le conseil de grand matin, et qu'il l'invitait à s'y rendre, parce qu'on y devait traiter deux affaires qui intéressaient ses amis. En arrivant, le duc se trouve investi des gardes du roi (apostés à dessein), qui l'accompagnent jusqu'au haut de l'escalier, le chapeau bas, le priant, en qualité de grand-maître de la maison du roi, de les faire payer de leurs appointements. A la vue de cette troupe suppliante, l'escorte du duc s'écarte et se disperse. Quand il est entré dans la salle du conseil, la porte se ferme, les gardes reprennent leurs postes, et empêchent que de nouveaux avis, qu'on envoyait au duc, ne parviennent jusqu'à lui. A peine fut-il entré que, soit indisposition naturelle, soit frayeur, fruit de la réflexion, il devint pâle, et se plaignit d'un mal de cœur : quelques confortatifs le remirent. Dans le moment qu'il reprenait ses forces, on l'avertit que le roi veut lui parler dans son cabinet. Il salue gracieusement l'assemblée, sort de la salle, entre dans la chambre du roi, qui y était attenante, et de là se rend vers le cabinet ; mais comme il était embarrassé à en lever la portière, un assassin, Saint-Malines, saisit d'une main la

Digitized by Google

garde de son épée, et de l'autre lui plonge, du haut en bas, un large poignard dans la gorge, tandis que d'autres officiers (gentilshommes gascons, attachés au service du roi, sans fonctions déterminées), le frappent à la tête et au ventre, dans la crainte qu'il ne soit cuirassé. Il pousse un grand soupir, en s'écriant : « *Je suis mort, mon Dieu, ayez pitié de moi !* »

Dans cette même partie du château s'élève encore la tour où le cardinal de Lorraine, frère du duc de Guise, fut emprisonné aussitôt après la mort du duc, et assassiné comme ce dernier quelques jours après.

A l'orient, il existe une autre aile bâtie à deux époques différentes. C'est dans la plus ancienne de ces deux parties que se trouve la salle où se tinrent deux fois les états, à douze années d'intervalle. La plus ancienne fut achevée sous Henri III, qui avait pour ce palais une affection particulière.

Plus tard, Gaston de France, duc d'Orléans, étant devenu propriétaire du château de Blois, y fit ajouter, par le célèbre Mansard, un corps de bâtiment remarquable par sa riche architecture, mais qui ne fut point achevé. Une immense cour précède le château ; ce fut dans son enceinte que se donnèrent deux magnifiques tournois : l'un, en l'honneur du prince de Castille, lorsqu'il vint s'unir à Claude de France; l'autre, à l'occasion du mariage du marquis de Montferrat avec la sœur du duc d'Alençon.

Le château de Blois a servi de retraite à deux femmes d'un caractère bien dissemblable: à Isabeau de Bavière, femme de Charles VI, Messaline éhontée qui mit la France à deux doigts de sa perte, et à Valentine de Milan, épouse de Louis, duc d'Orléans, lâchement assassiné par les partisans du duc de Bourgogne. Retirée à Blois et sentant sa fin approcher, elle assembla ses enfants autour de son lit de mort; parmi eux se trouvait Dunois, que, suivant l'usage du temps, on appelait le bâtard d'Orléans. Valentine les exhorta à soutenir la gloire de leur maison, et surtout à poursuivre la vengeance du meurtre de leur père. Dunois répondit mieux que les autres. « On me l'a volé! s'écria-t-elle, je devais être sa mère. » Cette princesse mourut en 1408, à l'âge de trente-huit ans, après avoir déployé les plus chastes vertus, le plus noble caractère, et conservé des mœurs pures sur une scène corrompue et dominée par les passions.

Les derniers grands personnages qui vinrent chercher un asyle au château de Blois, sont l'impératrice Marie-Louise, seconde femme de Napoléon, et le roi de Rome, son fils, qui s'y réfugièrent le 30 mars 1814, alors que le canon des alliés retentissait aux barrières de Paris.

Digitized by Google

LE CHATEAU DE TARASCON.

La fondation de la ville de Tarascon est attribuée par quelques auteurs aux Phéniciens; mais cette opinion, ne s'appuyant sur aucun fait précis, peut être contestée. Ce qui est certain, c'est que, sous la domination romaine, cette ville avait déjà une certaine importance, et qu'elle possédait une citadelle nommée *Arx Jovis*.

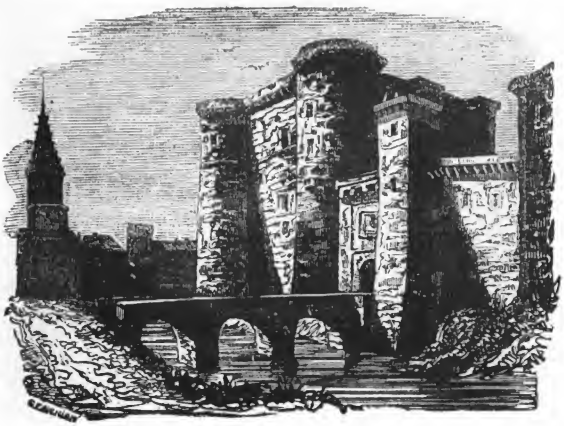
Cette cité est bâtie sur la rive gauche du Rhône, vis-à-vis Beaucaire. Un magnifique pont suspendu, appuyé sur une longue chaussée qui occupe une île du Rhône, permet la libre circulation des voyageurs et des marchandises entre la Provence et le Languedoc.

Tarascon était autrefois entourée de fortifications assez imposantes; mais aujourd'hui ses murailles et ses tours tombent en ruines; il en reste pourtant encore quelques parties remarquables, et, entre autres, une des trois portes dont la muraille était percée, laquelle est d'une architecture noble et majestueuse. Les rues sont belles; plusieurs sont alignées, régulières et assez larges; celle qui conduit à la place de l'Hôtel-de-Ville est ornée de portiques où l'on peut circuler à l'abri du mauvais temps. C'est la seule ville du département où ce genre d'architecture, à la fois commode et élégant, ait été conservé. La place de l'Hôtel-de-Ville est bien décorée, mais un peu étroite. Le Cours qui borde la grand'route est une très-jolie promenade, entretenue avec beaucoup de soin. Les dehors de la ville sont riants et agréables, surtout le long du Rhône, où il y a des levées de terre, bordées de beaux arbres, d'où l'on jouit d'une vue magnifique.

Ce fut en 1256, sous le règne de Charles II, que les dominicains s'établirent à Tarascon, où, grâce aux libéralités de ce prince, ils firent construire plusieurs monuments remarquables, entre autres l'église qui porte encore aujourd'hui le nom de leur ordre, et sur le frontispice de laquelle on voit un bas-relief allégorique d'une belle exécution. A cette même église se rattache un souvenir historique qui doit trouver place ici. C'était au temps de la Ligue. Un nommé Henri, habitant de Tarascon, étant entré dans cette église pour y faire sa prière du soir, s'y endormit. A son réveil, trouvant les portes fermées, il se réfugie dans un confessionnal. Il y était à peine que minuit sonna; en même temps, Henri entendit une des portes de l'église s'ouvrir, et, à la lueur de la lampe qui

Digitized by Google

Château de Blois.



Château de Tarascon.

Digitized by Google

Digitized by Google

brûlait dans le chœur, il aperçoit plusieurs hommes qui entrent successivement, se réunissent et semblent tenir conseil. Henri écoute attentivement, et il apprend que le clergé se dispose à ouvrir les portes de la ville à un parti de ligueurs commandé par Dampin; il retient aussi le mot des conjurés qui était *la mort*. Aussitôt Henri s'esquive, court avertir les autorités royales, et la ville est sauvée. Cet homme, qui fut généreusement récompensé par le roi, reçut, à cette occasion, de ses compatriotes, le surnom de *La Mort*, que plusieurs de ses descendants portent encore aujourd'hui.

Le couvent des capucins, à Tarascon, était aussi fort riche autrefois, et avait une fort belle église. Ce couvent était dirigé, en dernier lieu, par le père Chérubin, général de l'ordre. Ce religieux ayant été envoyé à Rome, près du pape Clément XIV, fit dessiner par le célèbre Vien six tableaux de grande dimension, représentant l'histoire de sainte Marthe. Ces tableaux ont échappé aux fureurs révolutionnaires, et sont aujourd'hui un des principaux ornements de l'église Sainte-Marthe, ainsi que deux autres de Vanloo qui étaient également aux capucins. Une des salles de l'hôtel de ville est décorée aussi de plusieurs tableaux tirés du même couvent.

C'est une tradition généralement admise à Tarascon, que Marthe, sœur de Marie-Madeleine, vint avec sa suivante Marcelle dans cette ville, où elle apporta la foi chrétienne. Le pays était alors ravagé par un monstre qu'on appelait *la Tarasque*, du nom de la ville; Marthe, dit-on, l'enchaîna avec sa ceinture et en délivra le pays.

Cette légende, assez semblable à celle de *la Gargouille* de Rouen, de *la bête du Gevaudan* et de plusieurs autres, donna lieu, par la suite, à des jeux singuliers qu'on célébrait chaque année, le jour de la Pentecôte. Des hommes de peine, costumés uniformément, allaient, vers midi, chercher la Tarasque pour la conduire hors de la porte Jarnègues. La Tarasque, représentation d'un dragon monstrueux, était formée d'un assemblage de cerceaux recouverts d'une toile peinte; ses pattes étaient armées de griffes, sa queue écailleuse et plusieurs fois recourbée, sa tête tenait du taureau et du lion. Cette effrayante figure était portée par une douzaine d'hommes, et l'un d'eux s'introduisait dans le corps de la Tarasque pour en faciliter les mouvements; des fusées étaient attachées aux deux narines de l'animal, et l'on y mettait le feu au moment où la course commençait. Cette course était de nature à inspirer de la terreur; la Tarasque s'agitait en tous sens, comme si elle était animée de fureur et de rage. Plus d'une fois la rencontre de cette hideuse figure a été funeste aux habitants.

Le château de Tarascon est le plus grand, le plus magnifique monument dont le xve siècle ait enrichi le Midi. Commencé en

Digitized by Google

1400, il fut achevé par le roi René, qui l'habita et y donna des fêtes et carrousels magnifiques. Ce séjour royal est devenu une prison; dans cette triste métamorphose, l'intérieur a perdu ses ornements, mais le dehors conserve sa majesté. C'est un carré d'une grande élévation, ayant du côté de la ville deux belles tours rondes, et du côté du Rhône deux tours carrées irrégulières. Une enceinte plus basse, flanquée d'autres tours carrées, s'étend vers le nord. Quand on est sur le pont du Rhône, on voit le château à découvert; il élève sa masse imposante sur le bord oriental, tandis que l'autre rive présente les formes fantastiques des tours de Beaucaire. Quand on arrive du côté de terre, on l'aperçoit aussi de très-loin; sa blancheur et son élévation le font remarquer au-dessus de la ville, dont il dépasse tous les édifices; il est d'une fraîcheur qui ne laisserait pas soupçonner son antiquité de quatre siècles. Les comtes de Provence ont tous habité ce château durant leur séjour à Tarascon, où ils venaient très-souvent; ils y tenaient leur cour, y dansaient les ballets, et c'est là qu'au mois de juin 1449, le roi René donna ce tournois célèbre, dont les historiens de Provence parlent avec tant d'enthousiasme.

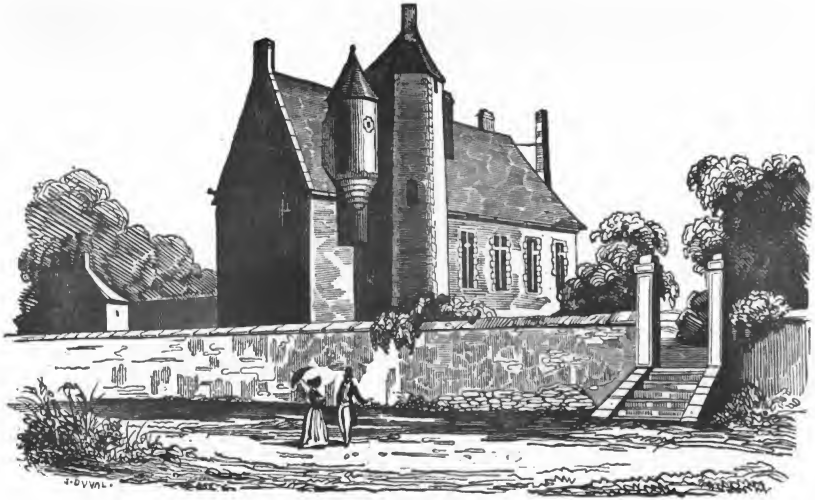
Les jeux de la Tarasque furent célébrés plusieurs fois dans ce château, en présence du roi René et de sa seconde femme, Jeanne de Laval, et la Tarasque continua à s'y rendre chaque année; mais, depuis 1789, ces jeux ne sont plus exécutés que dans les occasions extraordinaires, et bientôt, sans doute, ils seront entièrement oubliés.

LE CHATEAU DE PLESSIS-LES-TOURS.

Ce château, nommé d'abord Montils-les-Tours, appartenait à Hardouin de Maillé, chambellan de Louis XI, lorsque ce prince en fit l'acquisition, le 15 février 1463, moyennant cinq mille cinquante écus d'or, ce qui faisait à peu près cinquante mille francs de notre monnaie. Le roi fit aussitôt abattre l'ancien château, sur l'emplacement duquel il en éleva ensuite un autre, qui reçut de son fondateur le nom de Plessis-les-Tours.

Ce palais n'avait rien de remarquable, ni dans ses distributions, ni dans son architecture, et ne doit sa célébrité qu'au séjour de

Digitized by Google



Château de Plessis-les-Tours.

Digitized by Google

Louis XI, dont il retraçait du reste assez bien par sa structure les goûts simples et le caractère ombrageux.

Au commencement de son règne, Louis XI tint, au château du Plessis, une assemblée des prélats et principaux seigneurs du royaume, sous prétexte de prendre leur avis sur les moyens de remédier au mécontentement qui se manifestait de toutes parts contre l'administration de l'Etat; en réalité, son but était de sonder leurs intentions, et de voir face à face ses amis et ses ennemis. Dans cette assemblée, Charles, duc d'Orléans, portant la parole au nom des princes, crut devoir faire au roi des observations sur les impôts dont il avait chargé le peuple, et sur sa tendance au despotisme. Le roi fut d'autant plus irrité de ces remontrances, qu'il ne pouvait s'en dissimuler la justesse. Il en fit au duc des reproches en termes si durs et si offensants, en présence de toute l'assemblée, et Charles en conçut tant d'épouvante et de chagrin, qu'il en mourut à Amboise, quelques jours après.

Le château du Plessis fut le théâtre d'une des vengeances les plus cruelles qu'ait exercées Louis XI. On sait que Jean Balue, qui de simple clerc était devenu successivement évêque d'Angers, d'Évreux, d'Arras, cardinal de Sainte-Suzanne et dépositaire des secrets du roi, en qualité de ministre d'État, poussa l'oubli de tous ses devoirs jusqu'à le trahir, en révélant au duc de Bourgogne tout ce qui s'agitait dans le conseil. Sa correspondance ayant été interceptée, le roi le fit mettre dans un des cachots du Plessis, renfermé dans une cage de fer, où l'on ne pouvait se tenir ni couché, ni debout. On assure que cette terrible invention était due à Balue lui-même, qui fut le premier aussi à en éprouver le supplice.

Sur la fin de ses jours, devenu sombre et défiant à l'excès, dévoré de peur et d'ennui, Louis XI alla se confiner au Plessis-les-Tours, où il vécut jusqu'au dernier soupir, entouré de Tristan-l'Ermite, son compère et son bourreau, et d'Olivier-le-Daim, son barbier. Il se traînait d'un bout à l'autre d'une longue galerie; dessous ses yeux, pour toute récréation, quand il regardait par les fenêtres, étaient des grilles de fer, des chaînes et des avenues de gibets qui menaient à son château, autour duquel étaient disséminées dix mille chausses-trappes. Tristan rôdait sans cesse dans ces avenues, et tout homme suspect était pendu et noyé sans jugement. Des combats de chats et de rats, les danses de jeunes paysans et de jeunes paysannes qui venaient figurer, dans les donjons du Plessis, le bonheur de l'innocence champêtre, servaient à dérider le front du tyran. Puis il buvait du sang de petits enfants pour se redonner de la jeunesse: remède qui semblait tout-à-fait approprié au tempérament du malade. On faisait sur lui, disent les chroniques, de *terribles et merveilleuses médecines*. Par un juste supplice imposé à tous ceux qui versent le sang des hommes,

Digitized by Google

les terreurs de la mort assiégèrent les derniers moments de Louis XI ; il demandait la vie en pleurant à un ermite qu'il avait fait venir de la Calabre pour le consulter. Enfin il fallut mourir. Louis XI porta le premier le nom de roi très-chrétien, et les protestants jetèrent au vent ses cendres : les excès de la liberté religieuse et politique profanèrent la tombe de celui qui avait abusé des pouvoirs de la religion.

Il y eut peu de grands hommes sous Louis XI. Peut-être la main de fer de son despotisme les empêcha-t-elle de naître. L'histoire a cependant conservé la belle réponse que Jean de La Vacquerie, premier président du parlement, adressa au roi, à l'occasion d'un édit que ce célèbre magistrat jugeait contraire au bien public : « Que voulez-vous? lui dit le roi. » — « La perte de nos charges, répond La Vacquerie, et même la mort plutôt que de trahir nos consciences. »

Dans ce siècle, un moine allemand, nommé Guttemberg, découvrit l'imprimerie. Louis XI eut la gloire de favoriser l'établissement de ce bel art en France. Philippe de Commines est un des bons écrivains de notre langue. Ses mémoires, écrits avec naïveté, et cependant avec profondeur, font admirablement comprendre l'influence que la politique de Louis XI exerça sur son pays et le reste de l'Europe.

Sous le régne de Louis XVI, en 1778, le château de Plessis-les-Tours, peu digne d'être conservé comme résidence royale, fut converti en dépôt de mendicité. Plus tard, en 1794, devenu propriété nationale, il fut acheté par des spéculateurs qui le détruisirent presque entièrement. Il n'en reste aujourd'hui qu'une faible portion, insuffisante pour donner l'idée de ce qu'il était à la fin du XVe siècle.

Digitized by Google

Château d'Azay-le-Rideau.

Digitized by Google

LE CHATEAU D'AZAY-LE-RIDEAU

Presque tous les châteaux, ainsi qu'on peut le remarquer, ont été placés dans une agréable situation. Celui d'Azay s'élève dans une île formée par la rivière d'Indre, et rien n'est plus pittoresque qu'une belle et grande résidence environnée d'eau et ombragée d'arbres. Azay, par la richesse des détails de son architecture, mérite d'être mis au nombre des plus beaux monuments de la renaissance.

Sa construction, telle qu'elle se voit aujourd'hui, n'appartient pas tout entière à cette époque. La grosse tour indique évidemment l'existence d'un ancien château féodal. Le reste de l'édifice doit être de la fin du XVIe siècle. Cet ensemble dans lequel les deux principaux corps de bâtiments sont flanqués de tourelles, s'élève sur pilotis; ils forment une masse aussi imposante qu'élégante, allant du nord au midi. Il est baigné par la rivière d'Indre, qui, au couchant, se divise de manière à former plusieurs petites îles couvertes d'arbres.

Si l'on ouvre les archives du château d'Azay, on trouve une suite de seigneurs qui l'habitaient dès le XIIIe siècle. C'est Hugo Ridelley qui commence la liste. Il était seigneur d'Azay.

D'où est venu au château le surnom le Rideau? On n'en sait rien. On suppose que c'est sa position dans une île et parmi les grands arbres qui lui a valu ce surnom.

La terre d'Azay, antique châtellenie, a passé successivement du surintendant de François I entre les mains des dauphins d'Auvergne, de plusieurs seigneurs des maisons de Montpensier, de Sancerre, de Cossé, de Saint-Gelais, de Lansac, de Lusignan et de Vassé.

François I visita souvent ce manoir où il avait sa chambre. C'était alors un lieu de plaisirs. En effet quoi de plus gracieux que la cour de ce roi, et le gentil usage des filles de la reine, nobles demoiselles qui servaient les intimités du Palais. Lorsque le roi allait courre le cerf à Fontainebleau, à Azay, à Saint-Germain ou à Chambord, cette nombreuse suite de jeunes demoiselles l'accompagnaient, et sa majesté prenait avec elles ses ébats, sans trop se soucier de passer pour un prince sans mœurs. La cour de François Ier était, comme dit Brantôme, assez gentiment corrompue: «Une cour sans femmes, disait ce roi galant, est une année sans printemps, un printemps sans roses, un jardin sans fleurs, et ressemble mieux à une cour de satrape ou d'un Turc, que non pas d'un roi

Digitized by Google

très chrétien. » Quand le roi s'acheminait vers quelques uns de ses châteaux, sans y mener les femmes, chose, du reste, qui était assez rare : « Nous étions, dit encore Brantôme, si esbahis, si perdus et fâchés, que pour huit jours que nous faisions de séjour séparés, d'elles et de leur beaux yeux, ils nous apparaissaient un an, et toujours à souhaiter : « quand serions-nous à la cour ? n'appelant la cour bien souvent là où était le roi, mais où étaient la reine et les dames. »

Le but de François 1er avait été de raviver l'esprit chevaleresque des vieux temps, non point qu'il pût évoquer du tombeau une institution qui était morte avec les idées et les mœurs de la conquête féodale ; mais le courage galant du preux monarque se complaisait avec les fières prouesses, les bons coups d'épées, les combats à fer émoulu qui s'unissaient si bien à l'amour des dames, à la douce licence des mœurs et des propos. Jamais les tournois, les chocs des longues piques n'avaient été plus fréquents et plus hardis ; on se mêlait aux joûtes par amour de sa mie : rois, princes du sang et simples chevaliers. Quels beaux échafauds parés de mille couleurs ! quelle foule de nobles demoiselles donnant le prix de vaillance à trâvers les trophées d'armes et les blasons ! Aussi, tous les châteaux bâtis à cette époque sont-ils surchargés de devises galantes, de chiffres entrelacés que soutiennent de petits amours, et le château d'Azay, plus qu'un autre, rappelle ces singuliers passe-temps.

Digitized by Google

Digitized by Google

Château Braine à Soissons.

Château d'Annecy.

Digitized by Google

LE CHATEAU DE BRAISNE, PRÈS DE SOISSONS.

Soissons était déjà une cité importante longtemps avant que la domination romaine s'étendit sur les Gaules; mais elle n'était point fortifiée; ce fut César qui, le premier, la fit entourer d'une muraille; il y fit construire deux châteaux-forts, et quelques autres monuments dont on voit encore aujourd'hui les débris. Cette ville appartenait alors à la Belgique, dont elle était une des plus importantes cités. Plusieurs empereurs romains et entre autres Tibère et Néron séjournèrent à Soissons, et tous contribuèrent à son agrandissement par des monuments remarquables, jusqu'au temps où Clovis I, roi chrétien, ayant reconquis une partie des Gaules, établit sa résidence à Soissons, qui devint ainsi, en quelque sorte, la capitale de la France. Ce fut à Soissons que se célébrèrent les noces de ce roi lorsqu'il épousa Clotilde, qui devait convertir son époux et être placée plus tard au nombre des saintes que l'Eglise vénère.

Clovis, à ses derniers instants, ayant partagé ses domaines entre ses quatre fils, Clotaire, un d'eux, devint roi de Soissons. Plus tard, de prince ayant vaincu son fils, qui s'était révolté contre lui, et fait assassiner ses neveux, resta seul roi des Francs. Ce fut alors que, dévoré de remords, il quitta Soissons, sa capitale, pour se rendre à Noyon, près de l'évêque Médard, depuis canonisé, afin d'en obtenir la rémission de ses crimes; mais au moment où le roi arrivait à Noyon, le saint rendait son âme à Dieu. Clotaire fit transporter à Soissons les dépouilles du saint prélat; il suivit le convoi à pied, la tête couverte d'une voile noir, et il fit déposer ces précieux restes dans la chapelle du château de Crouy, palais qu'avait habité Clovis et Clotilde, et dont il faisait sa résidence habituelle, bien qu'il possédât Paris et toutes les autres grandes villes du royaume. De grands travaux furent immédiatement entrepris pour faire de cette chapelle un monument d'une grand magnificence; mais la mort du roi les ayant interrompus, ils ne furent achevés que par les religieux attachés à la chapelle, et qui, en souvenir des bonnes œuvres de ce prince, placèrent son corps près de celui du saint évêque de Noyon.

Cette chapelle en s'agrandissant devint bientôt un monastère placé sous l'invocation de Saint-Médard; puis le monastère fut érigé en abbaye laquelle devint si importante que plusieurs papes lui accordèrent des priviléges immenses, et qu'il s'y tint plusieurs conciles. Les religieux de cette abbaye étaient nombreux et puissants. Presque tous leurs supérieurs tinrent à honneur de laisser quelques traces matérielles de leur passage; aussi la chapelle de

Digitized by Google

Crouy, admirablement entretenue, a-t-elle traversé les âges, et aujourd'hui même, après tant de tourmentes politiques qui ont changé la face de l'Europe, on voit encore à Soissons, sous les caveaux de l'abbaye de Saint-Médard, les effigies de Clotaire I et de son fils Caribert.

Soissons est célèbre à plus d'un titre dans les fastes du christianisme. C'est dans cette ville que, sous Dioclétien, deux ouvriers en chaussures, saint Crépin et saint Crépinien, se vouèrent à la prédication de l'Evangile. Ce zèle leur fut fatal : arrêtés par les ordres de l'empereur, ils furent soumis aux plus effroyables tortures, et moururent plutôt que d'abjurer leur foi. Plus tard, à ces deux généreux apôtres succédèrent Sixte et Sinice qui firent faire parmi les Soissonnais d'immenses progrès à la foi catholique, et furent aussi canonisés.

Soissons était autrefois riche en reliques ; on y montrait un manuscrit de saint Augustin, une ceinture et un soulier de la sainte Vierge, les reliques de saint Draussin, qui, avec celles de saint Crépin, saint Crépinien, saint Médard et autres, formaient une nombreuse collection.

Au temps de Charlemagne, et sous son fils Louis-le-Débonnaire, Soissons était dans toute sa splendeur. Sous ces deux règnes, l'abbaye de Saint-Médard s'enrichit considérablement ; mais à cette prospérité succédèrent des troubles, des révolutions, puis vint l'invasion des Normands, qui pillèrent la riche abbaye ; elle se releva cependant, mais dès lors elle n'offrit plus qu'un pâle reflet de sa magnificence passée, et aujourd'hui il n'en reste plus que des vestiges assez imposants toutefois pour faire l'admiration des touristes.

Ce fut à Soissons que la reine Frédégonde, d'odieuse mémoire, se livra à toutes ses fureurs, et là aussi l'illustre Abeilard fut contraint de brûler son livre et de faire amende honorable devant ses juges et ses bourreaux.

Après avoir tenu une si grande place dans notre histoire, Soissons n'est plus aujourd'hui qu'une modeste et paisible cité, dont l'ancienne importance ne se révèle que par des fragments et des décombres. Outre les ruines de l'abbaye de Saint-Médard et de ses châteaux royaux, on y voit encore celles du château de Braisne, ancienne forteresse située près de la ville, et dont les hautes tours, noircies par le temps, les épaisses murailles et les larges fossés où se montre maintenant une végétation luxuriante, attestent l'ancienne puissance et la grandeur passée.

Digitized by Google

Digitized by Google

Porte-Dorée à Fréjus.

Vue de Saumur.

Digitized by Google

LA PORTE DORÉE A FRÉJUS.

On ne sait à quelle époque rapporter la fondation de Fréjus. Cette ville était déjà importante au temps de César, qui l'agrandit et lui donna le nom de *Forum Julii*, dont on fit par corruption *Frejuls*, puis *Fréjus*. Son port communiquait à la mer par un large et profond canal, et était si vaste qu'Auguste y fit conduire les trois cents vaisseaux qu'il avait pris à la bataille d'Actium.

La prospérité de cette cité alla croissant jusqu'au xe siècle; mais les Sarrasins s'en étant emparés, la pillèrent et la réduisirent en cendres. Dès lors son port n'étant plus entretenu se combla graduellement du sable et du limon qu'il recevait d'un torrent nommé la Rivière-d'argent, en sorte qu'aujourd'hui l'endroit où l'on amarrait les vaisseaux et où se trouvent de gros anneaux de bronze scellés dans la pierre est à une demi-lieue de la mer.

Un grand nombre de constructions romaines, restées debout malgré l'action du temps et les barbares, attestent l'ancienne splendeur de Fréjus; ce sont de tous côtés des tours, des aqueducs, des murailles, des statues, des arcs-de-triomphe. Le mieux conservé de ces monuments est celui appelé la *Porte-Dorée*, nom qui lui fut donné à cause des clous à tête d'or employés dans son assemblage et dont on conserve encore quelques restes. Cette porte, qui servait de communication entre la ville et le port, est si solide que bien que l'un de ses piliers soit dégradé, au point de n'avoir à sa base que le tiers de son épaisseur primitive, il subsiste ainsi depuis plusieurs siècles sans menacer ruine, malgré l'énorme maçonnerie qu'il supporte. La porte Dorée est un véritable arc-de-triomphe, dont quelques maisons voisines, bâties avec les débris de ce monument, montrent la magnificence primitive; ce sont des chapiteaux, des bas-reliefs en marbre, des fragments de statues, etc.

Les autres principaux vestiges sont un cirque et un immense aqueduc qui amenait dans la ville les eaux de la Siagne. L'enceinte du cirque est bien conservée; il est présumable que si l'on débarassait l'arène des décombres qui la couvrent et dont l'épaisseur dépasse 3 mètres, on la trouverait à peu près intacte; on voit encore à la partie supérieure quelques fragments de corniches; mais les siéges ont entièrement disparu. Quant à l'aqueduc porté sur un rang ou sur deux rangs d'arcades selon le plus ou le moins d'élévation du terrain, c'est un de ces édifices qui montrent la puissance de l'homme, douze de ces arcades qui subsistent encore n'ont pas moins de douze mètres d'élévation, et le conduit qu'elles portent a deux

Digitized by Google

mètres de hauteur. Les arcades s'abaissent graduellement en s'éloignant de la ville, et elles viennent aboutir à un canal souterrain qui, à travers montagnes et rochers, parcourt soixante kilomètres et s'arrête à Monts où il prend l'eau. Cet aqueduc aurait pu être facilement réparé, et il eut continué à fournir à la ville des eaux abondantes et salubres... Au lieu de le réparer, on a aidé le temps à le détruire, et il s'est trouvé des administrateurs assez vandales pour autoriser les particuliers à démolir l'aqueduc pour en obtenir les matériaux nécessaires à quelques misérables constructions. Aussi la ville de Fréjus, privée d'eau, environnée de marais, fut-elle longtemps réputée pour être l'une des cités les plus malsaines de la France; il paraît cependant que cet état de choses s'est amélioré, puisque, au dire d'un auteur moderne, la plupart des marais seraient desséchés, et que les eaux seraient abondantes dans la ville : « Qu'il me soit permis, dit cet écrivain, d'exprimer mon étonnement de ce que les géographes modernes persistent à signaler Fréjus comme un pays malsain. Ce fut une vérité jadis, maintenant c'est une erreur. Il est des choses qu'on ne répète avec légèreté que par la raison qu'elles ont été dites une fois; non, Fréjus n'est pas une petite ville malsaine, comme le dit Voltaire, et le cardinal Fleury ne s'intitulerait plus évêque de Fréjus par l'indignation divine. Nous possédons des fontaines qui, sous le rapport de l'assainissement, tiennent lieu de l'aqueduc romain. »

Fréjus et ses environs sont le véritable jardin de la Provence; le climat y est d'une douceur admirable et partout dans les champs, sur les bords des chemins croissent l'oranger, le citronnier, l'olivier, l'aloës, etc. La ville est située dans une vaste plaine qui abritée à l'ouest par une chaîne de montagnes, s'étend au midi jusqu'à la mer, situation qui contribue à sa fertilité devenue proverbiale. Il n'est pas un coin de cette terre si féconde qui n'ait été foulé par les légions romaines, et à chaque pas le laboureur rencontre sous le soc de sa charrue, des débris qui attestent le haut degré de perfection où les beaux-arts furent portés par ces vainqueurs du monde : ce sont des fragments de statues d'un travail admirable; des vases aux formes élégantes, des médailles, des statuettes de bronze, merveilles qui suffiraient à meubler un musée. Un grand nombre de ces antiquités a été envoyé à Paris; les plus remarquables sont une statue de Vénus, Uranie et une autre de Janus.

Sous la domination romaine, Fréjus vit naître plusieurs personnages illustres dont l'histoire a recueilli les noms, et parmi lesquels on peut citer l'acteur Roscius; Julius Agricola, beau-père de Tacite, l'illustre historien; le général Cornélius Gallus, et l'agronome Julius Græcinus, dont Pline vante les écrits.

La ville de Fréjus, si riche en monuments de haute antiquité, en renferme fort peu de modernes qui méritent d'être décrits;

Digitized by Google

mais on ne saurait passer sous silence l'église gothique de Saint-Étienne, bâtie sur les fondements d'un ancien temple et qui, malgré son irrégularité, est remarquable, à raison de sa hardiesse et de quelques détails qui lui donnent un caractère particulier; tel est par exemple le baptistère qui forme en quelque sorte un édifice à part, dont le dôme est soutenu par des colonnes de granit noir surmontées de chapiteaux de marbre blanc, et un sarcophage dont les reliefs d'une belle exécution sont admirablement conservés.

Un des événements de l'histoire moderne s'est accompli à Fréjus : Bonaparte, revenant d'Egypte, avait réussi à traverser les croisières anglaises, et la frégate *la Muiron*, qu'il montait, et qui portait ainsi *César et sa fortune*, était arrivée sur les côtes de France; mais il s'agissait maintenant, pour le grand capitaine, d'éviter la quarantaine qui lui eût fait perdre un temps précieux. Ce fut devant Fréjus qu'il se présenta, et les autorités de cette ville hésitèrent à violer ainsi en sa faveur les règlements; mais les habitants ayant appris que le vainqueur de l'Italie, l'homme sur qui le monde entier avait alors les yeux, était près de leurs foyers, forcèrent l'autorité à lui ouvrir sur-le-champ les portes de la ville; une foule immense se porta à sa rencontre, et cet autre César passa en triomphateur sous la *Porte-Dorée*, cet arc-de-triomphe élevé plus de deux mille ans auparavant par les vainqueurs du monde.

Digitized by Google

LE CHATEAU DE SAUMUR.

Saumur est encore une des villes qui ont le mieux conservé l'empreinte des générations qui se sont succédé depuis la domination romaine, qui a laissé sur notre sol des traces si nombreuses que l'action du temps semble impuissante à les faire entièrement disparaître. Saumur ne fut d'abord qu'une forteresse élevée pour défendre le passage de la Loire ; mais, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, les murs des châteaux-forts étaient alors l'abri le plus sûr pour les chaumières, et bientôt quelques chétives maisons s'élevèrent sous la protection de la forteresse appelée alors le château Truncus.

Vers la fin du xe siècle ces habitations étaient assez nombreuses pour former une cité qui ne pouvait manquer de devenir importante à cause de sa position militaire, position qui fut appréciée par Foulques Néra, lequel s'en empara en 1026, et fit de Saumur une des principales villes de l'Anjou. Sous Philippe de Valois, elle fut réunie au domaine royal ; mais elle en fut ensuite détachée et donnée à François, duc de Guise. Charles IX la réunit de nouveau à son domaine, d'où elle fut encore détachée pour être donnée à Henri de Bourbon ; mais ce dernier étant devenu le roi Henri IV, Saumur rentra définitivement sous l'autorité royale.

Saumur possède plusieurs églises remarquables dont la plus ancienne est Notre-Dame-de-Nantilly, qui renferme une collection assez nombreuse de tapisseries des Gobelins et d'Aubusson, sorte d'immenses tableaux dont la bizarrerie est à peu près le seul mérite. Dans cette église fut inhumée Tiephaine-la-Magine, qui avait été nourrice de Marie d'Anjou, devenue successivement femme de Charles VII et de René d'Anjou. Le tombeau qu'on lui avait élevé a disparu ainsi que cette épitaphe, composée par un poète du temps :

Ci gist ia nourrice Thiephaine
La Magine, qui ot grant paine
A nourrir de let, en enfance
Mary d'Anjou, royne de France
Et après son frère René
Duc d'Anjou et depuis nommé
Comme encore roi de Sicile,
Qui a voulu en cette ville
Pour grant amour de nourriture
Faire sa sépulture.

Digitized by Google

Les églises de Saint-Pierre, de Saint-Nicolas et de Saint-Jean méritent d'être vues. L'hôtel-de-ville, bâti vers la fin du xve siècle, sous le règne de Louis XI, est un édifice remarquable. Mais les deux plus beaux ornements de cette cité sont les deux magnifiques ponts en pierres jetés sur le fleuve.

« Jadis, dit un historien auquel nous empruntons quelques uns de ces détails, un modeste bac était la seule voie de communication qui existât sur ce point entre les deux rives de la Loire. Les moines de l'abbaye de Saint-Florent en touchaient le revenu, qu'ils cherchaient à grossir le plus possible en rançonnant le voyageur. Fatigués d'être à la merci de la rapacité monacale, les Saumurois empruntèrent un beau jour quelques marcs d'argent à Tours, ville voisine et amie, et en peu de temps des ponts de bois furent construits sur les deux bras de la Loire, au détriment des religieux. Grandes récriminations de l'abbé de Saint-Florent, mais tout fut inutile, les ponts étaient faits; les habitants jouirent en paix de l'exemption que leur avait valu leur industrie, jusqu'à ce que, bien des années après, pour dédommager les moines, Henri II leur donna la possession de ces ponts, à la charge toutefois de les reconstruire peu à peu en pierre. Les Saumurois furent dispensés du droit de péage, et plusieurs siècles s'écoulèrent durant lesquels l'abbaye de Saint-Florent perçut sur le passant son droit seigneurial. Enfin, en 1752, les vieux monuments de la querelle fameuse cédèrent la place à deux magnifiques ponts en pierre dus au génie constructeur de l'ingénieur de Cessart, et terminés par M. Lecreulx. Véritables chefs-d'œuvre de ce genre, qui ne le cèdent ni au pont Saint-Esprit dans la hardiesse et la fermeté de l'exécution, ni à ceux de Neuilly et de Bordeaux, en majesté et en élégance.

Le château de Saumur, plusieurs fois détruit, fut rebâti par saint Louis, qui lui donna le nom de *Salvus murus, Sauf mur,* dont on fit Saumur, et qui fut donné à la ville. Cette forteresse, qui a pu être redoutable autrefois, s'élève sur une roche crayeuse; ses murailles étaient flanquées de tours qui ont disparu. Charles VII habita ce château au temps où il travaillait à reconquérir son royaume, et plus tard Henri IV l'assigna pour résidence à l'illustre Duplessis-Mornay, qui y fonda une académie protestante. Ce château sert aujourd'hui de magasin d'armes et de munitions.

Saumur avait depuis longtemps perdu toute son importance militaire lorsque éclata l'insurrection vendéenne. Assiégée par l'armée royaliste, que commandait Henri de Larochejaquelein, elle se rendit à ce chef intrépide et devint le centre des opérations du corps commandé par Cathélineau, qui, de simple charretier était devenu général en chef de l'armée des insurgés. Le sang français coula plus d'une fois sous les murs de cette cité, pendant

Digitized by Google

ces déplorables troubles ; mais enfin Saumur resta aux républicains. C'est aujourd'hui une cité fort paisible à laquelle donne cependant quelque animation l'école de cavalerie qui y est établie et qui jouit d'une réputation méritée.

LE CHATEAU D'ANNECY EN SAVOIE.

Le château d'Annecy fut anciennement la résidence des ducs de Savoie-Nemours. Nul doute que ce singulier monument, isolé sur un immense talus, n'ait été le produit d'une inspiration militaire et inquiète. Sa construction, semblable à l'aire d'un aigle, donne une juste idée de ces barons de la féodalité, qui se bâtissaient des nids inaccessibles pour commettre impunément des déprédations.

En parcourant les vastes ruines de cette citadelle redoutable, dont les donjons séculaires apparaissent de tous les points de la vallée, on voit que le génie des armes a passé par là.

Il était nécessaire aussi qu'Annecy, en proie à des luttes éternelles, eût un rempart, comme ce château, pour se préserver de toute agression. Puis, sur un point renommé comme imprenable, des guerriers contraignent mieux les assaillants les plus puissants à leur accorder des capitulations qui ressemblent à des victoires, témoin celle que Châtillon fut obligé d'accorder, lorsqu'en 1630 la ville d'Annecy osa résister presque seule aux armes triomphantes de Louis XIV.

Résidence des comtes genevois, le château d'Annecy lie naturellement son histoire à celle de la Savoie. Cette ville eut une large part dans la gloire et les revers de sa mère-patrie. Elle fut brûlée par les barbares et ne se releva de ses ruines que pour être la proie des flammes, en 1412, 1448 et 1559 ; puis, par un autre sinistre opposé, comme si le sort eût voulu faire une ironie amère, Annecy, fut menacée d'une submersion. La fonte des neiges fut tellement subite, que les habitants ne durent leur salut qu'à l'asile qu'ils trouvèrent dans l'enceinte du château.

Située au pied d'une montagne et baignée par les eaux limpides d'un lac, la petite ville d'Annecy, dont le nom seul réveille tant

Digitized by Google

de souvenirs historiques, présente l'aspect le plus séduisant ; mais ses environs surtout sont enchanteurs ; les bords du lac sont d'une fertilité admirable, et de toutes parts les points de vue sont magnifiques. Quant aux monuments de cette cité, le château dont nous avons parlé est le seul qui mérite d'être remarqué ; il faut pourtant mentionner aussi les deux canaux qui traversent la ville et qui, lors des fontes de neige, vont jeter le trop plein du lac dans un torrent appelé le Fier.

Au bruit des armes a depuis longtemps succédé, dans Annecy, le calme le plus profond, et il serait difficile de retrouver, dans la population paisible de cette petite ville, la postérité d'ancêtres qui furent si belliqueux.

Digitized by Google

LE MONT SAINT-MICHEL

C'est dans cette partie de la Basse-Normandie appelée l'Avranchin que s'élève le mont St-Michel, lieu célèbre et dont le nom réveille tant de tristes souvenirs. Cette antique abbaye paraît sortir avec les bâtiments qui l'entourent du sein d'une vaste grève qui peut avoir sept ou huit lieues de superficie. Le roc tout entier de granit s'élève au-dessus du sol d'environ cinquante-cinq mètres, et l'on peut évaluer à cent dix mètres la hauteur des édifices qui le surmontent. Toutes les pierres qui ont été employées à leur construction ont été prises sur le roc, ce qui nécessairement a dû changer sa forme. Sa partie supérieure est occupée par le château ; la partie basse, du côté du sud seulement est habitée par quelques pauvres pêcheurs. On a prétendu que du temps des Celtes, le mont Saint-Michel, sous le nom de Mont Bellenus, possédait un collége de druidessses, et que, vers le siècle d'Auguste, il s'appela Mont-Jovis, à cause d'un temple à Jupiter que les Romains y firent élever. Ces opinions assez hasardées ne reposent point sur des preuves historiques bien positives. Ce qui est plus certain, c'est que, vers les premières années du quatrième siècle, plusieurs ermites s'y établirent et y fondèrent un petit monastère. Vers le commencement du huitième siècle, saint Aubert, évêque d'Avranches, y fit construire une petite église entourée de quelques cellules et dédia le tout à saint Michel. Plus tard lors de la conquête des Normands, Rhon ou Rollon, leur chef, fit, le quatrième jour qui suivit son baptême, un riche présent à l'église Saint-Michel, sur le mont qui dispute contre les ondes de la mer la tempête de l'air, comme le disent les vieux titres. Ses successeurs conservèrent une grande vénération pour ce lieu saint et y laissèrent souvent des traces de leur magnificence. Dans les premières années du onzième siècle, l'église étant devenue trop petite, Richard II, troisième duc de Normandie, la fit bâtir sur une échelle plus grande : il mourut avant de l'achever. C'est aussi vers cette époque que le mont Saint-Michel acquit une importance militaire. Les guerres des Normands avec les Anglais venaient de naître, les ducs sentirent tout l'avantage que leurs ennemis d'outre-mer pourraient tirer de la possession de ce point, et le firent fortifier. Pendant l'invasion du quinzième siècle, les Anglais vinrent en grand nombre mettre le siége devant le mont Saint-Michel. Une troupe de cent vingt

Digitized by Google

Mont-Saint-Michel.

Digitized by Google

seigneurs s'enferma dans le château et le défendit vaillamment, et les ennemis furent repoussés. Deux grandes pièces d'artillerie restèrent au pouvoir des assiégés. Les habitants les montrent encore aux étrangers aujourd'hui ; on les voit de chaque côté de la porte d'entrée du Mont; l'une est presque complétement enterrée dans le sable, l'autre est à moitié découverte ; le diamètre de leur ouverture est de plus d'un pied.

Les religieux, avant la révolution, se plaisaient à énumérer les noms de tous les rois et de tous les grands personnages qui étaient venus dévotement visiter monseigneur saint Michel archange, et avaient laissé à son église des traces de leur munificence. Le plus remarquable de ces pélerinages est celui de Louis XI en 1469. Il s'y rendit en compagnie d'une suite nombreuse, déposa sur l'autel une somme de six cents écus d'or, après avoir fait ses dévotions, donna des ordres pour réparer et mettre le château en état de défense, et le 1er août y institua l'ordre de Fraternité ou aimable Compagnie de certain nombre de chevaliers, jusqu'à trente-six, lequel nous voulons être nommé de l'ordre de Saint-Michel, paroles du préambule et des statuts. La salle où se tenait le chapitre de l'ordre, et qu'on nommait la salle des Chevaliers, existe encore; elle est vaste et trente-six colonnes de granit en soutiennent la voûte : il y avait sans doute une pensée symbolique dans ce nombre trente-six, le même que celui des chevaliers; peut-être, que dans le génie de l'artiste, la voûte représentait le trône dont les colonnes, figurant les plus puissants seigneurs, étaient l'appui. Aujourd'hui cette salle est transformée en un atelier, il n'est plus permis d'y entrer depuis longtemps.

C'est probablement sous le règne de Louis XI que le mont Saint-Michel devint une prison d'état. Le caractère astucieux, défiant et cruel de ce prince, ainsi que ses largesses pour les moines de cette abbaye, pourraient le faire supposer ; cependant, il n'y a que des conjectures à ce sujet. Ce qui est positif, c'est que François I y fit enfermer un syndic de la faculté de Sorbonne, qui avait invectivé contre lui ; ce malheureux y mourut.

Le mont Saint-Michel eut beaucoup à souffrir pendant les guerres religieuses, le gouvernement de l'abbaye avait été distingué de celui de la forteresse. Plus tard, Louis XIV, sur la requête de M. de Souvré, rendit le gouvernement aux prieurs, qui le conservèrent jusqu'à la révolution.

Pendant la révolution, le mont Saint-Michel fut une prison d'état, particulièrement affectée aux prêtres non assermentés, trop âgés ou trop infirmes pour être déportés.

En 1811, l'empereur y fit bâtir une maison de réclusion.

Par ordonnance royale, datée de l'année 1817, la maison centrale du mont Saint-Michel a été affectée aux condamnés à la déportation.

Digitized by Google

Le mont Saint-Michel, tel qu'il est aujourd'hui, offre une circonférence de 9,000 mètres environ. Un télégraphe a été construit sur le point le plus élevé du château.

Sous le rapport architectural, les édifices du mont Saint-Michel sont très remarquables; plusieurs sont cités pour leur hardiesse et leur élégance. Il ne faudrait pas néanmoins y chercher une pensée unique, il n'y en a point; au fur et à mesure des besoins, ses diverses parties se sont élevées et superposées les unes sur les autres.

Depuis longtemps les inquiétudes de la geôle en ont soustrait la plupart à la curiosité des visiteurs.

En arrivant au mont Saint-Michel, le voyageur franchit une espèce de chaussée inclinée qui conduit de la grève à la porte d'entrée extérieure; deux pièces de canon, formées de lames de fer et fort anciennes, sont couchées au hasard sur la chaussée. La première porte extérieure présente ce replâtrage moderne qui ôte aux monuments leur caractère et leur couleur; après cette porte, on entre dans la cour dite du Lion, sans doute à cause d'un bas-relief en granit représentant un lion dont la patte est posée sur un écusson: ce bas-relief est incrusté dans le mur du fond de la cour. Une seconde porte, surmontée d'un écusson indéchiffrable, conduit dans une seconde cour; là, du côté de la grève, s'élève une terrasse de rempart vulgairement appelée le boulevart. La porte féodale de l'ancienne abbaye s'ouvre sur la rue de la ville, bizarre assemblage de maisons inégales, irrégulières, et rangées sur deux files qui ne sont ni droites, ni symétriques.

A l'extrémité de la rue, un escalier ménagé vers la droite conduit, par les remparts, à l'entrée du château. Deux tourelles crénelées défendent cette entrée, dont l'aspect est imposant et solennel. En haut, des meurtrières apparaissent çà et là, en bas s'ouvre une voûte à plein cintre, sous laquelle un escalier grimpe jusqu'à la porte: cette porte, en ogive, est surmontée de trois niches à trèfles, et qui sont vides aujourd'hui.

La porte franchie, on est dans le vestibule, où est établi un poste pour le service intérieur. A droite, derrière une porte basse, un étroit escalier tourne le chevet de l'église, et va déboucher au guichet de la Conciergerie.

L'ancien grand réfectoire des religieux est une caserne; les anciens dortoirs et le réfectoire d'en haut ont été souvent habités par les détenus.

Au-dessus de la salle des Chevaliers, l'aire de plomb, c'est-à-dire, le cloître, se compose d'une galerie quadrangulaire appuyée sur des colonnes frêles et minces. L'aire ou cour du cloître, située à deux cents pieds au dessus du niveau de la grève, sert à recevoir

Digitized by Google

les eaux pluviales pour l'approvisionnement du château. Sous les galeries, on a pratiqué des cellules pour les prisonniers que l'on veut isoler.

L'homme, encore tout ému, descend précipitamment, traverse la salle des Gros-piliers et arrive au Vestibule des voûtes. Ici, des impressions terribles le saisissent ; il s'enfonce en hésitant sous ces murailles noires, humides, parsemées de salpêtre. Au fond d'une galerie béante, il voit les restes d'un cimetière souterrain, puis une salle obscure, puis un caveau où la nuit est plus profonde, le silence plus horrible.

Un long corridor aboutit à une voûte assez spacieuse. Là se trouve une grande roue que des prisonniers font tourner, et qui sert à monter les provisions du château le long d'un plan incliné de plus de vingt-cinq mètres de hauteur. C'est sous cette voûte que la tradition du pays place les oubliettes. Quelques personnes affirment que ces affreux cachots, où des malheureux étaient plongés et disparaissaient pour toujours, n'ont jamais existé. Ce qui est certain, c'est que non loin de l'endroit où est placée la roue, se trouve un grand trou dont le diamètre est d'environ un mètre, et dont la profondeur est très grande. On ignore aujourd'hui quelle pouvait être sa destination. Au reste, la controverse qui pourrait être établie sur l'existence des oubliettes serait complétement inutile. Les oubliettes étaient dans tous les souterrains de la maison, qui sont en très grand nombre. Là, des victimes pouvaient être enfermées à tout jamais pour y expirer de besoin. A la révolution, on trouva dans quelques cachots des squelettes avec leurs chaînes ; d'autres ossements furent aussi trouvés dans des espaces étroits et murés de toutes parts.

Sous cette même voûte, peu d'années avant 89 se voyait encore une grande cage en bois ; elle était construite en claire-voie et pouvait avoir six pieds sur chacune de ses faces, sa hauteur atteignait le sommet de la voûte.

La prison du mont Saint-Michel est un véritable labyrinthe composé d'édifices simultanément supportés par des voûtes et des piliers.

Au dessus de la galerie où quelques rares prisonniers se promènent quelquefois, s'élèvent de petites cellules ; c'est là que les moines de l'ordre de Saint-Bruno, que la communauté voulait punir, étaient envoyés de tous les points de la France pour y observer la règle dans toute sa sévérité. L'abbaye du mont Saint-Michel était censée maison de correction monacale.

En sortant du cloître on se rend dans l'église ; on n'en a conservé que le cœur, tous le reste est occupé par des ateliers, et s'élève jusqu'au plafond.

Telle qu'elle est aujourd'hui, l'église fut bâtie en 1448 par les

Digitized by Google

soins du cardinal d'Estouteville, trente-unième abbé ; elle ne fut achevée que quarante-un ans plus tard, en 1499. Le peu qu'on en voit fait regretter le reste ; on y retrouve ce qui caractérise le style gothique, la hardiesse, la grandeur, la légèreté, et cette variété de lignes qui en font le charme.

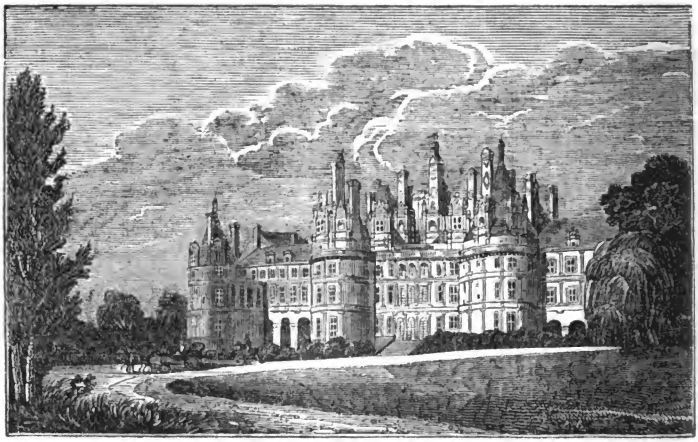
Autrefois les pélerins qui venaient en foule visiter l'abbaye pouvaient faire leurs prières à toutes les chapelles, et les moines leur montraient avec intérêt tous les détails de la maison

C'est devant le portail de l'église, ou un peu en avant, que se trouve la plate-forme où se promènent deux fois par jour les détenus politiques. De là, la vue s'étend de tous côtés sur une immense grève, couverte en totalité par les eaux de la mer, souvent desséchée et d'une tristesse désespérante par son uniformité ; au loin on aperçoit l'Océan, les rochers de Cancale, les côtes de Bretagne et de Normandie, qui forment le contour de la baie ; enfin, la roche de Granville,

Mais le malheureux, privé de sa liberté, ressent plus vivement encore cette privation, contemplant tout ce que la nature lui offre d'attrayant, dans un lointain qu'il voudrait atteindre, et dont le sépare la puissance inexorable qui l'enchaîne sur ce rocher. Cette perspective était à la fois un délassement et un supplice. La restauration avait maintenu l'une et l'autre. Le gouvernement de juillet a fait exhauser de plusieurs pieds les murs d'appui de cette plate-forme. Les prisonniers ne pourront plus ainsi jouir du triste bienfait de respirer le grand air pendant une heure par jour, aux rayons d'un soleil brûlant.

Digitized by Google

Digitized by Google



Château de Chambord.

Digitized by Google

LE CHATEAU DE CHAMBORD, PRÈS BLOIS.

S'il y a en France un édifice qui ressemble à un de ces palais maures si fameux, tels que l'Alhambra de Grenade, c'est, sans contredit, le château de Chambord, cette demeure si vaste et si chère aux rois de France, située au milieu d'un parc de plus de huit lieues de circonférence, à l'enceinte close de murs, aux sites si variés, aux accidents de terrrain si favorables à toute espèce de chasse, aux taillis immenses, aux arbres séculaires, aux allées larges, aux sentiers battus. Il y a du grandiose dans cette construction princière que l'on découvre des hauteurs de Blois, avec ses dômes, ses donjons, ses tourelles et ses terrasses, avec toutes ses formes de la renaissance, formes qui ne sont ni toutes gothiques, ni toutes grecques, ni toutes romaines; mais qui attestent, par leur singularité, une époque placée entre la barbarie et la civilisation complète de nos jours. Le donjon rappelle bien, il est vrai, par ses quatre grosses tours, les bâtiments informes ou compactes du XIIe siècle; mais les galeries qui prolongent ou étendent la façade lui donnent un air d'élégance inconnue avant l'époque de la renaissance.

Il faudrait des volumes pour dérouler l'histoire de toute cette architecture tout à la fois légère et imposante. Tous les ornements y sont prodigués avec une profusion presque sans exemple.

Voici, au reste, ce qu'en dit André Duchesne, dont le style naïf convient merveilleusement au sujet :

« Car enfin que je ne mette en compte les maisons de plaisance, les palais et les autres châteaux que quelques seigneurs ont fait bâtir assez richement, celui-ci de Chambord est bien le plus magique en toutes pièces rares, qu'il y ait guères en Europe, et comme l'abrégé de toute l'industrie humaine de son temps. Le grand roi François Ier y fut servi partout avec tant d'ordre, de conduite et de jugement, que toutes les parades de son architecture se ressentent de la grandeur de l'un des plus grands rois du monde.

« Cette royale maison a sa vue jusque sur la ville de Blois, encore qu'elle en soit distante de trois lieues, et limitée de tous côtés de prés, eaux et forêts, riche d'un escalier qui n'a point son pareil en France, pour être tellement et si largement composé, qu'un grand nombre d'hommes y peuvent monter et descendre diverse-

Digitized by Google

ment et en même temps, sans s'entrevoir, et pour être l'un de ses côtés industrieusement dérobé de l'autre.

« Je laisse à l'œil des curieux les chambres, antichambres, salles, garde-robes, cabinets, portiques et galeries, comme aussi les jardins, et celui même qu'on appelle de la reine, grand de cinq arpents de terre, au bout duquel, vers la forêt de Blois, vous remarquerez une allée large de six toises et longue de plus d'une demi-lieue, embellie de plus de quatre rangs d'ormeaux si droitement alignés, que ceux du roi de Perse, tant vantés de l'antiquité, ne seraient rien auprès. »

On ne conçoit pas comment ce château n'a pas allumé le génie d'un de nos grands peintres poétiques, n'ait pas inspiré un poème à Racine ou à Boileau.

Assurément Pindare ou Homère, Horace ou Virgile n'auraient pas laissé échapper l'occasion de célébrer un pareil chef-d'œuvre, de lui consacrer une de ces brillantes pages qui échappaient, comme l'eau d'une source, de leur fécondité.

Mais laissons passer un regret pour dire que, dans le théâtre de ce château royal, Molière fit jouer pour la première fois sa comédie *Bourgeois Gentilhomme*, dont, il faut le dire, la première représentation n'eut pas de succès. Mais le roi, qui avait suspendu son jugement pour se prononcer à la seconde représentation, fit publiquement sur ce chef-d'œuvre des éloges à Molière. Ces éloges calmèrent les craintes que le grand compositeur comique éprouvait depuis quelques jours d'avoir déplu à Louis XIV. Les grands seigneurs qui avaient vu dans le silence du roi un signe de désapprobation, et qui, à cause de ce manifeste muet, s'étaient déchaînés contre la pièce, coururent bien vite chez Molière pour lui offrir leurs félicitations et lui témoigner leur admiration. Ainsi se font les succès. Ils dépendent d'un cas fortuit, du caprice élogieux d'un homme haut placé. Ainsi, malheur au talent obscur qui n'a pas pour appui une puissance du monde. Ce qu'il sème d'esprit est un grain qui tombe sur la pierre.

Toutefois, Chambord n'a plus revu les splendeurs du roi magnifique. On chercherait en vain dans Chambord les traces de Louis XIV et de Molière.

Chambord devint plus tard l'apanage du vainqueur de Fontenoy ; le maréchal de Saxe s'y reposa des fatigues de trente victoires, au sein des plaisirs, des arts et de l'amitié. Ce fut vers la fin de l'année 1748 que le maréchal vint habiter Chambord ; il y fut reçu avec tous les honneurs militaires, et y retrouva des compagnons d'armes.

Le roi, par une galanterie particulière, permit que ses deux régiments de hulans vinssent y tenir garnison, et leur fit bâtir des casernes à la porte du château.

Digitized by Google

Le maréchal de Saxe menait à Chambord une vie toute militaire ; ses soldats étaient tenus dans la discipline la plus exacte ; il assistait tous les matins à leurs évolutions, et donnait des soins particuliers à un haras qu'il avait formé avec une race de chevaux de l'Ukraine, qui, libres et sans gardiens, vivaient dans le parc, et arrivaient d'eux-mêmes sur la place d'armes à l'heure de la manœuvre.

Le maréchal ne jouit que deux ans de cette noble dotation; la mort vint l'y frapper le 30 novembre 1750. Des honneurs funèbres lui furent rendus avec une pompe toute royale ; son lit de parade fut entouré de seize drapeaux pris sur l'ennemi ; et six pièces de canon, dont Louis XV lui avait fait présent, tirèrent d'heure en heure, pendant quarante jours, dans les cours du château.

Depuis quarante ans, le domaine de Chambord a eu une singulière destinée ; peu de propriétés en France ont été autant de fois vendues que celle-ci a été donnée.

En 1799, Louis XVIII, qui deux ans auparavant avait érigé Chambord en duché, voulait le donner à Pichegru. Pendant l'Empire, il fut habité par le maréchal Berthier, et il fut offert par une souscription au duc de Bordeaux en 1822. Mais, après la révolution de Juillet, et quand il fut décidé par une disposition législative que la France serait interdite, sous des peines sévères, à la branche aînée des Bourbons exilée, avec défense d'y garder ses propriétés, l'aliénation de Chambord devait être la conséquence des mesures légales.

Le duc de Bordeaux est donc dépossédé, exproprié : mais, comme il ne se trouve pas d'adjudicataire assez riche pour acheter une si grande propriété, il paraît que le monument va être à la merci des marchands vandales de biens, des spéculateurs en matériaux; et un chef-d'œuvre est menacé d'une démolition barbare de coup de pioches, de haches et de marteaux.

Le Gouvernement laissera-t-il abymer un monument qui fut, sous Louis XIV, témoin chaque année de brillantes fêtes? laissera-t-il l'œuvre de douze ans, de dix-huit cents ouvriers, de tant de talents réunis en architecture, en peinture et en sculpture? Voudrions-nous voir un épisode de vandalisme, en permettant à des barbares spéculateurs de moellons, de ciment, de mettre le hoyau de la destruction sur ce qui coûta si cher pour faire un monument grandiose de plus à la France, un monument digne d'elle?

Digitized by Google

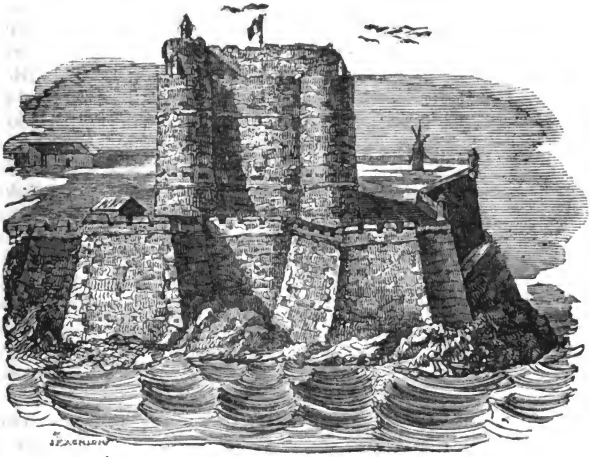
LE CHATEAU D'IF, PRÈS MARSEILLE.

La ville de Marseille et ses environs possédaient autrefois une grande quantité d'antiquités, de monuments remarquables, d'édifices historiques qui concouraient à l'illustration et à la splendeur de cette antique cité, fondée par les Phéniciens. Aujourd'hui, la plupart de ces monuments ont disparu; les incendies, les sièges, les dévastations ont à peu près nivelé le sol où s'élevaient tant de beaux édifices. Quelques uns ont pourtant échappé à la destruction : tels sont, à Marseille, les *caves de Saint-Sauveur*, et dans les environs le château de *Notre-Dame-de-la-Garde* et le château d'*If*.

Sous la masse des bâtiments qui composaient l'ancienne abbaye de Saint-Sauveur, située sur la place de Guiche, dans une position souterraine par rapport à la place, mais au niveau des rues inférieures en descendant vers le port, se trouvent ces caves fameuses; elles consistent en sept salles, toutes égales et parallèles, enveloppées de trois côtés par une galerie plus étroite et moins élevée. Cet édifice est évidemment de construction romaine, et il est hors de doute qu'il a été construit pour servir de caserne; son état de conservation est parfait, et c'est, sous ce rapport, un des monuments antiques qui méritent le plus l'attention des antiquaires et de l'autorité protectrice des arts.

Le fort de Notre-Dame-de-la-Garde s'élève au-dessus de Marseille; il domine la mer. La chapelle fut bâtie par un moine, du nom de Pierre, à qui la colline fut cédée par Guillaume, abbé de Saint-Victor. Chaque année, à l'époque de la Fête-Dieu, la statue de Notre-Dame-de-la-Garde, est descendu dans la ville en grande solennité. La chapelle où elle réside est en grande vénération parmi le peuple marseillais; c'est en quelque sorte un lieu de pèlerinage; et, durant les fêtes de la Pentecôte, les habitants de Marseille et des environs y viennent déposer leur offrande aux pieds de la mère du Christ; aussi l'église est-elle tapissée d'*ex-voto* et enrichie d'une multitude de présents. Le fort, qui date du règne de François Ier, est peu de chose par lui-même; mais ce qui le rend digne de remarque, c'est le point de vue dont on y jouit sur la rade, la ville et les îles voisines. Les joyeux voyageurs Chapelle et Bachaumont, ont consacré les lignes suivantes à la description de ce monument.

Digitized by Google



Château d'If.

Digitized by Google

Digitized by Google

« Nous grimpâmes plus d'une heure avant d'arriver à l'extrémité de la montagne, où l'on est bien surpris de ne trouver qu'une méchante masure, près de tomber au premier coup de vent.

C'est Notre-Dame-de-la-Garde,
Gouvernement commode et beau,
A qui suffit pour toute garde
Un suisse avec sa hallebarde,
Peint sur la porte du château.

Le château d'If est situé dans l'île de ce nom, à une lieu de Marseille. Les rochers qui environnent l'île sont escarpés et élevés d'environ 50 pieds au-dessus de la surface de la mer; la longueur de ces rochers est de 140 toises; leur largeur, de 55. Le fort qui les défend passe pour un des meilleurs de la Méditerranée. François Ier le fit bâtir en 1529. Il consiste en un donjon de forme carrée, flanqué de quatre tours. Le pourtour de l'île est fortifié d'angles rentrants et saillants conformes à la disposition du rocher, et formant une seconde enveloppe. Ce lieu n'était auparavant qu'une place semée d'ifs. L'accès de ce fort est presque impraticable; même dans le calme, il est battu par la mer.

Le nom du château d'If était autrefois formidable comme ceux de Pierre-Encise, Vincennes, et des autres prisons d'Etat. Plusieurs prisonniers célèbres y ont été renfermés; le dernier que l'on cite est le comte de Mirabeau.

Le fort du château d'If garde et protège l'espace compris entre l'île de Ratoneau à droite, et celle de Pomègue à gauche, espace dans lequel on a construit en 1823 le port Dieudonné. Vers le milieu de l'île Ratoneau, et sur le point culminant, est un château entouré de quelques fortifications.

C'est là que, vers l'année 1765, un caporal nommé Francœur se déclara roi de Ratoneau; déjà il avait donné quelques marques de démence, mais on le croyait entièrement guéri, et ses camarades vivaient avec lui sans défiance.

Un jour il était de garde à la porte du donjon; pendant que la troupe, sortie de la forteresse, cherchait des provisions sur le bord de la mer, Francœur abaisse le pont-levis, charge les canons, et commence à tirer sur ses camarades répandus dans l'île.

Ce n'est qu'avec peine que ceux-ci purent s'échapper à l'aide d'un bateau : « Maître de l'île, dit un écrivain moderne, M. Fabre, Francœur se persuada facilement qu'il en était le souverain absolu. »

Par le fait, il ne dominait que sur des troupeaux de chèvres; il disposait de leur vie au gré de son appétit.

Digitized by Google

N'ayant aucune ressource pour se procurer du pain et du vin, son imagination lui en fournit une assurée ; ce fut de rançonner les navires qui passaient à la hauteur de Ratoneau. Francœur remplissait seul toutes les fonctions militaires ; la nuit, un fanal à la main, il allait reconnaître les postes.

Du château d'If et de Pomègue on s'aperçut que le roi de Ratoneau faisait de fréquentes sorties ; cette circonstance détermina le gouverneur de Provence à donner ordre à une compagnie d'aller le prendre.

Les soldats partirent dans la nuit du 3 au 4 novembre, ils parvinrent à se glisser sous les remparts du donjon. Francœur vient faire sa ronde ordinaire, il abat le pont-levis ; à peine est-il dehors qu'on l'entoure : « Braves gens, s'écria-t-il, c'est bien, ce sont les droits du combat.

« Le roi de France est plus puissant que moi, il a de bonnes troupes ; je me rends avec les honneurs de la guerre ; je demande seulement mon havresac et ma pipe. »

Le lendemain Francœur traversa la ville en véritable triomphateur; on lui assigna pour palais l'hôpital des fous ; plus tard, il fut envoyé aux Invalides.

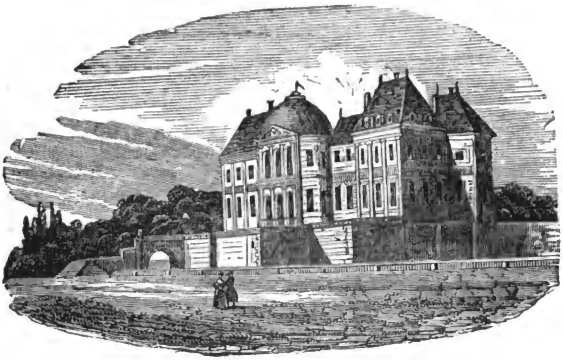
LE CHATEAU DE VAUX-LE-PRASLIN.

Ce château, commencé en 1653, fut d'abord appelé Vaux-le-Vicomte. La construction de ce superbe domaine fut confiée aux mains les plus habiles. Nommer Levau, Lenôtre, Lebrun, c'est nommer des maîtres. Le premier suivit l'architecture, le second forma le plan des jardins, et le troisième conduisit la peinture.

Ce château devait renfermer bien des beautés de toute espèce, si l'on fait attention au prix que l'œuvre coûta. Il existe encore :

1° L'avant-cour se présente décorée de portiques et fermée, du côté de l'avenue, par une grille de cariatides, en même temps que de larges fossés d'eau vive et bordés d'une balustrade de pierre entourent ce château au point où nous le considérons ;

Digitized by Google



Château de Vaux-le-Praslin.

Digitized by Google

Digitized by Google

2° La cour est ornée de deux bassins enrichis de groupes.

3° Un immense vestibule communique à un grand salon ovale dont l'architecture se compose d'arcades et de pilastres.

4° Quatre statues de marbre, modelées sur le style, remplissent quatre de ces arcades.

5° Des figures en stuc et des peintures magnifiques rehaussent la beauté des appartements.

6° La frise est ornée d'arabesques.

7° Du côté des jardins, la façade du château offre deux pavillons ornés de pilastres d'ordre ionique : deux petits avant-corps, qui les accompagnent sont surmontés d'une balustrade régnant pareillement sur le dôme qui est déterminé par une campanille.

8° Quatre colonnes relèvent le milieu de la façade.

9° Au-dessus de cette façade, sont aussi quatre pilastres avec un fronton.

10° Sur l'entablement s'élèvent quatre figures de pierres.

11° Des chiffres, des armes supportées par des lions, et des génies tenant des couronnes, surmontent le bandeau des croisées du rez-de-chaussée. On aperçoit dans le fronton les armes des anciens maîtres du château.

12° De magnifiques bassins, une belle pièce d'eau, une chute d'eau, un canal de 500 toises de longueur, occupant toute la largeur d'un parc de 600 arpents, de nombreux piédestaux, jetant chacun de l'eau dans une coquille, tels sont les principaux décors de cette belle et immense propriété qui, après les Fouquet, passa au maréchal de Villars. Celui-ci lui donna son nom. De la maison de Villars il alla à celle du duc de Praslin, ministre d'État. A l'époque de la puissance de ce dernier, le domaine en question fut érigé en duché-pairie, et prit le nom de Vaux-le-Praslin, qu'il n'a plus quitté.

Cette terre appartient encore à la famille Praslin.

Ce séjour si somptueux, si riche, n'est plus ce qu'il était jadis. Il faudrait d'immenses et dispendieuses réparations pour lui rendre son antique et radieuse splendeur.

Les jardins, témoins de tant de fêtes féeriques, sont maintenant déserts et presque méconnaissables. Le palais tombe en ruine.

On n'y voit plus une foule d'avides courtisans, des essaims de visiteurs s'empresser pour adorer la fortune de l'opulent financier, du si fameux Fouquet, dont il est indispensable de retracer en peu de mots la catastrophe.

Le lendemain de la mort de Mazarin, Louis XIV ayant déclaré que désormais il régnerait par lui-même, tint conseil tous les jours, et travaillait ensuite secrètement avec Colbert. Ce travail secret fut l'origine de la catastrophe de Fouquet. La chute de ce ministre, à qui on avait bien moins de reproches

Digitized by Google

à faire qu'au cardinal Mazarin, fit voir qu'il n'appartient pas à tout le monde de faire les mêmes fautes. Sa perte était déjà résolue, quand le roi accepta la fête magnifique que ce ministre lui donna dans sa maison de Vaux.

Ce palais et les jardins lui avaient coûté dix-huit millions. Il avait bâti le palais deux fois et acheté trois hameaux, dont le terrain fut enfermé dans ces jardins immenses, regardés alors comme les plus beaux de l'Europe. Les eaux jaillissantes de Vaux, qui parurent depuis au-dessous du médiocre après celles de Versailles, de Marly et de Saint-Cloud, étaient alors des prodiges. Mais quelque belle que soit cette maison, cette dépense de dix-huit millions prouve qu'il avait été servi avec aussi peu d'économie qu'il servait le roi.

Il est vrai qu'il s'en fallait beaucoup que Saint-Germain et Fontainebleau, les seules maisons de plaisance habitées par le roi, approchassent de la beauté de Vaux. Louis XIV le sentit et en fut irrité. On voit partout dans cette maison les armes et la devise de Fouquet. C'est un écureuil, avec ces paroles : *Quò non ascendam ? — Où ne monterai-je pas ?*

Le roi se la fit expliquer. L'ambition de cette devise ne servit pas à apaiser le monarque. Les courtisans remarquèrent que l'écureuil était partout poursuivi par une couleuvre, qui était les armes de Colbert.

La fête fut au-dessus de celles que le cardinal Mazarin avait données, non-seulement pour la magnificence, mais pour le goût. Ce qui augmentait le ressentiment du roi, c'est que mademoiselle de La Vallière, pour qui le prince commençait à sentir une vraie passion, avait été un des objets des goûts passagers du surintendant, qui ne ménageait rien pour les satisfaire. Il avait offert à mademoiselle de La Vallière deux cents mille livres ; et cette offre avait été reçue avec indignation, avant qu'elle eut aucun dessein sur le cœur du roi.

Le surintendant, s'étant aperçu depuis quel puissant rival il avait, voulut être le confident de celle dont il n'avait pu être le possesseur; et cela même irritait encore le roi qui, dans un premier mouvement d'indignation, avait été tenté de faire arrêter le surintendant, au milieu même de la fête qu'il en recevait ; il usa ensuite d'une dissimulation peu nécessaire. On eût dit que le monarque, déjà tout puissant, eût craint le parti que Fouquet s'était fait.

Le projet de Louis XIV était de livrer Fouquet à une commission. Il fallait donc auparavant l'engager à se démettre de la charge de procureur-général, qui lui donnait le droit d'être jugé par le parlement. On lui dit que cette charge était incompatible avec le titre de premier ministre, et il se hâta de s'en défaire

Digitized by Google

moyennant douze cent mille livres, qu'il fit porter à l'épargne. Tout étant préparé, le roi se rendit à Nantes : Fouquet le suivit, quoique malade de la fièvre. Colbert et lui voyageaient sur la Loire dans deux bateaux différents, et les courtisans disaient, en les voyant voyager : « *L'un coulera l'autre à fond.* »

Saint-Simon, dans ses mémoires, appelle le chancelier Letellier et Colbert les deux artisans de la ruine du surintendant. On blâmait, devant Turenne, l'emportement de Colbert contre Fouquet et la modération de Letellier. « Effectivement, dit Turenne, je crois que M. Colbert a plus d'envie qu'il soit pendu, « et que M. Letellier a plus de peur qu'il ne le soit pas. »

Fouquet avait reçu divers avertissements, mais il refusa d'y croire. Le lendemain de son arrivée, il se rendit au conseil, et eut avec le roi deux heures d'entretien. En retournant chez lui, il fut arrêté par d'Artagnan, capitaine des mousquetaires, qui le conduisit au château d'Angers, d'où il fut transféré à Amboise, à Vincennes, à Moret, puis à la Bastille.

Fouquet soutint sa disgrâce avec courage et dignité. Une commission, composée d'hommes choisis dans les parlements du royaume, fut chargée de prononeer sur son sort. On trouva dans ses papiers un chiffon écrit plus de douze ans auparavant, et pendant les troubles de la Fronde. C'était une espèce de mémoire ou d'instruction pour indiquer à sa femme la conduite qu'elle avait à tenir, un plan vague de résistance et de fuite dans les pays étrangers. Ce chiffon servit de base à l'accusation de crime d'État. Dans un des interrogatoires, Letellier, insistant sur ce point, et disant à Fouquet qu'il ne pouvait en disconvenir : « Un crime « d'État, reprit Fouquet, c'est quand on est dans une charge « principale, qu'on a le secret du prince, et que tout d'un coup « on se met du côté de ses ennemis ; qu'on engage sa famille dans « les mêmes intérêts ; qu'on fait ouvrir les portes des villes, dont « on est gouverneur, à l'armée des ennemis, et qu'on les ferme à « son véritable maître ; qu'on porte dans le parti contraire tous « les secrets de l'État : voilà, Monsieur, ce qui s'appelle un crime « d'État. » Cette réponse avait le mérite de rappeler l'histoire complète du chancelier.

Les partisans de Fouquet luttèrent de zèle et ses adversaires d'acharnement pendant ce long procès, dont l'instruction dura trois années.

Son véritable crime, c'était d'avoir pillé le trésor public dans un temps où personne ne s'en faisait scrupule. On le condamna, pour un délit imaginaire, en un bannissement perpétuel et à la confiscation de ses biens. De vingt-deux juges qui opinèrent, neuf seulement osèrent se prononcer pour la mort.

Le roi commua l'arrêt de bannissement en une prison perpé-

Digitized by Google

tuelle. Fouquet partit pour la citadelle de Pignerol, sous une forte escorte, et fut traité dans la route avec une grande sévérité. D'abord il chercha, par l'aveu de ses torts, par l'expression de son repentir, à fléchir le roi ; mais, voyant que ses prières étaient inutiles, il se résigna et ne demanda plus de secours qu'à la religion. Il mourut le 23 mars 1680, à l'âge de soixante-cinq ans, après en avoir passé dix-neuf dans la captivité.

D'illustres amitiés avaient entouré Fouquet dans sa fortune : Boileau dit :

Jamais surintendant n'a trouvé de cruelles.

Par la même raison, jamais il n'a manqué d'amis. L'exemple de Pélisson nous montre à quel prix bon nombre de ces amitiés s'étaient formées. (*Mort de Pélisson.*) Mais quel que soit le principe d'un dévouement, il est toujours honorable, quand il survit à la cause qui l'a fait naître. Pélisson, Gourville, mademoiselle de Scudéry, Saint-Évremont, restèrent fidèles au ministre disgracié. Madame de Sévigné a laissé dans ses lettres un vif souvenir de l'attachement qu'elle lui portait. La Fontaine déposa ses regrets dans une touchante élégie. Le poète Hénault lança un sonnet contre Colbert, et le gazetier Loret perdit sa pension pour avoir fait l'éloge de Fouquet dans son *Mercure burlesque.* Les mémoires composés par Pélisson ont été regardés comme des modèles d'éloquence.

D'après un témoignage qui a subi des contradictions, Fouquet aurait passé en liberté les derniers moments de sa vie.

LE CHATEAU DE SULLY.

Près d'Orléans se trouve le village appelé Sully, et dont le château tire une grande célébrité du nom de son ancien maître, Maximilien de Béthune, duc de Sully, qui y passa les dernières années de sa vie. Quand Sully fit l'acquisition de ce château, en 1602, il était fort peu considérable ; mais il prit un accroissement

Digitized by Google

successif et fut érigé en duché-pairie par Henri IV, le 12 février 1606. Cette érection changea le nom de l'ami du roi, et le marquis de Rosny devint duc de Sully. Voici ce que dit, dans ses *Mémoires*, Sully, à l'occasion de son élévation à la dignité de duc et pair :

« J'avais déjà refusé cette dignité, lorsque le roi m'avait en-« voyé ambassadeur en Angleterre. Les libéralités de ce maître « bienfaiteur ayant levé depuis ce temps-là l'obstacle qui m'avait « empêché de profiter de sa bonne volonté, j'acceptai avec recon-« naissance ce nouveau bienfait.

« Il n'y eut aucun des seigneurs de la cour, ni presque des « grands du royaume, qui ne me fît l'honneur de m'accompagner, « lorsque je me présentai au parlement pour la cérémonie de ma « réception.

« Elle fut encore plus honorée par la présence de tous les prin-« ces du sang, excepté M. le comte de Soissons. La grand'cham-« bre, la salle, toutes les galeries et les cours même, étaient si « pleines, qu'à peine on pouvait s'y retourner. J'amenai, au sor-« tir, soixante des plus distingués, à l'arsenal, où les attendait un « repas en gras et en maigre, pour lequel je n'avais rien épargné. « Une surprise heureuse pour moi fut d'y trouver sa majesté elle-« même, qui s'y était rendue pendant la cérémonie, sans avoir « voulu m'en prévenir.

« *Monsieur le grand-maître*, me cria le roi du plus loin qu'il « me vit arriver, *je suis venu au festin sans prier; serai-je mal « dîné ? — Cela pourrait bien être, sire*, lui répondis-je, *car je « ne m'attendais pas à tant d'honneur.*

« *Je vous assure que non*, reprit ce prince, en interrompant « mes remerciements ; *j'ai visité vos cuisines, en vous attendant, « où j'ai vu le plus beau poisson qu'il soit possible de voir, et force « ragoûts à la mode; et même, parce que vous tardiez trop à « mon gré, j'ai mangé de vos petites huîtres de chasse, tout-à-« fait fraîches, et bu de votre vin d'Arbois, le meilleur que j'aie « jamais bu.*

« La gaieté du roi, assaisonnant le plaisir de la table, le reste « du jour se passa à la satisfaction de tous les convives. »

C'est là, certes, une scène intéressante, un trait caractéristique. Cette visite du bon roi à son loyal ministre, ces paroles bénignes échangées sans gêne, cette courtoisie, cette descente dans une cuisine, mettent en évidence la bonhomie de Henri IV mieux qu'une action de bienfaisance éclatante.

Nous ne ferons pas une longue description du château de Sully, à l'exemple de beaucoup d'écrivains. Il nous reste assez de quoi pour remplir le cadre rétréci de cet article, en puisant dans l'histoire de notre sage des anciens règnes.

Il suffit de dire que le ministre du généreux roi Henri embellit

Digitized by Google

le château : au dehors par des jardins, des cours d'eau, un parc; au dedans, par des boiseries, des peintures et des dorures.

Plusieurs augmentations sans utilité ne furent faites à l'édifice que pour faire vivre quantité de pauvres réclamant du travail dans un moment de cherté.

L'amitié que le roi montrait à Sully lui inspira de lui former un appartement proportionné au nom de ce potentat. Cet appartement était le principal du château, autrement appelé l'*appartement du roi*. Là se trouvait l'une des plus belles salles des châteaux de France, et dans laquelle on distinguait un superbe tableau de Henri IV, avec emblèmes et devises.

Donnons un aperçu de la vie de Sully dans son château.

Quand Henri-le-Grand ne fut plus, Sully prit sa retraite de la cour et se retira dans ses domaines.

A le voir avec un grand nombre d'écuyers, de pages, de gentilshommes, de gardes avec leurs officiers, et une foule de domestiques, chacun songeait qu'il menait un train royal. En effet, tout annonçait autour de lui un caractère de grandeur et de majesté qui reflétait bien l'expression de son esprit grave et sérieux.

Du reste, tout procédait de l'ordre dans sa maison.

Levé dès le grand matin, Sully, après ses prières et sa lecture, entrait dans son cabinet pour y travailler avec quatre secrétaires. Là il s'occupait à ranger ses papiers, à répondre aux lettres, à rédiger ses mémoires, à mettre ordre à ses affaires et à diriger celles de ses gouvernements et celles de ses fonctions.

Vers midi, il sortait pendant une demi-heure. Une grosse cloche informait de sa sortie les gens de sa maison, qui se plaçaient en rang sur son passage, depuis son appartement jusqu'au bas de l'escalier. Précédés de deux suisses avec leur hallebarde, ses écuyers, ses gentilshommes et ses officiers marchaient devant lui. A sa droite et à sa gauche se tenaient ses amis et les membres de sa famille. La marche, fermée par quatre suisses, se formait d'une compagnie de soldats avec officiers.

De retour de sa promenade, Sully entrait dans la salle à manger, vaste appartement orné de peintures retraçant ses actions mémorables, ainsi que les grands traits de la vie de Henri-le-Grand.

Près d'une longue table sur laquelle il prenait ses repas, lui et la duchesse avaient seuls des fauteuils. Les autres convives, même de haut rang et de parenté très-proche, sa fille, la princesse de Rohan, n'avaient que des tabourets et des sièges pliants. A cette époque, on poussait la subordination et le respect envers les pères et mères, au point que les enfants ne se couvraient et ne s'asseyaient que sur l'ordre paternel.

La magnificence régnait sur la table de Sully, qui était du reste servie avec un goût recherché.

Digitized by Google

A cette table n'étaient admis que les seigneurs et dames du voisinage, les principaux gentilshommes, les dames et filles d'honneur de la duchesse.

Une autre table était servie pour les jeunes gens.

Tous les convives ordinaires se levaient et sortaient au dessert.

Sully, après son dîner, se rendait avec ses intimes dans un cabinet contigu à la salle à manger, et appelé *le cabinet des illustres,* à cause qu'il était décoré de portraits de papes, de rois et de personnages distingués.

Après cette récréation, Sully remontait chez lui pour s'y occuper comme le matin et pendant deux ou trois heures.

Si le temps le permettait, il allait se promener dans son coche, avec son épouse et accompagné de son cortège. A sa rentrée au château il reprenait sa besogne.

Le souper avait le même cérémonial que le dîner, et chacun se retirait chez soi.

Sully savait se faire servir, respecter et obéir, et l'ordre et la paix régnaient dans sa maison et parmi tous ses serviteurs.

Le duc de Sully ne portait nulle décoration, excepté la médaille représentant le portrait de Henri IV, médaille attachée à une chaîne d'or et de diamants qu'il suspendait à son cou, qu'il contemplait et baisait avec transport, et ne quittait jamais.

Sully, rebelle à la mode, portait toujours le même habillement.

Tout, en un mot, avait une allure royale autour du ministre de Henri IV.

Cette manière de vivre de Sully nous fait connaître quelle dignité les grandes maisons des beaux siècles de la monarchie entretenaient pour s'attirer le respect du rang. Les dignitaires de la couronne aimaient à imiter tout ce qui se passait autour du trône. Dans de grands royaumes, les grands avaient, dans le moyen âge, une importance bien plus considérable que tant de rois dont l'histoire sait à peine le nom.

Résumons en peu de mots la vie de Sully.

Né à Rosny en 1560, Sully fut de bonne heure le compagnon de Henri IV, auprès duquel il se distingua par son intrépidité, sous le titre de baron ou marquis de Rosny. Un beau mariage, beaucoup d'ordre, des spéculations commerciales très-heureuses le rendirent fort riche en peu de temps. Henri IV crut qu'il ne pouvait mieux confier les finances du royaume qu'à l'homme qui administrait si bien ses propres affaires, et il le nomma, en 1597, surintendant des finances. Sully se montra financier parfait ; il remit de l'ordre dans les comptes, fit rentrer un arriéré considérable, paya des dettes écrasantes, suffit aux dépenses des guerres avec l'Espagne et la Savoie, et à l'achat des places qui restaient encore aux chefs ligueurs.

Digitized by Google

Il encouragea l'agriculture, créa de grands approvisionnements de guerre, poursuivit partout les abus et les prodigalités, et amassa ainsi, tous frais payés, quarante-deux millions. Au titre de surintendant des finances, il joignait ceux de gouverneur de la Bastille, de grand-maître de l'artillerie et des fortifications, de grand-voyer de France, de surintendant des bâtiments, de capitaine héréditaire des eaux et des forêts, et le gouvernement du Poitou.

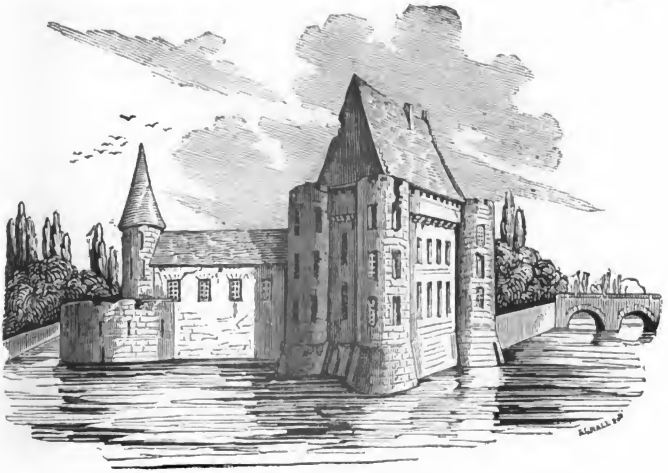
A la mort de Henri, il s'éloigna de la cour, se démit de presque tous ses offices, et ne conserva que le gouvernement du Poitou, avec la grand-maîtrise de l'artillerie et des forêts. Bien que mécontent de la reine-mère, il n'eut qu'une part très-faible aux troubles de la régence, et refusa de prendre les armes avec les protestants. Louis XIII le fit maréchal en 1634. Sully mourut, en 1641, dans le protestantisme de Calvin. Chose singulière, il ne voulut jamais abjurer, et c'est lui qui donna le conseil à Henri IV de se faire catholique. Il avait été fait duc par Henri IV en 1606, et il avait pris, à cette occasion, le nom de la terre de Sully qu'il venait d'acheter. Qui a lu l'histoire de France connaît l'étroite amitié qui unissait Henri IV et Sully. Le ministre ne craignit pas, en plus d'une occasion, de heurter le roi, en lui faisant de sévères reproches sur ses égarements, et s'opposant avec énergie à ses prodigalités. Du reste, il n'était rien moins que désintéressé, et il ne s'était pas montré fort scrupuleux sur les moyens de faire fortune.

On a de Sully des mémoires très-précieux, mais rédigés sous une forme très-bizarre. Il suppose que ses secrétaires lui racontent sa propre vie. Ces mémoires parurent, pour la première fois, de 1634 à 1662.

Quoi qu'il en soit des reproches qu'on adresse à Sully, c'était, sans contredit, un ministre d'État d'une capacité extraordinaire.

Son avidité et ses immenses richesses ont servi d'arguments au cardinal de Richelieu pour mettre en doute la probité administrative du surintendant, et pour insinuer que Henri IV songeait à lui retirer les finances. Mais la jalousie du cardinal doit rendre suspectes des accusations que n'appuie aucun fait notoire.

Digitized by Google



Château de Sully, à Sully.

Château de Montigny-Monfort.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA TOUR DU DIABLE DU CHATEAU DE MONTFORT.

Nous ne sachions rien de plus poétique dans la vie populaire que les légendes que racontaient, réunis devant le foyer, pendant les longues soirées d'hiver, les habitants d'un village où un château s'élevait, et dont on ignorait l'existence mystérieuse.

Ces vieux récits étaient en vogue, surtout au XVIe siècle, siècle de prestige, de superstition, de visions fantastiques, de magie, de pacte satanique.

C'était l'époque où Catherine de Médicis, issue d'une famille illustre de Florence, que les généalogistes font remonter jusqu'à Charlemagne, vint s'asseoir sur le trône de France, à côté d'Henri II, son époux ; elle apporta le goût du merveilleux, dont la cour fut bientôt imbue.

Comme le peuple est imitateur, que tout ce qu'il voit faire aux grands il veut le faire lui-même, il suivit l'impulsion donnée par cette cour, que dominait l'esprit inhérent à l'Italie, c'est-à-dire le génie de la superstition.

D'un autre côté, à défaut d'évènements extraordinaires, il faut à la crédule imagination du peuple quelque chose de surnaturel. Donc, à l'époque dont nous parlons, le vulgaire plaça dans la vie de château, qui lui était étrangère, les contes absurdes de fantômes et de sorciers, qui, répétés de père en fils, et recevant du temps une espèce de sanction, devinrent autant d'articles de foi pour nos faciles aïeux.

Cette disposition vers le merveilleux a inventé ces légendes de crimes cachés, de vengeances cruelles, atroces, infernales, d'horreurs imputées aux seigneurs, fictions terribles qui ont servi à l'esprit de haine et d'indépendance pour exciter le peuple contre la noblesse.

Toutes nos provinces ont été plus ou moins soumises à l'esprit de prestige, quand l'esprit de parti ne les a pas entraînées ; car l'esprit de parti a souvent jeté sur les manoirs l'odieux de fables affreuses prises pour des vérités historiques, parce que celui qui en était animé voulait servir une haine, assouvir une vengeance, contenter une passion ou ternir une réputation qui lui faisait ombrage.

Quel que soit le sentiment qu'on adopte sur l'origine des contes

Digitized by Google

fantastiques, considérés comme des scènes de châteaux, ces demeures solitaires dont les hôtes, pour répandre autour d'eux l'esprit de terreur ou de respect, dérobaient au vulgaire tous les détails de leur vie, et ne donnaient que des signes de tyrannie, une des régions de la France qui a le plus prêté à la légende, à l'imagination illusionnée, c'est la Bourgogne, pays tout féodal, pays de vastes domaines qui environnaient Dijon, siège d'un antique parlement. Aussi, que d'ombres sépulcrales n'a-t-on pas fait errer dans les galeries des châteaux de toute cette province, dans le castel de Vergy, placé, comme un nid de vautour, au sommet d'un rocher, fortifié comme une citadelle imprenable; dans le château de Semur, à l'architecture lourde et compacte.

Nous choisirons parmi ces légendes celle du manoir de Montfort. Voici, d'après un narrateur moderne, ce que la chronique populaire rapporte sur ce qui se passa entre Satan et le sire Arthur de Montfort.

Arthur avait vingt-cinq ans, quand un jour, à deux heures du matin, le pont-levis se baissait pour donner entrée à ce jeune rejeton de l'antique race des Montfort.

Il portait sur son visage, où la violence des passions avait laissé plus d'une trace, la marque d'un profond désespoir.

Il parcourait avec rage les longs corridors du château, les galeries décorées des portraits de ses ancêtres, et jetait autour de lui d'avides regards, signe d'une ame en peine qui réclame un secours surnaturel.

A dix-huit ans, ce descendant de nobles sires était maître de sa fortune. Son père, tué dans une croisade, n'avait laissé auprès de son fils aucun guide sûr, aucun tuteur fidèle.

Pour seul frein à sa jeunesse orageuse il n'avait qu'une mère, toute tendresse, douceur et indulgence, et il l'avait perdue trop jeune encore pour pouvoir se passer des sages conseils et des soins attentifs dont elle environnait son inexpérience.

Dès ce moment, Arthur se livra à l'orgie et à la débauche: il n'aimait pour société que la fréquentation des jeunes seigneurs les plus dissolus du pays. Ils devinrent ses compagnons de tous les jours. Dans cette vie désordonnée, il portait une ame confiante et généreuse, et partant il allait bien plus vite que tout autre sur la route des mauvais exemples, qu'il suivait avec ardeur.

Comme des dévorants, des jeunes hommes ruinés se jetèrent sur sa fortune. En voyant cet essaim d'intrigants affamés qui s'attachaient à Arthur, comme la guêpe au fruit pour le ronger, le vieil intendant de la maison des Montfort éleva la voix pour l'avertir de son aveuglement, et lui montra l'abyme immense qu'il creusait sous ses pas tous les jours, l'abyme qui devait l'engloutir. Pour prix de ce sage avis, Arthur chassa le fidèle et vieux serviteur, et

Digitized by Google

le remplaça par un valet complaisant pour ses caprices, et dont il n'avait à redouter aucun conseil respectueux ou importun.

Il ne fallut pas cinq ans à Arthur pour dissiper l'immense fortune des Montfort, et l'imprudent et malheureux jeune homme, dans une nuit de folie et d'ivresse, dans une partie de jeu de cinq minutes, avait perdu jusqu'au mausolée de ses pères.

A l'heure nocturne où il revenait au château, les somptueux appartements qu'il parcourait n'étaient plus son patrimoine. A l'aurore, celui qui l'avait vaincu sur un dé ou sur une carte, un juif, un escroc peut-être, viendrait donner des lois dans ce château, où commandaient ses aïeux depuis cinq cents ans.

Cette chambre où fut son berceau, ce sol de ses premiers pas; ces longues galeries où, enfant, il avait aimé à courir, ces salles de festins et de danses; ce parc si beau avec ses hêtres, ses mélèzes; jardins splendides, lambris dorés, tout cela allait être souillé par la présence d'un ignoble maître, d'un débauché, d'un joueur, d'un manant, d'un valet, d'un homme sans nom, sans honneur, d'une origine inconnue. Cet être, dans quelques heures, passerait insolemment devant le portrait de son père, se délasserait dans sa couche, userait de tous les droits qui n'auraient pas dû être aliénés de la famille des Montfort, possèderait le tombeau de sa mère.

Arthur, riche hier, n'a plus aujourd'hui où reposer sa tête. Il veut, aux bords de l'abyme de son avenir, il veut mourir; il veut en finir avec cette vie qui ne lui offrira plus que l'opprobre, la nudité. Il entre dans les accès du désespoir en examinant, avec une anxiété cruelle, les heures infortunées qui se sont écoulées depuis son absence du château. Dans une ardeur fébrile il a tout joué, tout perdu. Son nom sera sa honte. Rien ne peut le sauver de l'ignominie que de l'or, beaucoup d'or.

De l'or! qui lui en donnera?

Arthur se souvient d'avoir entendu vanter, par ses compagnons de débauches, le pouvoir des puissances infernales. Il les appelle à son secours. Pour avoir de l'or, plein seulement une botte, il vendrait son ame à Satan.

A peine a-t-il accueilli cette pensée criminelle, qu'une voix forte, sonore retentit à son oreille. Satan lui-même répond à son appel:

« Jeune homme, tu es malheureux, et plus encore que tu ne penses. Tu n'a pas réfléchi à toute l'horreur de la destinée qui t'attend. Que vas-tu devenir, toi si mollement nourri dans les plaisirs, si doucement bercé par les voluptés enchanteresses? Au sortir de ton beau manoir, où trouveras-tu un ami pour te recueillir et consoler tes peines? Ceux qui ont jusqu'ici partagé ta fortune, demain détourneront la tête à ton passage. Toutes les carrières te seront fermées; ruiné sans retour, tu ne pourras plus tenir le rang

Digitized by Google

de tes ancêtres ; tu seras obligé d'obéir là où ils ont commandé. Traînant ta malheureuse existence de ville en ville, conçois-tu maintenant ce qui t'est réservé pour l'avenir ? Mais je suis là, et si tu veux, je réparerai tes pertes. Tu demandais tout-à-l'heure de l'or, tu en auras. Demain, au point du jour, suspends cette botte à la plus haute tour de ton château, elle sera remplie, et je m'engage à te la faire trouver toujours pleine ; tu peux compter sur ma parole. Les conditions de ce service, tu les as toi-même fixées ; ton ame m'appartiendra à l'instant où j'aurai rempli la botte ; à ta mort, je réclamerai mes droits. » Ainsi parle Lucifer. « Oui, j'y consens, s'écrie Arthur, dont l'imagination égarée savait enfin sur quoi se reposer. » Et de nouveau il fut seul dans sa chambre.

Ce n'était point une illusion.

Avec de l'or il pourra cacher ses folies.

Avec de l'or il pourra racheter son château, riche et respectable héritage qu'il ne devait pas livrer aux chances d'un tour de cartes. Jeu d'un instant, source d'angoisses atroces! Il pourra revivre et dire....

Mais il revoit les portraits de ses aïeux, il les contemple avec respect. Celui de sa mère s'offre à lui. Le jour qui commençait à paraître colorait d'un rouge de feu le visage pâle de la châtelaine. On eût dit que sa grande ombre courroucée allait se détacher, pour s'opposer à la conduite impie, sacrilège de son fils. La terreur glace Arthur ; il reste enchaîné devant ce portrait qui est pour lui l'aiguillon du remords. Où il avait reçu des leçons de sagesse d'une mère chérie, où elle l'avait fait prier, il a contracté un pacte diabolique.

Nouvelle lutte, nouveaux tourments. Il se jette à genoux, et appelle à grands cris la protectrice de son enfance, sa mère ; sa mère, qui avait été si douce et si indulgente.

Puis, soudain, il a une inspiration lumineuse.

Satan doit remplir d'or la botte d'Arthur. Mais s'il peut l'engager à renoncer à sa promesse, l'ame d'Artur ne lui appartiendra plus. Arthur imagine donc de détacher le dessous d'une botte ; stratagême puéril, il est vrai, mais dont le résultat était de rendre cette botte ouverte des deux côtés et impossible à remplir. Il va lui-même la suspendre à la plus haute tour de son castel. A peine la botte percée est-elle en place, que voilà une pluie d'or, une pluie d'or énorme qui roule comme la grêle au pied de la tour. Satan se hâte d'en accumuler un monceau pour acheter cette ame prête à lui échapper.

Il veut à toute force combler le vide immense qui lui empêche de tenir sa parole ; ce vide qui part de la cime de la tour, et va jusqu'à sa base. Il le prodigue, l'or. Arthur pénètre dans les intentions de l'esprit tentateur. A sa voix, aussitôt tous ses serfs, ainsi

Digitized by Google

que ses serviteurs accourent de tous les côtés armés de pioches et de pelles. Ils combinent leurs efforts pour détourner l'entassement d'or qui menace de monter jusqu'au bout, jusqu'au haut de la tour et au-dessus de la botte. Tous travaillent à l'envi sous le commandement d'Arthur, qui les conjure de ne pas l'abandonner. Nul ne se laisse vaincre, ni par les blessures qu'il reçoit de la force avec laquelle le métal tombe sur sa tête et ses mains en les meurtrissant, ni par la vitesse de Satan, qui redouble l'élan de sa pluie métallique, sur laquelle il attend la victoire.

Depuis le matin jusqu'à midi l'or n'avait cessé de tomber.

Mais l'*Angelus* sonne au presbytère, et soudain un horrible craquement jette l'épouvante parmi les travailleurs. Ils reculent, et tout-à-coup cette haute tour, qui semblait par sa solidité défier les ravages du temps, s'écroule d'elle-même comme les murailles de Jéricho.

A cette chute épouvantable, Satan est vaincu, et sa rage impuissante avait détruit le monument de sa défaite.

Le jeune Montfort, foudroyé par le prodige, revenu à des sentiments dignes du beau nom qu'il portait, voulût rebâtir la tour massive, mais sa volonté trouva un obstacle invincible. Il ne put la refaire; la puissance infernale l'avait abymée. L'emplacement était devenu un terrain sans consistance. Toujours un évènement inattendu détruisait les travaux. Ni Arthur, ni les fils d'Arthur, ni les fils de leurs fils ne purent réparer la brèche faite au noble manoir.

Plusieurs siècles après, on montrait encore des débris, des décombres de la tour écrasée. L'on disait aux curieux visiteurs : C'EST ICI LA TOUR DU DIABLE !

Telle est la légende provinciale du château de Montfort. C'est une des plus jolies et des plus remarquable du moyen âge ; elle est rapportée en différents termes par les chroniqueurs. Elle manifeste une croyance à une puissance supérieure sur les destinées humaines ; elle est en même temps dramatique et chevaleresque : elle représente un jeune homme égaré, enfant prodigue qui rougit de lui-même, et qui, à l'aspect de la demeure perdue de ses pères et de leurs portraits, source de remords pour lui, cherche un moyen de réparer ses pertes, fût-ce à l'aide d'une puissance infernale, tant il voudrait ne pas dégénérer de la puissance paternelle.

Digitized by Google

LE CHATEAU DE HAM.

Lorsqu'il suit la route de Compiègne à Saint-Quentin, le voyageur traverse la ville de Ham, et si ses regards se portent à gauche, il aperçoit une vaste construction à l'aspect sombre et triste ; ce sont de longues murailles, sur lesquelles apparaissent çà et là quelques restes de machicoulis, de sculptures et de fenêtres gothiques ; ce sont des tours couronnées de créneaux en briques rougeâtres, et dont la base semble plonger dans les eaux de la Somme qui coule à l'entour ; c'est, en un mot, le fort de Ham, vaste rectangle fortifié, autrefois château féodal, depuis longtems prison d'Etat.

L'origine de la ville de Ham paraît remonter aux époques de la domination gallo-romaine. Quelques ruines semblent l'attester et ont été interprétées dans ce sens par les antiquaires, vers la fin du neuvième siècle.

La ville et le territoire de Ham appartinrent aux comtes de Vermandois, issus de la race carlovingienne. Charles-le-Simple, disent les chroniqueurs, traîtreusement saisi et appréhendé au corps par son vassal, le comte Herbert de Vermandois, qui l'avait attiré à Saint-Quentin, fut enfermé dans un fort situé non loin de là sur la Somme. C'était le fort de Ham, dont la sombre célébrité commençait par l'emprisonnement d'un roi.

A la suite de la domination des comtes de Vermandois, la seigneurie de Ham passa successivement, et par de nombreuses vicissitudes, dans les maisons de Coucy, d'Orléans, de Bar, de Luxembourg, de Vendôme et de Navarre. Réunie à la couronne par l'avènement d'Henri IV, elle fut donnée au cardinal Mazarin, puis à Philippe d'Orléans, que son frère Louis XIV voulut apanager. La seigneurie de Ham est restée dans la maison d'Orléans jusqu'en 1789.

Pendant la Révolution, le fort de Ham fut une prison d'Etat, ce qu'il était précédemment ; car, dans les années antérieures à 1789, il avait été un lieu de détention, bien plus souvent qu'une résidence seigneuriale.

Sous l'Empire, sous la Restauration, et depuis 1830, le fort de Ham n'a point changé de destination ; aujourd'hui encore, la

Digitized by Google

forteresse est une prison d'Etat. C'est celle où le prince Louis Napoléon a la triste perspective de finir ses jours.

En 1557, après la bataille de Saint-Quentin, le fort de Ham fut investi par les Espagnols, qui le rendirent plus tard dans le traité de Cateau-Cambresis.

En l'an 1595, la ville de Ham fut livrée aux étrangers par le seigneur de Moni de Gomeron, gouverneur de la forteresse, partisan passionné du duc d'Aumale et des ligueurs.

Moni de Gomeron étant mort en 1595, ses trois fils allèrent à Bruxelles pour réclamer ce qui leur était dû, et pour traiter de la reddition de la citadelle, qui était encore au pouvoir des Français.

Les Espagnols les retinrent prisonniers, afin d'assurer tout-à-fait la reddition du château. Dorvilliers, leur frère utérin, qui gouvernait en leur absence, refusa de se rendre, et fit appel à la noblesse. D'Humières se mit à la tête des nobles picards ; mais ils furent vaincus. Le château fut pris, la garnison taillée en pièces par les Espagnols qui occupaient la ville, et le comte de Fuentès, chef des Espagnols, irrité de la résistance passée, conçut un horrible projet.

Le fils aîné de l'ancien gouverneur, Moni de Gomeron, fut saisi au corps, enchaîné, et traîné de Bruxelles à Ham. Un échafaud avait été dressé sous les murs de la ville, et ce misérable, coupable d'une lâcheté envers sa patrie, fut décapité par un bourreau espagnol.

En 1815, en cette année de désastre national, la garnison de Ham, forte de quatre-vingt-dix hommes, résista noblement aux sommations d'une armée prussienne. L'étranger fut forcé de s'arrêter devant les faubourgs, et, par sa glorieuse énergie, le commandant put sortir avec armes et bagages, le front levé et la tête haute, comme un soldat de l'Empire.

Tel qu'il est aujourd'hui, le fort de Ham offre l'aspect d'un vaste parallélogramme. Une première entrée, située sur un terrain appelé l'Esplanade, vous conduit dans une cour avancée et entourée d'une muraille triangulaire. Là s'ouvre un pont en maçonnerie sur lequel s'abaisse le pont-levis de la forteresse ; quelques pas plus loin est la voûte d'entrée, fermée par le pont-levis et deux portes intérieures construites en fer.

Aussitôt entré dans la forteresse, après avoir franchi la voûte, on découvre une cour spacieuse, bordée en tout sens de constructions régulières, et vers le milieu un manège dans lequel un arbre élève son feuillage.

Lorsqu'on est encore sur le seuil intérieur de la voûte d'entrée, le dos tourné au pont-levis, la grande cour en face, plusieurs constructions frappent les regards. A droite, c'est le logement du

Digitized by Google

concierge, auquel est adossée une caserne; à gauche, c'est un vaste corps-de-garde bâti sous François Ier; puis, au-delà, perpendiculairement à ce corps-de-garde, l'œil découvre une longue construction. Là se trouvent, à la suite l'un de l'autre, le logement des officiers d'artillerie et du génie, le logement du commandant et celui du gardien des poudres.

En face de ce grand corps-de-logis, de l'autre côté de la cour, sont situés les magasins d'armes, les cantines et les cuisines.

Enfin, au fond de la cour, du côté opposé à la voûte d'entrée, se trouvent les bâtiments plus spécialement affectés à la prison. Si l'on se dirige vers ces bâtiments, on rencontre d'abord une niche de laquelle un gardien est continuellement occupé à surveiller les prisonniers; puis, en tournant à gauche, quelques chambres étroites, sans ornement, presque sans meubles : ce sont celles des prisonniers.

Une voûte sépare ce corps-de-logis d'un autre bâtiment qui sert de caserne: cette voûte conduit au parc à boulets et au jardin que le prince Napoléon Louis cultive lui-même sur le talus des remparts. Le corps-de-logis occupé par les prisonniers est situé au-dessus de la poudrière.

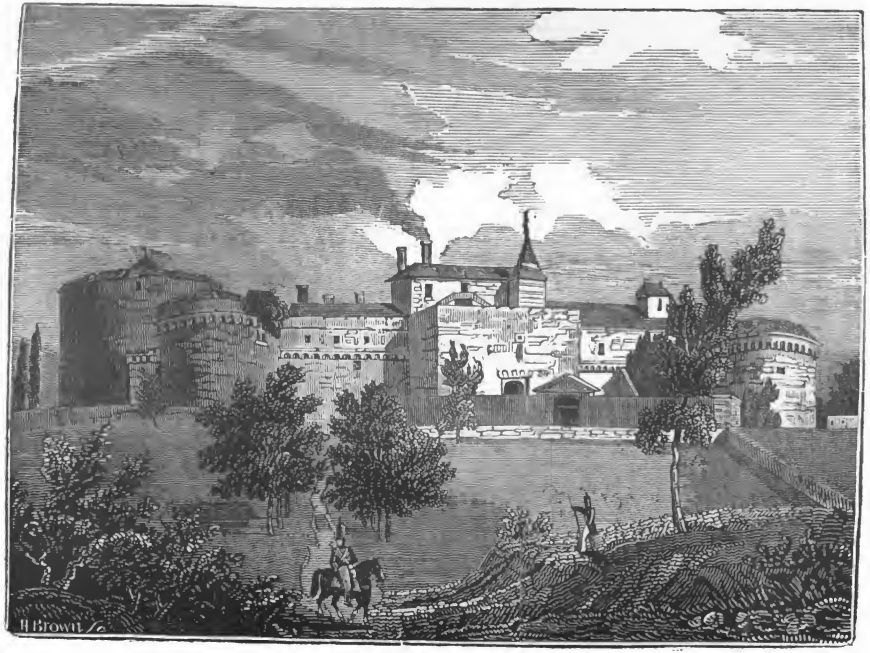
Toutes ces constructions sont comprises dans l'enceinte fortifiée. Quatre tours s'élèvent aux quatre angles de la forteresse; trois de ces tours sont ovales; une seule, plus élevée, plus importante que les autres, est de forme ronde; cette dernière, appelée *Grosse Tour* ou *Tour de Louis XI*, ou enfin *Tour du Connétable*, plonge dans les eaux de la Somme; elle a environ cent pieds de haut, autant de diamètre, avec des murs de trente pieds d'épaisseur en pierres de taille. Les autres tours et les murailles sont en briques.

Les uns soutiennent que la grosse tour fut construite par Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol, qui fut seigneur de Ham et connétable; de là lui serait venu, sans doute, cette dénomination de *Tour du Connétable*. Les autres prétendent qu'elle aurait été construite avant le fort, et remonterait à Charles VII; son fils l'aurait fait restaurer et aurait fait élever l'enceinte ainsi que les tours ovales. Enfin, une tour carrée que l'on remarque sur un point intérieur des remparts, vis-à-vis l'Esplanade, remonterait à François Ier. Le corps-de-garde intérieur est dans le goût des constructions de la renaissance.

L'intérieur de la grosse tour présente plusieurs salles superposées, vastes, obscures et sonores. Au rez-de-chaussée il existe encore des cachots sans air et sans lumière.

L'aspect général du fort de Ham inspire la tristesse et la terreur, et l'on ne peut contempler ses longues murailles sans en composer la douloureuse histoire. Ces constructions ténébreuses, ces cachots

Digitized by Google



Vue du Château de Ham.

Digitized by Google

de la grosse tour ont eu leur destination. Que d'existences éteintes, que de souffrances finies, que de noms perdus sous ces voûtes! L'histoire n'a pu tout recueillir; car les murs d'une prison d'État sont souvent des lieux de mystère, de silence et de douleurs. Alors que le caprice de la puissance persécutait à son gré, alors que la liberté était enlevée sans les grandes publicités de la justice, nul ne savait les noms et les souffrances des victimes du despotisme. Si parfois, un soir, le geôlier faisant sa ronde trouvait un cadavre dans un cachot, on l'enterrait sans mot dire, ou bien on le laissait gisant entre les quatre murailles humides; trente ans plus tard le cadavre était devenu squelette, et les hommes ne pouvaient rien apprendre du passé.

Au fort de Ham, plus qu'ailleurs, la captivité fut mystérieuse, les cris étouffés, les cadavres enterrés promptement, les noms environnés de l'oubli; car l'histoire des prisonniers de Ham est une histoire moderne.

Sur la vieille histoire des prisonniers de Ham on ne connaît qu'une chronique, c'est-à-dire un récit mélangé de croyable et de merveilleux.

Dans l'un des plus bas, des plus étroits, des plus sombres cachots de la grosse tour, fut enfermé, à une époque ignorée, un prisonnier dont personne ne sait le nom. Ce prisonnier était un pauvre capucin austère de mœurs, digne et saint homme, sans cesse en jeûnes, prières et mortifications. Tant de vertus ne purent le sauver; il fut persécuté et jeté dans cet horrible cachot, où il continua à prier Dieu avec une pieuse résignation. La nuit, lorsqu'il pouvait sommeiller quelque peu, il appuyait sa tête sur une pierre; tant et si longtemps dura sa captivité, ajoute la chronique, qu'il avait creusé la pierre et laissé l'empreinte de son visage sur ce dur chevet. Les jeunes filles et damoiselles qui venaient visiter la pierre et qui en emportaient un morceau, trouvaient sûrement un mari dans l'année.

Inutile d'ajouter qu'aujourd'hui, sur la pierre indiquée aux curieux, l'empreinte du saint visage est invisible, et que bien des filles sont venues visiter cette pierre, qui sont filles encore.

Digitized by Google

LE CHATEAU DE GAILLON, EN NORMANDIE.

Ce château date du XIIe siècle. Il est situé à neuf lieues de Rouen, sur la rive gauche de la Seine et tout auprès des bords du fleuve. On ne trouve pas dans les annales de ce monument ses véritables fondateurs. Tout ce qui est dit sur son origine n'est que pures conjectures.

Quand Philippe-Auguste eut pris la Normandie sur le roi d'Angleterre, il fit présent du château, dont nous nous entretenons, à l'un de ses officiers. Plus tard, il revint à la couronne, dont il fut détaché de nouveau, en 1262, par saint Louis, pour être donné à l'archevêque de Rouen. Il fit dès lors partie des domaines de l'archevêché de Rouen, et servit de maison de plaisance aux archevêques.

A l'époque de l'invasion désastreuse des Anglais, sous le déplorable règne de Charles VI, et au commencement du XVe siècle, Gaillon fut saccagé, pour punir Louis d'Harcourt, archevêque de Rouen, d'avoir refusé obéissance au roi d'Angleterre. Ce n'était qu'un amas de décombres, quand le cardinal George d'Amboise monta, en 1493, sur le trône épiscopal de Rouen. Ce prélat, actif, éclairé, ami des arts, songea bientôt à relever les ruines de Gaillon. Il changea le plan sur lequel l'édifice avait été primitivement construit. Comme le cardinal avait rapporté de l'Italie, qu'il avait parcourue, de beaux souvenirs d'architecture, il voulut mettre dans le palais qu'il méditait toute la magnificence de l'art.

Le château de Gaillon devint une des merveilles de l'époque.

Gaillon fut un musée, où les *taille-pierres* et les *imagiers* les plus renommés du jour s'empressèrent à l'envi d'exposer les plus heureuses productions de leur génie.

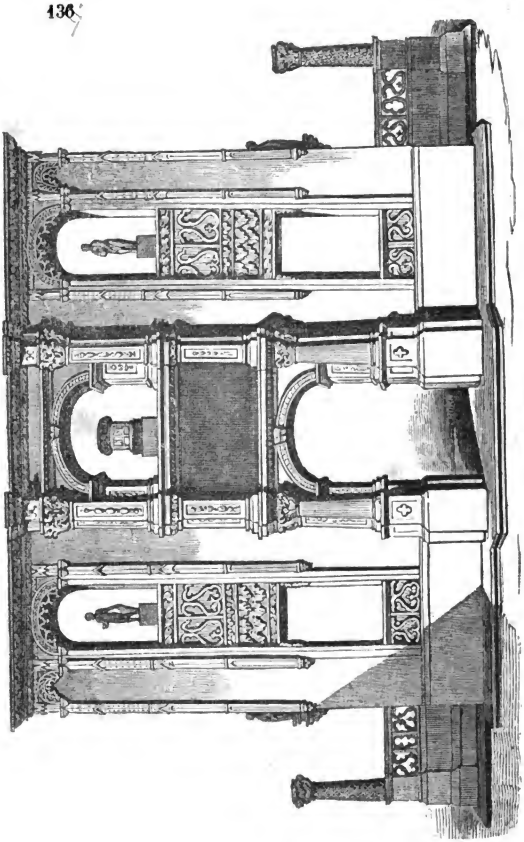
« Les murs du palais, dit un historien, se couvrirent d'arabesques d'une élégance exquise, de riches médaillons, du sculptures gracieuses, qui se multiplaient comme par enchantement sous la main de Jean-Juste de Tours, et de Paul Ponce. »

L'ensemble des bâtiments du château de Gaillon formait un carré long dont la façade, d'une délicatesse de structure vraiment prodigieuse, formait au centre un arc de triomphe de peu d'élévation ; mais dont l'admirable légèreté et les bas-reliefs dont il était orné faisaient un véritable chef-d'œuvre.

Entretenu avec soin par les successeurs du cardinal d'Amboise,

Digitized by Google

Digitized by Google



Château Gaillon.

Digitized by Google

le château de Gaillon était encore dans toute sa splendeur lorsque la révolution française éclata ; mais alors il tomba sous les mains de ces vandales, organisés en *bande noire*, qui l'anéantirent pour en vendre les matériaux. Il n'en reste plus aujourd'hui que des ruines que l'on conserve avec soin, mais qui ne peuvent donner qu'une idée bien incomplète de ce magnifique édifice.

PORTE DE NOTRE-DAME, A CAMBRAI.

Les Romains appelaient *Cameracum* la ville que nous appelons Cambrai, ville illustre à toutes les époques.

Clodion prenait le titre de roi de Cambrai. Cette cité, sous le règne de Charles-le-Simple, fut cédée aux empereurs d'Allemagne ; mais ceux-ci laissèrent aux évêques tout droit de souveraineté.

Cependant les évènements marchaient, et, vers le milieu du XIe siècle, alors que des idées de liberté commençaient à agiter les têtes, les habitants de Cambrai s'insurgèrent pour arracher le pouvoir à leur maître, et conquérir le droit de commune à leur ville.

Voici ce que rapporte, à ce sujet, un chroniqueur :

« Comme le clergé et tout le peuple étaient en grande paix, l'évêque Gérard s'en alla visiter l'empereur Henri quatrième, son suzerain et bon ami. Mais ne fut pas très-éloigné quand les bourgeois de Cambrai, par mauvais conseil, jurèrent une commune, et firent ensemble une conspiration, et s'allièrent par serment que si le dit évêque n'octroyait icelle commune, ils lui défendraient l'entrée de la cité.

« Cependant l'évêque était à Lobes, et lui fut dit le mal que le peuple avait fait, et aussitôt quitta sa route, et, accompagné de son ami Baudoin, comte de Mons, vinrent à la cité avec grande cavalerie ; et les bourgeois les refusèrent. Alors l'évêque prit en grande pitié cette folie, et manda aux bourgeois qu'il traiterait tout en sa cour et en bonne manière ; ainsi les apaisa.

« Il advint que lorsque le seigneur évêque fut entré, grand nombre de chevaliers, sans son su et consentement, assaillirent les rebelles en leurs osts et maisons, et occirent aucuns, et, plu-

Digitized by Google

sieurs blessèrent. Dont furent les bourgeois très-esbahis, et par ainsi la commune défaite. »

Quelques années plus tard, les habitans de Cambrai se rébellionnèrent encore, et établirent une nouvelle commune qui ne fut pas plus heureuse que la première; en 1107, l'empereur Henri V l'abolit; vingt ans après, elle était reconstituée.

L'histoire de la commune de Cambrai et ses luttes avec les évêques, ses oppresseurs, démontrent non-seulement que nos pères étaient capables de défendre leurs franchises avec une constance extraordinaire, mais encore qu'ils entendaient la liberté, ses droits et ses devoirs.

On trouve dans la guerre soutenue par cette commune et par d'autres, comme celle de Laon, tous les symptômes, tous les caractères, tous les mouvements, toutes les vicissitudes, toutes les nécessités de notre révolution.

Ceux qui ne la comprennent pas n'ont qu'à lire le récit des débats de nos pères aux prises avec les tyrans, et ils apprendront que les grandes commotions politiques ne sont pas l'ouvrage de quelques hommes qui les auraient méditées dans leur cœur, préparées avec une habileté machiavélique, jusqu'au moment où leur volonté souveraine leur ordonnerait d'éclore. Les révolutions des communes ont chez nous ce caractère spécial, c'est d'être faites par tout le monde, et dues presque toutes aux violences du pouvoir.

Cambrai, outre ces titres de célébrité qui précèdent, est encore rendu célèbre par la ligue dite *Ligue de Cambrai*, formée en 1508 par l'empereur Maximilien Ier, le roi de France, Louis XII, le roi d'Aragon, Ferdinand-le-Catholique, et le pape Jules II, contre la république de Venise, et célèbre également par la paix de Cambrai, connue aussi sous le nom de *Paix des Dames*, parce qu'elle fut négociée en 1529 par deux princesses, Marguerite de Savoie, tante de Charles-Quint, et Louise, mère de François Ier. Cette paix, peu avantageuse pour la France, fut rompue en 1536.

Mais cette ville capitula devant les armées de Louis XIV, et Cambrai resta définitivement réunie à la France par le traité de Nimègue conclue en 1678.

Cette ville, située sur l'Escaut, renferme plusieurs édifices remarquables. Après la cathédrale, sa citadelle et l'hôtel de ville, c'est, sans contredit, la porte Notre-Dame, qui est le monument le plus digne d'attention. C'est une masse gothique faite en proportion des fortifications considérables de cette ville, qui sont flanquées de tours rondes.

En 1793, les Autrichiens l'assiégèrent sans succès.

Cambrai, archevêché jusqu'à la Révolution, simple évêché depuis le Concordat jusqu'à ces temps derniers, où il est redevenu

Digitized by Google

Digitized by Google

Porte de Sens.

Porte Notre-Dame, à Cambray.

Digitized by Google

archevêché, fut le siège de l'admirable Fénelon, à qui cette ville, pleine de reconnaissance, a élevé sur une de ses places un monument à la mémoire du vertueux prélat.

PORTE DE NOTRE-DAME, A SENS.

Sens s'appelait *Agendicum Senonum*, quand cette ville était la capitale des Senonais. On compte cette métropole comme l'une des plus anciennes cités des Gaules. Elle devint, après la conquête de Romains, la capitale de la quatrième Lyonnaise, et prit dans la suite le nom de Galli-Senones, du nom des peuples qui l'habitaient autrefois. Ce sont ces peuples qui, longtemps avant le Christ, allèrent s'établir en Italie, fondèrent Sienne et prirent Rome sous la conduite de Brennus, et s'étendirent même dans la Grèce.

Le Senonais, soumis par César, demeura sujet de Rome, comme le reste des Gaules, jusqu'à la conquête de Clovis. Sous la fin de la seconde race de nos rois, Sens fut soumis à des comtes particuliers, révocables d'abord, mais qui, plus tard, se proclamèrent souverains. Le roi Robert, en 1005, leur enleva leur domination, et la ville fut réunie à la couronne de France.

Parmi ses monuments antiques, on remarque d'abord la porte de Notre-Dame, antérieure au XIVe siècle; porte compacte et gothique qui a toutes les formes d'une fortification. Elle est digne de prendre rang parmi les vieilles murailles dont Sens est en partie environné, et parmi ses arcades qui sont faites sur le modèle des constructions romaines.

On remarque aussi, dans les environs de Sens, des débris de voies antiques qui conduisaient à plusieurs des cités voisines.

Outre la porte de Notre-Dame, Sens en possède huit autres, dont deux, celle de Saint-Antoine et celle de Saint-Remy, sont à peu près de la même date que celle dont nous venons de dire un mot.

La ville de Sens, située sur la pente d'une colline, à l'est de la rivière de l'Yonne, qui arrose ses murs, n'était point entourée de fossés en 1348.

Charles V, encore dauphin, craignant que les Anglais ne s'en emparassent, ordonna aux habitants de l'en environner.

Digitized by Google

Les eaux de l'Yonne et de la Vanne y coulaient.

Plus tard, ces fossés furent comblés.

Ils ont maintenant disparu et sont remplacés par des promenades ombragées.

En 1531, dans l'intérêt de la propreté de la ville et pour la préserver des incendies, on fit circuler les eaux de la Vanne dans les rues ; elles coulent encore dans les principales dont elles entretiennent le nettoyage.

Sens s'était déclaré pour la Ligue. Henri IV l'assiégea en 1590. Après trois assauts sans résultat pour ses armes, ce roi fut contraint de lever le siège ; mais, quatre ans après cette tentative, il prit possession de la cité.

Puisque nous avons parlé, outre ses portes, des murailles anciennes de Sens, ne négligeons pas de mettre au nombre de ses monuments l'église métropolitaine. C'est une vaste et belle cathédrale, une des plus majestueuses du royaume, Elle a trois grandes portes d'une architecture gothique, une façade ornée de grosses tours, une nef imposante, un grand nombre de reliques, des ornements somptueux, des chefs-d'œuvre d'art, comme le mausolée du Dauphin, père de Charles X, et de la princesse de Saxe, son épouse, et les tombeaux des cardinaux Duprat et Duperron.

Nous dirons enfin que Sens conserve dans sa bibliothèque publique le manuscrit de la fameuse *Fête des Fous* et la *Prose de l'Ane,* l'un des plus curieux monuments de la folie humaine.

Ce manuscrit du XIIIe siècle est noté, écrit avec soin avec des enjolivures aussi bizarres que la fête des fous.

Cette fête a reçu ce nom de certaines réjouissances que les clercs, les diacres et les prêtres faisaient dans quelques églises pendant l'office divin, en certains jours, principalement depuis la fête de Noël jusqu'à l'Epiphanie.

Il est très-probable que l'origine de ces cérémonies burlesques dérive des fêtes du paganisme, parmi lesquelles les saturnales, les lupercales et les calendes de janvier tenaient le premier rang.

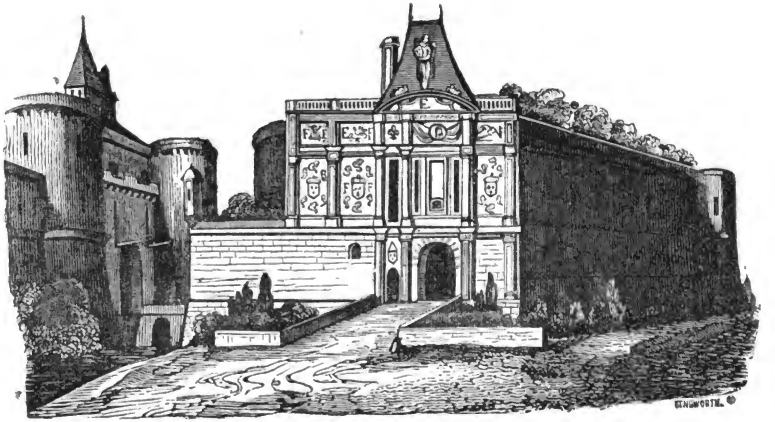
Quelque scandaleuses que fussent ces cérémonies, elles subsistèrent en tout ou en partie au milieu du christianisme, malgré les conciles, les papes, les évêques qui mirent tout en usage pour les abolir ; en vain l'on établit des prières publiques, des processions, des jeûnes à cette occasion, rien ne put réprimer ces désordres.

C'était surtout dans la cathédrale de Sens que cette singulière solennité se faisait avec le plus d'appareil ; l'âne y était honoré d'un culte tout particulier.

Le jour de Noël, après vêpres, les clercs et les diacres dansaient et gambadaient au milieu de l'église ; on élisait ensuite un

Digitized by Google

Digitized by Google



Porte d'Amiens.

Digitized by Google

évêque ou un archevêque des fous, et son élection était confirmée par un grand nombre de bouffonneries ridicules, et entre autres ils encensaient le nouveau dignitaire avec la fumée des vieilles savates qu'ils brûlaient.

Puis un âne, revêtu d'une belle chape, était introduit dans la nef, et tous les assistants, déguisés d'une façon grotesque, chantaient en chœur plusieurs strophes dont le refrain était :

Hé, sire âne, hé, chantez,
Belle bouche rechignés ;
Vous aurez du foin assez
Et de l'avoine à planté.

De tous les acteurs et les spectateurs de la cérémonie, il n'y avait sans doute qu'un seul animal qui ne riait pas, à savoir ce pauvre âne qui était forcé de braire à chaque instant ; c'était là vraiment l'*asinus vehens mysteria* dont parle Aristophane.

Nous finirons cet article en mentionnant que plusieurs conciles se sont tenus dans la ville de Sens ; que, dans une de ces assemsemblées, saint Bernard fit condamner Abeilard comme hérétique; que cette ville fut le refuge du pape Alexandre III, qui y séjourna deux ans, et le lieu de retraite du fameux Thomas Buket, fougueux archevêque de Canterbury.

LA PORTE DE MONTREUIL, A AMIENS.

La porte appelée de Montreuil, à Amiens, est un monument d'un très-grand intérêt historique, parce qu'il rappelle tout ce que déploient d'énergie et de courage des citoyens qui s'arment pour la défense de leur ville.

Cette porte, enclavée depuis longtemps dans la citadelle et remplacée aujourd'hui par une autre du nom de Saint-Pierre, fut, sous le règne de Henri IV, le théâtre d'un évènement tout à la fois curieux et important. Voici de ce fait l'analyse succincte et exacte.

A l'époque des dissentions intestines qui mettaient la France en bouleversement, en l'épuisant d'hommes et d'argent, les Es-

Digitized by Google

pagnols, profitant de la guerre civile, avaient débordé sur nos frontières du nord en 1597, et avaient pris Dourlens, Ardres et Calais.

Henri IV avait alors proposé aux habitants de la ville d'Amiens, de leur expédier un renfort de troupes pour protéger leur cité contre l'invasion progressive de l'ennemi. Les Amiénois, témérairement confiants dans leurs forces, et croyant qu'ils l'emporteraient sans aide contre les Espagnols, comme ils l'avaient emporté dans les troubles de la Ligue, refusèrent avec hauteur et présomption les secours de Henri IV.

Porto-Carrero commandait, au nom de l'Espagne, le poste de Dourlens. Cet homme, plein d'audace et fertile en expédients, s'était épris d'un amour des plus passionnés pour une Amiénoise. Cette dame lui avait déclaré qu'elle n'épouserait jamais le sujet d'un roi auquel sa ville n'obéirait pas.

Il fallait donc, pour l'obtenir, ou que Carrero abandonnât ses drapeaux, ou qu'il rendît Amiens espagnole en s'en emparant. Comme une attaque à force ouverte ne lui semblait pas devoir être couronnée de succès, il usa de ruse. A la faveur des irrégularités et des négligences d'un service exécuté par la milice amiénoise, il augurait des chances de succès.

Pendant la nuit, les Amiénois gardaient très-bien leurs portes et leurs remparts ; mais, dès l'aube du jour, leur vigilance se relâchait pour les affaires.

Carrero devina, dans ce défaut de surveillance, l'occasion d'une entreprise hardie.

Il rassembla donc quelques troupes d'élite et marcha de nuit sur Amiens.

Arrivé près de la porte de Montreuil, il mit ses soldats aussi près que possible des murailles, et de manière à ce qu'on ne se doutât point de leur présence ; puis, vingt de ses hommes, sur la valeur desquels il pouvait compter, déguisés en paysans, portant des hottes remplies de pommes et de noix, et conduisant une voiture chargée de bois et de fascines sous une couche de paille, se tenaient prêts à s'avancer vers la porte, dès qu'un éclaireur grimpé sur un arbre leur en annoncerait l'ouverture.

Au signal donné, les soldats-paysans s'approchèrent nonchalamment, sans observer de rang, comme un groupe de gens qui vont au marché.

Les gardes amiénois, chargés de veiller sur la porte de Montreuil, étaient dans la confusion d'une garde descendante : les uns dormaient, d'autres jouaient ; ceux-ci buvaient au cabaret voisin, ceux-là erraient à l'aventure. Dans ce désordre, ces faux paysans n'eurent pas grand'peine d'entrer.

Ils placèrent leur voiture de fascines à un endroit de la porte,

Digitized by Google

où il n'était plus facile de lever le pont-levis ni d'abaisser la herse. Un Espagnol, dans cette occurrence, laissa tomber sa hotte, comme par accident, et répandit ses pommes et ses noix devant le corps-de-garde.

Les soldats aussitôt, de ramasser les fruits en raillant le paysan de sa maladresse ; mais, tandis qu'ils s'appliquaient à cette capture, les traits de la voiture furent coupés.

Un coup de pistolet, pour appeler les soldats embusqués, fut tiré, et les Espagnols saisissant leurs armes cachées sous leurs habillements, se jetèrent sur les Amiénois. L'égorgement du poste alors commença.

Deux soldats coururent en vain pour abaisser la herse de la porte ; la voiture leur opposait obstacle, la herse ne put descendre. En un instant les Espagnols furent maîtres de l'entrée de la ville.

Le tumulte éveilla les bourgeois du quartier voisin. On s'arma à la hâte et l'on se dirigea vers le théâtre du combat. Mais les Amiénois eurent à peine regagné un peu de terrain, que de nouveaux renforts arrivèrent à l'ennemi pour rendre la défense inutile.

Enfin, des cuirassiers espagnols survinrent encore pour augmenter le péril des Amiénois, déjà découragés par la mise hors du combat d'une centaine des leurs. Ils prirent la fuite, laissant la porte à Carrero, qui avait pour lui le mayeur d'Amiens. Celui-ci empêchant le tocsin de sonner à temps, fut cause que le reste de la ville ne prit pas part à la défense. Déjà les Espagnols étaient maîtres des places et des rues, quand la cloche d'alarme appelait les citoyens sous les armes.

Lorsque la nouvelle de ce désastreux évènement, dont les suites pouvaient être si funestes, arriva à Paris, on dansait à la cour. *Ce coup est du ciel !* s'écria Henri IV. *Ces pauvres gens, pour avoir refusé une petite garnison que je leur voulais bailler, se sont perdus... C'est assez faire le roi de France,* ajouta le roi après quelques minutes ; *il est temps de refaire le roi de Navarre.*

En effet, six mois après leur victoire, les Espagnols perdirent Amiens. Henri IV, secondé par le maréchal de Biron, assiégea les Espagnols qui ne purent garder leur prise malgré leurs efforts multipliés.

C'est ce maréchal qu'une coupable trahison envers le roi et la patrie mena sur l'échafaud quelques années après le triomphe que nous venons de mentionner.

Digitized by Google

PORTE DU PONT-JOUBERT, A POITIERS.

Poitiers existait avant César. C'était la capitale d'un petit peuple gaulois appelé *Pictones* ou *Pictavie*.

«Le Poitou, dit un auteur, s'appelait Pictavia, à cause qu'il a été mis en peinture et enrichi d'arbres, blés, vignes, fontaines, rivières, bois, bocages et pâturages.»

La cité de Poitiers fut appelée *Pictavis, ab ave picta*, parce qu'elle fut édifiée au lieu où l'on avait trouvé un oiseau peint. Cette dénomination n'est que conjecturale.

La ville de Poitiers est bâtie sur une colline escarpée, environnée de rochers circonscrits par deux vallons, au milieu desquels coulent le Clain et la Boivre, qui se réunissent au-dessous de cette cité, et l'entourent presque en entier.

Le confluent de ces deux rivières, la jolie promenade du Pont-Guillon, les vieilles tours, débris imposants d'un château gothique dont cette promenade a pris la place, la pureté des eaux, les belles allées des boulevarts qu'elles baignent, le bâtiment de l'abbaye de Moutierneuf qui s'élève derrière ce tableau, tout cet ensemble forme une perspective des plus gracieuses.

Poitiers est une des grandes villes de France, mais elle n'est pas peuplée en raison de son étendue ; elle est ceinte de murailles antiques, flanquée de tours de distance en distance, et généralement mal bâtie ; les rues sont, pour la plupart, étroites, excessivement escarpées et pénibles à parcourir, tant par la rapidité des pentes que par la mauvaise nature des pavés ; l'intérieur n'offre qu'un immense amas de maisons sans goût, sans architecture, séparées, dans quelques endroits, par de vastes jardins, et même par des terres labourables.

Ce pays, envahi par les Sarrasins et les Normands, théâtre de longues guerres contre les Anglais, et que le fanatisme religieux a tant de fois ensanglanté, a dû être souvent ravagé ; cependant on y trouve encore quelques monuments.

On montre à Poitiers les débris de trois aqueducs construits avec toute la solidité que les Romains donnaient à leurs ouvrages, et les ruines d'un amphithéâtre dont il ne reste plus qu'un petit nombre d'arcades engagées dans des constructions modernes.

La porte du Pont-Joubert, la seule existante des six par où l'on

Digitized by Google

pénétrait dans la vaste enceinte de l'ancienne Pictavia, en était la principale entrée.

On attribue à Guillaume VII, comte du Poitou, la construction d'une tour voisine de cette porte, bâtie en 1106, afin d'ajouter à ses moyens de défense; elle formait l'extrémité du pont qui communiquait de la rue principale à la rive opposée du Clain.

Ce qui est très-curieux à Poitiers, ce sont les édifices religieux, sa cathédrale, un des plus beaux monuments gothiques de France, dont la fondation remonte aux premiers siècles de l'ère chrétienne, suivant son évêque saint Hilaire. Là, on trouve le grandiose de l'art par l'étendue, la hardiesse, la sévérité du style.

Poitiers rappelle de grands souvenirs; ce nom est surtout célèbre dans notre histoire par deux batailles, dont l'une fut une grande victoire, et l'autre une grande défaite.

Charles Martel détruisit les hordes sarrasines en 732; et, en 1356, le roi Jean, fait prisonnier, abaissa son gonfanon devant les archers du prince Noir.

Les historiens arabes ont écrit que les Sarrasins furent dispersés par Charles Martel aux environs de Tours, et non à Poitiers; mais la plupart des chroniques françaises, notamment celle de l'abbaye de Moissac, rédigée à l'époque même de l'évènement, affirment que le combat eut lieu près de Poitiers, et même dans un de ses faubourgs.

On sait que les Musulmans, maîtres depuis l'an 710 de l'Espagne, l'ancienne terre des Wisigoths, avaient formé le projet de subjuguer les Francs. En l'année 732, Abdérame passa les Pyrénées à la tête de forces formidables, et, après avoir vaincu le duc d'Aquitaine, il se présenta devant Poitiers, où se trouvait Charles Martel avec ses carrés de lances et d'arbalètes.

Ce furent les Sarrasins qui commencèrent l'action; ils cherchèrent en vain, par la légèreté de leurs mouvements, à mettre le désordre dans les rangs des chrétiens; mais ceux-ci, pesamment armés, et, suivant l'expression d'un contemporain, semblables à un mur ou à une glace qu'aucun effort ne peut rompre, virent se briser devant eux les attaques les plus impétueuses.

Tout-à-coup un détachement, conduit par le duc d'Aquitaine, envahit le camp des Sarrasins; ceux-ci courent à sa défense, et, à ce moment, un trait habilement dirigé renverse mort Abdérame, leur chef; un désordre effroyable se mit parmi eux; la plus grande partie resta sur le champ de bataille, tandis que le peu qui survécut reprit en toute hâte le chemin des Pyrénées.

Le lendemain Charles Martel distribua à ses soldats les richesses immenses que les Sarrasins avaient abandonnées; il repassa la Loire, fier de l'éclatant triomphe qu'il venait de remporter, et joignit à son nom de Charles, déjà illustré par tant de victoires,

Digitized by Google

le titre de Martel ou Marteau, parce que, suivant la chronique de saint Denis : « Comme li martiau débrise et froisse le fer et l'acier et tous les autres métaux, aussi froissait-il et brisait-il par la bataille tous ses ennemis et toutes autres nations. »

Les champs de Poitiers, témoins de tant de vaillance, virent, six siècles plus tard, la terrible défaite où la chevalerie de France succomba.

Toute la fleur des gentilshommes fut moissonnée : la plupart se montrèrent lâches, et les bataillons de lances les plus épaisses prirent la fuite devant les archers anglais.

Les fils du roi, à l'exception de Philippe, le plus jeune, à peine âgé de 13 ans, firent bien triste mine ; lorsqu'ils aperçurent la bannière du prince de Galles, « ils se partirent, dit Froissard, en fuyant avec plus de huit cents lances saines et entières. »

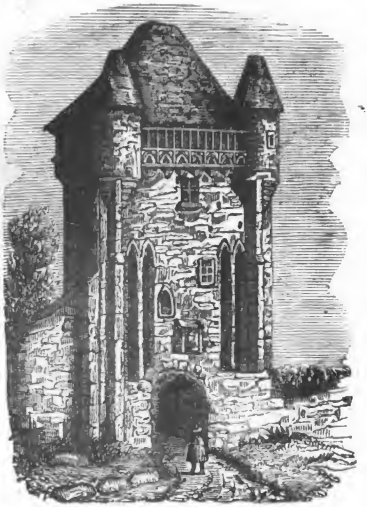
Le roi Jean, seul, déploya un grand courage : il allait au-devant de tous, une hache d'armes à la main. Il y avait presse autour de lui, et on lui criait : « Rendez-vous, rendez-vous. »

Le roi combattait toujours, lorsqu'un chevalier fend la foule, s'approche, lui disant en bon français : « Sire, sire, donnez-vous à moi. — Où est mon cousin le prince de Galles ? s'écria le roi Jean ; si je le voyais, je lui parlerais. — Sire, répondit le chevalier, il n'est pas ici ; mais rendez-vous à moi, et vous y conduirai : je suis Denis de Morbèque, chevalier d'Artois, servant du roi d'Angleterre, car je ne puis demeurer au royaume de France ; j'ai forfait. » Et le pauvre roi Jean se rendit au chevalier. Il y avait toujours presse, et chacun s'écriait : « Je l'ai pris, je l'ai pris! » afin d'avoir l'honneur et récompense ; et Jean, presque étouffé, disait : « Seigneurs, seigneurs, menez-moi courtoisement devers le prince mon cousin, je suis assez grand pour faire riche chacun de vous. »

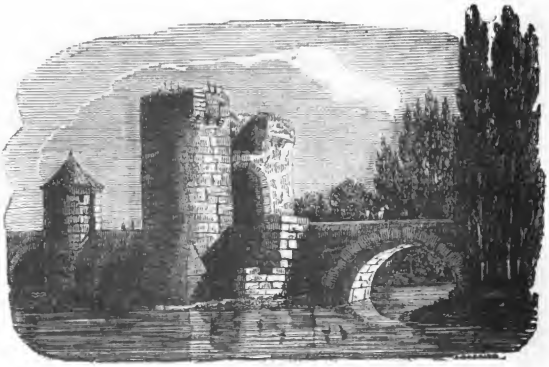
Ce fut une triste journée que cette bataille de Poitiers ; presque toute la noblesse de France fut dispersée ; il y eut dix-sept comtes de pris, sans compter les barons et les chevaliers, « et y furent morts entre cinq cents et sept cents hommes d'armes, et bien six mille hommes des communes. »

Digitized by Google

Digitized by Google



Porte à Nevers.



Porte à Poitiers.

Digitized by Google

LA PORTE DES CROUX, A NEVERS.

La fondation de Nevers date des temps les plus reculés, car César en parle dans ses Commentaires, et lui donne le nom de *Nivedunum*. Il paraît qu'au moment de la conquête des Gaules par les armées romaines, Nevers était déjà considérée comme une ville de grande importance, puisque le conquérant des Gaules, partant pour une expédition, témoigna assez de sa valeur en y laissant les objets les plus précieux de ses victoires.

On sait que l'histoire des Gaules est très-obscure pendant tout le temps que le pays fut occupé par les Romains et pendant les premiers siècles de la monarchie française. Aussi ne trouve-t-on pas de monuments historiques qui constatent les évènements passés dans les villes gouvernées par les Romains pendant quatre ou cinq siècles.

C'est seulement à partir de 865, qu'il est de nouveau fait mention de Nevers. A cette époque, cette ville aurait été érigée en comté et aurait pris le nom de Nivernais.

Charles-le-Chauve fit cadeau de ce comté à Robert-le-Fort, regardé par les historiens comme le chef de la branche des Capétiens.

Nevers, devenant de jour en jour une ville plus florissante, fut, par lettres-patentes de François Ier, constituée en duché-pairie, dans le cours de l'année 1538.

Cette ville jouit d'une position charmante, et tous ses environs sont d'un aspect pittoresque. Elle est placée sur la Loire, près de l'endroit où la Nièvre se jette dans ce fleuve, et non loin du confluent de celui-ci avec la rivière de l'Allier. Ces rivières, serpentant dans les campagnes voisines, rendent l'horizon des plus agréables.

Il est à regretter que la construction de Nevers ne réponde pas à la beauté de son site. Les rues, pour la plupart, sont étroites, sombres, et ne manifestent aucune idée du système d'alignement si utile à la salubrité et à la sûreté publique. Cependant, au centre, il y a une place vaste et assez régulièrement construite. L'ancien château des ducs de Nevers s'élève sur un des côtés de cette place.

Ce château bâti, dit-on, par les princes de Clèves, et qui, plus tard, servit de théâtre aux fêtes splendides données par la belle

Digitized by Google

princesse Marie, ne retentit plus aujourd'hui, au lieu de concerts et de danses, que des tristes débats de la justice, car il est occupé par les tribunaux.

Nevers doit son affranchissement et son érection en commune à Pierre de Courtenay. La charte qui lui fait concession de ces privilèges date de 1194, époque où peu de villes en jouissaient. Nevers, par conséquent, est une des plus anciennes villes municipales de France.

En feuilletant les archives de Nevers, on remarque que Guy II, comte de Nevers, augmenta ses franchises par une nouvelle charte solennellement octroyée. Elle fut signée par Guy II et quinze barons, appelés comme témoins et garants.

Les archevêques de Lyon, de Sens, et les évêques d'Auxerre, d'Autun et de Langres, vinrent après y apposer leur signature, comme caution de cette nouvelle faveur. Puis, le pape Innocent IV confirma cette charte par une bulle; et enfin, par lettres patentes, le roi Jean en approuva toutes les dispositions.

Nevers resta longtemps place forte, car ses murailles existent encore. Malgré leur dégradation, on peut voir avec quel soin elles furent élevées. Elles avaient des proportions colossales et une épaisseur proportionnée à leur hauteur, que fortifiaient, d'intervalle en intervalle, des remparts de terre sur lesquels elles s'appuyaient. Pendant le XVe siècle, l'élévation d'énormes tours casematées et couronnées de créneaux, vint encore augmenter ces moyens de défense. Ces tours, de forme ronde, sont aujourd'hui converties en habitations.

Nevers était divisé autrefois en cinq quartiers, ayant chacun une porte.

La premier quartier s'appelait le quartier de la Nièvre; le second, de la Barre; le troisième, de la Loire; le quatrième, des Croux, et le cinquième, des Artilliers.

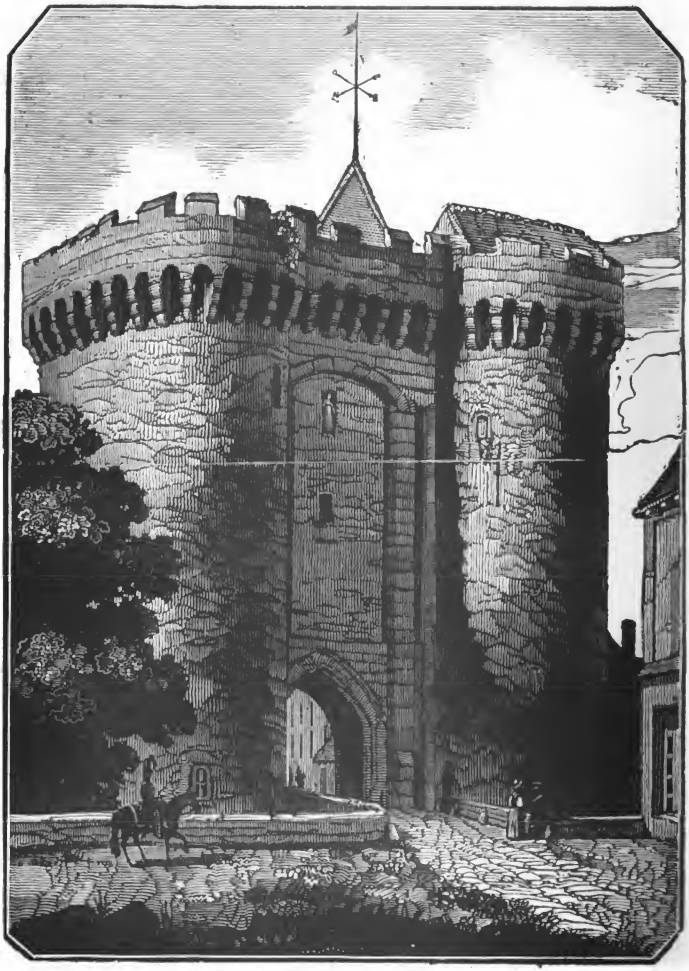
Mais les portes de ces quartiers n'avaient pas toutes le même nom que le quartier lui-même; car une d'elles s'appelait Saint-Nicolas. Elles furent toutes construites en même temps que la nouvelle enceinte, c'est-à-dire au XIIe siècle, par l'ordre de Pierre de Courtenay, dont il est dit un mot plus haut.

La porte des Croux, reconstruite en 1393, est la seule de ces cinq portes qui reste encore debout. Sa construction compacte, représentant une grande tour carrée, démontre assez quelle était la forme des autres, qui, sans doute, étaient également flanquées de deux tourelles et munies d'un boulevart en avant.

Nous terminerons cette courte notice en disant que, pour faire de Nevers une ville de guerre redoutable, rien ne fut épargné ni soin, ni dépenses, ni choix de matériaux. Et, qu'aux endroits où la Loire et la Nièvre ne baignaient pas les murailles de la cité,

Digitized by Google

Digitized by Google



Porte Guillaume, à Chartres.

Digitized by Google

celles-ci étaient environnées d'une large ceinture de fossés profonds. Tout en un mot, dans Nevers, annonçait que ses maîtres se tenaient sur une grande défensive.

LA PORTE GUILLAUME, A CHARTRES.

Les amateurs de l'antique ont de quoi contenter leur goût à Chartres. Cette ville est située sur la croupe d'une montagne dont la base est arrosée par l'Eure. Au milieu de gracieux alentours, elle est défendue par des fortifications surchargées d'années, et construites avec une solidité telle, que longtemps avant l'invention de la poudre et du canon, ces remparts étaient réputés inexpugnables; et que, même à l'époque où l'artillerie commençait à battre les places efficacement (nous parlons de l'année 1591), Henri IV assiégeait Chartres, mais sans résultat.

Ces fortifications consistaient en une enceinte de murailles fort élevées et flanquées d'énormes tours.

Chartres compte sept portes, dont la plus remarquable a pris le nom de Guillaume, vidame de la ville, qui administrait quand cette porte fut fondée.

A droite et à gauche s'élèvent deux tours, qu'une courtine réunit; et sur lesquelles longe une galerie saillante de créneaux; ornements indispensables des places fortifiées selon la manière des anciens.

Sous la voûte en ogive, on remarque encore aujourd'hui la coulisse, la herse et l'ouverture qui donnait passage à l'instrument terrible appelé *assommoir*, ainsi que les ouvertures par où passaient les flèches du pont-levis. A côté de la porte Guillaume est une autre petite porte, ou plutôt un guichet, destiné aux rondes de nuit.

Autrefois, les murailles de la ville de Chartres n'avoisinaient pas les maisons. Il y avait entre elles et celles-ci un grand espace occupé par des jardins, des places, des bois et des champs. Peu à peu ces emplacements ont été envahis par des édifices, des églises et des couvents. Cet envahissement a cessé, car Chartres élève peu de maisons nouvelles.

Si nous pénétrions dans l'enceinte de Chartres, il nous faudrait

Digitized by Google

parler de ses monuments religieux qui sont ce qu'il y a de plus remarquable, surtout sa cathédrale, l'une des plus grandioses de l'architecture gothique. Mais ce n'est pas l'objet de cet article, et nous nous arrêtons à la porte Guillaume et aux murailles-remparts dont elle dépend.

Chartres fut prise par les Anglais sous Charles VI, et reprise par Dunois en 1432. Les Calvinistes l'assiégèrent vainement, en 1568. Henri IV s'en empara en 1591, et y fut sacré en 1593.

Elle était autrefois la capitale des Carnutes ; elle fut depuis la ville principale de la Beauce, et eut des comtes particuliers dès le xe siècle. Ces comtes possédaient en outre les comtés de Blois et de Champagne. Elle appartint ensuite à la maison de Châtillon, qui la vendit à Philippe-le-Bel. Celui-ci la revendit à son frère, Philippe de Valois, qui la réunit à la couronne en montant sur le trône. François Ier l'aliéna de nouveau, et Louis XIII la racheta en 1623.

Le comté de Chartres fut après érigé, par Louis XIV, en duché, et donné à la maison d'Orléans. Il devint alors l'apanage du fils aîné de cette maison, ce qui dura jusqu'en 1830.

TOUR DE CREST.

La ville de Crest est une de ces petites villes d'une population de cinq mille ames, qui sont çà et là semées sur le territoire de France.

Bâtie sur la rive droite de la Drôme, elle eut pour nom primitif *Crista Arnaudi*, provenant sans doute de quelque seigneur, qui avait nom Arnaud.

Dès l'abord, ce n'était qu'un fort appartenant aux comtes de Valentinois, qui, pendant plusieurs siècles, eurent leurs tombeaux dans un couvent de l'endroit. Une vieille inscription constate qu'en 1188, il fut accordé à Crest, par le comte Aymar de Poitiers, certaines libertés et certaines franchises.

Cet Aymar est le chef de la seconde race des comtes de Valentinois.

Au xiie siècle, Aymar étant venu, accompagné de plusieurs gens, à Montélimart, fut sollicité par la comtesse de Marsanne, de

Digitized by Google

la protéger contre les évêques de Valence et de Die, qui lui faisaient forte guerre.

A l'époque dont nous parlons, rien n'était plus ordinaire de voir des prélats livrer bataille. La comtesse fut secourue.

« Icelui Aymar, dit une vieille chronique, lui donna très-grand secours, et conquit plusieurs châteaux et villes aux pays de Valentinois. Et pour récompenser les services que le dit Poitiers lui avait faits, elle offrit donner la moitié de toute sa terre, ou qu'il lui plût la prendre toute entière, en prenant aussi à femme une sienne fille qu'elle avait seulement; laquelle fille il prit par mariage, et fut seigneur de toute la terre. »

Ce qui sert de maison de correction à la ville de Crest, est un monument d'architecture distingué par sa forme, son élévation, sa solidité, sa hardiesse; on l'appelle tour de Crest, jadis prison d'État.

Cette tour est un noble débris du château qui dominait la petite cité et le passage de la Drôme.

Cette même tour a été assiégée en vain, à différentes reprises, par les comtes de Montfort, au moment de la guerre des Albigeois.

Nous passons sous silence, comme étant de peu d'intérêt, les détails des guerres subies par Crest, en résistant aux efforts des croisés, qui brisaient leurs lances sous les murs formidables du château.

Voici une autre histoire plus digne de piquer l'attention du lecteur : c'est ce qu'on rapporte de la bergère de Crest, connue sous le nom d'Isabeau Vincent.

Née en 1670, dans les principes de la religion protestante, la bergère de Crest fut conduite, conformément aux édits, à l'église catholique, où elle semblait profiter des soins qu'on prenait de l'instruire.

Elle revint à sa première croyance bientôt; malheureuse du côté de sa famille pauvre, elle s'en alla chez son parrain, qui lui mit en main la garde de ses troupeaux.

Un jour, comme elle était aux champs, un inconnu vint lui dire : « Tu es animée de l'esprit de Dieu, désormais tu peux prophétiser, et annoncer à tes frères en religion le jour prochain de leur délivrance. » La jeune fille, l'imagination exaltée, parcourait les hameaux, et là elle exhortait les paysans à saisir la vieille arquebuse des ancêtres pour la défense de sa religion.

La réputation de la bergère de Crest s'étendit bientôt dans toutes les montagnes du Dauphiné; on accourait de plusieurs lieues pour l'entendre, et l'on s'en retournait rempli d'admiration. Son nom parvint jusqu'en Hollande; le ministre Jurieu écrivit à tous ses coréligionnaires que la bergère de Crest était suscitée par la Providence pour la consolation et le soutien de l'église protestante.

Digitized by Google

Cet enthousiasme pour les prédications d'une jeune fille s'explique par l'intelligence de l'époque où elle apparut.

La religion réformée était alors persécutée par les édits implacables de Louis XIV ; cette religion était puissante sur toute la ligne de montagnes qui s'étend depuis les Alpes jusqu'aux Cévennes; elle comptait là de nombreux adeptes, de fervents défenseurs.

Au sommet des rochers escarpés, il existait des familles simples de paysans, qui allaient aux prêches avec toute la ferveur des temps primitifs ; depuis les jours de la persécution, leur zèle semblait se réveiller plus puissant et plus énergique.

Aux époques de persécution, il s'élève toujours des ames inspirées, des prophètes qui annoncent les jours meilleurs, et préparent ainsi à l'espérance.

Le calvinisme si rigide, si profondément ennemi des miracles, eut pourtant des prophètes inspirés ; la montagne retentit d'éclatantes paroles. De pauvres femmes, de jeunes filles, comme la bergère de Crest, agitées par l'Esprit-Saint, prêchaient au milieu des tourments et des supplices ; toutes avaient le don de la double vue, elles apercevaient au loin les détachements de milice ou de dragons chargés d'exécuter les ordres impératifs de Louis XIV ; elles prévenaient les fidèles.

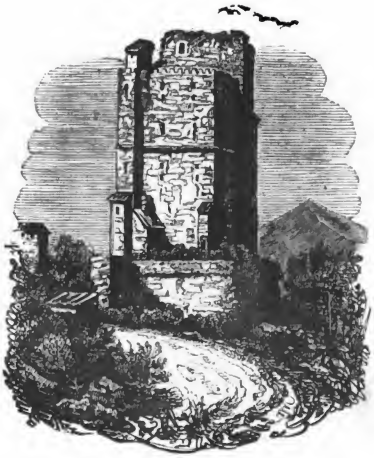
Et, tandis que le soldat avide de pillage brûlait les chaumières, enlevait les troupeaux, les pieux montagnards écoutaient la parole de ministres austères ou de jeunes vierges inspirées, qui parlaient des merveilles de la bonté de Dieu en face des flammes dévorantes.

LA PORTE DE SAINT-JEAN, A PROVINS.

Il faut étudier les siècles dans l'histoire, l'homme dans les voyages, et l'homme dans la nature. Voilà un axiôme incontestable.

Cependant, relativement au point de l'étude d'une époque dans ses annales, la règle générale peut souffrir exception. Ainsi, on a refusé le goût des arts au moyen âge stupide, pendant le siècle dernier surtout ; et mille et mille beautés de l'architecture gothique déposent du contraire, et ses formes, lourdes à la vérité, n'autorisent cependant pas l'œil détracteur à appeler barbares des siècles qui ne le furent point. Il fallait du génie pour bâtir des

Digitized by Google



Tour de Crest.

Porte Saint-Jean, à Provins.

Digitized by Google

Digitized by Google

édifices comme ces vieilles cathédrales, qui se montrent au regard étonné de tant de hardiesse de style et d'exécution.

La porte Saint-Jean, à Provins, est un des monuments les plus rares du moyen âge. On croit qu'elle fut construite en différentes époques, et ce qui porte à le penser, c'est que le sommet diffère trop des murs du bas. Ceux-ci sont gros et massifs, tandis que le haut est d'un style moderne, à cause de sa construction, plus dégagée, plus conforme au mode de l'époque de la renaissance. La porte en question est fortifiée par des tours informes, mais vigoureusement consolidées.

A propos d'une de ses portes, touchons quelques lignes sur Provins, autrefois capitale de la Brie, vieille ville de France, de fondation romaine, résidence de ces nobles comtes qui, sous le nom héréditaire de Thibaut, furent tour-à-tour braves chevaliers, poètes spirituels, fondateurs de villes, de foires et de monastères; ce qui est beaucoup faire. Heureux à qui il est donné d'opérer des œuvres durables, et d'être en même temps des talents poétiques.

Les Thibaut fondèrent donc la foire de Provins, où l'on se rendait de tous les points de la France; foire tenue en un lieu entouré de murailles, car il fallait préserver les marchands contre les pilleries et le brigandage de seigneurs féodaux.

C'est à Provins, répétons-nous, que les comtes de Champagne avaient fixé leur résidence; c'est là que naquit et vécut ce Thibaut, amoureux de la reine Blanche, et qui fut accusé d'avoir fait empoisonner le roi Louis VIII, son suzerain, à la suite d'une violente discussion.

Aussi, lors du sacre du jeune Louis IX, Thibaut ne parut point à l'église; car il aurait eu à combattre en champ clos tous les sires bavards et indiscrets.

Dans la ligue des grands vassaux contre la régence de la reine Blanche, les barons firent tout leur possible pour attirer à eux Thibaut, car c'était un homme d'armes : ils seraient même parvenus à l'entraîner, lorsque la reine qui connaissait tout son ascendant d'amour sur le cœur de Thibaut, alla le trouver : « A la nuit venue dans un petit castel où il gisait toujours épris. » Elle le regarda si tendrement, que le comte s'écria : « Par ma foi, Madame, mon cœur et ma terre sont à votre commandement; il n'est rien qui vous pût plaire que en fisse volontiers; et jamais s'il plaît à Dieu, m'unirai contre vous et les vôtres.

De là, le pauvre comte repartit tout pensif, et lui venait souvent à sa remembrance, le doux regard de la reine et sa belle contenance : lors entrait dans son cœur la douceur amoureuse.

Ainsi Thibaut se sépara de ses nobles compagnons. Ceux-ci voulurent s'en venger; ils disaient : « Ce traître de comte nous délaisse et nous abandonne déloyalement; or, envahissons ses

Digitized by Google

terres. Le roi s'y opposa : « Si vous ne cessez de troubler Thibaut, écrivit-il, nous mènerons nos batailles pour le défendre. » — « Sire roi, répondaient les barons, laissez-nous aller contre le Champenois. Nous marcherons avec trois cents chevaux moins que lui en aura. — Jamais, répliqua le jeune Louis, inspiré par sa mère; jamais n'entendrai ni ne souffrirai qu'on dépouille Thibaut. »

Cette grande amitié dura peu. Deux années plus tard, le sire Thibaut avait vu s'accroître ses domaines ; il venait d'hériter par son oncle, du royaume de Navarre et de quatre cent mille livres d'argent.

Ainsi parvenu à la royauté et au plus haut degré de richesses, il conçut de nouveau la pensée d'une alliance féodale contre les droits importants de la suzeraineté.

Le roi en fut informé, et son armée était prête à envahir la Champagne, lorsque le roi de Navarre fit toutes soumissions et renouvela ses hommages. Le pape l'avait pris sous sa protection ; car, noble pèlerin, il s'était revêtu de la croix pour combattre les infidèles, et, dans une pieuse chanson, il avait prêché la croisade.

Thibaut vint donc à la cour de Louis pour revoir sa dame ; mais d'anciennes haines s'étaient accrues contre lui ; les frères du roi ne l'aimaient pas, ils soupçonnaient l'adultère de leur mère, si bien qu'un jour le comte Robert fit saisir Thibaut par des goujats et varlets qui l'attachèrent sur un mauvais roussin, à la queue coupée, signe de vilenie; puis ils le couvrirent de haillons, et lui appliquèrent un masque de fromage mou à la figure. Thibaut ressentit profondément cette offense, il demandait champ clos et combat à outrance, mais la reine Blanche lui ordonna de quitter Vincennes, et le roi de Navarre obéit aux ordres de sa dame en psalmodiant un couplet de sa façon :

Amour le veut, et ma dame m'en prie,
Que je m'en pars, et beaucoup la mercie,
Quand par le gré, ma dame m'en châtie,
Meilleure raison n'y voie en ma partie.

On montrait encore à Provins, il y a quelques années, des vers qu'on attribuait au comte Thibaut, peints sur les vitraux d'une église ; à cette époque, plusieurs de ces vitraux servaient de calepin pour déposer les douces pensées d'amour.

Quant le comté de Champagne fut réuni à la couronne, Provins devint une ville du domaine royal. Depuis elle n'en a jamais été séparée ; néanmoins sous les Guise, la ville se montra fortement ligueuse, elle embrassa l'opinion catholique, et fut assiégée par Henri IV, en 1592 ; elle fit une opiniâtre résistance pendant trois jours.

Digitized by Google

Les antiquités de Provins ont subi les ravages du temps et de la guerre ; quelques unes néanmoins se sont parfaitement conservées : tel est l'édifice vulgairement nommé la Tour de César, qui ne nous paraît pas à nous de construction romaine.

LE GRAND ET LE PETIT-CHATELET A PARIS.

Lorsque Paris était encore resserré dans l'île de la Cité, il était entouré de toutes parts de murailles flanquées de distance en distance par de grosses tours, dont les fouilles récentes ont encore fait trouver quelques débris. On communiquait avec la plaine par deux ponts en bois, dont l'un, nommé *le Grand-Pont*, a reçu depuis le nom de Pont-au-Change, et dont l'autre, appelé *le Petit-Pont*, n'a pas changé de nom. Pour protéger ces passages on construisit deux forteresses, espèces de châteaux-forts, que leur petite dimension fit appeler des *Châtelets*. Il y avait le Grand et le Petit-Pont, il y eut aussi le Grand et le Petit-Châtelet. Ce n'était d'abord que des ouvrages en bois, car on lit dans les chroniqueurs du temps que, lors du fameux siège de Paris par les Normands, la tour du Châtelet fut embrasée. Ces deux forteresses abattues, la population renfermée dans l'île aurait été réduite à s'y maintenir jusqu'à ce que la famine la forçât à mourir ou à se rendre. Ce danger était si bien compris, qu'on se battit avec un acharnement dont il n'y a que trop d'exemples. Les fossés furent presque comblés par les cadavres amoncelés, et la Seine fut rouge de sang.

Lorsque, en 1198, Philippe-Auguste entoura Paris d'une ceinture de pierre, il réédifia le Petit-Châtelet, qui avait considérablement souffert lors des sièges que la capitale avait eus à soutenir. Le Petit-Châtelet se relia donc aux épaisses murailles du Pré-des-Garlandes (aujourd'hui rue Galande), et de la Vallée-de-Misère (quai des Augustins).

Les bâtiments du Petit-Châtelet consistaient en trois tours carrées de médiocre hauteur, unies entre elles par des espèces de galeries fortement enfoncées dans le sol. Trente-trois fenêtres, bardées de fer, fournissaient le jour, du côté de la rivière, aux divers étages du fort, et, dans les fondations, se trouvaient creusées

Digitized by Google

soixante casemates ou cachots. Sur la plate-forme de la tour occidentale, on remarquait encore, à la fin du XVIIIe siècle, la pierre ronde et creusée en forme de cône qui servait à planter l'aigle de la légion.

Depuis Philippe-Auguste jusqu'à saint Louis, cette forteresse fut tour-à-tour hantée par les gens de guerre et par les gens de justice, c'est-à-dire qu'elle tint lieu successivement, et selon la circonstance, de point de réunion pour les levées du ban, lorsque le roi allait à l'armée, et de succursale au Grand-Châtelet, lorsque le nombre des prisonniers était trop considérable pour pouvoir être contenu dans la geôle de cette forteresse. Sous le règne de Philippe-le-Bel, la suppression de l'ordre des Templiers et la confiscation des biens immenses de ces moines militaires ayant ajouté au domaine de l'État le palais du Temple et plusieurs autres lieux de détention, on ne crut pas devoir se servir des bâtiments du Petit-Châtelet, et cet édifice fut à peu près complètement abandonné.

Plus de quatre-vingts ans après, Charles VI ordonna que les prisons de cette forteresse serviraient de nouveau comme supplémentaires à celles du Grand-Châtelet. On fit examiner par des maçons les bâtiments de cet édifice, et on trouva qu'ils étaient sûrs et suffisamment aérés, à l'exception de trois cachots ou *chartres-basses,* où les prisonniers, faute d'air, ne pouvaient vivre longtemps.

En 1402, le même roi destina cette forteresse au prévôt de Paris, «comme une demeure sûre et habitation honorable. » La présence de ce magistrat militaire n'empêcha pas les massacres qui, le 12 juin 1417, furent exécutés par la faction bourguignonne sur les prisonniers.

Les Parisiens étaient las de l'insupportable tyrannie du comte d'Armagnac. Les gros bourgeois et quelques membres de la haute magistrature s'étant assemblés secrètement, il fut décidé que le duc de Bourgogne et ses adhérents seraient introduits dans Paris, à l'effet de prévenir les affreuses cruautés qui se préparaient. Le comte d'Armagnac avait fait acheter plusieurs milliers d'aunes de grosse toile, sous le prétexte de faire des tentes; mais, dans la vérité, pour faire des sacs pour jeter à la rivière, du haut du Petit-Châtelet et de la Tournelle, pendant la nuit, des milliers de femmes qu'on n'osait égorger en plein jour. Ces noyades avaient reçu un commencement d'exécution.

Au signal donné par un quartenier, nommé Eustache Coipeau, sur la place Maubert, alors appelée place aux Chats, la populace, à laquelle se joignit une foule de brigands, se rua avec une aveugle furie sur les Armagnacs et sur ceux qui leur tenaient par leurs emplois ou leurs fonctions.

Digitized by Google

Petit Châtelet

Grand Châtelet.

Digitized by Google

Ces forcenés se répandirent dans les maisons et dans les hôtelleries, à la recherche des Armagnacs, et, tout autant qu'ils en croyaient trouver, ils les égorgeaient ou ils les traînaient dans la rue, où ils étaient assommés.

Quand la première furie fut apaisée, les gouvernants du moment firent publier à son de trompe la défense de continuer les massacres et le pillage; mais en même temps il fut enjoint, sous peine de mort, à tous ceux qui recélaient des Armagnacs de les dénoncer.

Dans ce moment, les prisons publiques, le Grand et le Petit-Châtelet, le Louvre, le Temple, Saint-Éloy, Saint-Magloire et Saint-Martin-des-Champs, le For-l'Évêque, la Conciergerie, Vincennes, la Bastille s'encombrèrent par le grand nombre des arrestations, qui se succédaient rapidement, au point que, ne suffisant plus, on eut recours à des couvents et à des maisons particulières.

Le Petit-Châtelet servit de prison politique sous Henri III, et pendant les guerres de la Fronde, il devint le quartier-général des troupes levées par le coadjuteur. Les royalistes appelaient alors plaisamment cet édifice la caserne de M. le cardinal de Retz. C'est au Petit-Châtelet que fut formé, armé et équipé ce fameux régiment de Corinthe, qui devait perdre sa réputation militaire et ses drapeaux à une demi-lieue de Paris, sur les bords de la Marne. Quelques compagnies des troupes royales suffirent pour le mettre en déroute, et les plaisants de l'époque appelèrent cette rencontre *la première aux Corinthiens*. Les soldats du coadjuteur ne cherchèrent pas, du reste, le dangereux honneur d'une seconde entrevue avec les troupes du roi, bornant leur ambition martiale à occuper militairement le Petit-Châtelet et le palais de l'archevêché, où ils avaient, dit un contemporain, « une chère fort délicate pour gens de cette espèce, et du vin à bouche que veux-tu. »

Sous la régence et sous le règne de Louis XV, le Petit-Châtelet continua à servir d'annexe aux prisons du Grand-Châtelet. Lors de la démolition de la Tournelle, on lui confia le dépôt des prisonniers de cette juridiction. Sous Louis XVI, il fut de nouveau abandonné en partie : les chambres qui regardaient la rivière furent destinées aux détenus pour dettes; mais des plaintes étant parvenues au Parlement sur la malpropreté et l'insalubrité de cette prison, dont les miasmes de l'Hôtel-Dieu, agrandi, corrompaient l'air, on fit déguerpir aussitôt les détenus, qui furent répartis dans les diverses prisons de Paris.

Le Petit-Châtelet fut démoli dans les dernières années du XVIIIe siècle (1780).

Le Grand-Châtelet avait la figure d'un parallélogramme régulier. Du côté de la Seine, des murailles hautes de quarante pieds étaient couronnées par des donjons, placés de distance en dis-

Digitized by Google

tance ; des engins de guerre montraient leurs museaux de fer ou de bronze entre les créneaux de ce mur noir et lézardé que des guirlandes de lichen, de pariétaires et de liserons garnissaient de toutes parts. Une large porte défendue par des herses et des meurtrières servait à la communication de la cité, proprement dite, avec la rue Saint-Denis et toutes les rues et quartiers qui y aboutissaient. Du côté de la rue Saint-Denis, l'aspect du Grand-Châtelet avait quelque chose de lugubre et de terrible : ses murailles, plus hautes de dix pieds que celles qui s'élevaient du côté de la rivière, étaient percées à des distances inégales par d'étroites lucarnes, toutes bardées, grillées de barreaux de fer. Ce mur était monté dans toute sa longueur par une espèce de terrasse fort étroite où étaient placées des guérites destinées aux factionnaires qui surveillaient jour et nuit les prisonniers.

Lorsque Philippe-Auguste eut porté au-delà du Grand-Châtelet l'enceinte de Paris, cette forteresse devint inutile pour la défense de la ville, et on y établit le siège des juridictions de la Prévôté et vicomté de Paris.

Les salles destinées à la distribution de la justice se trouvaient dans la partie occidentale du monument, la partie orientale était consacrée aux corps-de-garde du guet, des sergents de robe courte, et aux bureaux des notaires et des huissiers qui dépendaient de la juridiction et instrumentaient en vertu d'offices délivrés par elle. Les prisons occupaient la partie inférieure qui regardait la rue Saint-Denis, et les cachots se trouvaient au-dessous de ces mêmes prisons. Les souterrains qui touchaient à la rivière servaient, selon l'occurrence, de magasins d'armes ou d'approvisionnements. Trois portes, sans compter celle dont nous avons parlé plus haut, et qui s'ouvrait aux voitures comme aux piétons, existaient sur la façade du monument ; la première, du côté du quai de la Mégisserie, était celle qui conduisait aux salles de justice par des escaliers tortueux ; la seconde, où était le guichet, correspondait dans une cour sombre et peu spacieuse qui servait de promenade aux prisonniers détenus pour des délits peu graves ; la troisième conduisait aux salles des huissiers et des fonctionnaires de la juridiction. Celle-là étaît tout-à-fait au levant. Pour rassembler en un seul bloc tout ce que l'humanité présente de plus affligeant et de plus déplorable, on avait réservé au XIVe siècle, sous la grande voûte de communication, un sale et hideux réduit, qui n'était éclairé que par une moitié de fenêtre, pour exposer les corps des noyés et des gens assassinés dans les rues de Paris. Un grillage informe et une rampe de fer séparaient le spectateur de cet amas de corps presque toujours en décomposition.

A la juridiction du Châtelet appartenait le bourreau. Dans la partie sud du monument, on voyait une petite chambre voûtée

Digitized by Google

et obscure qui avait reçu le sobriquet de Réduit aux Géhennes. C'était là qu'il se rendait le jour des exécutions pour recevoir la sentence et les ordres du lieutenant criminel.

Le Châtelet fut souvent le théâtre, pendant nos guerres civiles, de scènes dramatiques et sanglantes. Lors du procès des Templiers, il devint momentanément la résidence d'une grande quantité de troupes que Philippe-le-Bel avait fait venir à Paris. Pendant les troubles du règne de Charles VI, il servit tour-à-tour à la faction bourguignone et à celle d'Armagnac, comme citadelle et comme prison. Sous les fureurs de la Ligue, il devint un échafaud perpétuel où les hommes les plus purs, les citoyens les plus fidèles, les magistrats les plus intègres allaient expier leur amour pour l'ordre et leur dévoûment à la patrie, en proie aux intrigues de la cour de Rome et d'Espagne. Le fait suivant nous semble digne d'être rappelé :

Le 2 de septembre de l'an 1308, Pierre Jumel, prévôt de Paris, fit pendre un jeune homme nommé Pierre Barbier, natif de Rouen. Ce jeune homme avait été convaincu de vol commis sur un grand chemin. Il se trouva que le condamné était un écolier de l'Université. Comme un des priviléges de ce corps était que tous ses suppôts fussent exempts de la justice séculière, le recteur, indigné, commença par faire fermer toutes les classes, et ayant dénoncé à l'évêque de Paris l'attentat du prévôt sur la juridiction ecclésiastique, il intervint le 7 septembre, à l'officialité de Paris, une sentence qui ordonnait à tous les curés de se trouver le lendemain, jour de la nativité de la Vierge, à l'église Saint-Barthélemy, à l'heure de tierce, pour de là aller tous ensemble processionnellement, avec la croix et l'eau bénite, au Châtelet, puis à la maison du prévôt, contiguë à cette forteresse, contre laquelle chacun devrait jeter une pierre en criant : « Retire-toi, maudit Satan ; fais » réparation à ta mère sainte, l'Eglise, que tu as déshonorée et » blessée dans ses priviléges. Autrement, puisses-tu avoir le même » sort que Dathan et Abiron, que la terre ensevelit tout vivants.»

Onze à douze mille écoliers suivirent la procession en manifestant hautement l'intention d'attaquer le Châtelet, malgré le renfort considérable d'archers que le prévôt avait appelé à son aide. La sagesse du monarque vint mettre un terme à cette fâcheuse et inquiétante manifestation. Un héraut, envoyé de la tour du Louvre, vint à toute bride annoncer aux écoliers, rassemblés sur la place du Châtelet, que le roi allait prendre en considération leurs plaintes, et que justice serait faite à l'Université.

Le roi tint parole ; le prévôt de Paris fut destitué de sa charge, et, par lettres patentes du mois de novembre, le roi assigna sur le trésor public 40 livres de rente perpétuelle pour la fondation de

Digitized by Google

deux chapelains à la nomination de l'Université de Paris, en réparation de l'injure qu'elle avait reçue.

Tout fut alors oublié, et l'Université continua de vivre en bonne intelligence avec la prévôté et le Châtelet.

Louis XIV fit abattre le Grand-Châtelet en 1684, et remplaça les bâtiments abattus par des constructions nouvelles. Ce fut en 1804 que l'on détruisit entièrement tout ce qui restait de cet antique monument. Sur cet emplacement on fit la place du Châtelet, telle qu'on la voit aujourd'hui, et avec la colonne triomphale élevée à la gloire de la grande armée.

LE CHATEAU DE ROUSSILLON.

Le château de Roussillon, à une lieue de Perpignan, est bâti sur l'emplacement de l'antique Ruscino, colonie romaine, sortie de la Sardaigne. Cette ville avait donné son nom à la contrée dont elle était la capitale et qui comprend aujourd'hui dans son étendue le Vallespir, le Conflans et la Cerdagne française, dont le département des Pyrénées-Orientales.

On trouve encore, en fouillant les terres, des médailles romaines et des fondations d'édifices qui paraissent avoir été considérables: en 1768, on découvrit de nombreuses colonnes, des chapitaux, des corniches et divers socles de marbre. Il ne reste d'autres vestiges de cette ville qu'une tour remarquable par son ancienneté, des fragments de bains publics et quelques parties des remparts; la tour est de forme ronde et dans une position admirable; elle montre au loin sa muraille noircie par les années. Plusieurs masures, environ six ou sept maisons bâties auprès de la tour, une vieille chapelle qui sert de boutique, voilà tout ce qui orne l'ancienne colonie romaine, et encore ces habitations délabrées ne sont-elles que les ruines d'un castrum élevé sur les ruines de Ruscino. Débris sur débris, ruines sur ruines, telle est l'action des temps, telle est la marche des siècles.

Digitized by Google

Digitized by Google

Château de Roussillon.

Château d'Harcourt.

Digitized by Google

LE CHATEAU D'HARCOURT.

Le temps et les révolutions successives ont fait subir des changements à ce vieux manoir, attenant à la ville de Lillebonne, et dont la fondation est due aux Normands, attirés par la beauté de la situation de cette antique cité de la Normandie. Le style de chaque époque s'est emparé de lui tour à tour, et a rendu son origine presque méconnaissable.

Son enceinte vide ne présente plus qu'une cour immense dans laquelle on pénètre par une ouverture coupée en forme de guichet. Une nappe de verdure foncée qui couvre ces débris, leur prête un aspect solennel et imposant. A gauche de la porte d'entrée s'élève la tour de Guillaume, que l'on appelle aussi tour de Lillebonne. Elle est séparée du corps d'habitation par un pont-levis de trente-trois pieds, jeté sur un fossé très profond. Son diamètre, de cinquante-deux pieds, est partagé de la manière la plus égale entre le plein et le vide; les murs ont treize pieds d'épaisseur. Les fenêtres à pointes aiguës, les arêtes des voûtes, chargées de culs-de-lampes élégants, révèlent déjà cet âge de perfectionnement, ou si l'on veut d'ingénieuse imitation, dans lequel l'originalité des conceptions romantiques de l'architecture intermédiaire commençait à reconnaître et à subir l'influence d'une architecture plus classique. On parvient à son sommet, avec un peu de difficulté, parmi des décombres que le temps accumule tous les jours; et de ce point élevé la vue jouit d'une des perspectives les plus délicieuses de la Normandie; mais ce château est surtout célèbre par ses anciens et intéressants souvenirs. Son histoire se trouve en quelque sorte liée à celle de Guillaume-le-Conquérant. Ce fut dans le château de Lillebonne qu'il fit tous ses préparatifs pour entreprendre la conquête de l'Angleterre.

A la mort d'Edouard-le-Chaste, roi d'Angleterre, deux compétiteurs se disputèrent son héritage. C'étaient Guillaume-le-Bâtard, duc de Normandie, et Harold, fils d'un bouvier saxon, qui, par d'éminents services rendus à la chose publique, était devenu un des personnages les plus considérables du royaume. Guillaume appuyait ses prétentions sur sa parenté avec Edouard; sur une institution d'héritier, qu'il disait en avoir reçue, mais dont il n'apportait aucune autre preuve que sa déclaration; sur un serment de fidélité qu'il avait extorqué à Harold, et sur une bulle du

Digitized by Google

pape, qui lui adjugeait l'Angleterre, moyennant promesse solennelle d'acquitter régulièrement le denier de saint Pierre. Harold lui opposait ses vertus, ses talents, son courage, sa richesse, son immense popularité et la parole du roi mourant, qui l'avait désigné pour son successeur. Ces titres devaient l'emporter, surtout dans un pays où la couronne était élective. Aussi Harold fut-il élu à l'unanimité roi d'Angleterre, et proclamé à la satisfaction générale. Guillaume, quoiqu'il eût fait grand bruit de ses droits, ne comptait guère que sur son épée, à laquelle il en appela aussitôt du jugement de la Bretagne. Il invita l'Europe au pillage de l'Angleterre, et, pendant six mois, affluèrent en Normandie tous les hommes avides de gloire et de fortune. Le pape, en même temps, prêchait une croisade contre l'excommunié Harold, de sorte que le zèle religieux attira sous les drapeaux du bâtard ceux que des considérations humaines n'avaient point entraînés. Au mois de septembre 1066, la flotte de Guillaume se réunit à Saint-Valery, pour transporter à travers la Manche les hordes de maraudeurs qui reprenaient les mœurs et l'esprit de leurs aïeux du Nord.

De vagues rumeurs sur ces immenses armements, l'intervention redoutable du pape, l'apparition d'une comète, de sinistres prédictions, qu'Edouard avait fait entendre sur son lit de mort, répandaient en Angleterre des terreurs superstitieuses; mais Harold, plein de jeunesse, de feu, d'intelligence et d'espoir, luttait, par son exemple et ses discours, contre ces pernicieuses influences, et ranimait le courage dans tous les cœurs par des préparatifs de défense, proportionnés à la crainte générale. Depuis plusieurs mois, il campait, à la tête de son armée, sur les côtes du sud, attendant les Normands, lorsqu'il apprit que les Norwégiens étaient débarqués au nord, dans la Northumbrie. Aussi prompt à concevoir qu'à exécuter, Harold marcha aux Norwégiens, pour les chasser et revenir recevoir les Normands. Mais, pendant qu'il remportait une victoire complète sous les murs d'York, et qu'il donnait au roi norwégien les six pieds de terre qu'il lui avait fièrement promis avant le combat, la bannière normande aux trois lions était plantée sur le rivage de l'Angleterre.

Avec la même impétuosité qu'il avait couru aux Norwégiens, Harold se retourna contre les Normands, sans laisser à ses soldats le temps de prendre du repos, sans attendre les recrues, qui marchaient vers lui de toutes les parties de l'Angleterre. Le bouillant Saxon, stimulé par les récits des dévastations que commettaient les envahisseurs, se précipita pour les arrêter. Cette rapidité lui fut fatale; les troupes qu'elle lui permit de rallier étaient beaucoup moins nombreuses que les ennemis, tandis que quelques jours de délai lui auraient assuré la supériorité numérique. Il

Digitized by Google

espérait, par sa célérité prodigieuse, tomber à l'improviste sur les Normands, comme il venait d'arriver sur les Saxons. Mais le cauteleux Guillaume se tenait sur ses gardes; à peine était-il débarqué, qu'il avait renfermé ses troupes dans un camp fortifié, et elles n'allaient piller que sous l'escorte de détachements de cavalerie, qui exploraient le pays. Obligé de renoncer à l'espoir de surprendre les Normands, Harold s'arrêta à quelques milles du camp ennemi, et fit élever des retranchements, derrière lesquels il semblait vouloir attendre l'arrivée de ses différents corps d'armée; mais Guillaume ne lui en laissa pas le temps. Cependant, et quoiqu'il comprît que sa position lui commandait de hâter l'événement, le duc de Normandie ne voulut pas négliger les moyens d'influence morale que lui offrait la religion. Il envoya un héraut qui somma le roi saxon de tenir son serment prêté sur des reliques saintes, et qui invoqua, au nom du pape, le courroux du ciel sur le parjure et ses adhérents. L'excommunication troublait la conscience des chefs anglais; mais l'un d'eux ayant rappelé que leurs biens étaient partagés d'avance entre les Normands, ils se raffermirent et jurèrent de combattre jusqu'à la mort. Cependant, cédant encore à une inquiétude superstitieuse, ils s'efforcèrent d'empêcher leur roi de prendre part à la bataille : « Harold, lui dirent-ils, tu » ne peux nier que, de force ou de gré, tu aies fait au duc Guil- » laume un serment sur les corps des saints; pourquoi t'aventurer » aux hasards du combat avec un parjure contre toi? Nous, qui » n'avons rien juré, la guerre est pour nous de toute justice; car » nous défendons notre patrie. Laisse-nous donc seuls livrer ba- » taille; tu nous secourras si nous plions, et, si nous mourons, tu » nous vengeras. » Mais le roi répliqua que son devoir lui ordonnait de combattre. Ce fut encore au nom du devoir qu'il rejeta les conseils que lui donnaient les chefs de se retirer à Londres, en ravageant tout le pays devant les étrangers. « Moi, répondit-il, » que je ravage le pays qui s'est confié à ma garde! par ma foi, ce » serait trahison, et je dois tenter plutôt les chances de la bataille » avec le peu d'hommes que j'ai, mon courage et ma bonne » cause. »

Pendant la nuit qui précéda le combat, des scènes différentes, mais également caractéristiques, se passèrent dans les deux camps. Les Normands, dont la civilisation avait déjà altéré le type primitif, après avoir préparé leurs armes, se mirent en oraisons, se confessèrent aux moines, reçurent les sacrements, et se livrèrent à des exercices de piété. Les Saxons, au contraire, redevenus tout-à-fait Scandinaves à l'approche du combat, allumèrent de grands feux, autour desquels ils se divertirent, en faisant retentir leurs vieilles chansons de guerre, et en vidant de larges cornes, remplies de bière et d'hydromel.

Digitized by Google

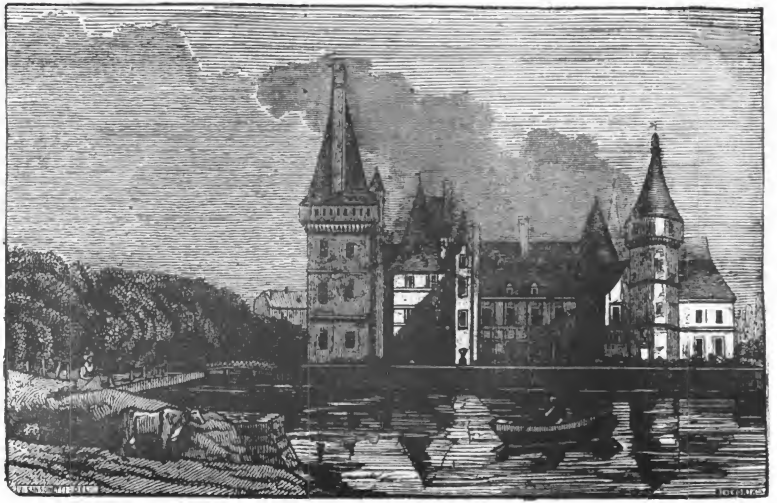
Quand le jour parut, Guillaume, après que son armée eut entendu la messe et reçu la bénédiction de l'évêque de Bayeux, commandant en chef de la cavalerie, la mena à l'attaque du camp des Saxons. Il portait, suspendus à son cou, les ossements sacrés sur lesquels Harold avait prêté serment; à son doigt était un cheveu de saint Pierre, enchâssé dans un diamant, et devant lui flottait l'étendard béni que le pape lui avait donné. Les Normands s'avançaient en chantant la romance de Roland, et en répétant le cri de ralliement des croisades : Dieu aide! Dieu aide!

Les Saxons attendaient derrière leurs retranchements. Trois fois les Normands attaquèrent avec fureur, et trois fois les coups terribles des haches saxonnes, qui brisaient les lances et les épées, et fendaient les armures, les forcèrent à la retraite. Alors Guillaume, pour attirer les Anglais dans la plaine, ordonna à un corps considérable de cavalerie de se porter en avant et de fuir aussitôt en désordre. Ce stratagème réussit : emportés par leur ardeur et croyant déjà à la victoire, les soldats d'Harold se précipitèrent hors de leurs palissades; mais les Normands firent volte-face, et, le changement de position leur donnant l'avantage des armes, ils rompirent les Saxons, et entrèrent avec eux dans les retranchements. Là, le combat se renouvela avec fureur; Harold et ses frères furent tués au pied de leur bannière, que les Normands remplacèrent aussitôt par l'étendard du pape, et les Saxons ne combattirent plus pour vaincre, mais pour mourir. Ils prolongèrent jusqu'à la nuit une résistance désespérée.

Cette seule bataille mit les Normands en possession de l'Angleterre. Les Saxons conservèrent longtemps encore leur courage et leur patriotisme; mais ils n'avaient plus de chef pour les rallier et les diriger. Guillaume ne rencontra plus que des résistances partielles et locales, et n'eut plus à combattre que des partisans. Cette conquête, quelque odieuses qu'aient été les circonstances avec lesquelles elle s'accomplit, fut un événement heureux pour la civilisation générale de l'Europe; car les Normands, en dépit de leurs actes, étaient plus avancés en lumières que les Saxons; ils ne rétrogradèrent vers leur barbarie primitive que pour piller. Lorsqu'ils n'eurent plus rien à prendre, et qu'ils n'eurent plus à craindre pour ce qu'ils avaient pris, ils revinrent à leurs mœurs plus policées.

Le lendemain du combat, deux moines saxons achetèrent de Guillaume, au prix de dix marcs d'or, le droit d'inhumer leur roi. N'ayant pu le reconnaître au milieu des cadavres, déjà dépouillés par les Normands, ils s'adjoignirent une femme qu'Harold avait aimée, la blonde Edith, au cou de cygne. Elle sut bientôt retrouver le corps de son amant. Harold ne fut roi d'Angleterre que pendant quelques mois, et la guerre l'occupa tout entier, de

Digitized by Google



Château de Maintenon.

Digitized by Google

sorte qu'il ne put pas déployer ses nobles qualités, ses vertus et ses talents, qui promettaient aux Saxons le retour des jours du grand roi Alfred.

Guillaume, que cette seule bataille rendit maître de l'Angleterre, fit élever au même endroit un couvent sous l'invocation de la sainte Trinité et de saint Martin, patron des guerriers de la Gaule. Ce couvent fut appelé, en langue normande : l'Abbaye de la Bataille. Des moines du grand couvent de Marmoutier, près de Tours, vinrent s'y fixer, et prièrent pour les âmes de ceux qui avaient perdu la vie à Hastings.

LE CHATEAU DE MAINTENON.

On aime à voir ce qui est beau, quoique empreint d'ancienneté. L'œuvre alors indique qu'elle n'a pas été faite à la manière des fragiles édifices de notre temps. Ainsi, on se plaît à voir un château comme celui de Maintenon, offrant aux regards de belles tours gothiques, d'épaisses murailles entourées de fossés, une irrégularité de construction qui n'est pas sans charme. Tout ce qui reste debout de ces vieux manoirs est vénérable et rappelle le caractère de leurs anciens maîtres. Après avoir résisté à l'effort du temps et des révolutions, ils sont comme quelques existences séculaires qui commandent le respect. Ces rares édifices qui nous restent sont de l'histoire vivante. Ils représentent mieux le passé que tout un livre, parce que tout ce qui frappe la vue impressionne plus qu'une phrase, et l'on maudit le démolisseur qui abat une grande construction dont l'aspect seul retrace à l'idée l'histoire et le caractère de l'homme en tel siècle éloigné de nous.

Si nous n'avions des artistes patients pour rechercher les figures des antiques demeures, dont la plupart ont disparu de notre sol, nous ignorerions mille précieux monuments qui nous attestent ce qu'on faisait il y a mille ans. Ceux du moyen-âge, sans eux, seraient, pour nous, comme s'ils n'avaient pas existé. Le dernier siècle ne s'en occupa que pour le tourner en ridicule. Il était tout grec et tout romain. En quoi? Dans les mots.

Le château de Maintenon n'a pas conservé la date où fut bâti le corps principal, la partie la plus ancienne de l'édifice qui a été augmentée de plusieurs constructions successives. Les différences

Digitized by Google

de style de son architecture l'indiquent assez. Nonobstant les divers changements que le château a subis, il n'a pas perdu son vrai caractère. Il est constant que primitivement il était de forme carrée, comme tous les manoirs compactes, bâtis à l'époque gothique et calculés pour la défense. Quand on aborde ce château on remarque une ceinture de fossés qui protègent son approche. Puissamment flanqué aux quatre coins de quatre tours armées de créneaux, il était au sud enveloppé dans une forte et large muraille qui allait d'une tour à l'autre et qui a été démolie pour rendre l'habitation plus agréable.

Toute l'aile gauche de l'entrée de la première cour est une œuvre commandée par Louis XIV. On voit encore l'appartement de madame de Maintenon, dans l'aile de l'ouest qui est à droite en entrant dans la deuxième cour.

La seigneurie de Maintenon avait été érigée, en 1594, en baronnie, et, en 1641, en marquisat. Louis XIV l'éleva au marquisat-pairie, en 1688.

A l'époque où madame de Maintenon maria mademoiselle d'Aubigné, sa nièce, au duc d'Agen, fils du maréchal de Noailles, l'épouse secrète de Louis XIV lui fit donner cette terre embellie par ses soins, et qui lui appartenait depuis 1674. Depuis ce moment, la maison de Noailles n'en a pas été dessaisie. Cette famille agrandit même ce domaine par la réunion du comté de Nogent et du duché d'Epernon, sans compter plusieurs seigneuries des environs.

Un château qui a possédé un personnage comme madame de Maintenon, est un château illustre, et ce n'est pas sans intérêt que l'on visite une demeure, propriété d'une femme qui appartint à Louis XIV.

Là, on peut retrouver l'appartement de ce roi, sa chambre, son cabinet. Là, on vous dira l'endroit où Racine méditait *Esther* et *Athalie*; l'allée du jardin que le poète préférait pour se promener en composant ses beaux vers.

Quelques mots maintenant vont faire connaître madame de Maintenon. Sa vie, comme eût dit Bossuet, réunit toutes les extrémités que peut subir une destinée.

Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon, petit-fille de Théodore-Agrippa d'Aubigné, ami de Henri IV et chaud partisan de la réforme, naquit en 1635 dans la prison de Niort, où ses parents étaient renfermés comme protestants. Elle resta de bonne heure orpheline. Madame de Maintenon, après avoir été tour à tour catholique et protestante, s'attacha définitivement au catholicisme et se fit remarquer par une grande dévotion. Elle vécut dans un état voisin de la misère jusqu'en 1659, époque où le poète Scaron, touché de ses infortunes, l'épousa quoique vieux

Digitized by Google

et infirme, et uniquement pour lui servir de protecteur. Sa maison fut dès lors le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de plus spirituel à Paris. Devenue veuve dès 1660, elle allait retomber dans la misère, quand elle obtint, comme veuve de Scaron, une pension de 2,000 francs. Chargée, en 1669, par Louis XIV, d'élever secrètement les enfants nés de son commerce avec madame de Montespan, elle s'acquitta si bien de ce soin qu'elle acquit de jour en jour plus de crédit auprès du roi. Elle le charmait surtout par l'agrément et la solidité de sa conversation. Elle finit par faire oublier madame de Montespan. Le roi lui donna, en 1674, la terre de Maintenon, qu'il érigea pour elle en marquisat, comme nous l'avons dit.

Après la mort de la reine, Louis XIV s'unit avec elle, assure-t-on, en mariage secret, mariage qu'on rapporte à l'année 1684. Madame de Maintenon fonda, en 1685, à Saint-Cyr, une maison religieuse pour l'éducation des jeunes filles nobles et pauvres. Racine, à sa prière, composa, pour l'établissement, *Esther* et *Athalie*. En 1715, époque de la mort du grand roi, madame de Maintenon se retira à Saint-Cyr où elle resta, jusqu'à sa mort, livrée aux exercices d'une piété rigide.

Madame de Maintenon eut pendant longtemps une grande part aux affaires.

On lui reproche d'avoir conseillé de mauvais choix, par exemple d'avoir introduit, dans la direction du gouvernement, des hommes comme les Chamillard et les Villeroi, d'avoir fait régner la bigoterie à la cour, et surtout d'avoir contribué à la révocation de l'édit de Nantes.

C'était au reste, ce que nous appelons un bas-bleu, une femme de lettres. Nous avons d'elle un recueil de lettres.

Voici au surplus quelques traits qui la caractériseront.

Ainsi s'exprime un auteur sur elle :

Ce qu'il y a de constant, c'est qu'elle se joignit à Bossuet et à Montausier pour détacher le roi de celle dont elle finit par prendre la place. « Il vient un temps, lui dit-elle, où de longs regrets succèdent à de courtes passions : jetez les yeux sur les Carmélites, et voyez comme on s'en punit ! » Cette courageuse éloquence ne déplut pas à Louis XIV, qui multiplia les occasions de l'entendre. Madame de Maintenon crut avoir mission d'en haut pour « travailler au salut du roi : » ce sont ses termes. Malheureusement, l'orgueil de la terre ne demeura pas étranger à son œuvre ; mais toute la cour reconnut à des signes certains les progrès de sa faveur. Madame de Montespan était revenue : les querelles avaient recommencé ; mais madame de Maintenon ne craignait plus d'en appeler au monarque. Des intrigues indignes de l'histoire occupèrent plusieurs années : un mot de madame de

Digitized by Google

Montespan fera connaître l'état de la cour. De concert avec Louvois, Marsillac et madame de Richelieu, cette femme altière, oubliant ce qu'elle était elle-même, avait accusé madame de Maintenon, auprès de la reine, de chercher à devenir la maîtresse du roi. «Il y en aurait donc trois? dit un jour madame de Maintenon. Oui, répondit madame de Montespan, moi de nom; cette fille (mademoiselle de Fontanges) de fait, et vous de cœur. »

«La reine publiait hautement qu'elle n'avait jamais été si bien traitée que depuis que madame de Maintenon était l'*amie* du roi. Ce fut dans les bras de cette amie qu'elle mourut, le 30 juillet 1683. Ici se place une période incertaine et obscure, pendant laquelle madame de Maintenon franchit le dernier obstacle qui s'opposât à son élévation. Louis XIV lui avait déclaré sa tendresse: « A quarante-cinq ans, écrivait-elle, il n'est plus temps de plaire; mais la vertu est de tout âge... Il n'y a que Dieu qui sache la vérité... Il me donne les plus belles espérances... Je le renvoie toujours affligé et jamais désespéré. » Permis au lecteur de ne voir, à travers ce style mystique, que le manége d'une coterie dévote et ambitieuse, qui avait son but, et qui l'atteignit. Enfin, madame de Maintenon réunit, en sa seule personne, l'héritage de madame de Montespan et celui de Marie-Thérèse. La date précise du jour où le petit-fils de Henri IV s'allia secrètement à la veuve de Scarron n'est pas connue: les historiens varient même sur l'année, qui cependant paraît avoir été l'année 1685: ce mariage resta au nombre des faits dont on ne peut douter, quoiqu'il soit impossible d'en rapporter les preuves.

Devenue l'épouse de Louis XIV, madame de Maintenon partagea le dépôt des secrets de l'Etat; sa voix influa sur les conseils. Le Roi travaillait chez elle avec ses ministres, et lui demandait son avis en ces termes: « Qu'en pense votre solidité? » Ou bien il disait au ministre avec lequel il n'était pas d'accord: « Consultons la raison. » La solidité, la raison eurent souvent tort: l'histoire le prouve. De déplorables souvenirs s'attachent à cette association d'une femme au pouvoir d'un roi vieillissant. Le ministère de Chamillard, et en général l'irruption des médiocrités dans tous les emplois de la cour et de l'armée, la révocation de l'édit de Nantes surtout, voilà les chefs d'accusation qu'on peut combattre, mais non réfuter victorieusement. Pour n'être pas trop sévère à l'égard de madame de Maintenon, disons qu'elle ne fit pas à Louis XIV et à la France plus de mal que les jésuites à eux seuls n'en auraient pu faire: mais elle commit la faute de leur abandonner le monarque: « Elle n'osa pas même, dit Voltaire, soutenir le cardinal de Noailles contre le père Letellier. » L'établissement de Saint-Cyr, qu'elle fonda en 1685, est le seul titre glorieux pour sa mémoire. « Rien ne m'est plus cher, disait-elle,

Digitized by Google

que mes enfants de Saint-Cyr ; j'en aime tout, jusqu'à la poussière. Je m'offre avec tous mes gens pour les servir; et je n'aurais nulle peine à être leur servante, pourvu que mes soins leur apprennent à s'en passer. »

Rien de plus célèbre que le profond ennui de madame de Maintenon parvenue au faîte des grandeurs humaines : elle-même l'a retracé vivement dans plusieurs mots et dans plusieurs lettres : « Je n'en puis plus ; je voudrais être morte, disait-elle à son frère, qui lui répondait : Vous avez donc parole d'épouser Dieu le père? » « Quel supplice, disait-elle encore, d'avoir à amuser un homme qui n'est plus amusable ! » Avant de mourir, le roi lui fit ainsi ses adieux : « Je ne regrette que vous; je ne vous ai pas rendue » heureuse ; mais tous les sentiments d'estime et d'amitié que vous » méritez, je les ai toujours eus pour vous. L'unique chose qui » me fâche, c'est de vous quitter ; mais j'espère vous revoir bientôt » dans l'éternité. »

Madame de Maintenon survécut un peu moins de quatre ans à Louis XIV. Retirée à Saint-Cyr, elle fit vendre ses chevaux ; elle renvoya ses domestiques, ne gardant que deux femmes pour la servir. Le régent lui continua la pension de quarante-huit mille livres que le feu roi lui faisait sur sa cassette et qui devint le patrimoine des pauvres. Les visites de la mère du régent et de la reine d'Angleterre, celle du czar Pierre l'honorèrent dans son veuvage.

Les lettres que madame de Maintenon a laissées présentent, suivant Voltaire, un caractère de naturel et de vérité qu'il est impossible de contrefaire. Il y a, dans ce recueil, plus de raisonnements que de faits ; plus de sentences que d'anecdotes : c'est cependant un monument historique d'une incontestable valeur. Dans quelques autres écrits, madame de Maintenon a dévoilé elle-même le principe agissant de toute sa conduite. « Il n'est rien, » disait-elle, que je n'eusse été capable de faire pour acquérir le » nom de femme forte. » Et ailleurs elle ajoutait : « Je ne voulais » pas être aimée en particulier de qui que ce fût ; je voulais l'être » de tout le monde, faire prononcer mon nom avec admiration et » avec respect, jouer un beau personnage, et être approuvée par » les gens de bien : c'était là mon idole. J'en suis peut-être punie » présentement par l'excès de ma faveur, comme si Dieu m'eût » dit dans sa colère : Tu veux de la gloire et des louanges ; eh bien, » tu en auras jusqu'à en être rassasiée. »

Cette analyse ingénieuse et forte complète à la fois son portrait et son histoire.

Digitized by Google

LE CHATEAU DE COUCHES.

L'origine du village de Couches (Saône-et-Loire) remonte aux premières années de l'ère chrétienne; il occupe l'emplacement où Sacrovir fut défait par Silius, l'an 21 après Jésus-Christ, et fut fondé peu de temps après cet événement. En même temps que les chaumières, s'éleva le château qui devait les protéger; car ces châteaux, que tant d'historiens présentent comme des monuments de despotisme et de tyrannie, avaient au moins cela de bon qu'ils protégeaient les demeures du pauvre, groupées sous leurs murailles. De ce besoin de protection immédiate est né le système féodal, tant décrié de nos jours, et qui était alors le seul possible. Cela s'est fait, donc cela devait être fait. C'est la doctrine des faits accomplis la plus rationnelle de toutes.

Quoi qu'il en soit, le château de Couches devint un des plus beaux et des plus célèbres de la contrée, et il fut, au vi^e siècle, la résidence de Gontran, roi de Bourgogne, ainsi que le prouve la relation suivante, que nous empruntons à un de nos plus féconds chroniqueurs :

« En 1562, Gontran, roi de Bourgogne, étant alors au château de Couches, où il faisait sa résidence, revenait de la chasse, qui n'avait pas été heureuse ce jour-là, ce qui lui donnait de l'humeur. Arrivé sur la lisière d'une forêt, il aperçut plusieurs cavaliers qui étaient comme lui en équipage de chasse. Le roi, mécontent, pousse son cheval vers ces chasseurs, et reconnaît au milieu d'eux un de ses chambellans, nommé Chundon.

« Par les saints apôtres de monseigneur le Christ! s'écria le monarque, il n'est pas étonnant que le gibier manque dans un pays où il y a tant de voleurs!

— Sire, répondit Chundon, j'étais venu pour me joindre aux seigneurs de votre suite...

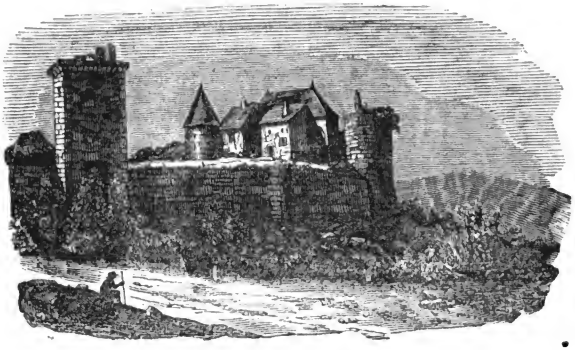
— Taisez-vous! interrompit Gontran, nous savons comment nous devons traiter les voleurs! »

» Cela dit d'un ton menaçant, le roi tourna bride. Tout à coup une jeune fille charmante, montée sur un beau cheval alezan, et qui jusque-là s'était tenue derrière Chundon, piqua sa monture. Lorsqu'elle fut arrivée à quelques pas en avant du roi, elle mit pied à terre, et, se prosternant devant Gontran, elle s'écria :

« Par pitié, sire, ne nous condamnez pas sans nous entendre. »

Digitized by Google

169 70



Château de Couches.

Digitized by Google

Digitized by Google

« Cette jeune personne se nommait Edwige; c'était la fille unique de Chundon. Elevée loin de la cour, elle n'y était arrivée que de la veille. Gontran, frappé de sa beauté et de sa bonne grâce, s'empressa de descendre de cheval et de la relever; puis ayant appris qu'elle était la fille de son chambellan, il dit en souriant qu'il pardonnait volontiers au père pour l'amour de sa belle enfant. Dès lors, il fut aisé de voir que Gontran était vivement épris des charmes de la jeune Edwige.

» Chundon ressentit un violent chagrin en apprenant ces choses, et pour arracher sa fille aux dangers que courait sa vertu, il l'obligea à quitter le château de Couches, et la fit conduire à Paris, près des parents qu'il avait à la cour de Chilpéric I. Gontran entra dans une grande colère en apprenant la disparition d'Edwige; il donna des ordres pour que l'on courût sur ses traces, en même temps qu'il fit jeter son chambellan en prison, et ordonna qu'on lui fit son procès, à raison du délit qu'il avait commis en chassant dans une forêt royale, crime que la loi punissait de mort, lorsqu'il était le fait d'un homme non noble; mais qui n'était qu'un mince délit dans les circonstances où le chambellan l'avait commis.

» Chundon fut donc jeté dans un cachot, et l'instruction de son procès commença. Dès le lendemain, après un court interrogatoire et un semblant de défense, le chambellan fut condamné à la peine capitale; et le roi, consulté sur le genre de supplice qui devait être appliqué à ce malheureux, ordonna qu'il serait lapidé dans la cour du château de Couches. Le jour suivant, dès le matin, les apprêts de l'exécution se firent selon que Gontran l'avait ordonné. Un poteau fut planté dans la grande cour du château, et à cinq ou six pas de ce poteau, on déposa une grande quantité de pierres de silex. Vers dix heures, Gontran parut au balcon, environné des seigneurs et des dames de sa cour. Au signal qu'il donna, le patient fut amené, escorté par trente hommes d'armes, et précédé de l'exécuteur. Ce funèbre cortége s'avança vers le poteau, auquel le condamné fut fortement attaché; puis l'exécuteur prit une pierre et la lança contre le patient, qu'elle atteignit à la tête. Aussitôt le sang sortit abondamment de la blessure faite par ce premier coup, et le visage de l'infortuné chambellan en fut inondé. Les trente hommes d'armes, qui devaient concourir à l'exécution, s'étaient aussi munis de pierres; mais, au moment où leur chef allait leur donner le signal, il se fit dans la cour un grand bruit de chevaux, et l'on vit paraître Edwige, ramenée par les gens que le roi avait envoyés à sa poursuite.

» Sur un signe de Gontran, l'exécution fut suspendue; et la malheureuse jeune fille, ayant appris ce qui se passait, vint se jeter aux pieds du roi. A la vue de sa fille ainsi prosternée, Chundon se

Digitized by Google

sentit saisi d'un noble enthousiasme, et, d'une voix forte, il s'écria :

« Edwige, ma fille bien-aimée, relève-toi ! c'est ton père mourant qui te l'ordonne !... Cet homme n'est plus notre roi, je le renie ; ce n'est plus qu'un vil assassin ! Et ne sais-tu pas d'ailleurs qu'il ne t'accorderait la vie de ton père qu'au prix de ton honneur !...

— « Mon père, répondit la jeune fille, exaltée par ces paroles, que votre volonté soit faite, et que Dieu traite votre meurtrier selon ses œuvres. »

» Aussitôt Gontran se leva ; il était en proie à un incroyable accès de fureur ; ses mains étaient crispées, sa bouche écumait.

« Eh quoi ! dit-il, lorsqu'il lui fut possible de parler, n'ai-je plus autour de moi un seul serviteur fidèle ? Donc, qu'attend-on pour les traiter tous deux de même sorte ?... A mort la fille du voleur ! »

» Deux écuyers saisirent aussitôt la malheureuse enfant, l'entraînèrent dans la cour, et l'attachèrent eux-mêmes au poteau déjà taché du sang de son père ; puis l'exécution continua, et une nuée de pierres vint fondre sur ces deux victimes. Bientôt Chundon, dont le corps était en lambeaux, sentit ses forces l'abandonner ; sa tête tomba sur sa poitrine, il s'évanouit. Le corps d'Edwige offrait encore un aspect plus affreux ; ses mamelles, déchirées, tombaient sur sa ceinture ; elle avait les yeux crevés, et ses mâchoires broyées ne lui permettaient plus d'articuler un mot. Cette horrible scène dura une heure entière, après quoi les deux cadavres, horriblement mutilés et tout-à-fait méconnaissables, furent détachés du poteau et enterrés dans un champ voisin du château. Gontran essaya de continuer à chasser, à donner des fêtes ; mais les remords qu'il s'efforçait d'éloigner ne tardèrent pas à lui ronger le cœur, et il quitta le château de Couches, qui, deux siècles après, n'était plus qu'un monceau de ruines. »

Vers le milieu du xe siècle, ce monument fut relevé après que la paix eût été rétablie en Europe par la médiation du pape (942). Rien ne fut négligé alors pour que la force s'y joignît à la magnificence ; et les voyageurs qui parcourent la route de Paris à Lyon, par la Bourgogne, ont dû remarquer ses belles ruines, nobles débris de l'époque féodale, qui s'offrent à la vue avec tout le grandiose des constructions seigneuriales.

Digitized by Google

LE CHATEAU GAILLARD.

En 1188, Richard Cœur-de-Lion, ayant succédé à Henri II d'Angleterre, s'unit avec Philippe-Auguste pour la troisième croisade. Les deux rois s'embarquèrent à Gênes. L'entreprise ne fut pas heureuse : Philippe y perdit son armée, revint en France, et aida Jean-sans-Terre à usurper la couronne d'Angleterre en l'absence de Richard. Lui-même fit la conquête de la Normandie; mais Richard, de retour, la reprit. Ce fut alors que ce prince conçut la pensée d'élever une nouvelle barrière entre lui et son suzerain, sur la limite orientale de son duché.

A la hauteur de l'île d'Andely (Eure), au bord de la Seine, une chaîne de collines qui dessine la vallée de Gambon se terminant brusquement par une masse de rochers nus, escarpés, de difficile accès, commandant la vallée et le cours de la rivière, dominant une vaste étendue de pays, faits tout exprès enfin pour porter une forteresse du moyen-âge. Ce fut là que Richard Cœur-de-Lion voulut placer son château.

« Quiconque verra le château de la Roche, dit un historien, partagera l'enthousiasme de son royal fondateur. Jamais la terre de Normandie, jamais peut-être la terre de France ne se couronna de remparts qui alliassent tant de force à tant d'élégance; jamais enceinte de murailles ne fut munie de renflements plus doux, jamais les machicoulis d'un donjon ne furent supportés par des contreforts plus étranges à la fois et plus gracieux; jamais enfin les regards des guerriers ne furent enchantés par un paysage plus ravissant. Admirable architecture militaire, qui n'avait point eu d'exemple, qui n'eut point d'imitation. »

La nature se joignait à l'art pour faire de ce château une forteresse véritablement inexpugnable : les murailles, qui étaient d'une hauteur prodigieuse, s'appuyaient sur le rocher dont elles étaient en quelque sorte doublées; des fossés profonds avaient été creusés dans le roc, et des ouvrages presque inattaquables, élevés sur le cours de la Seine, joignaient l'île d'Andely au château de la Roche, nom auquel Richard Cœur-de-Lion substitua celui de Château-Gaillard.

Plusieurs années s'écoulèrent avant que la force de ce château fût mise à l'épreuve. Richard était mort, et Jean-sans-Terre lui avait succédé, lorsque, en 1203, Philippe-Auguste, réveillant d'anciens griefs, déclara la guerre au comte de Flandre, qui

Digitized by Google

s'unit à l'empereur Othon et au roi Jean d'Angleterre. Ces deux souverains marchent chacun de leur côté. Philippe envoie son fils Louis avec une armée contre Jean, et les Français vinrent mettre le siége devant le Château-Gaillard; mais malgré les forces imposantes dont ils disposaient, les assiégeants mirent plus de quatre mois à s'emparer de l'île d'Andely, et des ouvrages avancés de la forteresse. Ils convertirent alors le siége du château en blocus, en établissant tout autour une enceinte fortifiée, qui, rendant tout secours extérieur impossible, devait amener la famine dans la place et l'obliger à se rendre. Roger de Lasey, qui commandait la forteresse, résolut alors d'en faire sortir les bouches inutiles : une première troupe de femmes, d'enfants, de vieillards, se présenta aux assiégeants qui en eurent pitié et les laissèrent passer; mais une seconde troupe, composée de la même manière, ayant succédé à la première, n'obtint pas la même faveur. Ces malheureux retournèrent alors au Château-Gaillard, dont le commandant refusa de les recevoir, de sorte qu'ils furent contraints de se réfugier dans les fossés où toutes les horreurs de la faim vinrent les assaillir. Ces infortunés en étaient réduits à manger les cadavres de ceux d'entre eux qui succombaient, lorsqu'enfin les Français, touchés de tant de maux, consentirent à recevoir les déplorables débris de cette troupe. Le fossé dans lequel se passèrent ces scènes de désolation existe encore aujourd'hui, et il a conservé le nom de fossé des *Affamés*.

Enfin, après huit mois de siége, la garnison du Château-Gaillard, réduite à moins de deux cents hommes, se rendit aux Français.

Quatre fois pendant la grande guerre que la première moitié du xve siècle vit prolonger avec tant de fureur entre la France et l'Angleterre, le Château-Gaillard eut à soutenir des siéges qui acquirent à sa renommée un nouvel éclat.

Ce fut dans cette forteresse que Philippe-le-Bel, au commencement du xive siècle, fit enfermer ses belles-filles, Blanche et Marguerite de Bourgogne, qui scandalisaient la cour de France par leurs désordres, dont le théâtre ordinaire était la Tour de Nesle. D'après la tradition, ces princesses attiraient dans cette tour de jeunes hommes qui, après avoir servi à leurs plaisirs, étaient impitoyablement poignardés et jetés dans la Seine. Blanche, qui était à ce qu'il paraît la moins coupable, recouvra sa liberté après une assez longue détention; mais Marguerite y fut étranglée avec ses longs cheveux par ordre du roi, en même temps que les complices de ses affreux déportements enduraient les plus cruels supplices dans les fossés de la forteresse. Les cellules souterraines dans lesquelles ces coupables princesses furent enfermées, et le banc de pierre sur laquelle Marguerite fut exécutée.

Digitized by Google

176/74

Château Gaillard.

Digitized by Google

Le château-Gaillard, illustré par tous ces souvenirs, arriva sans déchoir jusqu'au règne de Louis XIII, et il avait encore entendu quelquefois le bruit des armes pendant les guerres religieuses qui désolèrent la France sous les fils de Henri II et sous Henri IV. Ensuite, à la faveur des désordres qu'amena la minorité de Louis XIV, des bandes de partisans s'y cantonnèrent et troublèrent de leurs brigandages tout le pays d'alentour; la force publique les en chassa, et le gouvernement fit démanteler la forteresse devenue inutile. Pour accélérer l'œuvre de destruction, on autorisa des corporations religieuses, des communes et même des particuliers, à y venir prendre des matériaux; mais la carrière était si abondante, qu'on n'a pu l'épuiser depuis deux siècles qu'on l'exploite; et aujourd'hui même les ruines restées debout, la ligne bien distincte des murailles et des fossés, étonnent encore par tout ce qu'elles ont conservé de grandeur, de force et de majesté, en même temps qu'elles charment les regards par leur physionomie pittoresque et par leur parfaite harmonie avec le paysage à la fois grandiose et riant.

LE CHATEAU DE CHENONCEAUX.

Ce château qu'on peut citer, sinon parmi les plus belles, du moins parmi les plus élégantes demeures seigneuriales de la France, fut commencé, vers la fin du xve siècle, par Thomas Bohier, qui cumula, sous Charles VIII, Louis XII et François Ier, les charges de chambellan, d'intendant-général des finances et de lieutenant du roi en Italie. L'argent, le nerf des constructions tout aussi bien que de la guerre, ne pouvait pas manquer à un intendant-général des finances; cependant l'édification du château absorbait de si fortes sommes, que le fondateur regretta bientôt d'avoir entrepris une œuvre si coûteuse. «S'il vient à bien, il m'en sovera (souviendra), » s'écria-t-il en soldant chaque mémoire; et cette exclamation, gravée de toutes parts en forme de devise, initie encore aujourd'hui les visiteurs aux doléances économiques du financier architecte. Après la mort de Thomas Bohier (1524), le château de Chenonceaux appartint au connétable Anne de Montmorency. Des mains du connétable de Montmorency, le castel de Bohier passa à celles de Diane de Poitiers. La belle duchesse, à qui les palais ne manquaient pas, consentit facilement à céder Chenonceaux à la reine Catherine de Médicis, en échange de la seigneurie de Chaumont-sur-Loire. La beauté du site avait charmé Catherine, qui voulut donner à son nouveau château une magnificence royale, en tirant parti de toutes les ressources qu'offrait une position admirable. Les travaux d'agrandissements et d'embellissements furent poussés avec vigueur, mais les considérations pécuniaires qui avaient si fort agité Tho-

Digitized by Google

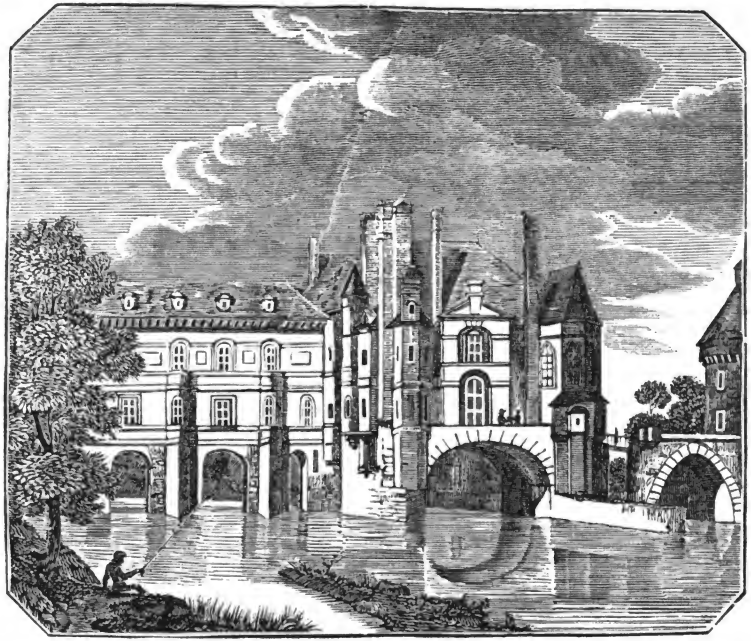
mas Bohier vinrent aussi arrêter Catherine, et le château de Chenonceaux ne reçut pas tous les développements projetés. Il était devenu cependant plus vaste et plus riche lorsqu'il fut transmis à Louise de Lorraine, fille du comte de Vaudemont, que Henri III avait épousée en 1575; et tout entière à son affliction, elle ne songea guère à embellir sa demeure. Le château arriva enfin à la famille du fermier-général Dupin, célèbre, avant tout autre titre, pour avoir eu Jean-Jacques Rousseau à ses gages.

Placé dans la situation la plus heureuse, le château de Chenonceaux est jeté à travers le Cher, et s'appuie sur un îlot et sur les deux rives : tout autour de lui se déploient une riche vallée et les paysages si doux de la Touraine. Sa masse, imposante et irrégulièrement façonnée, présente à l'œil une confusion singulière mais qui n'est pas sans charme. C'est un amas de pavillons, de tourelles, de piliers épais, d'arches pratiquées pour le passage des eaux, de fenêtres à formes saillantes et élevées, de cheminées dessinées avec recherche et de façades à lignes partout interrompues et brusquement coupées. Vu extérieurement le château a le caractère de l'époque à laquelle il appartient, fortement et uniformément empreint dans son ensemble et dans ses détails. L'avant-cour, que décorent des morceaux de sculpture, est une vieille tour à apparence gothique, placée en ouvrage avancé et au haut de laquelle apparaît une grande cloche dont la corde se balance au gré du vent, en battant contre les murs. Toutes ces choses à physionomie du moyen-âge préparent bien au spectacle de l'intérieur.

Chacun des possesseurs de Chenonceaux y a marqué son passage par des traces particulières qui offrent des rapports avec le caractère et la condition des personnages. Indépendamment de son écusson, Bohier a sa devise d'homme d'argent : « S'il vient à bien il m'en sovera ; » des trophées d'armes disposés dans les galeries rappellent Montmorency, l'homme de guerre galant et dévot : François Ier a ici son boudoir, et là son confessionnal dans une petite et gracieuse chapelle. Il y a de la recherche, de l'élégance, de la coquetterie, du luxe, dans la chambre de Diane de Poitiers ; il y a de la grandeur, de la magnificence royale dans les appartements de Catherine de Médicis. Les sombres et douloureuses pensées de Louise de Lorraine se décèlent dans sa chambre, dont les boiseries et les tentures sont toutes noires.

Le portrait de Henri III, l'objet de ses longs et amers regrets, est le seul ornement de ce lieu de deuil. Enfin les goûts et les mœurs d'un autre âge se retracent à l'esprit quand on pénètre dans la chambre où le portrait de madame Dupin, en costume du temps de Louis XV, attire tout d'abord l'attention, à titre de maîtresse de céans ; et dans la salle de spectacle, où Rousseau fut applaudi non seulement comme auteur, mais aussi comme acteur.

Digitized by Google



Château de Chenonceaux.

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE

DES

ANCIENS CHATEAUX

ÉTRANGERS.

LE CHATEAU DE HAUT-LANDSBERG.

Parmi les nombreux débris de forteresses féodales qui, couronnant les faîtes des collines et des monts de l'Alsace, répandent tant de charme et d'intérêt sur ces paysages naturellement si variés, un des plus imposants et des plus renommés de ces monuments du moyen âge, est le château de Haut-Landsberg.

Vues dans toutes leurs proportions colossales du fond de la vallée, les murailles puissantes de cette construction gothique lui impriment encore, malgré son état de complète dévastation, un caractère frappant de force et de majesté ; examinées des autres points de vue, elles perdent de leur grandiose, mais elles prennent l'aspect le plus pittoresque en mêlant leurs lignes, que la dégradation a rompues et rendues irrégulières, avec les cimes des arbres et les masses de rochers que la nature a disposées et taillées en fortifications : l'œil se laisse aller volontiers à confondre l'œuvre des hommes avec les créations de la nature. Lorsqu'on monte vers le château à travers la forêt, on rencontre d'abord d'énormes blocs de maçonnerie qui formaient jadis les ouvrages avancés de la place, et on arrive, après les avoir franchis, devant la façade principale. C'est par là qu'on pénétrait jadis dans la forteresse ; mais la destruction du pont-levis, en changeant en quelque sorte la porte en fenêtre, l'a rendue depuis longtemps inaccessible, et a obligé de pratiquer ailleurs une autre entrée : on a percé un pan de muraille. Le Haut-Landsberg est tellement dévasté, qu'il ne reste plus aujourd'hui aucun vestige de ses distributions intérieures.

Digitized by Google

L'herbe et les bruyères ont envahi l'emplacement des salles, des appartements et des cours que renfermait une triple enceinte. Çà et là s'élèvent des montagnes de décombres, dont les plantes grimpantes commencent à prendre possession ; et, comme pour faire ressortir encore par un contraste tous les détails de cette scène de désolation, du milieu de ces ruines jaillissent, toujours limpides et abondantes, les eaux d'une fontaine qui a désaltéré des générations d'hommes d'armes et de chevaliers, et qui avait été, peut-être, une des considérations déterminantes dans le choix de ce terrain pour y asseoir un château. Les murailles extérieures, les murailles d'enceinte, se sont seules soutenues debout, et, à voir leur solidité, on ne s'étonne pas qu'elles aient résisté au temps et aux hommes. Elles sont les seuls indices de la magnificence et de la grandeur de la noble forteresse ; mais elles suffisent, par leur immense développement, par leur hauteur effrayante, par leur épaisseur extraordinaire (épaisseur telle qu'elle renferme des salles d'armes et des galeries), et par les tours formidables qu'elles portent encore à leur sommet, pour en donner la plus haute idée. Le Landsberg était, en effet, un des châteaux féodaux les plus considérables de la contrée, et ses fastes militaires sont pleins d'intérêt.

Fondé, selon l'opinion la plus générale, vers la fin du XIIe siècle, sous le règne de l'empereur Frédéric Barberousse, il servait de résidence aux prévôts de la ville de Colmar ; l'un d'eux, Sigefroi de Gundolshum, s'y défendit en 1281 contre les troupes de l'empereur Rodolphe de Hapsbourg, longtemps même après la soumission de Colmar, qui était entrée dans la ligue des villes suisses contre le joug féodal du fondateur de la dynastie impériale de Hapsbourg. Conquis par la maison d'Autriche sur les habitants de Colmar, enlevé aux princes d'Autriche par des barons révoltés, changeant souvent de maître à l'amiable ou par le sort des combats, le Haut-Landsberg ne cessa, pendant plusieurs siècles, d'entendre le cri de guerre et le bruit des armes, soit que les seigneurs se le disputassent, soit aussi que des paysans insurgés y vinssent assiéger des maîtres trop tyranniques. Le plus célèbre de ses possesseurs fut Schwendi, qui gagna contre les protestants, contre les Turcs, contre les Hongrois, et aussi contre les Français, aux batailles de Saint-Quentin et de Gravelines (1557 et 1558), la réputation d'un des plus habiles hommes de guerre de son siècle. Il était encore entre les mains des descendants de ce grand capitaine, lorque les Suédois y entrèrent en 1633, quatre mois après qu'ils eurent pris possession de Colmar. Enfin Turenne s'en étant emparé sous Louis XIV, lui fit subir le sort commun de la plupart des forteresses d'Alsace : il la démantela complètement.

Digitized by Google

178*

Haut Landsberg.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Vue du Château de Werdemberg.

Digitized by Google

LE CHATEAU DE WERDENBERG,

EN SUISSE.

En passant du canton d'Appenzell à celui de Sait-Gall, on voit changer subitement l'aspect des lieux et se transformer la nature; mais c'est surtout au génie de l'homme qu'est due ici cette brusque métamorphose. Au lieu de ces maisons de bois, isolées l'une de l'autre et disséminées sans ordre sur un sol ondulé, c'est une ville de briques, dont les habitations nombreuses sont si étroitement serrées, qu'elles semblent entassées dans un espace trop étroit pour les contenir; de même, au lieu de cette verte pelouse qui forme tout le sol de l'Appenzell, c'est une campagne entièrement couverte de toiles d'une éclatante blancheur; et ces deux cantons, si voisins l'un de l'autre, n'ont de commun que l'extrême propreté qui en décore toutes les habitations. L'un des lieux les plus remarquables du canton de Saint-Gall, est la petite ville de Werdenberg. Ce nom rappelle un trait honorable pour l'ancienne famille seigneuriale de ce domaine. C'était en 1403; les Autrichiens venaient d'envahir les cantons de Saint-Gall et d'Arbon. Les habitants d'Appenzell s'étaient réunis à la hâte pour délibérer sur les moyens de défense, lorsque tout-à-coup parut au milieu d'eux le comte Rudolf de Werdenberg, que les étrangers venaient de chasser de son château. A peine entré, le comte s'écria : « L'ennemi souille de sa présence nos frontières sacrées, apportant la terreur et la destruction dans nos foyers. Les biens des Werdenberg sont devenus la proie des Autrichiens, qui se livrent à la débauche au milieu des salles de mes aïeux. Dépouillé de mon héritage, je n'ai conservé que l'épée des Werdenberg et une fidélité à toute épreuve; je viens vous les offrir. Voulez-vous m'admettre au nombre de vos concitoyens? » — « Nous le voulons! nous le voulons! » s'écria l'assemblée d'une voix unanime. Alors le comte, changeant son riche costume contre les vêtements grossiers d'un berger, s'écria : « Confondu avec les hommes libres et libre comme eux, je jure de consacrer ma vie à la liberté! » Cet enthousiasme électrisa les patriotes, qui choisirent Rudolf pour leur chef, et, sous sa conduite, repoussèrent les étrangers.

Digitized by Google

LE CHATEAU DE LAUSANNE.

La longue chaîne des Monts-Joux sépare le canton de Vaud de la Franche-Comté, et c'est dans ce canton, ou plutôt sur sa limite du côté de la France, que s'élèvent les plus hautes sommités du Jura. Une particularité du canton de Vaud, ce sont les petits lacs des Alpes qui reçoivent les glaces et neiges fondues des hautes montagnes, et ne débordent pourtant jamais; quelques-uns disparaissent même, pendant une partie de l'année, par des canaux souterrains, et sont remplacés périodiquement par des moissons ou des prés. Les bords de ces lacs passagers, ainsi que des lacs perpétuels, et les diverses hauteurs du canton, produisent une si grande variété de plantes, que, sur les deux mille espèces que possède toute la Suisse, on en trouve jusqu'à dix-sept cents dans le seul pays de Vaud. Le botaniste est là dans son élément.

La vallée de Joux est le premier district que l'on traverse en sortant du Jura français; située entre la chaîne du Joux et le Mont-Tendre, dominée par la Dent-de-Vaulion, traversée par la rivière d'Orbe et par un lac de deux lieues et demie de long, cette vallée offre de belles prairies, des sites charmants, des mœurs pastorales, et de plus une industrie fort active. Les moines y introduisirent l'agriculture au XIIe siècle, et, malgré leur vie contemplative, ils furent cause qu'une vallée jusqu'alors marécageuse devint le séjour d'un peuple pasteur; mais ce furent les protestants français, échappés au massacre de la Saint-Barthélemy, qui créèrent dans la vallée de Joux des ateliers et des manufactures; ils enrichirent un pays, pauvre en grains et en fruits, des ressources dont la France fut privée par le fanatisme. On ne peut rien voir de plus laborieux, de plus industrieux, de plus pacifique que les habitants de la vallée de Joux; ceux qui ne sont pas pasteurs se livrent à l'apprêt du fer ou du bois; ils sont forgerons, couteliers, arquebusiers, horlogers; un travail plus délicat, la fabrication des dentelles, occupe les femmes, surtout celles du Soliat. Quel que soit cet esprit laborieux, les habitants de la vallée, dont le nombre s'est considérablement accru depuis deux siècles, ne trouvent pas tous à y subsister, et sont obligés en partie d'émigrer pour chercher ailleurs les moyens d'existence.

Digitized by Google

Château de Lausanne.

Digitized by Google

Digitized by Google

Cette contrée n'a pas toujours été aussi paisible qu'elle l'est maintenant, et les ravages de la guerre ont fréquemment désolé les communes que le travail rend heureuses. Le fort des Clefs, qui gardait un défilé du Jura, au delà de Valorbe, servait, dans le moyen âge, de demeure à des seigneurs qui trouvaient plus de plaisir à dévaster le pays qu'à le faire fleurir. Quand les Suisses eurent enfin le sentiment de leur force et de leur liberté, ils assiégèrent ce poste important, le prirent d'assaut et le réduisirent en cendres avec la ville qui y touchait. En suivant le cours de l'Orbe et ses cascades, on arrive à la ville de ce nom, qui présente un intérêt historique. Capitale du royaume de la petite Bourgogne, elle a été anciennement la résidence des rois mérovingiens; elle avait alors une citadelle, avec un château fort, et plusieurs églises; les Bernois détruisirent le château en 1475, et n'en laissèrent subsister qu'une haute tour dont on voit encore les ruines.

Après Orbe, les bords de la rivière perdent leur agrément; c'est à travers des marais malsains qu'elle arrive enfin à Yverdun, où elle se jette dans le lac de Neufchâtel. Yverdun est une jolie petite ville qui présente en raccourci, avec son port, ses magasins, sa douane et son commerce de transit, l'image d'une place de mer. C'était autrefois une des *bonnes villes* de la Savoie; les Bernois la jugèrent assez bonne pour s'en emparer et la garder. Outre la ville d'Yverdun, le pays de Vaud possède, sur le lac de Neufchâtel, la ville et le port de Grandson, dont le château a été longtemps la résidence de la famille de Grandson, assez connue par ses guerres dans ce pays. Quand la Suisse devint libre, ses troupes s'emparèrent de cet asyle de la féodalité. Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, le reprit, et fit pendre cinq cents Bernois qui en composaient la garnison; les Suisses se vengèrent cruellement de cet acte de rigueur, en taillant en pièces, le 3 mars 1476, entre Grandson et Concise, l'armée du duc, forte de soixante-dix mille hommes. C'est une des grandes victoires qu'ils aient remportées; et ce n'est que par des succès aussi éclatants qu'ils ont pu affermir leur indépendance, malgré le nombre et la force de leurs ennemis.

Si des bords du lac de Neufchâtel on se dirige vers celui de Genève, on voit Coppet, puis Nyon, bâtie sur une colline au bord du lac; c'était déjà, sous les Romains, une colonie équestre; on y a trouvé plusieurs inscriptions que l'on conserve à Genève. En remontant un peu le ruisseau d'Aubonne, qui se jette dans le lac, on trouve le joli bourg de ce nom; un marin célèbre, le grand Duquesne, a son tombeau dans l'église d'Aubonne.

Revenant vers le Léman, on aperçoit d'abord la petite ville de Morges, bâtie régulièrement, avec un antique château qui sert aujourd'hui d'arsenal au canton, et le château de Wufflens, un des plus anciens du pays de Vaud. On arrive ensuite au chef-lieu du

Digitized by Google

canton, à Lausanne, située sur trois collines, à quelques minutes du lac. Les inégalités de son sol l'ont fait diviser en *cité, bourg, pont, palud* et *Saint-Laurent*. Au IVe siècle, l'évêché d'Avenches fut transféré à Lausanne, et depuis lors l'évêque disputa la juridiction à la commune. Sa belle cathédrale catholique, l'une des églises les plus remarquables qui soient en Europe, fut consacrée au culte, en 1275, par le pape Grégoire X, en présence de l'empereur Rodolphe de Hapsbourg et de plusieurs cardinaux, qui ne se doutaient pas que ce monument servirait plus longtemps au culte réformé qu'à celui des catholiques. Depuis la réformation, l'évêché est transféré à Fribourg. Il n'y a pas encore un demi-siècle que le pays de Vaud forme un canton indépendant, et que son gouvernement siège à Lausanne; auparavant les Bernois traitaient les Vaudois en sujets conquis. Sous les ducs de Savoie, le pays de Vaud jouissait du moins du régime représentatif : les Bernois l'avaient dépouillé de ce droit important. La nouvelle de la révolution française inspira aux Vaudois le désir de secouer le joug de Berne; ce fut en vertu de la garantie que le roi Charles IX avait donnée aux Vaudois, en 1565, au sujet de la conservation de leurs privilèges, que les armées de la république affranchirent le pays de Vaud.

Le canton de Vaud n'admet point de privilèges de castes ni de personnes; tout habitant est soldat; la religion évangélique réformée est celle des habitants. L'avancement des pasteurs est réglé comme l'avancement militaire; les cent cinquante-huit cures du canton sont divisées en cinq classes ; une fois entré dans une de ces classes, on ne peut, d'après la loi, passer dans une autre; mais on avance dans la sienne par ordre d'ancienneté, sans que l'intrigue y obtienne la moindre préférence. Chaque classe de pasteurs a ses assemblées, et se subdivise en sections ou colloques. L'académie de Lausanne, composée maintenant de quatorze chaires, qu'ont occupée les Gessner, les Barbeyrac, les Henri Estienne, est spécialement destinée à former des candidats pour les cures ; il faut y avoir été examiné et agréé pour avoir droit à une place de pasteur. Autrefois cette académie attirait beaucoup d'étudiants étrangers. Le château de Lausanne, résidence actuelle du gouvernement, est un grand bâtiment de forme carrée, commencé vers le milieu du XIIIe siècle par l'évêque Jean de Cossonay, et terminé, après soixante-dix ans de travail, par Guillaume de Challand. Jusqu'à l'époque de la Réformation, il servit de forteresse au prince-évêque ; depuis, les gouverneurs de Berne y ont résidé et y ont fait des augmentations considérables. Au commencement de ce siècle, et dans les dernières années qui viennent de s'écouler, il a été beaucoup agrandi. Dans une des salles de cet antique palais existait autrefois un pupitre, roulant sur des gonds, et qui masquait une porte de communication avec un souterrain. C'est par cette porte, dit-on, que Sébastien de

Digitized by Google

Montfaucon, dernier évêque, se sauva en 1536, lorsque le château fut assiégé par les troupes de Berne.

A l'extrémité du lac de Genève s'élève, du milieu des eaux, le vieux château de Chillon. Lord Byron le salue dans un de ses poèmes :

Chillon! thy prison is a holy place
And thy sad floor and altar!.....

« Chillon, ta prison est un lieu sacré, et ton triste plancher un autel ! »

Ce fut dans les souterrains humides de ce donjon, au-dessous du niveau des eaux du lac, que Bonnivard, le plus ardent défenseur de la liberté de Genève, expia, sous la domination du duc de Savoie, le tort glorieux d'avoir consacré sa vie à la prospérité de son pays. On voit encore dans ces cavernes affreuses les traces de sa captivité. Le hameau de Gérignos a une position telle, qu'il voit le soleil se lever trois fois derrière les pics de diverses hauteurs situés du côté de l'est. Tous les habitants y mènent une vie presque nomade; ils ont des maisons en bois, placées à des élévations plus ou moins considérables, qu'ils habitent successivent dans le cours des quatre saisons. C'est là que se trouvent les débris du château d'Aigremont, noble manoir féodal qui eut pour dernier châtelain Pontverre. Les montagnards des environs racontent qu'on le voit encore la nuit, assis sur un fauteuil, entouré de chaudières remplies d'or et d'argent, et comptant avidement son trésor, tandis que de jeunes filles, vêtues de noir et couvertes d'un voile blanc, font retentir ces ruines de leurs gémissements plaintifs.

Digitized by Google

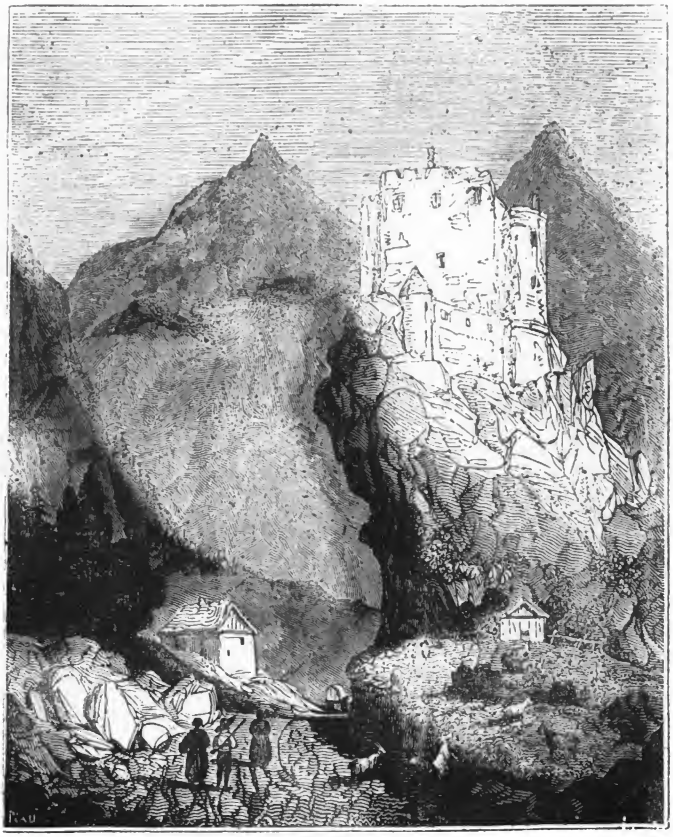
CHATEAU DE LA VALLÉE DE MERAN,

DANS LE TYROL.

Comme la Suisse, le Tyrol présente une suite à peu près non interrompue de montagnes, de lacs, de cascades moins belles, il est vrai, moins grandioses et moins nombreuses que celles qui donnent à l'Helvétie un attrait si puissant. Mais cette infériorité est compensée, en quelque sorte, par un caractère pittoresque plus prononcé. Le Tyrol offre d'ailleurs quelques exceptions à cette règle générale : on peut citer, entre autres, la fameuse route qui conduit au mont Brenner, route où vous trouvez presque à chaque pas des sites vraiment sublimes.

La nature montagneuse du Tyrol exclut, en quelque sorte, les grandes propriétés; aussi la noblesse de ce pays est-elle en général peu riche, ou, pour mieux dire, fort endettée. Ces âpres montagnes qui surgissent de tous côtés, sont baignées par de longues traînées d'une neige éclatante; souvent des nuages sombres les couvrent presque en entier; plus souvent encore de vastes amas de vapeurs se roulent et se promènent sur les flancs de ces masses immenses, s'élèvent, s'abaissent ou disparaissent, cachant et découvrant successivement les diverses parties de ce sauvage et admirable panorama. Souvent, sur ces pics arides, sur ces rochers en pyramides isolées, vous trouverez les ruines d'anciennes forteresses qui ajoutent à l'effet du tableau.

Digitized by Google



Vue du Tyrol.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE CHATEAU DE HEIDELBERG.

Au pied d'une montagne et sur les bords du Necker s'élevait, vers le milieu du XIIIe siècle, un bourg assez peu important, mais que sa position géographique et topographique ne pouvait manquer d'en faire bientôt une ville de premier ordre. En effet, ce bourg qui, au XIVe siècle, avait acquis un accroissement considérable, prit rang parmi les villes de l'Allemagne, et devint bientôt la capitale du Bas-Palatinat.

L'université de Heidelberg est à la fois une des plus anciennes, des plus renommées et des moins nombreuses de l'Allemagne. Sa bibliothèque, qui contient une des plus riches collections de manuscrits qui soient au monde, a subi de grandes vicissitudes. Transportée à Rome, au Vatican, par l'électeur de Bavière, Maximilien-Robert, elle vint, sous le règne de Napoléon, augmenter les trésors de la Bibliothèque impériale de Paris ; mais, après le désastre de Waterloo, cette collection fut rendue à Heidelberg, où elle continue à faire l'admiration des savants.

Du château de Heidelberg, un des monuments les plus remarquables du moyen âge, qui servit pendant longtemps de résidence aux électeurs de Bade, il ne reste aujourd'hui que des ruines, mais des ruines imposantes, propres à donner une idée de la grandeur et de la majesté de ce palais, bâti au XIVe siècle par l'électeur Otto-Henri, et auquel l'électeur Frédéric IV ajouta d'immenses et admirables constructions. Elevé sur un rocher, et suspendu en quelque sorte sur la ville de Heidelberg, ce château communiquait avec la cité au moyen de vastes souterrains assez bien conservés pour être, de nos jours, parcourus sans danger.

L'histoire de ce château offre de singulières péripéties : ainsi, en 1557, alors qu'on avait fait des anciennes constructions un magasin à poudre, et que le *palais nouveau* était occupé par l'électeur Louis V, la foudre tombe sur la principale tour, la renverse, met le feu aux poudres ; une horrible explosion se fait entendre ; le vieux château est renversé, broyé ; des masses de pierres, des poutres sont lancées sur la ville, et particulièrement sur le château neuf, dont une partie fut également détruite. L'électeur, qui était dans son cabinet lorsque l'orage commença, venait d'en sortir au moment où l'explosion se fit entendre ; cette circonstance provi-

Digitized by Google

dentielle le sauva; il avait à peine quitté cette partie du château, qu'elle s'écroula, écrasant dans sa chute toutes les personnes qui s'y trouvaient. Il ne restait plus que quelques traces de ce désastre, lorsqu'en 1622 ce château fut pris et saccagé par les Espagnols; puis vinrent les Français qui, sous le commandement de Turenne, le bombardèrent à deux reprises. Réparé à grands frais, cet édifice avait recouvré toute sa splendeur, et il était devenu de nouveau la résidence de l'électeur, lorsqu'en 1764, il fut pour la seconde fois, incendié par la foudre et presque entièrement détruit.

Abandonné depuis cette époque, le château de Heidelberg offre néanmoins encore un aspect imposant, et ses ruines peuvent donner une juste idée de sa grandeur passée. On remarque particulièrement, au milieu de ces débris, un tonneau d'une grandeur extraordinaire, orné de sculptures parfaitement conservées. Lorsque le château de Heidelberg servait de résidence aux électeurs, ce foudre énorme, qui contient plus de cinquante barriques, était constamment rempli de vin du Rhin, et aujourd'hui, bien que vide depuis plus d'un siècle, il est encore considéré comme une des merveilles de l'Allemagne.

« Le vieux château s'écroule, dit un voyageur français; les magnifiques sculptures gothiques se dégradent de plus en plus; vainement un dessinateur, qui, avec un zèle digne des plus grands éloges, s'est constitué depuis un temps indéfini le gardien et le *cicerone* de ce beau monument, sollicite du gouvernement badois, à qui le château appartient, quelques mesures conservatrices. Chaque année il y a de nouveaux désastres par le dégel au printemps, par les orages en automne; et un jour le vieux château sera une masse informe, dont on vendra peut-être les pierres de taille à l'encan, et dont il ne restera plus que les dessins, heureusement nombreux, de M. Charles de Graimbert. La salle des chevaliers est sans plafond; les voûtes qui supportent la superbe terrasse, d'où la vue s'étend au loin sur le cours du Necker et sur les jolies collines qui le bordent, ces voûtes ébranlées par les barils de poudre de Louvois s'affaisseront quelque jour.

« Les statues des électeurs palatins sont renversées dans leurs niches; nul des fils de leurs vassaux ne prend la peine d'aller les remettre d'aplomb. Le vieux tonneau est vide depuis plus d'un siècle et demi; les curieux peuvent y descendre et en mesurer les flancs. Une seule fois, M. Charles de Graimbert en a vu le vin jaillir; c'était en 1813, pour l'empereur Alexandre et ses alliés, les souverains d'Autriche et de Prusse; mais ce n'était qu'une fraude pieuse: le vieux tonneau n'était pas plein; le vin qui coulait venait d'un baril honteux qu'on y avait glissé la nuit précédente. »

Digitized by Google

Château de Bade.

Château d'Heidelberg.

Digitized by Google

Digitized by Google

BADE.

A deux lieues du Rhin, au milieu d'une de ces belles vallées qui s'étendent de la forêt Noire jusqu'à ce fleuve, s'élève la ville de Bade, place forte autrefois, mais dont les vieux murs tombent en ruine, et dont les fossés sont à moitié comblés. Cette ville, résidence du grand-duc, et qui offre, avec ses châteaux et ses tours, un aspect des plus pittoresques, ne compte pas plus de trois mille habitants; ses maisons, au nombre de quatre cents environ, sont en général petites, mal bâties et plus mal entretenues; presque toutes sont en quelque sorte enterrées dans le sol, fort escarpé sur certains points, et il en est un assez grand nombre où l'on peut presque, de plain-pied, passer du grenier au jardin.

Tout le monde sait de quelle réputation jouissent les eaux de Bade; c'est à ces eaux que la ville doit toute son importance; elles sont la cause du rendez-vous que s'y donne l'aristocratie de toute l'Europe. Dès que la saison des bains est arrivée, c'est-à-dire au mois de juin, le grand monde afflue dans la petite ville, qui, calme et silencieuse pendant la plus grande partie de l'année, acquiert alors l'importance d'une capitale : les hôtels sont insuffisants; les maisons particulières s'encombrent. Malheur aux retardataires! ils se donneront mille peines pour trouver un logement, et quelque grands seigneurs qu'ils soient, ils devront se trouver heureux d'obtenir un réduit de quelques pieds carrés; on a même vu des familles entières obligées, en arrivant, de passer plusieurs nuits dans leurs voitures.

Malgré cette affluence, on peut vivre à Bade à peu de frais; les environs abondent en gibier, poisson, fruits de toute espèce, et un service régulier établi entre cette cité et les grandes villes les plus voisines, telles que Strasbourg, Mourgthal, Rastadt, y entretient constamment l'abondance.

Quelle que soit l'efficacité des eaux de Bade, elles ne sont, pour beaucoup d'étrangers, que le prétexte du séjour qu'ils font dans cette ville; les maisons de jeu qui y sont tolérées, les fêtes, les plaisirs de toutes sortes sont des appâts non moins puissants. Et puis la nature est vraiment charmante à Bade; la verdure des arbres, des bosquets, du gazon y est d'une fraîcheur délicieuse; tou-

Digitized by Google

tes les collines, tous les vallons abondent en sources d'eau vive, et le moindre enfoncement y produit un ruisseau limpide. Les ombres solitaires sont animées d'oiseaux de toute espèce ; tous les chemins, les moindres sentiers deviennent d'agréables promenades, embellies par la diversité des points de vue ; et l'on trouve dans le moindre hameau, dans la ferme isolée, même sous les ruines du vieux château, du vin, du lait, des eaux minérales, d'autres rafraîchissements.

Les promenades les plus fréquentées sont la vallée de Mourg, le Houb, le Vieux-Château, les ruines d'Eberstein, les Rochers : on y fait des déjeuners, des dîners sur le gazon, dont le sans-façon n'exclut ni le confortable, ni le ton de bonne compagnie.

La saison des bains, à Bade, peut être divisée en trois périodes : La première commence vers le milieu de mai, et dure jusqu'à la fin de juin. C'est la moins bruyante ; les étrangers y sont moins nombreux que pendant la période suivante ; ce sont des personnes qui viennent réellement avec l'espoir de se guérir de quelque affection rebelle à l'art du médecin, ou qui cherchent dans la salubrité de l'air, l'aspect d'une riante nature, le calme et la beauté du paysage, un dédommagement au bruit et au fracas des villes, qu'ils ont subis pendant l'hiver. On joue peu pendant cette première époque ; les bals sont rares, et la promenade est presque le seul plaisir que l'on se donne.

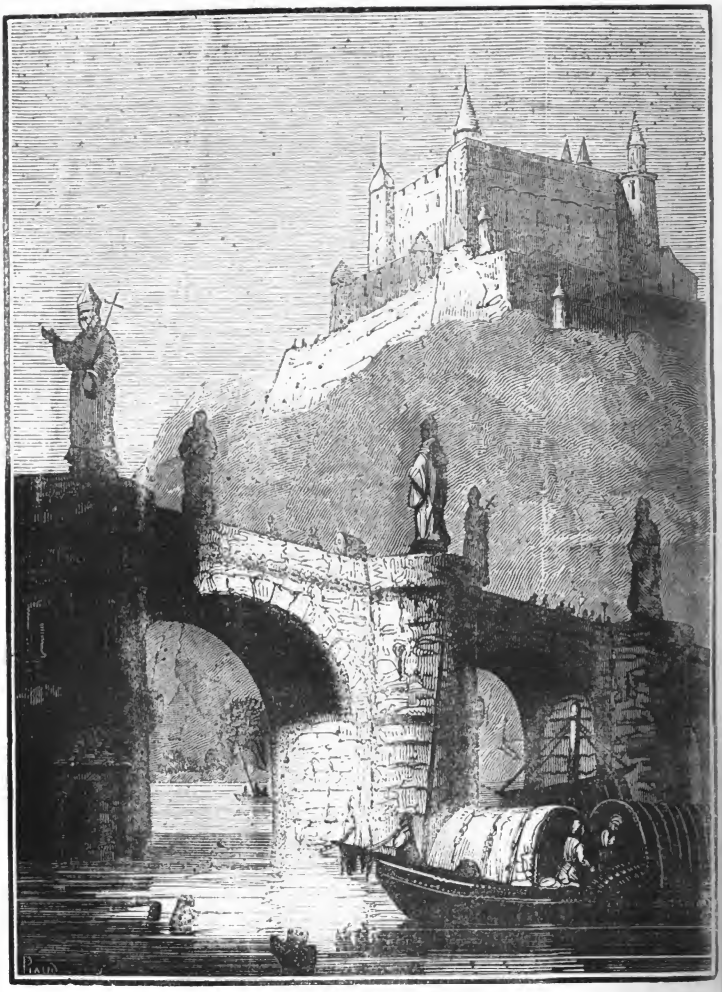
Au mois de juillet commence la deuxième période, qui dure jusqu'à la fin d'août. C'est alors que les riches étrangers abondent, que les fêtes se succèdent sans interruption, que des flots d'or roulent sur les tapis verts ; c'est alors que la ville est encombrée de riches équipages, que le bruit, le mouvement remplacent le calme.

Vers la fin d'août, les équipages diminuent, les meilleurs hôtels se dépeuplent, le bruit diminue, on danse moins, le jeu est moins animé ; la troisième période commence. La ville est cependant encore fort animée jusqu'à la fin d'octobre ; mais la riche aristocratie a disparu.

En novembre, tout rentre dans le silence ; Bade s'endort pour ne se réveiller qu'au mois de mai.

Digitized by Google

Digitized by Google



Château de Marienberg à Wurtzbourg.

Digitized by Google

LE CHATEAU DE MARIENBERG.

L'antique et pittoresque cité de Wurtzbourg est considérée, à juste titre, comme l'une des villes les plus riches et les plus importantes de la Bavière; de riches coteaux environnent la charmante vallée au milieu de laquelle elle est située, et le Mein, qui la divise en deux parties, contribue à la fois à son embellissement et à sa prospérité. Un pont de 450 pieds est jeté sur le fleuve, vers le milieu de la ville, dont la partie située sur la rive droite est appelée l'Ancien-Wurtzbourg; la partie bâtie sur la rive gauche se nomme quartier du Mein.

Le fleuve, très-large à cet endroit, est constamment couvert de bateaux, et offre l'aspect le plus animé. La ville est riante; tout y respire l'abondance et la prospérité, en dépit des hautes murailles et du large et profond fossé qui l'entourent. Les maisons y sont presque toutes construites en bois, d'une manière fort peu régulière; mais cette irrégularité même a quelque chose d'agréable qui fait ressortir la beauté des principaux monuments, parmi lesquels on remarque le château royal, dont l'architecture et les peintures à fresque sont admirables.

C'est sur la rive gauche du Mein, au sommet d'un rocher, qu'est situé le château de Marienberg, qui sert de citadelle à la ville de Wurtzbourg. Le rocher qui porte cette forteresse n'a pas moins de quatre cents pieds de haut. Rien n'est plus imposant que l'aspect de ce château fort, dont l'origine remonte à la plus haute antiquité, et au milieu duquel on conserve religieusement les ruines d'un temple de la déesse Frega, qui était la Vénus des Scandinaves.

Les établissements d'utilité publique sont nombreux à Wurtzbourg. On n'y compte pas moins de trente-trois églises. La cathédrale est fort belle, et renferme plusieurs monuments remarquables, au nombre desquels est la chaire, morceau d'un travail admirable et parfaitement conservé. Le nombre des hôpitaux est de douze, indépendamment de l'établissement appelé l'hôpital de Julius, qui renferme une collection de préparations anatomiques, parmi lesquelles se trouvent un certain nombre de crânes humains percés de balles qui ont été recueillis sur le terrein où fut livrée,

Digitized by Google

en 1796, la bataille de Wurtzbourg. De nombreuses écoles sont ouvertes dans tous les quartiers de la ville. Enfin, cette belle et célèbre cité est le siège d'une université fondée au commencement du xve siècle, laquelle ne compte pas moins de sept cents élèves, et jouit d'une réputation que n'a cessé de lui mériter l'éminent savoir de ses professeurs.

C'est à Wurtzbourg que fut signé le traité d'alliance entre l'empereur Napoléon et l'électeur Maximilien. Profitant de la disposition où la révolution francaise avait mis les esprits, le prince Maximilien avait tenté de dépouiller à son profit la puissance ecclésiastique; il commença par faire détruire une foule d'ermitages, de chapelles situés dans des endroits déserts, sous le prétexte assez plausible, d'ailleurs, que la plupart de ces retraites servaient d'asyle aux malfaiteurs; il s'en prit ensuite aux couvents, dont il diminua le nombre, et il finit par s'emparer et réunir à son domaine les biens du clergé et ceux des ordres mendiants. Les Bavarois voulurent résister; l'électeur eut alors recours à la force, et fit occuper militairement les villages dans lesquels s'étaient manifestés quelques symptômes d'insurrection. La noblesse commença à s'agiter; les États, composés d'évêques et de nobles, firent à l'électeur d'assez vives représentations; le prince leur répondit qu'il ne dévierait point de la ligne de conduite qu'il s'était tracée. L'Autriche alors menaça l'électeur; mais la France le soutint; les soldats bavarois et ceux de Napoléon marchèrent contre l'ennemi commun qui fut battu, et l'électeur prit le titre de roi de Bavière, et réunit à ses états la ville de Wurtzbourg et son territoire, qui formaient le grand-duché de Wurtzbourg, réunion qui fut depuis confirmée par les traités de 1814 et 1815.

La perte du titre de capitale n'eut aucune fâcheuse influence sur la prospérité de Wurtzbourg, qui ne cessa de s'accroître, et dont la richesse du territoire est la principale source; les vignobles qui l'environnent, renommés depuis des siècles, sont aujourd'hui plus en honneur que jamais, et les vins qu'ils produisent, tels que le *Hein*, le *Leisle*, le *Saint-Esprit*, n'ont pas cessé de tenir le premier rang dans l'estime des gourmets.

Digitized by Google

Digitized by Google

Château de Johannisberg.

Digitized by Google

LE CHATEAU DE JOHANNISBERG.

Au sommet du Johannisberg, dans le duché de Nassau, s'élève une charmante habitation, des fenêtres de laquelle la vue embrasse le plus admirable paysage qu'il soit possible d'imaginer : c'est un château qui appartient au prince de Metternich. Tous les voyageurs qui veulent le visiter y sont parfaitement accueillis, et le nombre en est grand ; car on chercherait vainement ailleurs un panorama plus merveilleux que celui qui, de ce point, se déroule aux regards. L'histoire de ce château a été faite par un vieux serviteur du prince, qui en est le gardien, et c'est toujours avec un nouveau plaisir et une grande satisfaction d'amour-propre, que ce brave homme la raconte aux visiteurs. Cet amour-propre d'auteur est, à la vérité, bien justifié par l'œuvre ; il serait impossible de faire l'histoire du château de Johannisberg d'une manière à la fois plus simple, plus concise et plus exacte ; aussi nous garderons-nous bien d'y rien changer. La voici telle qu'elle a été recueillie par un voyageur doué d'une excellente mémoire.

« Dans l'origine, ce château n'était autre chose qu'un couvent de moines comme il y en avait tant alors dans ce pays ; sur un espace de cinq lieues carrées, il n'y en avait pas moins de douze, vrais paradis où les pères vivaient joyeusement ; car il y avait tel de ces couvents qui possédait plus d'or qu'il n'en faut pour entretenir une cour. Celui-ci fut construit vers la fin du XIe siècle, par Richard, archevêque de Mayence, qui pensait faire oublier ainsi les persécutions et les outrages dont il avait accablé les juifs. Il mit ce couvent sous l'invocation de saint Jacques, parce que c'était le jour de la Saint-Jacques que ces persécutions avaient eu lieu. De là le nom de Johannisberg donné à la montagne qui, auparavant, s'appelait Bichofsberg (montagne de l'évêque). En 1138, le couvent, richement doté par les derniers rejetons de la famille de Rhemgrafen, qui en avaient été moines, fut élevé au rang d'abbaye, et ses richesses allèrent toujours en augmentant. Mais vint la réforme, qui devait porter un rude coup à la domination ecclésiastique. A l'exemple du reste de l'Allemagne, les habitants des bords du Rhin et du Rhingau se levèrent, et le poignard à la main invoquèrent la liberté. Les moines du Johannisberg eurent beaucoup à souffrir.

Digitized by Google

On les contraignit à payer des impôts, et, pour qu'après leur mort leurs biens revinssent au pays, il leur fut défendu de recevoir des novices. Cependant le temps arriva où le peuple, affaibli par ses propres excès, désorganisé par les querelles incessantes de ses chefs, ne put affronter davantage les puissances ecclésiastiques et les puissances profanes réunies contre lui; il perdit un à un tous ses droits; il se vit forcé de courber de nouveau la tête sous le joug. Quoi qu'il en soit, le couvent de Johannisberg ne recouvra jamais son ancienne splendeur. Beaucoup de moines avaient pris la fuite; une bonne partie des richesses avait disparu. L'archevêque de Mayence résigna donc son abbaye, et fut administrer ses biens. Plus tard, en 1620, il la loua trente mille florins au reichspfennigmeister Bleymann, qui était le Rothschild d'alors. Les héritiers de celui-ci, esprits peu spéculatifs, rompirent le bail en 1710, et le Johannisberg passa en propriété à l'archevêché de Fulda. Ce fut ainsi que, pendant très-longtemps, les chanoines de Fulda jouirent seuls de l'heureux privilège de voir sur leur table le vin généreux de Johannisberg.

« Enfin éclata la révolution française, et les idées de liberté ne tardèrent pas à se réveiller sur les bords du Rhin. Malgré la sanction que leur avaient donnée les siècles, les vieux droits furent anéantis; tout prit une face nouvelle. Le peuple, dont l'intelligence avait été jusqu'alors étouffée par une dévotion mal entendue, se polit au contact des autres peuples, dont il s'appropria les habitudes et les croyances. Les habitants du Rhingau, qui jusqu'alors n'avaient cultivé leur sol qu'avec répugnance, s'accoutumèrent à voir dans ce travail leur plaisir le plus doux.

« Les couvents furent supprimés. On reconnut que les trois confessions chrétiennes étaient les filles d'une même mère; et les peuples des deux rives confondirent tellement leurs institutions, leurs mœurs, leurs langues, qu'ils semblaient ne plus en former qu'un seul. Des pays catholiques se virent gouvernés par des princes protestants, et des princes catholiques accordèrent au protestantisme leur appui et leur protection.

« Ce fut à cette époque de sécularisation et de dédommagements que Fulda tomba dans le domaine de la famille d'Orange, qui occupe actuellement le trône de Hollande, et avec Fulda, le Johannisberg. Napoléon passa le Rhin, et le Johannisberg changea de maître : le conquérant le donna au maréchal Kellermann. Puis enfin, quand Napoléon eut disparu de la scène, l'empereur d'Autriche fit présent de ce beau domaine au prince de Metternich, qui aujourd'hui encore en est le possesseur. »

C'est avec la même complaisance que le gardien lettré du Johannisberg conduit les visiteurs dans les appartements du château; on peut tout voir, et l'on pénètre sans difficulté jusque dans le cabi-

Digitized by Google

net du prince. Il n'y a d'ailleurs rien de bien remarquable à l'intérieur de ce château; mais lorsque l'on arrive sur le principal balcon, on est transporté d'admiration : devant le visiteur, ainsi placé, se déroule tout le duché de Nassau ; ce sont d'innombrables villes et villages réunis par de longs rubans de vignes, et au milieu desquels le Rhin serpente large et majestueux ; puis Mayence et ses jardins ; puis les plaines immenses du Palatinat, que borne à l'horizon le Donnersberg, dont le sommet se perd dans les nues. Enfin, à ses pieds, le spectateur a le vignoble du Johannisberg, dont le vin est renommé dans l'univers entier, mais dont il n'est donné qu'à un bien petit nombre d'élus de ressentir la généreuse influence.

CHATEAU DE LUXEMBOURG.

La construction de ce château, selon les historiens, remonte au règne de l'empereur Gratien. Autour de ce monument, s'est élevé la ville de Luxembourg, qui présente un aspect magnifique, et déploie le luxe merveilleux de ses fortifications, quand on la contemple, depuis le sommet des rochers sur lesquels elle est fondée, ou sur la cime des coteaux environnants. Il est donc constant que la fondation de cette ville date de temps très-reculés. D'après les annales, la ville n'était elle-même que les dépendances du château.

Le nom primitif de l'édifice était Lützelbourg, d'où est dérivé par corruption celui de Luxembourg.

En 963, Sigefroi, premier comte de Luxembourg, acheta le château alors en ruines : il le répara et le flanqua de sept tours crénelées.

Bientôt après cette reconstruction, il se forma, comme par enchantement, près de la demeure seigneuriale, par l'activité d'une population industrieuse qui y était venue se grouper, deux villes basses appelées, l'une Grund, et l'autre Paffenthal ; tandis que s'élevait en même temps la première enceinte de la ville haute. Cinquante ans environ après ces constructions, une seconde enceinte s'établissait pour élargir les dimensions des villes basses et de la ville haute.

Pour qui a suivi le cours des évènements depuis quinze ans,

Digitized by Google

il est incontestable que le Luxembourg, aujourd'hui la cause de discussions, de débats, et dont la possession peut devenir une source de guerre, appartient à plusieurs des grandes puissances de l'Europe.

Les empereurs d'Allemagne peuvent réclamer des droits à sa propriété; car Venceslas, Charles-Quint, Charles VI ont participé, chacun à leur tour, à l'agrandissement de la cité.

L'Espagne peut se présenter, et dire qu'en 1671, sous le gouvernement du comte de Monterei, dans les Pays-Bas, elle s'occupa d'améliorer la position de guerre du Luxembourg.

La France a également des droits à revendiquer; sous Louis XIV, les Français construisirent successivement les casernes du Saint-Esprit, de Vauban, de Rham.

De jour en jour, la forteresse du Luxembourg qui augmente d'importance, passe pour la plus formidable de l'Europe.

L'histoire de la ville se confond avec celle du château, et réciproquement. Nous ne pouvons donc parler du château sans parler de la ville.

On fait monter la population de la ville haute à six mille ames environ, sans compter la garnison qui, en temps de paix, est de cinq mille hommes, et qui s'élève, dans un cas de guerre, jusqu'à quinze mille.

Presque toutes les rues de la ville haute sont bien alignées et bien percées. Dans le centre, on rencontre une belle place d'armes plantée d'un double rang de marronniers sauvages.

On remarque, entre tous les édifices publics, l'hôtel de ville, qui sert aujourd'hui de siège pour l'administration municipale, et en même temps d'hôtel pour le gouvernement.

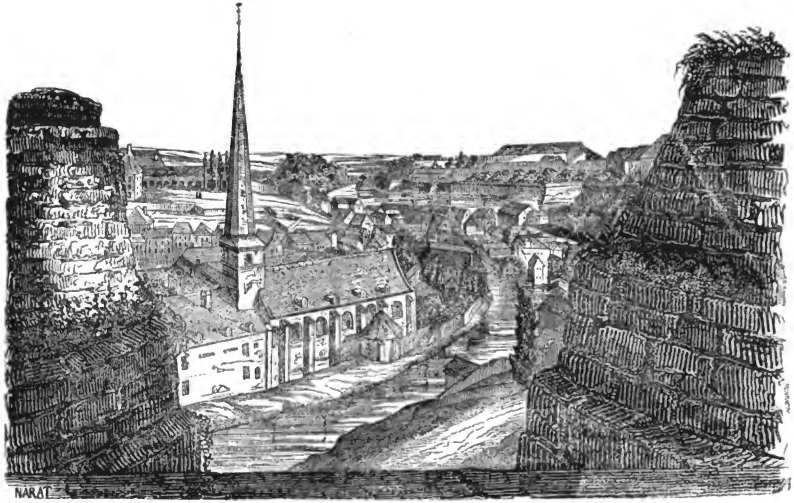
La caserne de la maréchaussée était autrefois un vaste petit-séminaire contigu au collège royal.

L'administration militaire des vivres occupe le superbe bâtiment de Grevenhaus.

Près de cet édifice est l'arsenal, où se trouvent et les pièces d'artillerie pour défendre la ville, et des fusils pour armer dix mille hommes.

La plus belle église de Luxembourg est l'église Saint-Pierre, qui possède, entre autres tableaux, celui représentant la fille de Sigefroi, Canigonde, épouse de Henri, duc de Bourgogne, quand elle sort de l'épreuve par le fer chaud, justifiée d'avoir trahi son mari. Cette église possède aussi un autre beau monument, c'est celui érigé en l'honneur du roi Jean, surnommé l'Aveugle. On distingue dans ce monument une excellente sculpture de cinq pleureuses. Il y a peu de rois dont les cendres aient été transférées de tombeaux en tombeaux comme celles du roi Jean. Elles ont été dé-

Digitized by Google



Luxembourg. (Vue prise sur le pont.)

Digitized by Google

Digitized by Google

rangées pendant cinq siècles pour être presque consumées dans un incendie.

La chronique relate que, lors du passage d'un régiment de la Bohème, se rendant par Luxembourg dans les Pays-Bas, et vers l'année 1744, les soldats ayant appris que le sépulcre du roi Jean était à Luxembourg, désirèrent le voir, et ils arrachèrent, à cette visite, un fragment de la pierre sépulcrale, comme étant une précieuse relique qu'ils emportèrent.

Les fortifications de Luxembourg. telles qu'elles sont aujourd'hui, sauf les changements qu'elles ont subis ont été tracées, en 1684, par le fameux maréchal Vauban.

Entre les deux villes basses s'étend le faubourg de Clausen.

On admire, quand on est en face de la porte d'Eich, l'importante enceinte de murailles, au-dessus desquelles se déroule la ville haute, de même que l'on ne voit pas sans plaisir le riche coup d'œil de l'hôpital militaire, qui s'élève comme un géant du centre de chétives maisons.

La ville de Paffenthal, située au nord, fut presque dévorée par les flammes en 1705, et, un siècle après, c'est-à-dire en 1807, la ville de Grund subissait le même sinistre par l'explosion d'un magasin de poudre près la porte de Thionville.

On distingue sur les rochers gigantesques dont est dominée la ville de Grund, les casernes du Rham, gardées d'un côté par des remparts, et de l'autre par des précipices.

Enfin, le faubourg de Clausen renferme les belles ruines du château du comte de Mansfeld, gouverneur de Luxembourg, qu'il y avait fondé en 1665.

Ce faubourg, au seizième siècle, était le dépositaire des antiquités romaines du pays, dont quelques unes sont encore incrustées dans les murs. Charles-Quint dévasta le faubourg en 1561, ainsi que l'abbaye, située sur le vieux Munster. Il ordonna également la démolition de l'antique château de Lützelbourg, comme ayant favorisé la défense de la place.

Malgré ces précautions, l'armée française vint assiéger Luxembourg et le prit. Le duc de Nassau le reprit, et les Français y rentrèrent encore l'année suivante. Enfin, Charles-Quint l'emporta d'assaut en 1544.

La province de Luxembourg a passé sous le gouvernement de comtes particuliers, dont le premier est Sigefroi, fils de Nideric, comte des Ardennes, mort en 998.

Par la faute d'Élisabeth de Gorlitz, veuve du duc Antoine, femme impérieuse, un soulèvement eut lieu dans le duché de Luxembourg pendant son gouvernement. Elle céda ses droits à Philippe, duc de Bourgogne, avec mission de prendre arrange-

Digitized by Google

ment avec le duc de Brabant, pour les prétentions qu'il alléguait contre elle.

Retirée à Dijon, elle négociait, en 1431, la reprise de son duché, quand se présenta Guillaume, duc de Saxe. Il s'ensuivit une guerre où les Bourguignons eurent le dessus, et le duc de Saxe traita avec le duc de Bourgogne, qui, par suite de l'abdication d'Élisabeth de Gorlitz, devint maître du Luxembourg. Celle-ci se retira à Trèves, où elle mourut en 1451, chargée de dettes et de la haine de son peuple.

A la mort de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, arrivée en 1477, le Luxembourg, qui avait perdu ses souverains, tomba dans la maison d'Autriche, par le mariage de Marie, fille unique et héritière de ce prince.

Telle est, en abrégé, l'histoire du Luxembourg, dont la Hollande et la Belgique se sont naguère dispensé la possession.

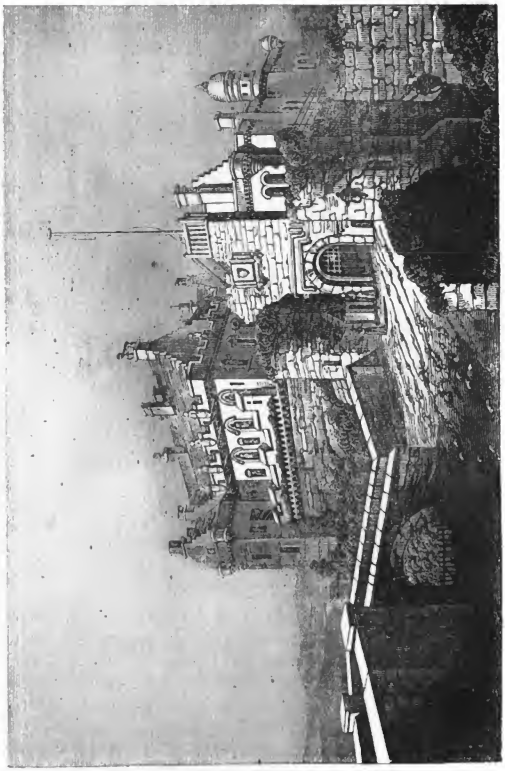
CHATEAU DE STIRLING.

Le voyageur qui parcourt en touriste les régions si pittoresques de l'Écosse, s'il aime les souvenirs poétiques d'Ossian, s'il est l'admirateur de Walter-Scott, ce narrateur si intéressant, ce compositeur parfait de descriptions de sites, de collines, de châteaux, s'il lui plaît de contempler des demeures illustres, ne manque pas, dans son pèlerinage romantique, de rendre visite au séjour séculaire des rois de la Calédonie. L'Écosse est un pays qui charme l'ame par l'aspect de ses habitations originales, presque toutes semées çà et là entre des lacs et des montagnes. Il beau de voir un château royal perché sur un rocher escarpé et flanqué de tourelles gothiques, car entre ses murs il s'est passé des vies mystérieuses ou guerrières dont Fingal est le premier type. Sa position est une image des orages d'une vie de roi.

Montons donc sur une des tours du château de Stirling, manoir des monarques calédoniens.

Peu de vues rivalisent avec le coup d'œil qui vous est offert du haut d'une de ces tours. A vos pieds, vous avez deux rivières qui coulent avec une rapidité impétueuse : l'une s'appelle la Reith, et l'autre la Forth. Ossian écoutait le bruit de leurs flots.

Digitized by Google



Château de Stirling.

Digitized by Google

Digitized by Google

La Forth possède un pont hardi qui joint ses deux rives lointaines, s'évanouissant devant le regard et laissant à la Forth quelque chose de grandiose qui la rapproche de l'immensité et de la grandeur de l'Océan.

Ce pont sert d'abri au pêcheur des Kébrilles, qui vient préserver sa barque de l'orage; hôte habituel d'une nature majestueuse et sauvage. Au milieu des flots d'un vert azuré, une petite île se dresse comme un effet magique. Cette île n'est pas fertile, ce n'est qu'un rocher; mais, sur ce rocher, on a construit un délicieux séjour, le séjour de Craigfort.

Au delà de l'îlot, la vue suit les détours argentés du l'Allern, ruisseau illustré par les ballades écossaises, et qui se perd au milieu des constructions merveilleuses qui ont vaincu l'aridité du sol et l'incommodité des marécages.

L'on passe ensuite, par un demi-tour, à la découverte de la ville de Stirling, qui vous offre des vues qui montent, des palais qui se délabrent, des chaumières à toiture de feuilles et de branches de genêts. Une église gothique s'élève autour de cet amas de constructions; vous en admirez la flèche, dont le travail est d'une main habile. La Reith, quand le soleil n'est pas voilé par les nuages, réfléchit le clocher dans ses eaux limpides.

Un amphithéâtre de montagnes, presque toujours couvertes de la robe blanche de la neige, se déroule derrière la ville. Les cîmes de ces monts se confondent avec un rideau de nuages transparents.

Voilà où jadis les rois d'Écosse passèrent les jours glorieux de leur puissance. Sur ce site charmant ils étendaient leurs regards; depuis ces murs, ils dominaient sur le royaume.

Stirling eut l'honneur, avec Dumferline et Linlithgow, d'abriter une partie de l'année la personne des souverains écossais, à partir de la conquête des Normands, jusqu'au retour de Jacques 1er de sa captivité.

Stirling était l'une des clefs du royaume; aussi les Écossais et les Anglais se sont-ils livré de terribles et sanglants combats dans les plaines qui l'avoisinent. Les annales de ces deux peuples comptent plus de douze champs de bataille dans l'horion, pris du sommet du château.

Parmi ces batailles, la plus célèbre est celle de Bannockburn, où la victoire resta aux maîtres de Stirling.

Dès lors, la ville reçut une importance historique.

Esquissons, en peu de mots, le fait d'armes remarquable de la vieille Écosse, passé devant sa première capitale.

Déjà, William Wallace avait défendu héroïquement sa patrie contre les Anglais. Ses efforts n'empêchèrent pas Edouard 1er,

Digitized by Google

roi d'Angleterre, de pénétrer jusqu'au sein de la Calédonie et d'y planter son étendard.

Néanmoins celui-ci trouva dans Robert Bruce, un antagoniste digne de Wallace. Bruce, inspiré par sa bravoure naturelle et par un ardent amour de la liberté, était parvenu à expulser les Anglais. Mais il leur restait encore la forteresse de Stirling, occupée par sir Philippe Mowbray, au nom d'Édouard II.

Mowbray y fut bloqué par Édouard Bruce, frère de Robert; mais, redoutant plus la famine que l'ennemi, il s'engagea à se rendre, si, vers le milieu de l'été, il ne recevait pas de munitions.

Édouard Bruce eût la générosité de permettre au noble Breton d'aller à Londres, pour s'entendre sur cette capitulation. C'était bien compter sur les forces et la bravoure des Écossais, que d'en user ainsi avec l'ennemi. Le roi d'Angleterre, outre ses Etats, possédait, à cette époque, le pays de Galles, l'Islande et une partie de la France. Il pouvait conséquemment rassembler de nombreuses troupes, et venir pulvériser sous les murs de Stirling, une petite troupe de montagnards, trop fiers de leurs premières victoires.

Robert Bruce vit avec effroi le danger où le mettait la témérité de son frère, et il remit tout à sa fortune et à Dieu.

Heureusement Édouard Ier n'était plus. Édouard II, son fils, était un roi voluptueux et indolent, jouet des favoris qui régnaient en maîtres sur son esprit irrésolu. Cet indigne fils d'un père brave, balance, et ce n'est qu'après de longs délais, qu'il se décide à rassembler lentement une nombreuse armée. C'en était fait des Bruce et de l'Ecosse, si une attaque prompte eût été dirigée contre eux.

Édouard Ier n'eût pas manqué d'agir avec célérité. Edouard II laissa fuir le succès, et l'Ecosse dut son salut à sa négligence. Quand le roi d'Angleterre se mit en marche à la tête de sa noblesse, d'une cavalerie qui avait fait ses premières armes dans les plaines de la Normandie et de la Flandre, et de ces archers si renommés par leur adresse et leur agilité, les Ecossais s'étaient rassemblés au nombre de trente mille, avec un appareil peu imposant, il est vrai, mais Robert était à leur tête. Son frère Edouard brûlait de réparer sa faute ; son neveu Randolph, son fidèle Douglas, étaient à ses côtés. Ces guerriers formaient tout ce que la Calédonie enfanta de plus grand et de plus héroïque. Robert Bruce ne demanda pas à la seule valeur de ses compagnons d'armes tout le succès de cette journée : il appela la ruse militaire à son aide.

Il existe une plaine près de Stirling qu'on nomme le *Parc*. Des fondrières, des marécages l'environnent de toutes parts. Le

Digitized by Google

Parc, proprement dit, présente seulement un terrain sec et résistant.

Le prince écossais fit creuser une multitude de trous de deux pieds de profondeur sur le front de la ligne de bataille, et où il était probable que se jetterait la cavalerie ennemie. Il fit remplir ces trous de broussailles, et les fit recouvrir d'un léger gazon pour faire paraître le terrain comme uni et d'un facile accès, tandis qu'il recèlait partout des pièges et des précipices. Pour compléter ce système d'embûches, on établit en plusieurs endroits des chausse-trappes pour enferrer les chevaux et la cavalerie.

L'aile droite de l'armée écossaise était appuyée contre la rivière de Bannockburn, qui la préservait par ses bords rapides et escarpés. L'aile gauche s'était développée vers le nord jusque sous les murs de Stirling.

Ainsi disposée, l'armée écossaise put livrer bataille le 24 juin 1314, à la fière armée anglaise, toute brillante de belles armures, toute remplie de nobles seigneurs et d'écuyers portant des pennons armoriés, et montés sur des palefrois bardés de fer et richement harnachés.

Cette superbe réuuion de guerriers fut mise complètement en déroute.

Tout rappelle au tour de Stirling les circonstances ce cette lutte mémorable.

A la droite de la ville, on sait le champ où l'abbé d'Inchaffray exhortait les Ecossais à genoux.

Pendant cette prostration, Édouard II s'écria : « Ils demandent pardon ». Le baron Ingelram d'Umphraville répondit : «Oui, c'est à Dieu qu'ils le demandent, et non à nous. »

Près de ce champ, on voit la place où, la veille du combat, Robert Bruce, monté sur un petit cheval et armé d'une simple hache d'armes, étendit roide mort Henri de Bohun, qui avait eu la témérité de se vanter qu'il terminerait d'un coup de lance la guerre entre l'Ecosse et l'Angleterre.

Dans le chemin qui longe le château, Randolph se vit mille fois à deux doigts de la mort, lui et ses braves, en empêchant lord Cliffort de venir secourir la garnison anglaise de Stirling.

Plus loin et derrière les hauteurs de Gilles-Hill, s'étaient retirés les domestiques et les conducteurs de bagages. Ils parurent tout-à-coup comme un renfort à la fin du combat, et décidèrent de la victoire.

Mille autres glorieux souvenirs se pressent autour de Stirling.

Là, le vaillant Douglas poursuivit le monarque anglais, et les vieillards de la contrée montraient le chemin qu'il suivit dans cette poursuite.

En rappelant les annales glorieuses du Stirling, nous ne de-

Digitized by Google

vons pas omettre de dire que les murs de ce château portent des taches de sang. Il s'y passa un de ces faits sanglants qui terminent l'histoire d'un monarque, et appellent une plume tragique.

Ce fut dans les appartements de Stirling que Jacques II, dit Visage de Feu, à cause d'une large tache rouge qui couvrait sa figure, poignarda de sa propre main, en 1552, Archibald, comte de Douglas, pour s'être posé en rival du roi, et s'être revêtu de la dignité de lieutenant général du royaume, et parce que son élévation et son humeur remuante et farouche inspiraient de grandes craintes au monarque.

Conseillé par l'ancien régent du royaume et par sir Patrick Gray, qui voulait venger un assassinat dont le comte de Douglas avait été l'auteur, Jacques tendit un piège à Archibald, et l'invita à venir au château de Stirling.

A cette invitation, les amis d'Archibald s'émurent et soupçonnèrent une trahison. Le comte méprisa leurs avis et se rendit au château, comptant sur la foi du monarque. Celui-ci reçut son hôte avec un poignard qu'il lui plongea dans le sein. Le cadavre resta sans sépulture, tant on avait horreur d'Archibald. Il n'y a guère que cinquante ans que, dans le jardin du château, au pied de la croisée où le crime avait été commis, on retrouva les restes de ce conspirateur à qui son roi servit de bourreau.

Jacques V habita Stirling comme ses prédécesseurs. Il prenait un nom de montagne, et s'en allait, sous le travestissement d'un simple paysan, interroger ses sujets à leur insu.

Jacques VI habita également Stirling, où il avait été baptisé. Il embellit la ville qui, depuis, est devenue le théâtre des guerres qui ont désolé l Ecosse pendant plus de cent ans.

Il est impossible aujourd'hui de reconnaître, dans les débris de Stirling, l'ancienne capitale de la Calédonie.

Les palais sont déserts ou ruinés : on ne dirait pas qu'une magnificence royale s'y est étalée.

Le paysan habite sous des plafonds dorés ; il convertit en serres et en étables les salles de danse et de festins, sans respect pour aucun souvenir.

Le château ne renferme que d'imposantes ruines. A peine si le commandant de place peut y trouver un logement convenable.

La chambre où siégeait le parlement est toute dégradée ; seulement on remarque que les portes en bois de chêne sont couvertes d'inscriptions et de sculptures, difficiles encore à déchiffrer, On remarque aussi, près de ce château, des bas-reliefs et des statues qui rappellent le style égyptien, indice qui ferait croire que les Phéniciens sont venus jusqu'à l'embouchure de la Forth pousser leurs excursions aventureuses. Ce n'est donc plus qu'un débris que nous venons de nommer ; mais cette ruine est vénérable,

Digitized by Google

car elle servit de séjour tour à tour à la gloire et à l'infortune. Au moment de sa splendeur, on y vit la race illustre des Bruce. Plus tard, les Stuart y sentirent leur couronne menacée de tous les orages dont une existence royale peut être assaillie.

LE CHATEAU DE BELEM.

Les rives du Tage sont magnifiques, et Lisbonne est une ville au gracieux aspect. Il est même peu de cités dont la vue soit aussi brillante que celle de Lisbonne. A mesure qu'on s'en approche, ses collines se développent et offrent un horizon ravissant. Aussi les Portugais, émerveillés de leur capitale la proclament la plus belle ville du monde, et ils s'écrient avec enthousiasme : « Qui n'a pas vu Lisbonne n'a rien vu ! »

On doit pardonner à l'esprit national d'un peuple l'exagération dans ses prétentions à posséder ce qu'il y a de plus beau sur la terre. Des auteurs portugais ont même voulu que leur capitale possédât sept collines, pour lui trouver quelques traits de ressemblance avec l'ancienne Rome. Cependant Lisbonne ne renferma jamais que trois collines.

La première part du pont d'Alcantara, limite de la cité à l'ouest, et se prolonge jusqu'à la rue Saint-Benoist. Cette colline élevée est réputée pour l'air pur qu'on y respire. La seconde n'est qu'une continuation de la première, et n'en est séparée que par un petit vallon. Avant le fameux tremblement de terre de 1755, c'était là qu'était la partie la plus large de la ville. Ce tremblement la renversa de fond en comble.

Il est étonnant combien ce phénomène terrible offrit de bizarreries dans ses effets. Tout fut bouleversé dans la plaine, tandis que les rues placées sur la pente escarpée des montagnes restèrent intactes. La troisième colline s'élève à l'endroit où est le château de Lisbonne et continue en forme de terrasses jusqu'à la fin de la ville, du côté de l'est.

Le château s'appelle Belem ; il ressemble à un petit fort peu important, et seulement bon à repousser un coup de main. Belem est lié étroitement avec Lisbonne, d'une manière si étroite, qu'on ne

Digitized by Google

s'aperçoit pas de la ligne de démarcation. Un étranger qui va à Belem croit n'avoir pas quitté Lisbonne. On peut considérer Belem et ses dépendances comme une bourgade royale. La famille royale l'habitait autrefois. Le château fut incendié, et la famille royale se retira à Queluz. Belem a été reconstruit sur des bases solides. Situé près du port, il offre une charmante perspective. A Belem se trouve un couvent d'hiéronymites fondé par le roi don Manuel. C'est un monument original et bizarre, à cause qu'on a pris plaisir à y confondre tous les genres d'architecture. Il n'existe pas dans l'ensemble deux piliers semblables.

Au-dessous de Belem on voit une tour carrée garnie de canons, et devant laquelle nul vaisseau ne passe sans subir une sévère visite.

Vers le nord-ouest de Lisbonne s'élève une chaîne de montagnes hautes et escarpées qui terminent l'horizon du beau paysage qui environne Belem. Nous voulons parler des montagnes de Cintra.

La route pour s'y rendre est aride, déserte, triste et sauvage; mais l'aspect change quand on entre dans le bourg de Cintra.

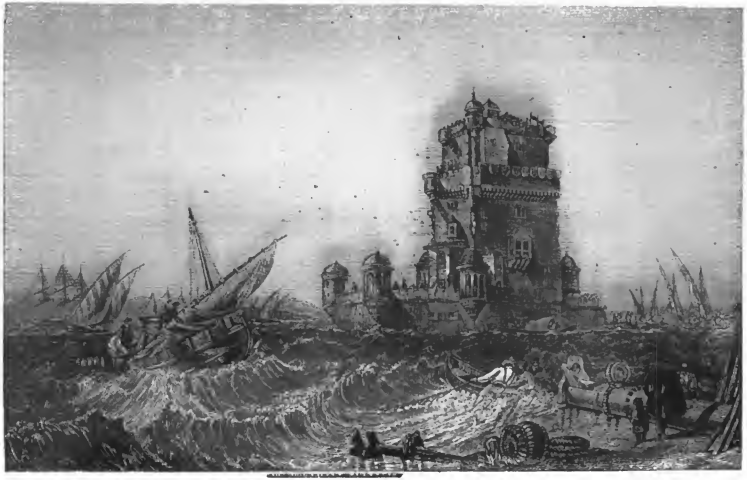
Ce sont partout de délicieuses maisons de campagne, des forêts de citronniers au parfum enivrant; puis de limpides ruisseaux sillonnent en tous sens des prairies émaillées de fleurs odorantes.

Au sommet d'une colline un couvent est suspendu, en quelque sorte, dans les airs; sur une autre hauteur, les ruines d'un vieux château maure bravent les coups du temps. Plusieurs souverains du Portugal ont habité le palais de Cintra, où fut signée, en 1808, la capitulation qui précéda l'évacuation du Portugal par les armées de Napoléon.

Nous venons peut-être de trop nous étendre sur Lisbonne, en parlant de Belem; mais ce sont souvent les dépendances d'un lieu qui en font le charme, tandis que, sans ses alentours, il serait insignifiant. Pour l'histoire du château de Belem, elle se confond avec celle de la nation, et il est impossible de consigner ici toute une histoire d'une demeure royale. Nous aimons mieux faire un épisode, et parler de la célébration du carnaval et du carême portugais, dont souvent des scènes curieuses se sont passées au château de Belem.

Nulle part, peut-être, les trois jours gras ne donnent lieu à autant d'extravagances et de folies qu'en Portugal; ce sont alors des amusements grossiers et vulgaires, auxquels se livrent même les femmes et les jeunes filles les plus réservées. Le grand plaisir des Portugais, aux jours gras, consiste à se jeter des pois, des fèves, de la farine, à s'inonder d'eau. Ce plaisir insipide, on le prend dans les rues et dans l'intérieur des maisons. Le peuple jette aussi des oranges, et comme il n'y va pas de main morte, les coups sont assez dangereux. Ce n'est pas tout : on lance des pétards et des fusées sur le passage des équipeges et des chevaux; on couvre la tête de ces

Digitized by Google



Château de Bélem.

Digitized by Google

animaux et des cochers de paniers renversés, et la joie est au comble quand le cocher tombe de son siège ou que les chevaux prennent le mors aux dents. Tout récemment la fiancée d'un jeune homme de bonne famille lui lança une orange; le fruit vint frapper la tête du cheval, qui se cabra et fit tomber le cavalier; l'infortuné jeune homme se cassa le cou, et le peuple applaudit.

Comme on ne fait grâce de ces gentillesses à personne, il est prudent de ne pas sortir; malheureusement on n'y gagne pas grand'-chose, car c'est pis encore dans l'intérieur des maisons. Dans sa demeure, il faut quelquefois se préparer à un véritable combat. On endosse de vieux vêtements; on tient prêts plusieurs seaux d'eau, un dépôt de farine et de pois, ainsi que de grandes seringues. Les domestiques poursuivent avec acharnement les jeunes gens, qui, de leur côté, ont leur farine dans la poche, et s'attendent à être attaqués dès qu'ils entrent dans une maison de connaissance. Le combat dure quelquefois pendant plusieurs heures, et les combattants ne se retirent qu'après avoir épuisé leurs munitions et s'être mouillés jusqu'aux os. Les plus réservés se contentent de jeter de la farine dans le chapeau et dans les gants des visiteurs, de leur coudre les basques de leur habit, ou de leur attacher au dos des morceaux de papier. Toutes ces folies ont résisté aux défenses de la police et aux progrès de la civilisation; mais elles ont un peu cédé aux révolutions politiques, aux malheurs des temps. Quand les Portugais se battaient à coups de fusils et de canons, ils s'amusaient moins à jeter des oranges et de la farine à la tête des passants. Aussi, depuis quelques années, on dépense moins d'eau, moins d'oranges, moins de pois, et les Portugais tenant le plus aux anciennes coutumes se plaignent de la diminution sensible des plaisirs de la *festa de Emrado*, nom qu'ils donnent à ce divertissement bizarre. On a voulu y substituer les mascarades, ce qui n'a pu réussir, et, tôt ou tard, la multitude reviendra à ses usages.

Après les saturnales, tout rentre dans l'ordre; les femmes reprennent leur maintien réservé, et la jeune fille qui se montrait la veille libre et familière se permet à peine d'adresser la parole aux habitués de sa maison. Alors on entre dans le triste carême, autrefois strictement observé, et dont la monotonie était seulement interrompue les vendredis par une procession, les mardis et jeudis par la représentation de pièces religieuses semblables aux mystères qu'on jouait en France au moyen âge, dans les lieux publics, et dans lesquels le burlesque était mêlé au grave, le profane au sacré.

Digitized by Google

NAPLES. — CHATEAU SAINT-ELME.

Naples compte trois principales forteresses, dont deux ont été construites pour préserver cette capitale des attaques par mer. Le château Saint-Elme a été élevé, plutôt comme un instrument entre les mains du pouvoir, pour tenir en respect une population turbulente, que comme un moyen de défense contre les ennemis extérieurs.

Ce château, auquel la plupart des voyageurs donnent à tort le nom de Saint-Elme, porte réellement celui de Saint-Erme, diminutif de Saint-Érasme, nom qu'il a emprunté à une chapelle dédiée à ce saint, qui existait sur son emplacement. Il est construit sur un roc élevé, au nord-ouest de Naples, qu'il commande entièrement. Ce n'était autrefois qu'une tour érigée par les princes normands. Charles II la convertit en une forteresse, à laquelle on ajouta de nouvelles fortifications en 1518, lorsque Naples fut assiégée par Lautrec. Charles-Quint en fit ensuite une citadelle régulière, que Philippe V embellit de nouveaux ouvrages. L'ensemble de cet édifice présente aujourd'hui un hexagone d'environ 100 toises de diamètre, composé de murailles fort élevées, avec une contrescarpe taillée dans le roc, ainsi que les fossés, mines et contre-mines qui l'environnent. Au milieu du château est une place d'armes très-vaste, avec une artillerie formidable; on entretient là ordinairement une nombreuse garnison.

Attenant au fort Saint-Elme, est l'ancienne chartreuse de Saint-Martin, occupée aujourd'hui par les soldats invalides. La situation de cet édifice est vraiment magnifique : l'œil y embrasse à la fois tout l'ensemble de Naples, cet admirable golfe auquel rien au monde ne peut se comparer que le Bosphore à Constantinople ; ces belles collines de Pausilippe et de Capo di Monte, et cette campagne fertile, qui mérita le nom d'*heureuse*, et qui s'étend jusqu'à Caserte. On aperçoit dans l'éloignement les monts Tiphatins, et derrière eux la chaîne majestueuse des Alpes, sur laquelle se détache la cîme fumante du Vésuve. Au pied du volcan, sur le bord du golfe, on voit se déployer les délicieux villages de Saint-Jean, Portici, Resina, de la Torre del Greco et de l'Annunziata. Enfin cette admirable perspective est terminée par les montagnes de

Digitized by Google

Sorrente et de Vico, le cap Massa, et par les îles enchanteresses de Nisida, d'Ischia, de Procida et de Capri. L'ame émerveillée de ce brillant spectacle, on se surprend à envier le sort de ces vieux soldats qui ont trouvé ici un refuge et une existence calme et tranquille; mais bientôt l'illusion du bonheur disparaît : faites encore quelques pas, et la chartreuse de Saint-Martin n'est plus seulement l'asyle du courage, elle devient aussi celui de la douleur et de tous les maux qui affligent l'humanité : c'est l'hôpital militaire. L'église, sous l'invocation de saint Martin, est sans contredit la plus belle de Naples. On y trouve, ce qui se rencontre rarement réuni dans les édifices de la capitale des Deux-Siciles, la richesse, le bon goût, la magnificence et la noblesse. Les chapelles sont ornées des marbres les plus précieux, et de rosaces de basalte qui rendent, en les frappant, des sons analogues à ceux de l'hamonica. Les chefs-d'œuvre de la peinture en font un vrai musée. Au-dessous d'une voûte de Lanfranc, l'Espagnolet a prodigué, dans les figures des douze prophètes qui décorent les piliers, toute la vigueur, toutes les ressources de son sublime pinceau, et sur le maître-hôtel on admire une Nativité de la Vierge, dernier chef-d'œuvre du Guide, dont la main se glaça avant d'avoir pu le terminer.

CHATEAU SAINT-ANGE.

Rome, a-t-on dit, est une immense ruine, qui raconte avec enthousiasme les jours de gloire qui ne sont plus. Cette assertion est élégamment prononcée, mais sa justesse est contestable. Tandis que toutes les cités tombées ne se relèvent plus, Rome, ravagée tant de fois, garde toujours un brillant rayon de splendeur.

N'est-elle pas toujours la ville éternelle?

N'a-t-elle pas ses palais, ses temples? Si elle n'a plus de combattants pour répandre le sang, elle a des légions qui marchent en son nom pour conquérir, élargir et conserver le domaine de l'intelligence et de la civilisation.

Il est digne de remarque que tout est majestueux dans Rome, jusqu'aux monuments qui servent à la détention. Tel est le château Saint-Ange. C'était le mausolée d'Adrien, bâti par cet empereur

Digitized by Google

pour lui et ses successeurs, lorsqu'il abandonna le tombeau qu'Auguste s'était aussi élevé, ainsi qu'aux successeurs qui devaient le suivre.

C'est ce tombeau d'Adrien dont les colonnes furent employées par Constantin à l'érection de l'église Saint-Paul, dont les statues si belles, suivant les contemporains, servirent de projectiles à l'armée de Bélisaire pour combattre les Goths.

C'est ce tombeau qui fut transformé en forteresse par les papes Benoît XI et Urbain VIII, et qui reçut d'eux le nom de château Saint-Ange.

Il est étrange que les fortifications en furent commencées par Boniface IX, avec l'argent qu'il reçut des Romains pour venir à Rome célébrer le jubilé.

Les papes qui succédèrent à Boniface IX s'attachèrent à en faire une citadelle, dont l'aspect tout-à-fait imposant donne l'image d'une grandeur réelle.

Un long corridor couvert, dont la grosse maçonnerie est d'un assez bel effet à travers les colonnes de la place Saint-Pierre, communique du Vatican au château, afin que celui-ci, en cas d'émeute ou de révolte, puisse servir d'asyle aux maîtres de Rome.

L'on vante les souterrains de cette citadelle. Tous les forçats ne sont cependant ni des brigands, ni des criminels. La peine des galères s'applique, à Rome, aux simples délits correctionnels, comme rixes et cris.

C'est au château Saint-Ange que le magicien Cagliostro fut détenu. On dit que les murs de sa prison étaient chargés de caractères hiéroglyphiques. On rapporte aussi que cet homme, par ses artifices, abusa longtemps de la confiance que lui accordaient beaucoup de personnes d'un esprit exalté.

Cagliostro, enfermé au château Saint-Ange, essaya de se sauver par un crime atroce. Il feignit d'être attaqué d'une maladie mortelle et demanda le secours d'un confesseur.

Un moine arrive, et Cagliostro commence sa confession d'une voix faible et expirante. Tout-à-coup il se jette sur le moine et veut l'étrangler, pour se revêtir de ses habits et s'évader au moyen de ce déguisement. Le confesseur se débat et appelle la garde. Cagliostro est transféré à Civita-Vecchia, où il meurt quelques jours après.

La populace romaine attribuait à Cagliostro un pouvoir si redoutable, que lors de son arrestation elle s'attendait à voir fondre sur la ville les plus grands malheurs.

Le bourreau à qui l'on commanda de briser l'épée du prétendu magicien et de brûler ses papiers, osa à peine les toucher et détourna la tête en les jetant au feu.

Quiconque visite le château Saint-Ange ne manque pas de mon-

Digitized by Google

ter sur la plate-forme, d'où la vue a le coup d'œil le plus admirable. De cette hauteur, si l'on descend son regard, on aperçoit les fouilles que l'on a faites au fond du château, fouilles qui ont amené la découverte de l'ancienne porte du mausolée, ainsi que le chemin en spirale d'un travail extraordinaire dont le pavé est en mosaïque précieuse, le fond blanc, et qui conduit à diverses chambres sépulcrales.

Toutefois, il faut le dire, cette forteresse atteste que les Romains ont payé pour perdre les derniers restes de leur liberté.

FORTERESSE RUSSE DE SMOLENSK.

Au XVIe siècle, c'était chose rare en Russie qu'une ville murée de pierre. On lit dans Margeret : « Tous leurs chasteaux et leurs forteresses sont de bois, excepté Smolinski, le chasteau de Ivano Gorod, les chasteaux de Toula, Casan, Astrican, Columna, Pontimel sur la frontière de Podolie, et la ville de Mosco. » Smolensk passait donc pour une ville très-forte. Ses fortifications furent réparées et augmentées sous Pierre-le-Grand ; la ville devint une place de guerre formidable. Cependant, en 1812, l'armée française pénétra dans Smolensk. Le 16 mai 1812, le maréchal Ney parut devant cette ville. Les approches en étaient défendues par le général Bagration, avec son armée. L'investissement fut achevé le 17 au matin.

La ville de Smolensk est ceinte d'une muraille haute d'environ trente pieds, épaisse de dix-huit à sa base, d'un développement d'à peu près trois mille toises, et seulement percée de deux portes, l'une qui donne entrée aux routes de Krasnoë, de Matislaw et Jelnia, l'autre qui conduit au Dniéper. Vingt-neuf tours de différentes dimensions sont placées irrégulièrement sur son contour. La partie supérieure de la muraille est découpée de manière à former de larges créneaux. Devant cette muraille règne un vieux fossé avec chemins couverts et glacis. Ce fossé n'existait pas dans la partie de la ville qui borde le Dniéper.

La porte de Krasnoë était couverte par une demi-lune en terre, et flanquée par un vieux bastion également en terre, situé à gau-

Digitized by Google

che. A droite, environ à quatre cents toises, se trouvait la citadelle, qui interrompait la continuité de la muraille. C'était un polygone régulier formé de cinq bastions construits en terre ; elle n'avait pas été palissadée et pouvait être enlevée de vive force, ce qui eût entraîné la prise de Smolensk. Vers deux heures de l'après-midi, Napoléon ordonna d'attaquer sur toute la ligne. Murat rejeta bientôt la cavalerie ennemie dans la place, et Poniatowski, marchant par la droite, vint s'appuyer au Dniéper. Sur ce point était un plateau élevé, très-rapproché du fleuve : on y établit une batterie de soixante bouches à feu, avec laquelle on tira sur les masses de troupes qui se montraient sur la rive opposée et sur le grand pont.

Devant la citadelle, le combat n'amenait aucun résultat; les Russes se maintenaient dans leurs positions. Le 1er corps, placé devant les faubourgs qui se trouvaient de chaque côté de la porte de Krasnoë, était chargé de les enlever. Malgré la vigoureuse résistance de l'ennemi, Davoust s'en empara. Ses troupes franchirent les glacis, les chemins couverts et les fossés; mais leur impétuosité venait échouer contre les murs de Smolensk.

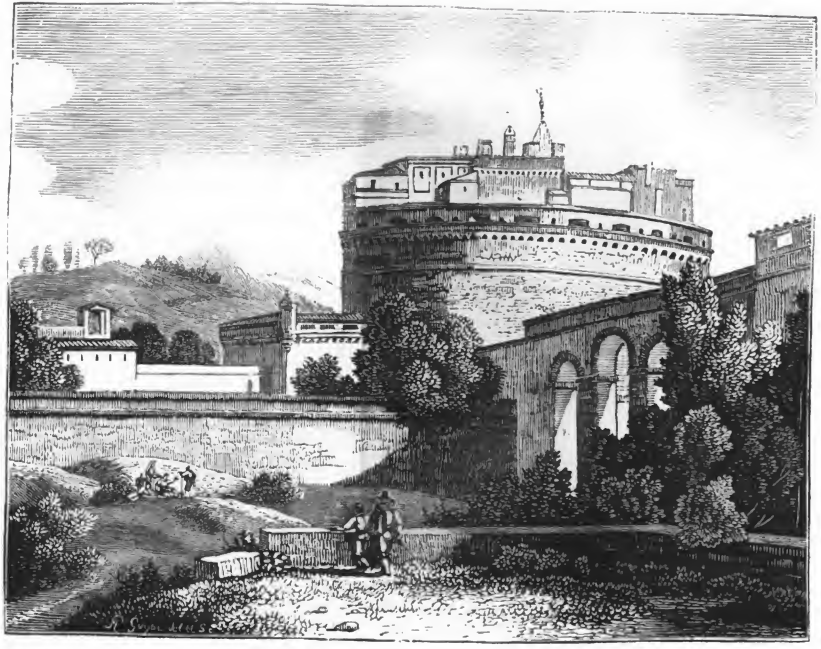
Voyant l'impossibilité d'enlever la place de vive force, l'Empereur ordonna de s'approcher des murailles avec une batterie de trente-six bouches à feu, et de les battre en brèche; mais les pièces étaient d'un calibre trop faible, et la hauteur seule des murailles annonçait une épaisseur à laquelle on ne pouvait faire brèche de cette façon.

D'un autre côté on avait établi, sur le prolongement des chemins couverts, une batterie qui lança dans Smolensk des obus qui y mirent le feu. Cependant le combat ne cessa qu'à la fin du jour : la ville était en feu.

Barklay, voyant la position désespérée, fit évacuer Smolensk à une heure après minuit, et repassa la rivière. A deux heures, les grenadiers qui montèrent à l'assaut ne trouvèrent plus de résistance.

La bataille de Smolensk coûta aux Russes 4,700 hommes restés sur le champ de bataille, et 7 à 8,000 blessés. Parmi les morts se trouvaient cinq généraux.

Digitized by Google



Château Saint-Ange.

Digitized by Google

Forteresse russe de Smolensk.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Histoire des anciens châteaux. 1
Moyens employés dans l'attaque et la défense avant l'invention de la poudre. 5
Château de Caerphilly. 8
— de Bridgenorth. 8
— de Montorgueil. 9
— de Douvres. 11
La Tour de Londres. 13
La Quiquengrogne. 18
Le château de Saint-Fargeau. 21
— de Nantes. 23
— de Pierrefonds. 26
— de Nantouillet. 30
— de Loches. 34
— de Gisors. 37
— de Coucy. 39
— de Brie-Comte-Robert. 41
— de Vincennes. 43
— de Pornic. 49
— d'Angoulême. 52
— de Créqui. 54
— d'Ecouen. 56
— de Pau. 60
— d'Anet. 62
— de Bayard. 65
— de Nesle. 67
La Bastille. 72
Le château de Saint-Germain. 79
— d'Amboise. 81
— de Clisson. 84
— de Luynes. 86
— de Blois. 88
— de Tarascon. 92
— de Plessis-les-Tours. 94
— d'Azay-le-Rideau. 97
— de Braisnes. 99
La Porte Dorée à Fréjus. 101
Le château de Saumur. 104
— d'Annecy. 106

Digitized by Google

Le Mont Saint-Michel. 108
Le château de Chambord. 113
— d'If. 116
— de Vaux-le-Praslin. 118
— de Sully. 122
— de Montfort. 125
— de Ham. 132
— de Gaillon. 136
Porte de Notre-Dame à Cambray. 137
— de Notre-Dame à Sens. 139
— de Montreuil à Amiens. 141
— du Pont Joubert à Poitiers. 144
— des Croux à Nevers. 147
— Guillaume à Chartres. 149
Tour de Crest. 150
Porte de Saint-Jean à Provins. 152
Le Grand et le Petit Châtelet à Paris. 155
Le château de Roussillon. . . . . .
— d'Harcourt. 161
— de Maintenon 165
— de Couches. 170
— Gaillard. 173
— de Chenonceaux. 175

ANCIENS CHATEAUX ÉTRANGERS.

Le château de Haut-Landsberg. 177
— de Werdenberg. 179
— de Lausane. 180
— de la vallée de Meran. 184
— d'Heidelberg. 185
— de Bade. 187
— de Marienberg. 189
— de Johanisberg. 191
— de Luxembourg. 193
— de Stirling. 196
— de Belem. 201
— Saint-Elm. 204
— Saint-Ange. 205
Forteresse russe de Smolensk. 207

FIN DE LA TABLE ET DE L'HISTOIRE DES ANCIENS CHATEAUX.

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE
13 JUIN 1906
NATIONALE

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google